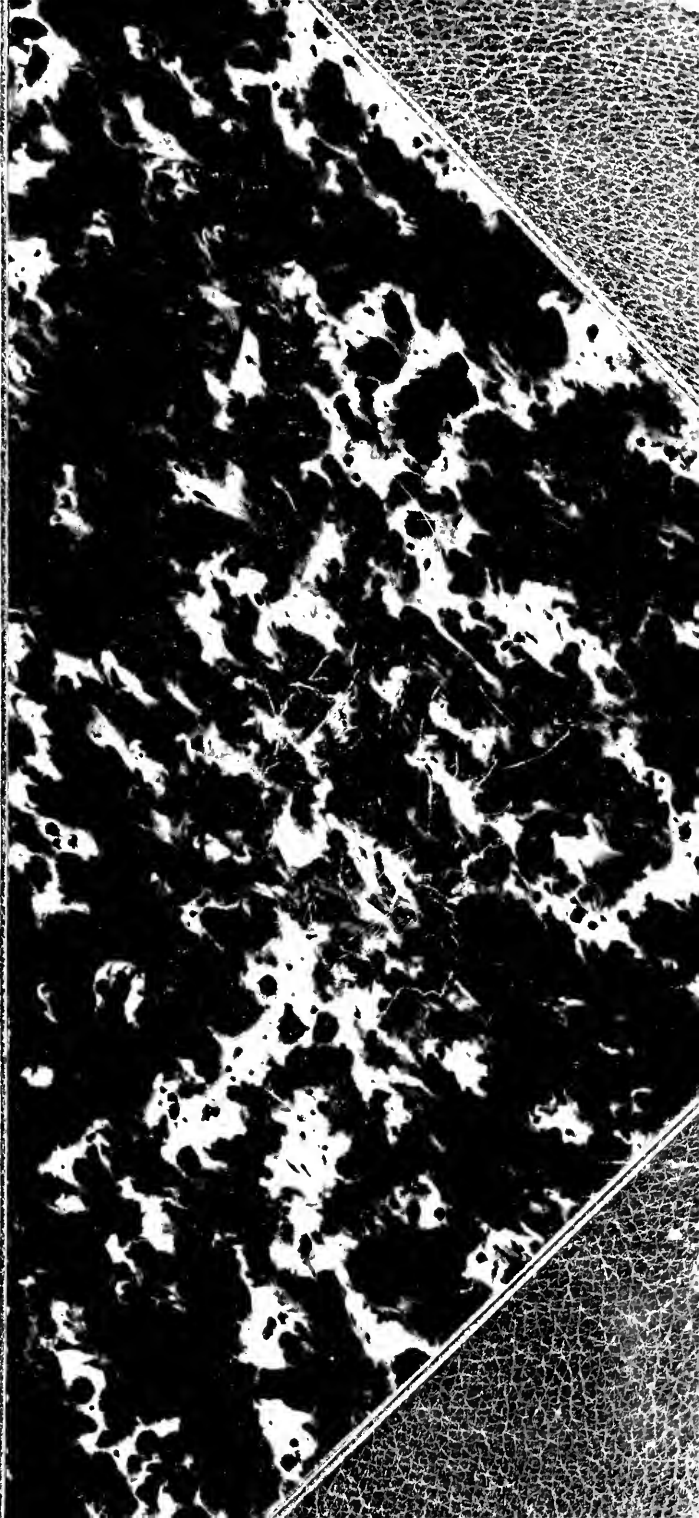
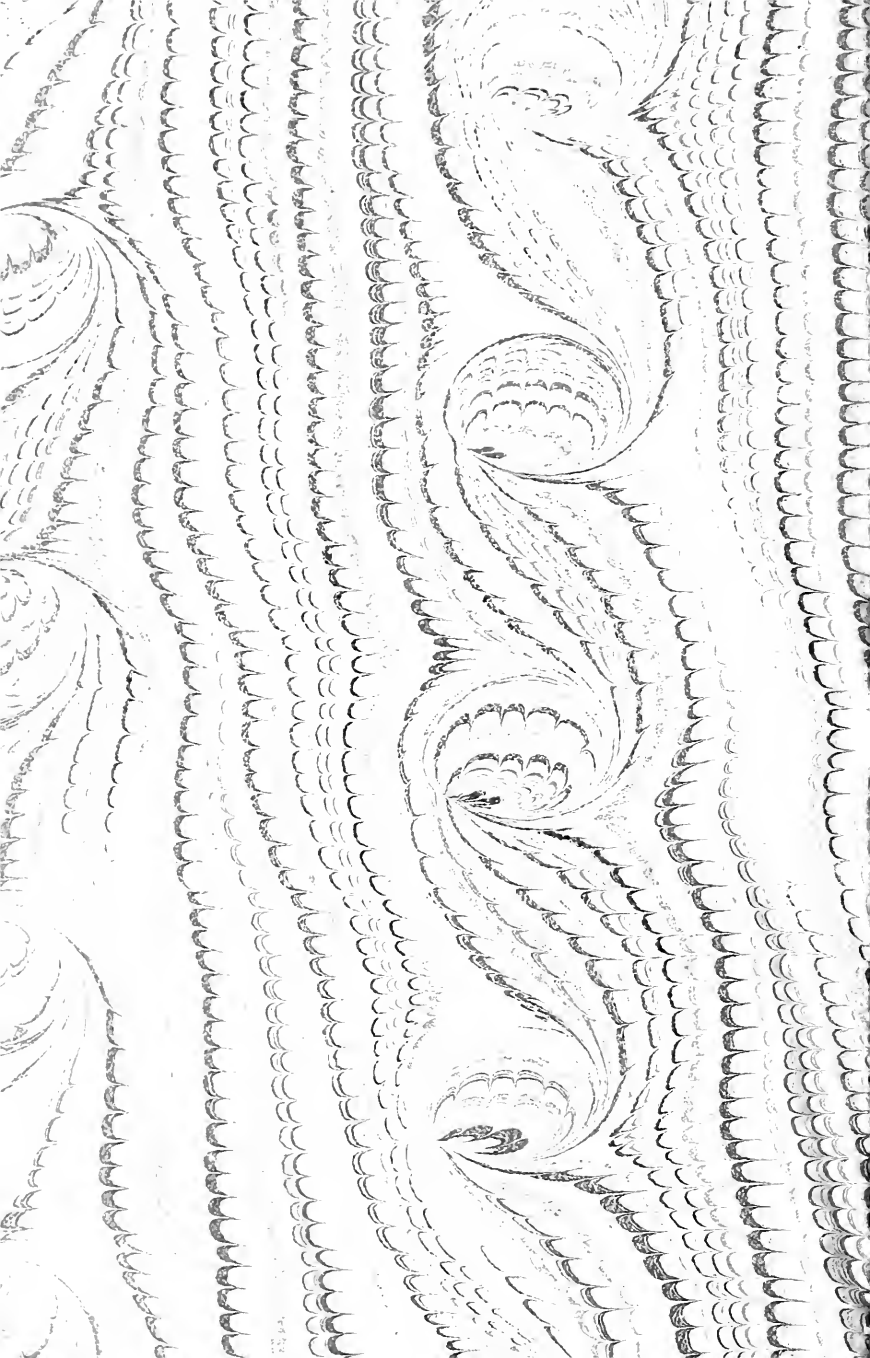


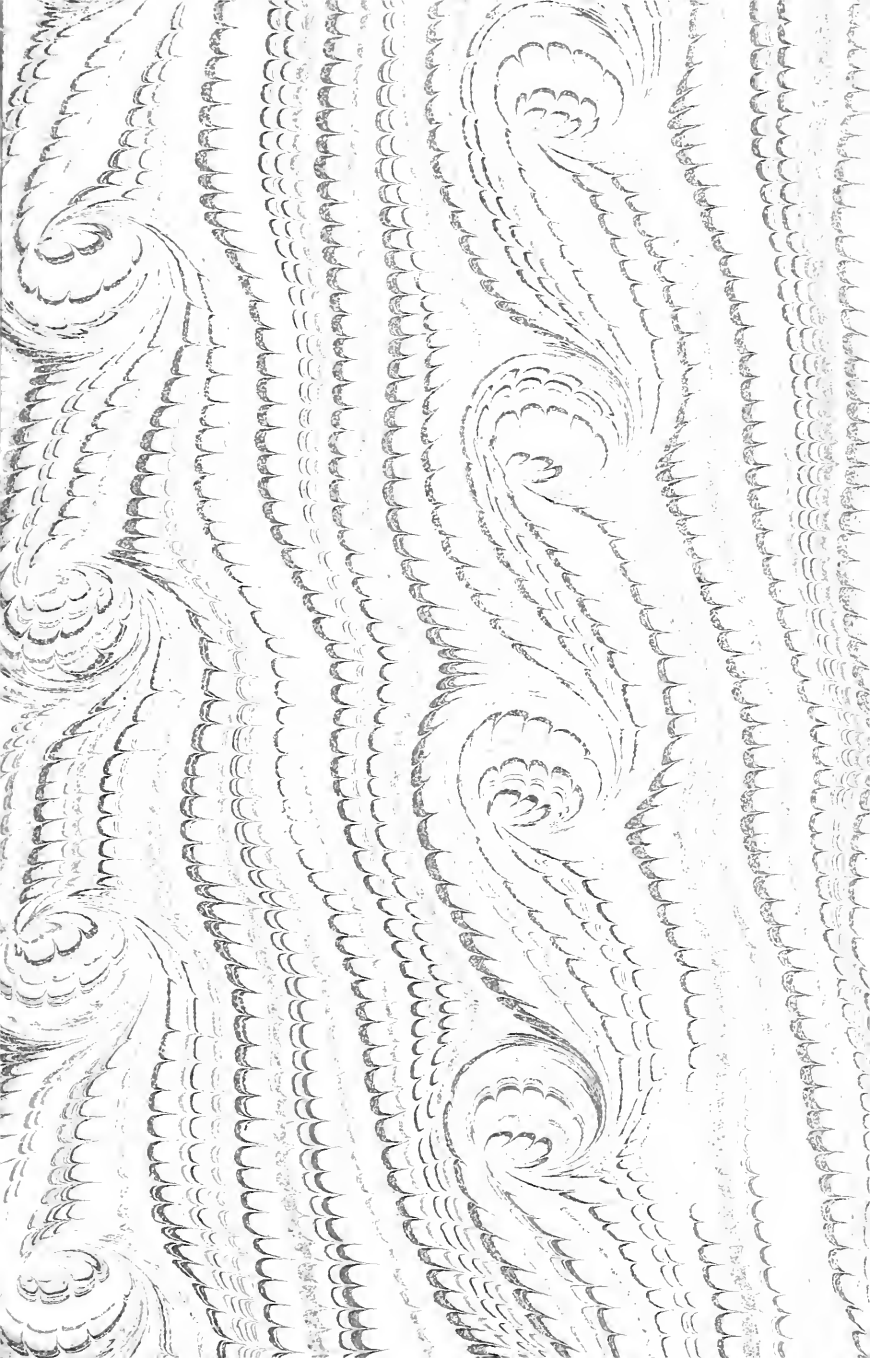
UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 1761 00006821 3















ŒUVRES  
DE  
J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

*d'une Notice sur sa Vie & ses Ouvrages,  
d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes  
& d'un Glossaire*

PAR

ALPHONSE PAULY

de la Bibliothèque Nationale

---

CONTES — PSYCHÉ — LETTRES

TOME DEUXIÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

---

MDCCCLXXVII

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

ŒUVRES  
DE  
J. DE LA FONTAINE



ŒUVRES  
DE  
J. de La Fontaine

D'APRÈS LES TEXTES ORIGINAUX

SUIVIES

*d'une Notice sur sa Vie & ses Ouvrages,  
d'une Étude bibliographique, de Notes, de Variantes  
& d'un Glossaire*

PAR

ALPHONSE PAULY

de la Bibliothèque Nationale

---

CONTES — PSYCHÉ — LETTRES

TOME DEUXIÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27, 31, PASSAGE CHOISEUL, 27, 31

---

M DCCC LXXVII

70

18

1315

13





CONTES  
ET  
NOUVELLES  
(CINQUIESME PARTIE)





LA CLOCHETTE





## (CINQUIESME PARTIE)

---

### *La Clochette.*

Conte.



combien l'homme est inconstant, divers,  
Foible, léger, tenant mal sa parole!  
J'avois juré hautement en mes vers  
De renoncer à tout conte frivole.

Et quand juré? c'est ce qui me confond,  
Depuis deux jours j'ay fait cette promesse :  
Puis fiez-vous à Rimeur qui répond  
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse  
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs;  
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,  
Quelque jargon plein d'assez de douceurs;  
Mais d'être fûrs, ce n'est là leur affaire.  
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,

Temperament pour accorder ce point.  
Et supposé que quant à la matière  
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas  
Le reparer par la forme en tout cas ?  
Voyons cecy. Vous sçavez que naguere  
Dans la Touraine un jeune Bachelier,  
(Interpretez ce mot à votre guise,  
L'usage en fut autrefois familier  
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise.  
Ores ce sont supposés de sainte Eglise.)  
Le nôtre soit sans plus un jeune homme,  
Qui dans les prez, sur le bord d'un ruisseau,  
Vous cajoloit la jeune bachelette  
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent.  
Pendant qu'il portait une clochette.  
Aux environs alloit l'herbe mangeant ;  
Nôtre galand vous lorgne une fillette,  
De celles-la que je viens d'exprimer :  
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeune,  
Et d'âge encore incapable d'aimer.  
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;  
Même les loix ont avancé ce temps :  
Les loix fongeoient aux personnes de ville.  
Bien que l'amour semble né pour les champs.  
Le Bachelier déploya sa science :  
Ce fut en vain ; le peu d'expérience.  
L'humeur farouche, ou bien l'aversion,  
Ou tous les trois, firent que la bergère,  
Pour qui l'amour étoit langue étrangère,

Répondit mal à tant de passion.  
Que fit l'amant ? croyant tout artifice  
Libre en amours, sur le rez de la nuit  
Le compagnon détourne une genisse  
De ce bétail par la fille conduit ;  
Le demeurant, non conté par la belle.  
(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)  
Prit aussi-tôt le chemin du logis ;  
Sa mere étant moins oublieuse qu'elle,  
Vid qu'il manquoit une piece au Troupeau  
Dieu fçait la vie ; elle tance Ifabeau,  
Vous la renvoye, & la jeune pucelle  
S'en va pleurant, & demande aux échos  
Si pas un d'eux ne fçait nulle nouvelle  
De celle-là dont le drôle à propos  
Avoit d'abord étoupé la clochette ;  
Puis il la prit, & la faisant sonner  
Il se fit suivre, & tant que la fillette  
Au fonds d'un bois se laissa détourner.  
Jugez, Lecteur, quelle fut sa surprise  
Quand elle ouït la voix de son amant.  
Belle, dit-il, toute chose est permise  
Pour se tirer de l'amoureux tourment ;  
A ce discours, la fille toute en transe  
Remplit de cris ces lieux peu frequentez.  
Nul n'accourut. O belles évitez  
Le fonds des bois & leur vaste silence.

---



*Le Fleure Scamandre.*

Conte.

ME voila prest à conter de plus belle ;  
Amour le veut, & rit de mon ferment :  
Hommes & Dieux, tout est sous sa tutelle ;  
Tout obeït, tout cede à cet enfant :  
J'ay deormais besoin en le chantant  
De traits moins forts, & déguifans la chose :  
Car après tout, je ne veux être caufe  
D'aucun abus : que plutôt mes écrits  
Manquent de fel, & ne foient d'aucun prix !  
Si dans ces vers j'introduis & je chante  
Certain trompeur & certaine innocente,  
C'est dans la veuë & dans l'intention  
Qu'on se meffie en telle occasion :  
J'ouvre l'esprit, & rends le sexe habile  
A se garder de ces pieges divers.  
Sotte ignorance en fait trebucher mille,  
Contre une feule à qui nuïroient mes vers.



J'ay lu qu'un Orateur esttimé dans la Grece,





LI. FLEUVE SCAMANDRE.



Des beaux Arts autrefois souveraine Maîtresse,  
Banni de son pays, voulut voir le séjour  
Où subsistoient encor les ruines de Troye;  
Cimon, son camarade, eut sa part de la joye.  
Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg  
Noble par ces malheurs; là Priam & sa Cour  
N'étoient plus que des noms, dont le Temps fait sa proye.  
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moy;  
Lieu fécond en sujets propres à nôtre employ,  
Ne verray-je jamais rien de toy, ny la place  
De ces murs élevez & détruits par des Dieux,  
Ny ces champs où couroient la fureur & l'audace,  
Ny des temps fabuleux enfin la moindre trace,  
Qui pût me présenter l'image de ces lieux?  
Pour revenir au fait, & ne point trop m'étendre,

Cimon le Heros de ces vers

Se promenoit près du Scamandre.

Une jeune ingenuë en ce lieu se vient rendre,  
Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.  
Son voile au gré des vens va flottant dans les airs;  
Sa parure est sans art; elle a l'air de bergere,  
Une beauté naïve, une taille legere.  
Cimon en est surpris, & croit que sur ces bords  
Venus vient étaler ses plus rares trésors.  
Un antre étoit auprès; l'innocente pucelle  
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.  
Le chaud, la solitude, & quelque Dieu malin  
L'inviterent d'abord à prendre un demi bain.  
Nôtre banni se cache : il contemple, il admire.

Il ne sçait quels charmes élire ;  
Il devore des yeux & du cœur cent beautez.  
Comme on étoit remply de ces Divinitez  
Que la Fable a dans son Empire,  
Il songe à profiter de l'erreur de ces temps,  
Prend l'air d'un Dieu des eaux, mouille ses vêtements,  
Se couronne de jongs, & d'herbe degoutante,  
Puis invoque Mercure, & le Dieu des Amans :  
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?  
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur  
Auroit fait honte à Galatée,  
Puis le plonge en l'onde argentée,  
Et regarde ses lys, non sans quelque pudeur.  
Pendant qu'à cet objet sa veuë est arrêtée,  
Cimon approche d'elle : elle court se cacher  
Dans le plus profond du rocher.  
Je suis, dit-il, le Dieu qui commande à cette onde ;  
Soyez-en la Déesse, & regnez avec moy.  
Peu de Fleuves pourroient dans leur grotte profonde  
Partager avec vous un aussi digne employ :  
Mon cristall est tres-pur, mon cœur l'est davantage :  
Je couvriray pour vous de fleurs tout ce rivage,  
Trop heureux si vos pas le daignent honorer,  
Et qu'au fonds de mes eaux vous daigniez vous mirer.  
Je rendray toutes vos Compagnes  
Nymphes aussi, soit aux montagnes.  
Soit aux eaux, soit aux bois, car j'étends mon pouvoir  
Sur tout ce que vôtre œil à la ronde peut voir.  
L'éloquence du Dieu, la peur de luy déplaire,

Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère,

Conclurent tout en peu de temps.

La superstition cause mille accidents.

On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.

Tout fier de ce succès le Banni dit adieu.

Revenez, dit-il, en ce lieu :

Vous garderez que l'on ne sçache

Un hymen qu'il faut que je cache

Nous le déclarerons quand j'en auray parlé

Au conseil qui sera dans l'Olimpe assemblé.

La nouvelle Déesse à ces mots se retire ;

Contente ? Amour le sçait. Un mois se passe & deux.

Sans que pas un du bourg s'aperceût de leurs jeux.

O mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux

Vous ne le foyez plus ! le Banni, sans rien dire.

Ne va plus visiter cet antre si souvent.

Une noce enfin arrivant,

Tous pour la voir passer sous l'orme se vont rendre.

La Belle apperçoit l'homme, & crie en ce moment

Ah ! voilà le fleuve Scamandre.

On s'étonne, on la presse, elle dit bonnement

Que son hymen se va conclure au Firmament ;

On en rit ; car que faire ? aucuns à coups de pierre

Poursuivirent le Dieu qui s'enfuit à grand' erre :

D'autres rirent sans plus. Je croy qu'en ce temps-cy

L'on feroit au Scamandre un tres-méchant party.

En ce temps-là semblables crimes

S'excusoient aisément : tous temps, toutes maximes.

L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin,

Pour quelques traits de raillerie ;  
Même un de ses amans l'en trouva plus jolie :  
C'est un goût : Il s'offrit à luy donner la main :  
Les Dieux ne gâtent rien : puis quand ils feroient caute  
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,  
Vous trouverez qui la prendra :  
L'argent repare toute chose.





*La Confidente fans le ſçavoir,  
ou le Stratagême.*

Conte

J<sub>E</sub> ne connois Rhéteur. ny Maître és Arts  
Tel que l'Amour ; il excelle en bien dire ;  
Ses argumens, ce font de doux regards,  
De tendres pleurs. un gracieux fourire :  
La guerre auſſi s'exerce en ſon Empire ;  
Tantôt il met aux champs ſes étendars.  
Tantôt couvrant ſa marche & ſes fineſſes  
Il prend des cœurs entourez de ramparts.  
Je le ſouſtiens ; poſez deux fortereſſes ;  
Qu'il en batte une, une autre le Dieu Mars ;  
Que celui-cy faiſſe agir tout un monde,  
Qu'il ſoit armé, qu'il ne luy manque rien ;  
Devant ſon fort je veux qu'il ſe morfonde ;  
Amour tout nud fera rendre le ſien.  
C'eſt l'inventeur des tours & ſtratagêmes.  
J'en vais dire un de mes plus favoris ;  
J'en ay bien lû, j'en vois pratiquer mêmes,  
Et d'afſez bons, qui ne font rien au prix.

La jeune Aminte à Geronte donnée,  
Méritoit mieux qu'un si triste hymenée ;  
Elle avoit pris en cet homme un époux  
Malgracieux, incommode & jaloux.  
Il étoit vieux ; elle à peine en cet âge.  
Où quand un cœur n'a point encore aimé  
D'un doux objet il est bien-tôt charmé.  
Celuy d'Aminte ayant sur son passage  
Trouvé Cleon, beau, bien fait, jeune & sage,  
Il s'acquitta de ce premier tribut,  
Trop bien peut-être, & mieux qu'il ne falut.  
Non toutefois que la belle n'oppose  
Devoir & tout, à ce doux sentiment ;  
Mais lors qu'Amour prend le fatal moment.  
Devoir & tout, & rien c'est même chose.  
Le but d'Aminte en cette passion  
Étoit, sans plus, la consolation  
D'un entretien sans crime, où la pauvrete  
Versât ses soins en une ame discrète.  
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend ;  
Mais l'appétit vient toujours en mangeant.  
Le plus feur est ne se point mettre à table.  
Aminte croit rendre Cleon traitable :  
Pauvre ignorante ! Elle songe au moyen  
De l'engager à ce simple entretien,  
De luy laisser entrevoir quelque estime,  
Quelque amitié, quelque chose de plus,  
Sans y mêler rien que de légitime :  
Plûtôt la mort empêchât tel abus !



Le point étoit d'entamer cette affaire.  
Les lettres font un étrange mystère,  
Il en provient maint & maint accident.  
Le meilleur est quelque feur confident.  
Où le trouver? Geronte est homme à craindre.  
J'ay dit tantôt qu'Amour, sçavoit atteindre  
A ses desseins d'une ou d'autre façon;  
Cecy me sert de preuve & de leçon.  
Cleon avoit une vieille parente,  
Severe & prude, & qui s'attribuoit  
Autorité sur luy de gouvernante.  
Madame Alis (ainsi l'on l'appelloit)  
Par un beau jour eut de la jeune Aminte  
Ce compliment, ou plutôt cette plainte :  
Je ne sçais pas pourquoy vôtre parent,  
Qui m'est & fut toujours indifférent.  
Et le fera tout le temps de ma vie,  
A de m'aymer conceu la fantaisie.  
Sous ma fenêtre il passe incessamment;  
Je ne sçaurois faire un pas seulement  
Que je ne l'aye aussi-tôt à mes trouffes;  
Lettres, billets pleins de paroles douces,  
Me sont donnez par une dont le nom  
Vous est connu; je le tais pour raison.  
Faites cesser pour Dieu cette poursuite;  
Elle n'aura qu'une mauvaise suite.  
Mon mari peut prendre feu là-dessus.  
Quant à Cleon, ses pas sont superflus :  
Dites le luy de ma part, je vous prie.

Madame Alis la loüe, & luy promet  
De voir Cleon, de luy parler si net  
Que de l'aymer il n'aura plus d'envie.  
Cleon va voir Alis le lendemain :  
Elle luy parle, & le pauvre homme nie,  
Avec sermens, qu'il eût un tel deffein.  
Madame Alis l'appelle enfant du diable ;  
Tout vilain cas, dit-elle, est reniable ;  
Ces sermens vains & peu dignes de foy  
Meriteroient qu'on vous fist vôtre fausse.  
Laiïsons cela ; la chose est vraye ou fausse ;  
Mais fausse ou vraye, il faut, & croyez-moy,  
Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte  
Est femme sage, honnête, & hors d'atteinte :  
Renoncez-y. Je le puis aisément,  
Reprit Cleon. Puis au même moment  
Il va chez luy songer à cette affaire :  
Rien ne luy peut débrouïller le mystere.  
Trois jours n'étoient passez entierement  
Que revoicy chez Alis nôtre Belle :  
Vous n'avez pas, Madame, luy dit-elle,  
Encore veu, je pense, nôtre Amant ;  
De plus en plus sa poursuite s'augmente.  
Madame Alis s'emporte, se tourmente :  
Quel malheureux ! puis l'autre la quittant,  
Elle le mande ; il vient tout à l'instant.  
Dire en quels mots Alis fit sa harangue,  
Il me faudroit une langue de fer ;  
Et quand de fer j'aurois même la langue,

Je n'y pourrois parvenir; tout l'enfer  
Fut employé dans cette reprimande.  
Allez fatan, allez vray lucifer,  
Maudit de Dieu. La fureur fut si grande,  
Que le pauvre homme étourdi dès l'abord.  
Ne sceut que dire; avouer qu'il eût tort,  
C'étoit trahir par trop sa conscience.  
Il s'en retourne, il rumine. il repense.  
Il rêve tant qu'enfin il dit en foy,  
Si c'étoit-là quelque ruse d'Aminte?  
Je trouve, hélas! mon devoir dans sa plainte.  
Elle me dit, ô Cleon aime moy,  
Ayme-moy donc, en disant que je l'ayme :  
Je l'ayme aussi, tant pour son stratagème  
Que pour ses traits. J'avouë en bonne foy  
Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte ;  
Mais à present je ne fais aucun doute :  
Aminte veut mon cœur assurément.  
Ah, si j'osois, dès ce même moment  
Je l'irois voir, & plein de confiance  
Je luy dirois quelle est la violence,  
Quel est le feu dont je me sens épris.  
Pourquoy n'oser? offense pour offense,  
L'amour vaut mieux encor que le mépris.  
Mais si l'époux m'attrapoit au logis ?  
Laißons-la faire, & laißons-nous conduire.  
Trois autres jours n'étoient passés encor,  
Qu'Aminte va chez Alis pour instruire  
Son cher Cleon du bon-heur de son fort.

Il faut, dit-elle, enfin que je deserte ;  
Vôtre parent a résolu ma perte ;  
Il me prétend avoir par des presens :  
Moy des presens ? c'est bien choisir sa femme ;  
Tenez, voila rubis & diamans,  
Voila bien pis, c'est mon portrait, Madame.  
Assurément de memoire on l'a fait ;  
Car mon Epoux a tout seul mon portrait.  
A mon lever cette personne honnête,  
Que vous sçavez, & dont je tais le nom,  
S'en est venuë, & m'a laissé ce don.  
Vôtre parent merite qu'à la tête  
On le luy jette ; & s'il étoit icy...  
Je ne me fens presque pas de colere.  
Oyez le reste : il m'a fait dire aussi  
Qu'il sçait fort bien qu'aujourd'huy pour affaire  
Mon mari couche à sa maison des champs ;  
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens  
Seront couchez, & dans leur premier somme,  
Il se rendra devers mon cabinet,  
Qu'espere-t'il ? pour qui me prend cet homme ?  
Un rendez-vous ! est-il fol en effet ?  
Sans que je crains de commettre Geronte,  
Je poserois tantôt un si bon guet  
Qu'il seroit pris ainsi qu'au trebuchet,  
Ou s'enfuiroit avec sa courte honte.  
Ces mots finis, Madame Aminte fort.  
Une heure après Cleon vint, & d'abord  
On luy jetta les joyaux & la boîte :

On l'auroit pris à la gorge au besoin.  
Eh bien, cela vous semble-t'il honnête ?  
Mais ce n'est rien ; vous allez bien plus loin.  
Alis dit lors mot pour mot ce qu'Aminte  
Venoit de dire en sa dernière plainte.  
Cleon se tint pour dûment averti :  
J'aymois, dit-il, il est vray, cette belle ;  
Mais puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,  
Je me retire, & prendray ce parti.  
Vous ferez bien ; c'est celui qu'il faut prendre,  
Luy dit Alis, il ne le prit pourtant.  
Trop bien minuit à grand'peine sonnant.  
Le compagnon sans faute se va rendre  
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué :  
Le rendez-vous étoit bien expliqué.  
Ne doutez point qu'il n'y fût sans escorte.  
La jeune Aminte attendoit à la porte :  
Un profond sommeil occupoit tous les yeux ;  
Même ceux-là qui brillent dans les Cieux  
Étoient voilés par une épaisse nuë.  
Comme on avoit toute chose préveuë,  
Il entre vîte, & sans autres discours  
Ils vont, ils vont au cabinet d'amours.  
Là le Galant dès l'abord se récrie,  
Comme la Dame étoit jeune & jolie,  
Sur sa beauté ; la bonté vint après,  
Et celle-cy suivit l'autre de près.  
Mais dites-moy, de grace, je vous prie,  
Qui vous a fait aviser de ce tour ?

Car jamais tel ne se fit en amour.  
Sur les plus fins je prétens qu'il excelle ;  
Et vous devez vous-même l'avouer.  
Elle rougit, & n'en fut que plus belle ;  
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zele.  
Il la loüa ; ne fit-il que loüer ?





## *Le Remede.*

Conte.

SI l'on se plaît à l'image du Vray,  
Combien doit-on rechercher le Vray même ?  
J'en fais souvent dans mes contes l'effay,  
Et vois toujours que sa force est extrême,  
Et qu'il attire à foy tous les esprits :  
Non qu'il ne faille en de pareils écrits  
Feindre les noms ; le reste de l'affaire  
Se peut conter sans en rien déguiser ;  
Mais quant aux noms, il faut au moins les taire ;  
Et c'est ainsi que je vais en user.

Prés du Mans donc, pays de Sapience,  
Gens pesans l'air, fine fleur de Normand,  
Une pucelle eut n'aguere un amant,  
Frais, delicat, & beau par excellence ;  
Jeune sur tout, à peine son menton  
S'étoit vêtu de son premier coton.  
La fille étoit un parti d'importance :  
Charmes & dot, aucun point n'y manquoit :

Tant & si bien que chacun s'appliquoit  
A la gagner; tout le Mans y courroit.  
Ce fut en vain; car le cœur de la fille  
Inclinoit trop pour nôtre Jouvenceau :  
Les feuls parens, par un esprit Manceau,  
La destinoient pour une autre famille.  
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,  
Bon gré, malgré, je ne sçay pas comment,  
Eut à la fin accès chez sa maîtresse.  
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,  
Peut être aussi son sang & sa noblesse  
Les fit changer, que sçay-je quoy? tout duit  
Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.  
L'Amant le fut : les parens de la Belle  
Sceurent priser son merite & son zele :  
C'étoit là tout : eh que faut-il encor ?  
Force contant ; les biens du siècle d'or  
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.  
O temps heureux ! je prévois qu'avec peine  
Tu reviendras dans le pays du Maine :  
Ton innocence eût fécondé l'ardeur  
De nôtre Amant, & hâté cette affaire ;  
Mais des parens l'ordinaire lenteur  
Fit que la Belle, ayant fait dans son cœur  
Cet hymenée, acheva le mystere  
Selon les Us de l'isle de Cythere.  
Nos vieux Romans en leur style plaissant,  
Nomment cela *paroles de present*.  
Nous y voyons pratiquer cet usage,



Demi-amour, & demi-mariage,  
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.  
Amour n'y fit un trop long examen :  
Prêtre & parent tout ensemble, & Notaire,  
En peu de jours il consumma l'affaire :  
L'esprit Manceau n'eut point part à ce fait.  
Voilà nôtre homme heureux & satisfait,  
Passant les nuits avec son épousée ;  
Dire comment, ce seroit chose aisée ;  
Les doubles clefs, les brèches à l'enclos,  
Les menus dons qu'on fit à la Soubrette,  
Rendoient l'époux jouissant en repos  
D'une faveur douce autant que secrète.  
Avint pourtant que nôtre Belle un soir  
En se plaignant, dit à sa gouvernante,  
Qui du secret n'étoit participante,  
Je me sens mal ; n'y sçauroit-on pourvoir ?  
L'autre reprit, il vous faut un Remede ;  
Demain matin nous en dirons deux mots.  
Minuit venu, l'époux mal à propos,  
Tout plein encor du feu qui le possède,  
Vient de sa part chercher soulagement,  
Car chacun sent icy-bas son tourment.  
On ne l'avoit averti de la chose.  
Il n'étoit pas sur les bords du fomme  
Qui fuit souvent l'amoureux appareil,  
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de rose  
Ayant ouvert les portes d'Orient,  
La gouvernante ouvrit tout en riant,

Remede en main, les portes de la chambre :  
Par grand bon-heur il s'en rencontra deux,  
Car la faison aprochoit de Septembre,  
Mois où le chaud & le froid sont douteux.  
La fille alors ne fut pas assez fine ;  
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,  
Et faire entrer l'amant au fonds des draps,  
Chose facile autant que naturelle :  
L'émotion luy tourna la cervelle ;  
Elle se cache elle-même, & tout bas  
Dit en deux mots quel est son embarras.  
L'Amant fut sage, il presenta pour elle  
Ce que Brunel à Marphise montra.  
La Gouvernante, ayant mis ses lunettes,  
Sur le galant son adresse éprouva :  
Du bain interne elle le regala,  
Puis dit adieu, puis après s'en alla.  
Dieu la conduise, & toutes celles-là  
Qui vont nuisant aux amitez secretes !  
Si tout cecy passoit pour des fornettes,  
(Comme il se peut, je n'en voudrois jurer)  
On chercheroit dequoy me censurer.  
Les Critiqueurs sont un peuple fevere ;  
Ils me diront, vôtre Belle en fortit  
En fille forte & n'ayant point d'esprit ;  
Vous luy donnez un autre caractère :  
Cela nous rend suspecte cette affaire ;  
Nous avons lieu d'en douter, auquel cas  
Vôtre prologue icy ne convient pas.

Je répondray... Mais que sert de répondre ?  
C'est un procès qui n'auroit point de fin :  
Par cent raisons j'aurois beau les confondre ;  
Cicéron même y perdrait son latin.  
Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage  
Rien avancé qu'après des gens de foy :  
J'ay mes garends, que veut-on davantage ?  
Chacun ne peut en dire autant que moy.





*Les Aveus indiscrets.*

Conte.

PARIS, fans pair, n'avoit en son enceinte  
Rien dont les yeux semblaissent si ravis  
Que de la belle, aimable & jeune Aminte,  
Fille à pourvoir, & des meilleurs partis.  
Sa mere encor la tenoit sous son aîle;  
Son pere avoit du contant & du bien;  
Faites état qu'il ne luy manquoit rien.  
Le beau Damon s'étant piqué pour elle,  
Elle receut les offres de son cœur :  
Il fit si bien l'esclave de la belle,  
Qu'il en devint le maître & le vainqueur :  
Bien entendu sous le nom d'hymenée :  
Pas ne voudrois qu'on le crût autrement.  
L'an révolu ce couple si charmant,  
Toûjours d'accord, de plus en plus s'aimant,  
(Vous eussiez dit la premiere journée) •  
Se promettoit la vigne de l'Abbé;  
Lors que Damon, sur ce propos tombé,  
Dit à sa femme : un poinct trouble mon ame;  
Je suis épris d'une si douce flâme,



LES AVEUS INDISCRETS



Que je voudrois n'avoir aimé que vous,  
Que mon cœur n'eût ressenty que vos coups,  
Qu'il n'eût logé que vôtre seule image,  
Digne, il est vray, de son premier hommage.  
J'ay cependant éprouvé d'autres feux ;  
J'en dis ma coulpe, & j'en suis tout honteux.  
Il m'en souvient, la Nymphé étoit gentille,  
Au fonds d'un bois, l'Amour seul avec nous ;  
Il fit si bien, si mal me direz-vous,  
Que de ce fait il me reste une fille.  
Voilà mon sort, dit Aminte à Damon :  
J'étois un jour feulette à la maison ;  
Il vint me voir certain fils de famille,  
Bien-fait & beau, d'agreable façon ;  
J'en eus pitié ; mon naturel est bon :  
Et pour conter tout de fil en aiguille,  
Il m'est resté de ce fait un garçon.  
Elle eut à peine achevé la parole,  
Que du mari l'ame jalouse & folle  
Au desespoir s'abandonne aussi-tôt.  
Il sort plein d'ire, il descend tout d'un faut,  
Rencontre un bast, se le met, & puis crie :  
*Je suis basté.* Chacun au bruit accourt,  
Les pere & mere, & toute la mégnie,  
Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court,  
Le beau sujet d'une telle folie.  
Il ne faut pas que le Lecteur oublie  
Que les parens d'Aminte, bons Bourgeois,  
Et qui n'avoient que cette fille unique,

La nourrissoient, & tout son domestique,  
Et son époux, sans que, hors cette fois,  
Rien eût troublé la paix de leur famille.  
La mere donc s'en va trouver sa fille;  
Le pere fuit, laisse sa femme entrer,  
Dans le dessein seulement d'écouter.  
La porte étoit entr'ouverte; il s'approche;  
Bref il entend la noise & le reproche  
Que fit sa femme à leur fille en ces mots :  
Vous avez tort : j'ay veu beaucoup de fots,  
Et plus encor de fottes en ma vie;  
Mais qu'on pût voir telle indiscretion,  
Qui l'auroit crû ? car enfin, je vous prie,  
Qui vous forçoit ? quelle obligation  
De reveler une chose semblable ?  
Plus d'une fille a forligné; le diable  
Est bien subtil; bien malins sont les gens.  
Non pour cela que l'on soit excusable :  
Il nous faudroit toutes dans des Couvents  
Claquemurer jusques à l'hymenée.  
Moy qui vous parle ay même destinée;  
J'en garde au cœur un sensible regret.  
J'eus trois enfans avant mon mariage;  
A vôtre pere ay-je dit ce secret ?  
En avons-nous fait plus mauvais ménage ?  
Ce discours fut à peine proferé  
Que l'écoutant s'en court, & tout outré  
Trouve du bast la fangle & se l'attache,  
Puis va criant par tout : *Je suis sanglé.*



Chacun en rit, encor que chacun fçache  
Qu'il a dequoy faire rire à fon tour.  
Les deux maris vont dans maint carrefour,  
Criant, courant, chacun à fa maniere,  
*Basté* le gendre, & *Sanglé* le beau-pere.  
On doutera de ce dernier point-cy ;  
Mais il ne faut telles choses mécroire.  
Et par exemple, écoutez bien cecy.  
Quand Roland sceut les plaisirs & la gloire  
Que dans la grotte avoit eus son Rival,  
D'un coup de poing il tua son cheval.  
Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,  
Mettre de plus la selle sur son dos ?  
Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,  
Faire crier & redire aux Echos,  
*Je suis basté, sanglé*, car il n'importe,  
Tous deux font bons. Vous voyez de la force  
Que cecy peut contenir verité ;  
Ce n'est assez, cela ne doit suffire ;  
Il faut aussi montrer l'utilité  
De ce recit ; je m'en vais vous la dire.  
L'heureux Damon me semble un pauvre sire.  
Sa confiance eut bien-tôt tout gâté.  
Pour la sottise & la simplicité  
De sa moitié, quant à moy je l'admire.  
Se confesser à son propre mary !  
Quelle folie ! imprudence est un terme  
Foible à mon sens pour exprimer cecy.  
Mon discours donc en deux points se renferme.

Le nœu d'hymen doit être respecté,  
Veut de la foy, veut de l'honnêteté :  
Si par mal-heur quelque atteinte un peu forte  
Le fait clocher d'un ou d'autre côté,  
Comportez-vous de maniere & de forte  
Que ce secret ne soit point éventé.  
Gardez de faire aux égards banqueroute ;  
Mentir alors est digne de pardon.  
Je donne icy de beaux conseils sans doute :  
Les ay-je pris pour moy-même ? hélas ! non.







1. MATRONE D'EPHÈSE



*La Matrone d'Ephese.*

S'IL est un conte usé, commun, & rebatu,  
C'est celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guise.  
Et pourquoi donc le choisis-tu ?  
Qui t'engage à cette entreprise ?  
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?  
Quelle grace aura ta Matrone  
Au prix de celle de Petrone ?  
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?  
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,  
Voïons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.



Dans Ephese il fut autrefois  
Une Dame en sagesse & vertus sans égale,  
Et selon la commune voix  
Aïant fçû raffiner sur l'amour conjugale.  
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté ;  
On l'alloit voir par rareté ;  
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !  
Chaque Mere à sa Bru l'alleguoit pour patron ;  
Chaque Epoux la prônoit à sa Femme chérie ;  
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,

Antique & celebre maison.  
Son Mari l'aimoit d'amour folle.  
Il mourut. De dire comment,  
Ce feroit un détail frivole;  
Il mourut, & son testament  
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,  
Si les biens reparoient la perte d'un Mari  
Amoureux autant que cheri.  
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,  
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,  
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.  
Celle-ci par ses cris mettoit tout en allarme;  
Celle-cy faisoit un vacarme,  
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs;  
Bien qu'on sçache qu'en ces malheurs,  
De quelque desespoir qu'une ame soit atteinte,  
La douleur est toujours moins forte que la plainte.  
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.  
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,  
Que tout a sa mesure, & que de tels regrets  
Pourroient pecher par leur excès :  
Chacun rendit par là sa douleur rengregée.  
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté  
Que son Epoux avoit perduë,  
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté  
D'accompagner cette ombre aux Enfers descenduë.  
Et voiez ce que peut l'excessive amitié;  
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)  
Une Esclave en ce lieu la suivit par pitié,

Prête à mourir de compagnie.  
Prête, je m'entends bien; c'est-à-dire en un mot,  
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,  
Et jusques à l'effet courageuse & hardie.  
L'Eslave avec la Dame avoit été nourrie.  
Toutes deux s'entr'aimoient, & cette passion  
Etoit cruë avec l'âge au cœur des deux femelles :  
Le Monde entier à peine eût fourni deux modes  
D'une telle inclination.

Comme l'Eslave avoit plus de sens que la Dame,  
Elle laissa passer les premiers mouvemens,  
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame  
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.  
Aux consolations la Veuve inaccessible,  
S'appliquoit seulement à tout moyen possible  
De suivre le Défunt aux noirs & tristes lieux :  
Le fer auroit été le plus court & le mieux,  
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux  
Du trefor qu'enfermoit la biere,  
Froide dépouille, & pourtant chere.  
C'étoit là le seul aliment  
Qu'elle prît en ce monument.  
La faim donc fut celle des portes  
Qu'entre d'autres de tant de portes,  
Nôtre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.  
Un jour se passe, & deux sans autre nourriture  
Que ses profonds soupirs, que ses frequens helas,  
Qu'un inutile & long murmure

Contre les Dieux, le fort, & toute la nature.  
Enfin sa douleur n'obmit rien,  
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa residence  
Non loin de ce tombeau, mais bien differemment,  
Car il n'avoit pour monument  
Que le dessous d'une potence.  
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.  
Un foldat bien recompensé  
Le gardoit avec vigilance.  
Il étoit dit par l'Ordonnance  
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami  
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi  
Rempliroit aussi-tôt sa place :  
C'étoit trop de severité ;  
Mais la publique utilité  
Défendoit que l'on fît au Garde aucune grace.  
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau  
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.  
Curieux il y court, entend de loin la Dame  
Remplissant l'air de ses clameurs.  
Il entre. est étonné, demande à cette femme,  
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,  
Pourquoi cette triste musique,  
Pourquoi cette maison noire & mélancolique ?  
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit  
Toutes ces demandes frivoles.  
Le mort pour elle y répondit ;



Cet objet fans autres paroles  
Difoit affez par quel malheur  
La Dame s'enterroit ainfi toute vivante.  
Nous avons fait ferment, ajoûta la Suivante,  
De nous laiffer mourir de faim & de douleur.  
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,  
Il leur fit concevoir ce que c'eft que la vie.  
La Dame cette fois eut de l'attention;  
Et déjà l'autre paffion  
Se trouvoit un peu ralentie.  
Le temps avoit agi. Si la foi du ferment,  
Pourfuivit le Soldat, vous défend l'aliment,  
Voïez-moi manger feulement,  
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperament  
Ne déplut pas aux deux femelles,  
Conclufion qu'il obtint d'elles  
Une permiffion d'apporter fon foupé;  
Ce qu'il fit : & l'Efclave eut le cœur fort tenté  
De renoncer dés-lors à la cruelle envie  
De tenir au mort compagnie.  
Madame, ce dit-elle, un penfer m'eft venu :  
Qu'importe à vôtre Epoux que vous ceffiez de vivre ?  
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous fuivre,  
Si par vôtre trépas vous l'aviez prévenu ?  
Non, Madame, il voudroit achever fa carrière.  
La nôtre fera longue encor fi nous voulons.  
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biere ?  
Nous aurons tout loifir d'habiter ces maifons.  
On ne meurt que trop tôt : qui nous preffe ? attendons :

Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.  
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?  
Que vous servira-t-il d'en être regardée ?

Tantôt en voyant les trésors  
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,

Je disois, hélas ! c'est dommage,  
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.

A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.

Le Dieu qui fait aimer prit son temps ; il tira  
Deux traits de son carquois : de l'un il entama  
Le Soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :  
Jeune & belle elle avoit sous ses pleurs de l'éclat,

Et des gens de goût délicat  
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.

Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,

Sorte d'amours aiant ses charmes,  
Tout y fit : Une belle alors qu'elle est en larmes  
En est plus belle de moitié.

Voilà donc nôtre Veuve écoutant la louange,  
Poison qui de l'amour est le premier degré ;

La voilà qui trouve à son gré  
Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle mange,  
Il fait tant que de plaire, & se rend en effet  
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.

Il fait tant enfin qu'elle change ;  
Et toujours par degrez, comme l'on peut penser,  
De l'un à l'autre il fait cette femme passer ;

Je ne le trouve pas étrange :  
Elle écoute un Amant, elle en fait un Mari ;

Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant cheri.  
Pendant cet hymenée un voleur se hazarde  
D'enlever le dépôt commis aux soins du Garde.  
Il en entend le bruit; il y court à grands pas;  
    Mais en vain, la chose étoit faite.  
Il revient au tombeau conter son embarras,  
    Ne sçachant où trouver retraite.  
L'Efclave alors luy dit le voyant éperdu :  
    L'on vous a pris vôtre pendu ?  
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?  
Si Madame y consent, j'y remedirai bien.  
    Mettons nôtre mort en la place,  
    Les passans n'y connoîtront rien.  
La Dame y consentit. O volages femelles !  
La femme est toujours femme; il en est qui sont belles,  
    Il en est qui ne le sont pas.  
    S'il en étoit d'affez fideles,  
    Elles auroient assez d'apas.

Prudes, vous vous devez défier de vos forces.  
Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention  
    Est de resister aux amorces,  
La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution  
Nous trompe également; témoin cette Matrone.  
    Et n'en déplaise au bon Petrone,  
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,  
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.  
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vid faire,

Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé.  
Car de mettre au patibulaire,  
Le corps d'un mari tant aimé,  
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire.  
Cela luy fauvoit l'autre; & tout considéré,  
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.







M. Menzies sc.

BELPHÉGOR.



*Belphegor.*

Nouvelle tirée de **Machiavel.**

U<sub>N</sub> jour Satan, Monarque des Enfers,  
Faisoit passer ses Sujets en revûë.  
Là confondus tous les états divers,  
Princes & Rois, & la tourbe menuë,  
Jettoient maint pleur, pouffoient maint & maint cri,  
Tant que Satan en étoit étourdi.  
Il demandoit en passant à chaque ame;  
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme?  
L'une disoit, Helas! c'est mon Mari;  
L'autre aussi-tôt répondoit, C'est ma Femme.  
Tant & tant fut ce discours repeté,  
Qu'enfin Satan dit en plein Consistoire:  
Si ces gens-ci disent la verité,  
Il est aisé d'augmenter nôtre gloire.  
Nous n'avons donc qu'à le verifier.  
Pour cet effet il nous faut envoïer  
Quelque Demon plein d'art & de prudence;  
Qui non content d'observer avec soin  
Tous les Hymens dont il fera témoin,  
Y joigne aussi sa propre experience.

Le Prince aiant proposé la Sentence,  
Le noir Senat suivit tout d'une voix.  
De Belphegor aussi-tôt on fit choix.  
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,  
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,  
Capable enfin de penetrer dans tout.  
Et de pousser l'examen jusqu'au bout.  
Pour subvenir aux frais de l'entreprise,  
On luy donna mainte & mainte remise,  
Toutes à vûë, & qu'en lieux differens  
Il pût toucher par des correspondans.  
Quant au surplus, les fortunes humaines,  
Les biens, les maux, les plaisirs & les peines.  
Bref ce qui fuit nôtre condition,  
Fut une annexe à sa legation.  
Il se pouvoit tirer d'affliction,  
Par ses bons tours, & par son industrie,  
Mais non mourir, ni revoir sa patrie,  
Qu'il n'eût ici consumé certain temps;  
Sa mission devoit durer dix ans.  
Le voilà donc qui traverse & qui passe  
Ce que le Ciel voulut mettre d'espace  
Entre ce monde & l'éternelle nuit;  
Il n'en mit guere, un moment y conduit.  
Nôtre Demon s'établit à Florence,  
Ville pour lors de luxe & de dépense.  
Même il la crut propre pour le trafic.  
Là sous le nom du Seigneur Roderic,  
Il se logea, meubla, comme un riche homme;



Grosse maison, grand train, nombre de gens,  
Anticipant tous les jours sur la femme  
Qu'il ne devoit confumer qu'en dix ans.  
On s'étonnoit d'une telle bombance.  
Il tenoit table, avoit de tous côtez  
Gens à ses frais, soit pour ses voluptez,  
Soit pour le faste & la magnificence.  
L'un des plaisirs où plus il dépensa  
Fut la louange : Apollon l'encensa ;  
Car il est maître en l'art de flatterie.  
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.  
Son cœur devint le but de tous les traits  
Qu'amour lançoit : il n'étoit point de belle  
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits  
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle :  
Car de trouver une feule rebelle,  
Ce n'est la mode à gens de qui la main  
Par les presens s'aplanit tout chemin.  
C'est un ressort en tous desseins utile.  
Je l'ai jà dit, & le redis encor ;  
Je ne connois d'autre premier mobile  
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.  
Nôtre Envoïé cependant tenoit compte  
De chaque Hymen, en journaux differens ;  
L'un des Epoux satisfaits & contens,  
Si peu rempli que le Diable en eut honte.  
L'autre journal incontinent fut plein.  
A Belphegor il ne restoit enfin  
Que d'éprouver la chose par luy-même.

Certaine fille à Florence étoit lors,  
Belle, & bien faite, & peu d'autres trefors;  
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;  
Et d'autant plus que de quelque vertu  
Un tel orgueil paroïffoit revêtu.  
Pour Roderic on en fit la demande.  
Le Pere dit que Madame Honneſta,  
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là  
Force Partis; mais que parmi la bande  
Il pourroit bien Roderic préférer,  
Et demandoit tems pour délibérer.  
On en convient. Le pourſuivant s'applique  
A gagner celle où ſes vœux ſ'adreſſoient.  
Fêtes & bals, ſerenades, muſique,  
Cadeaux, feſtins, bien fort apetiſſoient,  
Alteroient fort le fonds de l'Ambaſſade.  
Il n'y plaint rien, en uſe en grand Seigneur,  
S'épuïſe en dons. L'autre ſe perſuade  
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.  
Conclusion qu'après forces prières,  
Et des façons de toutes les manieres.  
Il eut un oui de Madame Honneſta.  
Auparavant le Notaire y paſſa :  
Dont Belphegor ſe mocquant en ſon ame;  
Hé quoi, dit-il, on acquiert une Femme  
Comme un Château ! Ces gens ont tout gâté.  
Il eut raiſon : ôtez d'entre les hommes  
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.  
Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,

Dans les procès en prenant le revers.  
Les fi, les cas, les Contrats font la porte  
Par où la noïse entra dans l'Univers :  
N'esperons pas que jamais elle en forte.  
Solemnitez & loix n'empêchent pas  
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.  
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille  
Le cœur fait tout, le reste est inutile.  
Qu'ainsi ne soit, voïons d'autres états.  
Chez les Amis tout s'excuse, tout passe;  
Chez les amans tout plaît, tout est parfait;  
Chez les Epoux tout ennuie & tout lasse.  
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait :  
Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises  
D'heureux ménage? après meur examen,  
J'appelle un bon. voir un parfait Hymen.  
Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.  
Dés que chez lui le Diable eut amené  
Son Epousée, il jugea par luy-même  
Ce qu'est l'Hymen avec un tel Demon :  
Toujours débats, toujours quelque sermon  
Plein de sottise en un degré suprême  
Le bruit fut tel que Madame Honnête  
Plus d'une fois les voisins éveilla :  
Plus d'une fois on courut à la noïse.  
Il lui falloit quelque simple Bourgeoise,  
Ce disoit-elle; un petit Trafiquant

Traiter ainsi les Filles de mon rang !  
Méritoit-il femme si vertueuse ?  
Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :  
J'en ai regret, & si je faisois bien...  
Il n'est pas sûr qu'Honnesta ne fît rien :  
Ces prudes-là nous en font bien accroire.  
Nos deux Epoux à ce que dit l'Histoire,  
Sans disputer n'étoient pas un moment.  
Souvent leur guerre avoit pour fondement  
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement  
D'Été, d'Hyver, d'entre-temps, bref un monde  
D'inventions propres à tout gêner.  
Le pauvre Diable eut lieu de regretter  
De l'autre Enfer la demeure profonde.  
Pour comble enfin Roderic épousa  
La parenté de Madame Honnesta,  
Aïant sans cesse & le père & la mère,  
Et la grand'sœur avec le petit frère,  
De ses deniers mariant la grand'sœur,  
Et du petit païant le Précepteur.  
Je n'ai pas dit la principale cause  
De sa ruine infaillible accident ;  
Et j'oubliois qu'il eût un Intendant.  
Un Intendant ? qu'est-ce que cette chose ?  
Je définis cet être, un animal  
Qui, comme on dit, sçait pêcher en eau trouble ;  
Et plus le bien de son Maître va mal,  
Plus le sien croît, plus son profit redouble,  
Tant qu'àisément lui-même achèteroit

Ce qui de net au Seigneur resteroit :  
Dont par raison bien & dûment déduite  
On pourroit voir chaque chose réduite  
En son état, s'il arrivoit qu'un jour  
L'autre devinst l'Intendant à son tour ;  
Car regagnant ce qu'il eut étant Maître  
Ils reprendroient tous deux leur premier être.  
Le seul recours du pauvre Roderic,  
Son seul espoir étoit certain trafic  
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,  
Espoir douteux ; incertaine ressource.  
Il étoit dit que tout seroit fatal  
A nôtre Epoux, ainsi tout alla mal.  
Ses Agents tels que la plûpart des nôtres,  
En abusoient. Il perdit un Vaisseau,  
Et vid aller le commerce avau l'eau :  
Trompé des uns, mal servi par les autres,  
Il emprunta. Quand ce vint à payer,  
Et qu'à sa porte il vit le creancier,  
Force luy fut d'esquiver par la fuite,  
Gagnant les champs où de l'âpre poursuite  
Il se fauva chez un certain Fermier,  
En certain coin réparé de fumier.  
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,  
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit ;  
Qu'un double mal chez luy le tourmentoit,  
Ses Creanciers, & sa Femme encor pire :  
Qu'il n'y sçavoit remede que d'entrer  
Au corps des gens, & de s'y remparer,

D'y tenir bon : Iroit-on là le prendre ?  
Dame Honnesta viendrait-elle y prôner  
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?  
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre.  
Que de ces corps trois fois il sortiroit,  
Si-tôt que lui Matheo l'en prîroit ;  
Trois fois sans plus, & ce pour récompente  
De l'avoir mis à couvert des Sergens..  
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence  
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.  
Ce que le sien, ouvrage fantastique,  
Devint alors, l'Histoire n'en dit rien.  
Son coup d'essai fut une Fille unique  
Où le Galand se trouvoit assez bien ;  
Mais Matheo moïennant grosse somme  
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.  
C'étoit à Naples, il se transporte à Rome ;  
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,  
Le chasse encore ; autre femme nouvelle.  
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,  
Remarquez bien, nôtre Diable sortit.  
Le Roy de Naples avoit lors une Fille,  
Honneur du sexe, espoir de sa famille ;  
Maint jeune Prince étoit son poursuivant.  
Là d'Honestà Belphegor se sauvant,  
On ne le put tirer de cet azile.  
Il n'étoit bruit aux champs comme à la Ville  
Que d'un manant qui chassoit les Esprits.  
Cent mille écus d'abord luy sont promis.

Bien affligé de manquer cette somme,  
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer  
Que Belphegor se laiffât conjurer)  
Il la refuse : il se dit un pauvre homme,  
Pauvre pecheur, qui sans sçavoir comment,  
Sans dons du Ciel, par hazard seulement,  
De quelques corps a chassé quelque Diable,  
Apparemment chetif, & miserable,  
Et ne connoît celui-ci nullement.  
Il a beau dire, on le force, on l'ameine,  
On le menace, on lui dit que sous peine  
D'être pendu, d'être mis haut & court  
En un gibet, il faut que sa puissance  
Se manifeste avant la fin du jour.  
Dés l'heure même on vous met en présence  
Nôtre Demon & son Conjurateur.  
D'un tel combat le Prince est spectateur.  
Chacun y court, n'est fils de bonne mere  
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.  
D'un côté sont le gibet & la hart,  
Cent mille écus bien comptez d'autre part.  
Matheo tremble, & lorgne la finance.  
L'Esprit malin voyant sa contenance,  
Rioit sous cape, alleguoit les trois fois;  
Dont Matheo suoit dans son harnois,  
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.  
Le tout en vain : Plus il est en alarmes.  
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit  
Que sur ce Diable il n'avoit nul credit.

On vous le hape & mene à la potence.  
Comme il alloit haranguer l'assistance,  
Necessité luy suggera ce tour :  
Il dit tout bas qu'on batît le tambour,  
Ce qui fut fait ; dequoi l'Esprit immonde  
Un peu surpris au Manant demanda :  
Pourquoi ce bruit ? coquin, qu'entens-je là ?  
L'autre répond : C'est Madame Honneste  
Qui vous reclame, & va par tout le Monde  
Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.  
Incontinent le Diable décampa,  
S'enfuit au fonds des Enfers, & conta  
Tout le succès qu'avoit eu son voiage.  
Sire, dit-il, le nœud du Mariage  
Damne aussi dru qu'aucuns autres états.  
Vôtre Grandeur voit tomber ici-bas,  
Non par flocons, mais menu comme pluie.  
Ceux que l'Hymen fait de sa Confrerie ;  
J'ai par moi-même examiné le cas.  
Non que de foi la chose ne soit bonne ;  
Elle eut jadis un plus heureux destin ;  
Mais comme tout se corrompt à la fin,  
Plus beau fleuron n'est en vôtre Couronne.  
Satan le crut : il fut récompensé,  
Encor qu'il eût son retour avancé ;  
Car qu'eût-il fait ? Ce n'étoit pas merveilles  
Qu'ayant sans cesse un Diable à ses oreilles,  
Toujours le même, & toujours sur un ton.  
Il fût contraint d'enfiler la venelle ;



Dans les Enfers encore en change-t-on ;  
L'autre peine est à mon sens plus cruelle.  
Je voudrois voir quelques gens y durer.  
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.  
De tout ceci que prétens-je inferer ?  
Premierement je ne sçai pire chose  
Que de changer son logis en prison :  
En second lieu, si par quelque raison  
Vôtre ascendant à l'Hymen vous expose.  
N'épousez point d'Honnesta s'il se peut ;  
N'a pas pourtant une Honnesta qui veut.





*Les Qui pro quo.*

DAME fortune aime souvent à rire,  
Et nous jouant un tour de son métier.  
Au lieu des biens où notre cœur aspire.  
D'un *quiproquo* se plaît à nous payer.  
Ce sont ses jeux, j'en parle à juste cause.  
Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.  
Cloris & moy nous nous aimions d'amour ;  
Au bout d'un an la Belle se dispose  
A me donner quelque soulagement,  
Foible & léger. à parler franchement.  
C'étoit son but : mais quoy qu'on se propose,  
L'occasion & le discret Amant  
Sont à la fin les maîtres de la chose.  
Je vais un soir chez cet objet charmant.  
L'Epoux estoit aux champs heureusement.  
Mais il revint la nuit à peine close.  
Point de Cloris : le dédommagement  
Fut que le fort en sa place suppose  
Une Soubrette à mon commandement.  
Elle paya cette fois pour la Dame.  
Disons un troc, où reciproquement  
Pour la Soubrette on employa la Femme.

De pareils traits tous les livres font pleins.  
Bien est-il vray qu'il faut d'habiles mains  
Pour amener chose ainsi surprenante :  
Il est besoin d'en bien fonder le cas,  
Sans rien forcer & sans qu'on violente  
Un incident qui ne s'attendoit pas.  
L'aveugle Enfant, joueur de passe-passe,  
Et qui voit clair à tendre maint panneau  
Fait de ces tours, celui-là du berceau  
Leve la paille à l'égard du Bocace ;  
Car quant à moy, ma main pleine d'audace  
En mille endroits a peut-être gâté  
Ce que la sienne a bien exécuté.  
Or il est temps de finir ma preface,  
Et de prouver par quelque nouveau tour  
Les *quiproquo* de Fortune & d'Amour.  
On ne peut mieux établir cette chose  
Que par un fait à Marseille arrivé,  
Tout en est vray, rien n'en est controuvé.  
Là Clidamant que par respect je n'ose  
Sous son nom propre introduire en ces vers,  
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme  
Mieux que pas un qui fust en l'Univers.  
L'honnesteté, la vertu de la Dame ;  
Sa gentillesse, & même sa beauté,  
Devoient tenir Clidamant arrêté.  
Il ne le fut, le diable est bien habile,  
Si c'est adresse & tour d'habileté,  
Que de nous tendre un piège aussi facile

Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.  
Près de la Dame estoit une personne.  
Une Suivante ainsi qu'elle mignonne,  
De même taille & de pareil maintien.  
Gente de corps, il ne lui manquoit rien  
De ce qui plaît aux chercheurs d'avantures.  
La Dame avoit un peu plus d'agrément.  
Mais sous le masque on n'eût sceu bonnement  
Laquelle élire entre ces creatures.  
Le Marfeillois, Provençal un peu chaud,  
Ne manque pas d'attaquer au plus tôt  
Madame Alix, c'étoit cette Soubrette.  
Madame Alix, encor qu'un peu coquette.  
Renvoya l'homme. Enfin il lui promet  
Cent beaux écus bien comptez clair & net.  
Payer ainsi des marques de tendresse  
(En la Suivante) estoit, veu le pays,  
Selon mon sens un fort honneste prix.  
Sur ce pied-là qu'eût cousté la Maîtresse ?  
Peut-être moins ; car le hazard y fait.  
Mais je me trompe, & la Dame estoit telle,  
Que tout Amant, & tant fust-il parfait,  
Auroit perdu son latin auprès d'elle :  
Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi.  
Devrois-je y faire entrer les dons aussi ?  
Las ! ce n'est plus le siecle de nos peres.  
Amour vend tout, & Nymphes & Bergeres ;  
Il met le taux à maint objet divin ;  
C'étoit un Dieu, ce n'est qu'un Eschevin.

O temps, ô mœurs! ô coùtume perverse!  
Alix d'abord rejette un tel commerce,  
Fait l'irritée, & puis s'appaife enfin.  
Change de ton, dit que le lendemain,  
Comme Madame avoit deffein de prendre  
Certain remede, ils pourroient le matin  
Tout à loisir dans la cave se rendre.  
Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté;  
Et la Soubrette ayant le tout conté  
A sa Maîtresse, aussi-tost les femelles  
D'un quiproquo font le projet entre elles.  
Le pauvre époux n'y reconnoistroit rien,  
Tant la Suivante avoit l'air de la Dame;  
Puis supposé qu'il reconnut la Femme,  
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?  
Elle auroit lieu de lui chanter sa gâme.  
Le lendemain par hazard Clidamant,  
Qui ne pouvoit se contenir de joye,  
Trouve un Amy, luy dit étourdiment  
Le bien qu'Amour à ses desirs envoie,  
Quelle faveur! Non qu'il n'eust bien voulu  
Que le marché pour moins se fût conclu,  
Les cent écus lui faisoient quelque peine.  
L'Amy lui dit, Hé bien soyons chacun  
Et du plaisir & des frais en commun.  
L'Epoux n'ayant alors sa bourse pleine,  
Cinquante écus à sauver étoient bons.  
D'autre costé communiquer la belle,  
Quelle apparence! y consentiroit elle?

S'aller ainsi livrer à deux Gascons,  
Se taieroient-ils d'une telle fortune ?  
Et devoit-on la leur rendre commune ?  
L'Amy leva cette difficulté,  
Représentant que dans l'obscurité  
Alix feroit fort aisément trompée.  
Une plus fine y feroit attrapée.  
Il suffiroit que tous deux tour à tour  
Sans dire mot ils entraissent en lice,  
Se remettant du surplus à l'amour,  
Qui volontiers aideroit l'artifice.  
Un tel silence en rien ne leur nuirait ;  
Madame Alix sans manquer le prendroit  
Pour un effet de crainte & de prudence,  
Les murs ayant des oreilles (dit-on)  
Le mieux étoit de se taire ; à quoy bon  
D'un tel secret leur faire confidence ?  
Les deux galans ayant de la façon  
Reglé la chose, & disposés à prendre  
Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit :  
Chez le mary d'abord ils se vont rendre.  
Là dans le lit l'Epouse encore étoit.  
L'Epoux trouva près d'elle la Soubrette,  
Sans nuls atours qu'une simple cornette,  
Bref en état de ne lui point manquer.  
L'heure arriva ; les Amis contesterent  
Touchant le pas, & long temps disputerent.  
L'Epoux ne fit l'honneur de la maison,  
Tel compliment n'étant là de saison.

A trois beaux dez pour le mieux ils reglerent  
Le precurseur ainſi que de raiſon.  
Ce fut l'amy; l'un & l'autre s'enferme  
Dans cette cave attendant de pied ferme  
Madame Alix qui ne vient nullement.  
Trop bien la Dame en ſon lieu s'en vint faire  
Tout doucement le ſignal neceſſaire.  
On ouvre, on entre, & ſans retardement,  
Sans lui donner le temps de reconnoiſtre  
Cecy, cela, l'erreur, le changement,  
La difference enfin qui pouvoit eſtre  
Entre l'Epoux & ſon Affocié,  
Avant qu'il pût aucun change paroître,  
Au Dieu d'Amour il fut ſacrifié.  
L'heureux Amy n'eut pas toute la joye  
Qu'il auroit eüe en connoiſſant ſa proye.  
La Dame avoit un peu plus de beauté;  
Outre qu'il faut compter la qualité.  
A peine fut cette ſcene achevée  
Que l'autre Aſteur par ſa prompte arrivée  
Jetta la Dame en quelque étonnement;  
Car comme Epoux, comme Clidamant même,  
Il ne montrait touſjours ſi frequemment  
De cette ardeur l'emportement extrême.  
On imputa cet excez de fureur  
A la Soubrette, & la Dame en ſon cœur  
Se propoſa d'en dire ſa penſée.  
La fête eſtant de la forte paſſée,  
Du noir ſéjour ils n'eurent qu'à ſortir.

L'Affocié des frais & du plaisir  
S'encourt en haut en certain vestibule :  
Mais quand l'Epoux vit sa Femme monter,  
Et qu'elle eut veu l'Amy se presenter,  
On peut juger quel soupçon, quel scrupule.  
Quelle surprise eurent les pauvres gens.  
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps  
De composer leur mine & leur visage.  
L'Epoux vit bien qu'il falloit estre sage,  
Mais sa Moitié pensa tout découvrir.  
J'en suis surpris, femmes sçavent mentir.  
La moins habile en connoit la science.  
Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience  
De n'avoir pas mieux gagné son argent :  
Plaignant l'Epoux, & le dédommageant,  
Et voulant bien mettre tout sur son compte :  
Tout cela n'est que pour rendre le conte  
Un peu meilleur. J'ay veu les gens mouvoir  
Deux questions ; l'une, c'est à sçavoir  
Si l'Epoux fut du nombre des confreres,  
A mon avis n'a point de fondement,  
Puisque la Dame & l'Amy nullement  
Ne pretendoient vacquer à ces misteres.  
L'autre point est touchant le talion,  
Et l'on demande en cette occasion  
Si pour user d'une juste vengeance,  
Pretendre erreur & cause d'ignorance  
A cette Dame auroit esté permis.  
Bien que ce soit assez là mon avis,



La Dame fut toûjours inconfolable,  
Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable  
Il ne faudroit nullement confoler.  
J'en connois bien qui n'en feroient que rire.  
De celles là je n'ose plus parler,  
Et je ne vois rien des autres à dire.





## APPENDICE AUX CONTES.

---

### PASSAGES

DE LA COUPE ENCHANTEE & DE BELPHEGOR

NE FIGURANT PAS

DANS LES DERNIÈRES ÉDITIONS DONNÉES PAR LA FONTAINE.

---

### *La Coupe enchantée.*

(Dialogue entre le feint Erasme & Caliste.)

LE feint Erasme en même temps  
Luy présente un miroir de poche,  
Caliste s'y regarde, & le Galant s'approche,  
Il contemple, il admire, il leve au Ciel les yeux,  
Il fait tant qu'il attrape un souris gracieux.  
Mauvais commencement, ce dit-il en soy-même.  
Hé bien, poursuivit-il, quand d'un amour extrême  
On vous ayme,  
A-t-on raison ? je m'en rapporte à vous.  
Peut-on résister à ces charmes ?

*Caliste.*

On sçait bien, car comment ne pas devenir fous  
Quand vos cœurs ont affaire à de si fortes armes?

Sans mentir Messieurs les Amans  
Vous me semblez divertissans :  
J'aurois regret qu'on vous fît taire.  
Mais sçavez-vous que vostre encens  
Peut à la longue nous déplaire?

*Le feint Erasme.*

Et pouvons nous autrement faire?  
Tenez, voyez encor ces traits.

*Caliste.*

Je les vois, je les confidère,  
Je sçay quels y font, mais après?

*Le feint Erasme.*

Après? l'après est bon. Faut-il toujours vous dire  
Qu'on brûle, qu'on languit, qu'on meurt sous vostre empire?

*Caliste.*

Mon Dieu non! je le sçais, mais après?

*Le feint Erasme.*

Il suffit.

Et quand on est mort c'est tout dit.

*Caliste.*

Vous n'êtes pas si mort que vos yeux ne remuent,

Contenez-les de grace, ou bien s'ils continuent,  
Je mettray mon Touret \* de nés.

*Le feint Erasle.*

Vostre Touret de nés ? gardez vous de le faire.

*Caliste.*

Cessez donc & vous contenez.

*Le feint Erasle.*

Quoy deffendre les yeux ? c'est estre trop severe,  
Passe encor pour les mains.

*Caliste.*

Ah pour les mains, je croy

Que vous riez.

*Le feint Erasle.*

Point trop.

*Caliste.*

C'est donc à moy

De me garder.

*Le feint Erasle.*

Ma passion commence  
A se lasser de la longueur du temps.

\* Espece de masque ancien.

Si mon calcul est bon, voicy tantost deux ans  
Que je vous fers sans recompense.

*Caliste.*

Quelle vous la faut-il ?

*Le feint Erasle.*

Tout sans rien excepter.

*Caliste.*

Un remerciement donc ne vous peut contenter ?

*Le feint Erasle.*

Des remercimens ? bagatelles.

*Caliste.*

De l'amitié ?

*Le feint Erasle.*

Point de nouvelles.

*Caliste.*

De l'Amour ?

*Le feint Erasle.*

Bon cela. Mais je veux du plus fin.  
Qui me laisse avancer chemin  
En moins de deux ou trois visites,  
Moyennant quoy nous ferons quites.  
Et si vous voulez mettre à prix cet amour-là,

Je vous en donneray tout ce qui vous plaira ;  
Cette boîte de filigrane.

*Caliste.*

Le liberal Amant qu'est Erasle ! voyez.

*Le feint Erasle.*

Madame avant qu'on la condamne  
Il faut l'ouvrir, peut estre vous croiez  
Qu'elle est vuide ?

*Caliste.*

Non pas ; ce sont des pierreries !

*Le feint Erasle.*

Ouvrez, vous le verrez.

*Caliste.*

Trêve de railleries.

*Le feint Erasle.*

Moy, me railler ! ouvrez.

*Caliste.*

Et quand je l'aurois fait ?  
Je ne sçay qui me tient qu'avec un bon soufflet...  
Mais non, si jamais plus cette insolence extrême...

*Le feint Erasle.*

Je vois bien ce que c'est, il faut l'ouvrir moy-mesme.

Difant ces mots, il l'ouvre, & fans autre façon,  
Il tire de la boëte & d'entre du coton

De ces appeaux à prendre Belles,

Affez pour fléchir fix Cruelles,

Affez pour creer fix Cocus,

Un collier de vingt mille efcus.

Califte n'estoit pas tellement en colere

Qu'elle ne regardast ce don du coin de l'œil.

Sa vertu, fa foy, fon orgueil,

Eurent peine à tenir contre un tel adverfaire.

Mais il ne falloit pas fi toft changer de ton.

Eratte à qui Nerie avoit fait la leçon...





*Belphegor.*

(Prologue.)

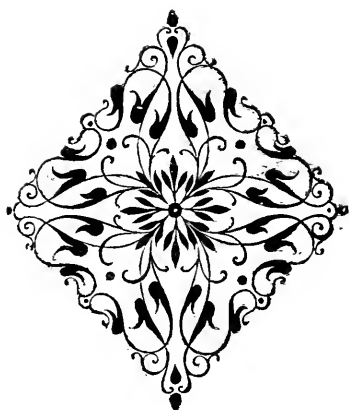
A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

DE vôtre nom j'orne le frontispice  
Des derniers vers que ma Muse a polis,  
Puisse le tout ô charmante Philis,  
Aller si loin que nôtre los franchisse  
La nuit des tems : nous la sçaurons dompter.  
Moy par écrire, & vous par reciter.  
Nos noms unis perceront l'ombre noire ;  
Vous regnerez long-tems dans la memoire,  
Après avoir regné jufques icy  
Dans les esprits, dans les cœurs même auffi.  
Qui ne connoit l'inimitable Actrice  
Representant ou Phedre, ou Berenice,  
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur ?  
Est-il quelqu'un que vôtre voix n'enchanter ?  
S'en trouve-t'il une autre auffi touchante ?  
Une autre enfin allant si droit au cœur ?  
N'attendez pas que je fasse l'eloge  
De ce qu'en vous on trouve de parfait ;  
Comme il n'est point de grace qui n'y loge,



Ce feroit trop, je n'aurois jamais fait.  
De mes Philis vous feriez la premiere.  
Vous auriez eu mon ame toute entiere,  
Si de mes vœux j'eusse plus presumé ;  
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?  
Par des transports n'esperant pas vous plaire.  
Je me suis dit seulement vôtre ami ;  
De ceux qui sont Amans plus d'à demi :  
Et plût au fort que j'eusse pû mieux faire !  
Cecy soit dit : venons à nôtre affaire.





LES AMOURS  
DE  
PSICHÉ ET DE CUPIDON



LES AMOURS  
DE  
PSICHÉ  
ET DE  
CUPIDON.

*Par M. DE LA FONTAINE.*



A PARIS,

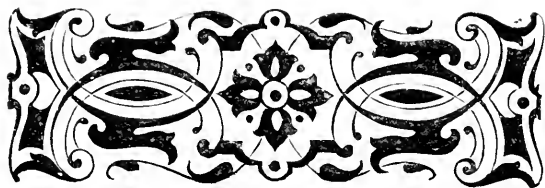
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais  
sur le Perron de la Sainte Chapelle.

---

M. DC. LXIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





A M A D A M E

LA DVCHESSE DE BOVILLON.

---

M A D A M E,



'EST avec quelque forte de confiance que je Vous dédie cet Ouvrage ; non qu'il n'ait assurément des defauts, & que le present que je Vous fais, soit d'un tel merite qu'il ne me donne sujet de craindre ; mais comme VOSTRE ALTESSE est équitable, elle agréra du moins mon intention. Ce qui doit toucher les Grands, ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait ; c'est le zele qui accompagne ces mesmes dons, & qui, pour en mieux parler, fait leur veritable prix auprès d'une ame comme la Vostre. Mais, MADAME, j'ay tort d'appeller présent ce qui n'est qu'une simple reconnoissance. Il y a

long-temps que Monseigneur le Duc de Bouillon me comble de graces, d'autant plus grandes que je les merite moins. Je ne suis pas nay pour le suivre dans les dangers : cet honneur est reservé à des destinées plus illustres que la mienne. Ce que je puis, est de faire des vœux pour sa gloire, & d'y prendre part en mon cabinet, pendant qu'il remplit les Provinces les plus éloignées des témoignages de sa Valeur, & qu'il suit les traces de son Oncle & de ses Ancestres, sur ce Theatre où ils ont paru avec tant d'éclat, & qui retentira long-temps de leur Nom & de leurs exploits. Je me figure l'heritier de tous ces Heros cherchant les perils dans le mesme temps que je jouïs d'une oisiveté que les seules Muses interrompent. Certes c'est un bon-heur extraordinaire pour moy, qu'un Prince qui a tant de passion pour la guerre, tellement ennemi du repos & de la mollesse, me voye d'un œil aussi favorable, & me donne autant de marques de bien-veillance, que si j'avois exposé ma vie pour son service. J'avouë, MADAME, que je suis sensible à ces choses, heureux que SA MAIESTÉ m'ayt donné un Maître qu'on ne scauroit trop aymer, malheureux de luy estre si inutile. J'ay cru que VOSTRE ALTESSE feroit bien-aïse que je la fisse entrer en société de loüanges avec un Epoux qui luy est si cher. L'union vous rend vos avantages communs, & en multiplie la gloire, pour ainsi dire. Pendant que Vous écoutez avecque transport le recit de ses belles actions, il n'a pas moins de ravissement d'entendre ce que toute la France publie de la beauté de vostre ame,



de la vivacité de vostre esprit, de vostre humeur bien-faisante, de l'amitié que vous avez contractée avecque les Graces; Elle est telle qu'on ne croit pas que vous puissiez jamais vous separer. Ce n'est là qu'une partie des louanges que l'on Vous donne. Je voudrois avoir un amas de paroles assez precieuses pour achever cet Eloge, & pour Vous témoigner plus parfaitement que je n'ay fait jusqu'icy, avec combien de passion & de zele je suis.

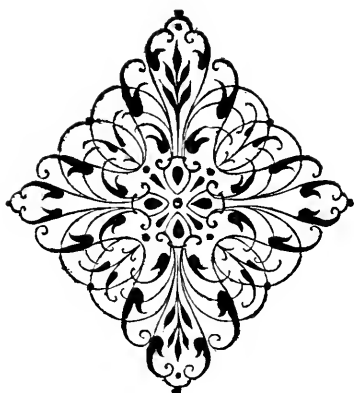
MADAME,

*DE VOSTRE ALTESSE*

Le tres-humble & tres-  
obeïssant serviteur,

DE LA FONTAINE.







## PREFACE.



J'AY trouvé de plus grandes difficultés dans cet Ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront. On ne s'imaginera jamais qu'une Fable contée en Prose m'ait tant emporté de loisir. Car pour le principal point qui est la conduite, j'avois mon guide; il m'estoit impossible de m'égarer : Apulée me fournissoit la matiere; il ne restoit que la forme, c'est à dire les paroles : & d'amener de la Prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort mal-aisée : c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela je confesse qu'elle me couste autant que les Vers. Que si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet Ouvrage. Je ne sçavois quel caractere choisir : celui de l'Histoire est trop simple; celui

*du Roman n'est pas encore assez orné; & celui du Poëme l'est plus qu'il ne faut. Mes Personnages me demandoient quelque chose de galant; leurs aventures étant pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandoient quelque chose d'heroique & de relevé. D'employer l'un en un endroit, & l'autre en un autre, il n'est pas permis; l'uniformité de style est la regle la plus étroite que nous ayons. J'avois donc besoin d'un caractere nouveau, & qui fust mêlé de tous ceux-là: il me le faloit reduire dans un juste temperament: j'ay cherché ce temperament avec un grand soin: que je l'aye ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra.*

*Mon principal but est toujours de plaire: pour en venir là je considere le goust du siecle: or après plusieurs experiences il m'a semblé que ce goust se porte au galant & à la plaisanterie: non que l'on méprise les passions; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un Roman, dans un Poëme, dans une piece de theatre, on se plaint de leur absence; mais dans un conte comme celui-cy, qui est plein de merveilleux à la verité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, & propre à amuser des enfans, il a falu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin; il a falu chercher du galant & de la plaisanterie: quand il ne l'auroit pas falu, mon inclination m'y portoit, & peut-estre y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison & la bien-seance.*

*Voilà assez raisonné sur le genre d'écrire que j'ay choisi: venons aux inventions. Presque toutes sont d'Apulée; j'entends les principales & les meilleures. Il y a*

quelques Epifodes de moy, comme l'avanture de la Grotte, le Vieillard & les deux Bergeres, le Temple de Venus & fon origine, la description des enfers, & tout ce qui arrive à Pſiché pendant le voyage qu'elle y fait, & à fon retour, juſqu'à la concluſion de l'Ouvrage. La maniere de conter eſt auſſi de moy, & les circonſtances, & ce que diſent les Perſonnages. Enfin ce que j'ay pris de mon Auteur, eſt la conduite & la Fable; & c'eſt en eſſet le principal, le plus ingenieux, & le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ay changé quantité d'endroits, ſelon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait ſervir Pſiché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ſes plaiſirs, c'eſt à dire qu'il luy fait gouſter ces plaiſirs ſans que perſonne paroiſſe. Premièrement cette ſolitude eſt ennuyeuſe; outre cela elle eſt effroyable. Où eſt l'Avanturier & le Brave qui toucheroit à des viandes leſquelles viendroient d'elles meſmes ſe preſenter? Si un luth jouïoit tout ſeul, il me feroit fuir, moy qui ayme extrêmement la muſique. Je fais donc ſervir Pſiché par des Nymphes qui ont ſoin de l'habiller, qui l'entretiennent de choſes agreables, qui luy donnent des Comedies & des divertiffemens de toutes les ſortes.

Il ſeroit long, & meſme inutile, d'examiner les endroits où j'ay quitté mon Original, & pourquoy je l'ay quitté. Ce n'eſt pas à force de raiſonnement qu'on fait entrer le plaiſir dans l'ame de ceux qui liſent: leur ſentiment me juſtifiera quelque temeraire que j'aye eſté, ou me rendra condamnable quelque raiſon qui me juſtifie. Pour bien faire il faut conſiderer mon Ouvrage ſans relation à ce

qu'a fait *Apulée*, & ce qu'a fait *Apulée* sans relation à mon livre, & là-dessus s'abandonner à son goust. Au reste j'avouë qu'au lieu de rectifier l'Oracle dont il se sert au commencement des aventures de *Pfiché*, & qui fait en partie le nœud de la Fable, j'en ay augmenté l'inconvénient, faute d'avoir rendu cet Oracle ambigu & court, qui sont les deux qualitez que les réponses des Dieux doivent avoir, & qu'il m'a esté impossible de bien observer. Je me suis assez mal tiré de la dernière en disant que cet Oracle contenoit aussi la glose des Prestres; car les Prestres n'entendent pas ce que le Dieu leur fait dire; toutefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi bien qu'il leur a inspiré le texte, & je me sauveray encore par là. Mais sans que je cherche ces petites subtilitez, quiconque fera reflexion sur la chose, trouvera que ny *Apulée* ny moy n'avons failli. Je conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations, comme dans les pieces de Theatre. On ne doit jamais découvrir la fin des evenemens; on doit bien les preparer, mais on ne doit pas les prevenir. Je conviens encore qu'il faut que *Pfiché* apprehende que son mary ne soit un Monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'Oracle dont il s'agit, & ne l'est pas en effet: car premierement la suspension des esprits & l'artifice de cette Fable ne consistent pas à empêcher que le lecteur ne s'apperçoive de la véritable qualité du mary qu'on donne à *Pfiché*: il suffit que *Pfiché* ignore qui est celui qu'elle a épousé, & que l'on soit en attente de sçavoir si elle verra cet époux, par quels moyens elle le verra, & quelles seront les agitations de son ame après

qu'elle l'aura veu. En un mot le plaisir que doit donner cette Fable à ceux qui la lisent, ce n'est pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mary, c'est l'incertitude de Psiché seule : il ne faut pas que l'on croye un seul moment qu'une si aymable personne ait esté livrée à la passion d'un Monstre, ny mesme qu'elle s'en tienne assurée ; ce seroit un trop grand sujet d'indignation au lecteur : cette Belle doit trouver de la douceur dans la conversation & dans les caresses de son mary, & de fois à autres apprehender que ce ne soit un demon ou un enchanteur : mais le moins de temps que cette pensée luy peut durer jusqu'à ce qu'il soit besoin de preparer la catastrophe, c'est assurément le plus à propos. Qu'on ne dise point que l'Oracle l'empesche bien de l'avoir. Je confesse que cet Oracle est tres-clair pour nous ; mais il pouvoit ne l'estre pas pour Psiché : elle vivoit dans un siecle si innocent, que les gens d'alors pouvoient ne pas connoistre l'amour, sous toutes les formes que l'on luy donne. C'est à quoy on doit prendre garde, & par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce point-là.

Assez d'autres fautes me seront reprochées sans doute ; j'en demeureray d'accord, & ne pretens pas que mon ouvrage soit accompli : j'ay tasché seulement de faire en sorte qu'il plût, & que mesme on y trouvast du solide aussi bien que de l'agreable. C'est pour cela que j'y ay enchassé des Vers en beaucoup d'endroits, & quelques autres enrichiffemens, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la Compassion & le Rire, la des-

*cription des enfers, celle d'une partie de Versailles. Cette dernière n'est pas tout à fait conforme à l'estat present des lieux; je les ay décrits en celuy où dans deux ans on les pourra voir. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si long-temps; mais quelque peu d'assurance qu'ayt un auteur qu'il entretiendra un jour la posterité; il doit toujours se la proposer autant qu'il luy est possible, & essayer de faire les choses pour son usage.*







# PSICHÉ

---

## LIVRE PREMIER.

---



VATRE amis dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse lierent une espece de societé que j'appellerois Academie, si leur nombre eust esté plus grand, & qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La premiere chose qu'ils firent ce fut de bannir d'entre-eux les conversations réglées, & tout ce qui sent la conference Academique. Quand ils se trouvoient ensemble, & qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissemens, si le hazard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles lettres, ils profitoient de l'occasion: c'estoit toutefois sans s'arrester trop long-temps à une mesme matiere, voltigeant de propos en autre comme

des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses fortes de fleurs. L'envie, la malignité, ny la cabale n'avoient de voix parmy eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les loüanges qui leur font deuës, parloient des leurs avec modestie, & se donnoient des avis sinceres lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siecle, & faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement. Poliphile y estoit le plus sujet (c'est le nom que je donneray à l'un de ces quatre amis) les aventures de Psiché luy avoient semblé fort propres pour estre contées agreablement. Il y travailla long-temps sans en parler à personne. Enfin il communiqua son dessein à ses trois amis; non pas pour leur demander s'il continueroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuast. L'un luy donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il luy plût. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour & rendez-vous pour le lire. Acante ne manqua pas selon sa coustume de proposer une promenade en quelque lieu hors la ville qui fust éloigné, & où peu de gens entraissent. On ne les viendroit point interrompre; ils écouteront cette lecture avec moins de bruit & plus de plaisir. Il aimoit extremement les jardins, les fleurs, les ombrages. Poliphile luy ressembloit en cela : mais on peut dire que celui-cy aimoit toutes choses. Ces passions qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusqu'en leurs écrits, & en formoient le principal caractère. Ils panchoient tous deux vers le

Lyrique; avec cette différence qu'Acante avoit quelque chose de plus touchant, Poliphile de plus fleury. Des deux autres amis que j'appelleray Ariste & Gelaste, le premier estoit serieux sans estre incommode; l'autre estoit fort guay. La proposition d'Acante fut approuvée. Ariste dit qu'il y avoit de nouveaux embellissemens à Versailles: il falloit les aller voir, & partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auroient entendu les aventures de Pſiché. La partie fut incontinent concluë: dès le lendemain ils l'exécuterent. Les jours estoient encore assez longs, & la saison belle: C'estoit pendant le dernier Automne. Nos quatre amis estant arrivez à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir avant le dîné la ménagerie: c'est un lieu remply de plusieurs fortes de volatiles, & de quadrupedes, la plupart tres rares, & de païs éloignez. Ils admirerent en combien d'especes une seule espeece d'oiseaux se multiplioit, & louerent l'artifice & les diverses imaginations de la nature qui se joüe dans les animaux, comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plût davantage ce furent les Demoiselles de Numidie, & certains oiseaux pſcheurs qui ont un bec extremement long, avec une peau au deffous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celuy des cignes: mesme de près il paroist carné, & tire sur le couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. Ce sont espeece de Cormorans. Comme nos gens avoient encor du loisir, ils firent un tour à l'Orangerie. La beauté

& le nombre des orangers & des autres plantes qu'on y conserve, ne se fçauroient exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hyvers. Acante ne voyant personne autour de luy que ses trois amis (celuy qui les conduisoit estoit éloigné) Acante, dis-je, ne se pût tenir de reciter certains couplets de Poësie que les autres se souvinrent d'avoir veus dans un ouvrage de sa façon.

*Sommes-nous, dit-il, en Provence ?  
Quel amas d'arbres toujours vers  
Triomphe icy de l'inclemence  
Des Aquilons & des hyvers ?*

*Iasmins dont un air doux s'exhale,  
Fleurs que les vents n'ont pû ternir,  
Aminte en blancheur vous égale ;  
Et vous m'en faites souvenir.*

*Orangers, arbres que j'adore,  
Que vos parfums me semblent doux !  
Est-il dans l'empire de Flore  
Rien d'agréable comme vous ?*

*Vos fruits aux écorces solides  
Sont un véritable trefor ;  
Et le jardin des Hesperides  
N'avoit point d'autres pommes d'or.*

*Lorsque vostre Automne s'avance  
On void encor vostre Printemps :  
L'esperoir avec la jouissance  
Logent chez-vous en mesme temps.*

*Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire.  
Toijours un aymable Zephire  
Autour de vous se va jouiant.  
Vous estes nains ; mais tel arbre geant,  
Qui declare au soleil la guerre,  
Ne vous vaut pas ;  
Bien qu'il couvre un arpent de terre  
Avec ses bras.*

La necessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si delicieux. Tout leur disné se passa à s'entretenir des choses qu'ils avoient veuës, & à parler du Monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumieres de son esprit, ses qualitez heroïques, la science de commander ; après, dis-je, l'avoir loué fort long-temps ils revinrent à leur premier entretien, & dirent que Iupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'Univers : les hommes ont besoin de quelque relasche. Alexandre faisoit la débauche ; Auguste jouïoit ; Scipion & Lælius s'amusoient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau ; Nostre Monarque se divertit à faire bâtir des Palais ; cela est digne d'un Roy. Il y a mesme une utilité generale ; car par ce moyen les sujets peu-

vent prendre part aux plaisirs du Prince, & voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins & de somptueux édifices font la gloire de leur país. Et que ne disent point les estrangers ? Que ne dira point la posterité quand elle verra ces chef-d'œuvres de tous les arts ? Les reflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournerent au Chateau, virent les dedans, que je ne décriray point ; ce seroit une œuvre infinie. Entre autres beautez ils s'arrestèrent long-temps à considérer le lit, la tapisserie, & les sieges, dont on a meublé la chambre & le cabinet du Roy. C'est un tissu de la Chine plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de Brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien. Du chateau ils passerent dans les jardins ; & prièrent celui qui les conduisoit de les laisser dans la Grote jusqu'à ce que la chaleur fust adoucie (ils avoient fait apporter des sieges) leur billet venoit de si bonne part qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient. Mesme afin de rendre le lieu plus frais, on en fit joüer les eaux. La face de cette Grote est composée en dehors, de trois arcades qui font autant de portes grillées. Au milieu d'une des arcades est un Soleil de qui les rayons servent de barreaux aux portes. Il ne s'est jamais rien inventé de si à propos, ny de si plein d'art. Au dessus font trois bas reliefs.

*Dans l'un le Dieu du jour acheve sa carrière.  
Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumière,*

*Ces rayons dont l'éclat dans les airs s'épanchant  
Peint d'un si riche émail les portes du Couchant.  
On voit aux deux costez le peuple d'Amatonte  
Preparer le chemin sur des Dauphins qu'il monte.  
Chaque Amour à l'envi semble se réjouir  
De l'approche du Dieu dont Thetis va jouir.  
Des troupes de Zephirs dans les airs se promenant ;  
Les Tritons empressez sur les flots vont & viennent.  
Le dedans de la Grote est tel que les regards  
Incertains de leur choix courent de toutes parts.  
Tant d'ornemens divers, tous capables de plaire,  
Font accorder le prix tantost au Statuaire,  
Et tantost à celui dont l'art industrieux  
Des tresors d'Amphitrite a revestu ces lieux.  
La route & le pavé sont d'un rare assemblage.  
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,  
Ou qu'enferme en son sein le terrestre element  
Différens en couleur font maint compartiment.  
Au haut de six pilliers d'une égale structure,  
Six masques de rocaille, à crotisque figure,  
Songes de l'art, Demons bizarrement forgez  
Au dessus d'une niche en face sont rangez.  
De mille raretez la niche est toute pleine.  
Un Triton d'un costé, de l'autre une Sirene,  
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher.  
Leur souse pousse un jet qui va loin s'épancher.  
Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde :  
Le Masque la vomit de sa gorge profonde.  
Elle retombe en nappe, & compose un tissu*

*Qu'un autre bassin rend si-tôt qu'il l'a reçu.  
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,  
D'un voile de cristal alors peu différente,  
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.  
Quand l'eau cesse, & qu'on voit son cristal écoulé,  
Le nacre & le corail en réparent l'absence :  
Morceaux petresiez, coquillage, croissance,  
Caprices infinis du hazard & des eaux,  
Reparoissent aux yeux plus brillans & plus beaux.  
Dans le fond de la Grote une arcade est remplie  
De marbres à qui l'art a donné de la vie.  
Le Dieu de ces rochers sur une urne panché  
Goûte un morne repos en son antre couché.  
L'urne verse un torrent ; tout l'antre s'en abreuve.  
L'eau retombe en glacié, & fait un large fleuve.  
J'ay pu jusqu'à présent exprimer quelques traits  
De ceux que l'on admire en ce moite Palais.  
Le reste est au dessus de mon foible génie :  
Toi qui luy peux donner une force infinie,  
Dieu des vers & du jour, Phæbus inspire moy :  
Aussi bien désormais faut-il parler de toy.  
Quand le Soleil est las, & qu'il a fait sa tâche,  
Il descend chez Thetis, & prend quelque relâche.  
C'est ainsi que Louis s'en va se délasser  
D'un soin que tous les jours il faut recommencer.  
Si j'étois plus sçavant en l'art de bien écrire,  
Je peindrois ce Monarque étendant son Empire.  
Il lanceroit la foudre ; on verroit à ses piez  
Des peuples abatus, d'autres humiliéz.*



*le laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse :  
Et pendant que Louis peint en Dieu de la Thrace  
Fera bruire en leurs vers tout le sacré valon,  
Il le célébreray sous le nom d'Apollon.  
Ce Dieu se reposant sous ces voutes humides  
Est assis au milieu d'un chœur de Nereides.  
Toutes sont des Venus de qui l'air gracieux  
N'entre point dans son cœur, & s'arreste à ses yeux.  
Il n'ayme que Thetis, & Thetis les surpasse.  
Chacune en le servant fait office de grace.  
Doris verse de l'eau sur la main qu'il luy tend.  
Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il répand.  
A luy laver les pieds Melicerte s'applique.  
Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique.  
Climene auprès du Dieu pousse en vain des soupirs :  
Helas, c'est un tribut qu'elle envoie aux Zephirs.  
Elle rougit parfois, parfois baisse la veüe,  
(Rougit, autant que peut rougir une statue,  
Ce sont des mouvemens qu'au défaut du sculpteur  
Je veux faire passer dans l'esprit du Lecteur.)  
Parmy tant de beautez Apollon est sans flâme.  
Celle qu'il s'en va voir seule occupe son ame.  
Il songe au doux moment où libre & sans témoins  
Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.  
O qui pourroit décrire en langue du Parnasse  
La Majesté du Dieu, son port si plein de grace,  
Cet air que l'on n'a point chez-nous autres mortels,  
Et pour qui l'âge d'or inventa les Autels !  
Les courriers de Phœbus, aux flambantes narines,*

*Respirent l'Ambroisie en des Grottes voisines.  
Les Tritons en ont soin : l'ouvrage est si parfait  
Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait.  
Aux deux bouts de la Grote & dans deux enfonçures  
Le Sculpteur a placé deux charmantes figures.  
L'une est le jeune Atis aussi beau que le jour.  
Les accords de sa flûte inspirent de l'amour.  
Debout contre le roc, une jambe croisée,  
Il semble par ses sons attirer Galatée ;  
Par ses sons ; & peut estre aussi par sa beauté.  
Le long de ces lambris un doux charme est porté.  
Les oyseaux envieux d'une telle harmonie  
Epuisent ce qu'ils ont & d'art & de génie.  
Philomele à son tour veut s'entendre louer :  
Et chante par ressorts que l'onde fait joüer.  
Echo mesme répond ; Echo toujours hôtesse  
D'une voute ou d'un roc témoin de sa tristesse.  
L'onde tient sa partie : il se forme un concert  
Où Philomele, l'eau, la flûte, enfin tout sert.  
Deux lustres de rocher de ces voutes descendent.  
En liquide cristal leurs branches se répandent.  
L'onde sert de flambeaux ; usage tout nouveau.  
L'art en mille façons a sceu prodiguer l'eau.  
D'une table de Iaspe un jet part en fusée ;  
Puis en perles retombe, en vapeur, en rosée.  
L'effort impetueux dont il va s'élançant  
Fait frapper le lambris au cristal jalisant.  
Telle & moins violente est la bale enflâmée.  
L'onde malgré son poids dans le plomb renfermée*

*Sort avec un fracas qui marque son dépit,  
 Et plaît aux écoutans plus il les étourdit.  
 Mille jets dont la pluye à l'entour se partage  
 Mouïllent également l'imprudent & le Sage.  
 Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal :  
 Chacun se trouve en bute au liquide cristal.  
 Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.  
 L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,  
 Se rompt, se precipite à travers les rochers,  
 Et fait comme alambiqs distiller leurs planchers.  
 Niches, enfoncemens, rien ne sert de refuge.  
 Ma Muse est impuissante à peindre ce deluge.  
 Quand d'une voix de fer je fraperois les Cieux  
 Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux.*

Les quatre amis ne voulurent point estre mouïllez.  
 Ils prièrent celui qui leur faisoit voir la Grote de  
 reserver ce plaisir pour le Bourgeois ou pour l'Alleman;  
 & de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert  
 de l'eau. Ils furent traitez comme ils souhaitoient.  
 Quand leur Conducteur les eut quittez, ils s'affirent  
 à l'entour de Poliphile qui prit son cahier; & ayant  
 touffé pour se nettoyer la voix, il commença par ces  
 Vers.

*Le Dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aymer.  
 A son flambeau quelquesfois il se brusse :*  
*Et si ses traits ont eu la force d'entamer*  
*Les cœurs de Pluton & d'Hercule,*

---

*Il n'est pas inconvenient  
Qu'estant aveugle, étourdi, temeraire,  
Il se blesse en les maniant ;  
Le n'y vois rien qui ne se puisse faire :  
Témoin Psiché dont je vous veux conter  
La gloire & les malheurs chantez par Apulée.  
Cela vaut bien la peine d'écouter,  
L'avanture en est signalée.*

Poliphile touffa encore une fois après cet Exorde : puis chacun s'estant préparé de nouveau pour luy donner plus d'attention, il commença ainsi son histoire. Lorsque les villes de la Grece estoient encore soumises à des Roys, il y en eut un qui regnant avec beaucoup de bon-heur se vid non seulement aymé de son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'estoit à qui gagneroit son amitié ; c'estoit à qui vivroit avec luy dans une parfaite correspondance ; & cela parce qu'il avoit trois filles à marier. Toutes trois estoient plus considerables par leurs attraits que par les Estats de leur Pere. Les deux aînées eussent pû passer pour les plus belles filles du monde si elles n'eussent point eu de cadette : mais veritablement cette cadette leur nuisoit fort. Elles n'avoient que ce défaut là, défaut qui estoit grand à n'en point mentir ; car Psiché (c'est ainsi que leur jeune sœur s'appelloit) Psiché, dis-je, possédoit tous les appas que l'imagination peut se figurer, & ceux où l'imagination mesme ne peut atteindre. Je ne m'amuseray point à chercher des

comparaifons jufque dans les Aïtres pour vous la reprefenter affez dignement : C'eftoit quelque chofe au deffus de tout cela, & qui ne fe fçauroit exprimer par les lys, les rofes, l'yvoire, ny le corail. Elle eftoit telle enfin que le meilleur Poète auroit de la peine à en faire une pareille. En cet Eftat il ne fe faut pas eftonner fi la Reine de Cythere en devint jaloufe. Cette Déesfe apprehendoit, & non fans raifon, qu'il ne luy faluft renoncer à l'Empire de la beauté, & que Pfiché ne la déthronaft. Car comme on eft toujourns amoureux de chofes nouvelles, chacun couroit à cette nouvelle Venus. Cytherée fe voyoit reduite aux feules ifles de fon domaine; encore une bonne partie des Amours anciens habitans de ces Ifles bienheureufes la quittoient-ils, pour fe mettre au fervice de fa rivale. L'herbe croiffoit dans fes Temples qu'elle avoit veus n'aguere fi frequentez : plus d'offrandes, plus de devots, plus de pelerinages pour l'honorer. Enfin la chofe paffa fi avant qu'elle en fit fes plaintes à fon fils, & luy reprefenta que le defordre iroit jufqu'à luy.

*Mon fils, dit-elle, en luy baifant les yeux,  
La fille d'un mortel en veut à ma puiffance.  
Elle a juré de me chaffer des lieux  
Où l'on me rend obeiffance :  
Et qui fçait fi fon insolence  
N'ira pas jufqu'au point de me vouloir oſter  
Le rang que dans les Cieux je penſe meriter ?*

---

*Paphos n'est plus qu'un séjour importun :  
Des Graces & des Ris la troupe m'abandonne :  
Tous les Amours, sans en excepter un,  
S'en vont servir cette personne.  
Si Psiché veut nostre couronne,  
Il faut la luy donner ; elle seule aussi bien  
Fait en Grece à present vostre office & le mien.*

*L'un de ces jours je luy vois pour époux  
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage ;  
Sans le tenir de vos traits ny de vous ;  
Sans vous en rendre aucun hommage.  
Il naîtra de leur mariage  
Un autre Cupidon qui d'un de ses regards  
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.*

*Prenez-y garde ; il vous y faut songer,  
Rendez la malheureuse ; & que cette cadette  
Malgré les siens épouse un étranger  
Qui ne sçache où trouver retraite ;  
Qui soit laid, & qui la mal-traite :  
La fasse consumer en regrets superflus,  
Tant que ny vous ny moy nous ne la craignons plus.*

Ces extremités où s'emporta la Déesse marquent merveilleusement bien le naturel & l'esprit des femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté : & je diray en passant que l'offense la plus irremissible parmy ce sexe, c'est quand l'une d'elles en défait une

autre en pleine assemblée ; cela se vange ordinairement comme les assassins & les trahisons. Pour revenir à Venus, son fils luy promit qu'il la vangeroit. Sur cette assurance elle s'en alla à Cythere en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, & de se servir de son char & de ses pigeons, elle entra dans une conque de Nacre attelée de deux Dauphins. La Cour de Neptune l'accompagna. Cecy est proprement matière de Poësie : il ne feroit guere bien à la Prose de décrire une cavalcade de Dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la Déesse parut alors.

*C'est pourquoy nous dirons en langage rimé,  
Que l'Empire flotant en demeura charmé.  
Cent Tritons la suivant jusqu'au port de Cythere  
Par leurs divers emplois s'efforcent de luy plaire.  
L'un nage à l'entour d'elle ; & l'autre au fond des eaux  
Luy cherche du corail, & des tresors nouveaux :  
L'un luy tient un miroir fait de cristal de roche ;  
Aux rayons du Soleil l'autre en défend l'approche.  
Palemon qui la guide, évite les rochers :  
Glaucque de son cornet fait retentir les Mers :  
Thetis luy fait ouïr un concert de Sirenes :  
Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines :  
Le seul Zephire est libre, & d'un souffle amoureux  
Il carresse Venus, se joüe à ses cheveux ;  
Contre ses vestemens par fois il se courrouce.  
L'onde pour la toucher à longs flots s'entrepousse ;*

---

*Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour  
S'en vient baiser les pieds de la Mere d'Amour.*

Cela devoit estre beau, dit Gelaste; mais j'aymerois mieux avoir veu vostre Déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle estoit, quand elle plaida sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce qu'avoit dit Gelaste; puis Poliphile continua en ces termes: A peine Venus eut fait un mois de séjour à Cythere, qu'elle sceut que les sœurs de son ennemie estoient mariées; que leurs maris qui estoient deux Roys leurs voisins les traitoient avec beaucoup de douceur & de témoignages d'affection; enfin qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadete, il ne luy estoit resté pas un seul Amant, elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en sçavoit à peine le nombre. Ils s'estoient retirez comme par miracle; soit que ce fust le vouloir des Dieux, soit par une vengeance particulière de Cupidon. On avoit encore de la veneration, du respect, de l'admiration pour elle si vous voulez; mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle Amour: cependant c'est la veritable pierre de touche à quoy l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe. Cette folitude de soupirans près d'une personne du merite de Psiché fut regardée comme un prodige, & fit craindre aux peuples de la Grece, qu'il ne leur arrivast quelque chose de fort sinistre. En effet il y avoit dequoy s'étonner: de tout temps l'Empire de Cupidon aussi bien que celui des Flots a esté sujet à des



changemens ; mais jamais il n'en estoit arrivé de semblable ; au moins n'y en avoit il point d'exemples dans ces pais. Si Pſiché n'eust esté que belle, on ne l'eust pas trouvé si estrange ; mais comme j'ay dit, outre la beauté qu'elle possédoit en un souverain degré de perfection, il ne luy manquoit aucune des graces nécessaires pour se faire aimer : on luy voyoit un million d'Amours & pas un Amant. Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle, Venus déclara qu'elle en estoit cause ; qu'elle s'estoit ainsi vangée par le moyen de son fils ; que les parens de Pſiché n'avoient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parce que son indignation dureroit autant que la vie ou du moins autant que la beauté de leur fille ; qu'ils auroient beau s'humilier devant ses Autels, & que les sacrifices qu'ils luy feroient, seroient inutiles à moins que de luy sacrifier Pſiché mesme. C'est ce qu'on n'estoit pas résolu de faire : loin de cela quelques personnes dirent à la Belle que la jalousie de Venus luy estoit un témoignage bien glorieux, & que ce n'estoit pas estre trop malheureuse que de donner de l'envie à une Déesse, & à une Déesse telle que celle-là. Pſiché eust voulu que ces fleurettes luy eussent esté dites par un Amant. Bien que sa fierté l'empeschast de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissoit pas de verser des pleurs en secret. Qu'ay-je fait au fils de Venus ? disoit-elle souvent en soy-mesme ; & que luy ont fait mes sœurs qui sont si contentes ? Elles ont eu des Amans de reste ; moy, qui croyois estre la plus aimable, je n'en ay plus. Dequoy me sert ma beauté ? Les Dieux

en me la donnant ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part : qu'ils me laissent au moins un Amant : il n'y a fille si misérable qui n'en ait un : la seule Psiché ne sçauroit rendre personne heureux : les cœurs que le hazard luy a donnez son peu de merite les luy fait perdre : comment me puis-je montrer après cet affront ? Va Psiché, va te cacher au fond de quelque desert ; les Dieux ne t'ont pas faite pour estre veuë, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour estre aymée. Tandis qu'elle se plaignoit ainsi, ses parens ne s'affigeoient pas moins de leur part, & ne pouvant se résoudre à la laisser sans mary, ils furent contrains de recourir à l'Oracle. Voicy la réponse qui leur fut faite, avec la glose que les Prestres y ajoûterent.

*L'époux que les Destins gardent à vostre fille,  
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,  
Qui trouble maint estat, détruit mainte famille,  
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.*

*A l'Vnivers entier il declare la guerre,  
Courant de bout en bout un flambeau dans la main :  
On le craint dans les Cieux, on le craint sur la Terre,  
Le Styx n'a pû borner son pouvoir souverain.*

*C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,  
Un Tyran qui de fers charge jeunes & vieux.  
Qu'on luy livre Psiché : qu'elle tasche à luy plaire :  
Tel est l'arrest du Sort, de l'Amour, & des Dieux.*

*Menez-la sur un Roc, au haut d'une montagne,  
En des lieux où l'attend le Monstre son époux.  
Qu'une pompe funebre en ces lieux l'accompagne,  
Car elle doit mourir pour ses sœurs & pour vous.*

Il laisse à juger l'estonnement & l'affliction que cette réponse causa. Livrer Psiché aux desirs d'un monstre ! Y avoit-il de la justice à cela ? Aussi les parens de la Belle douterent long-temps s'ils obeyroient. D'ailleurs le lieu où il la falloit conduire n'avoit point été spécifié par l'Oracle. De quel mont les Dieux vouloient-ils parler ? estoit-il voisin de la Grece ou de la Scythie ? Estoit il situé sous l'Ourse ou dans les climats brûlans de l'Afrique ? (Car on dit que dans cette terre il y a toutes sortes de monstres.) Le moyen de se refoudre à laisser une beauté delicate sur un rocher, entre des montagnes & des precipices, à la mercy de de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature ? Enfin comment rencontrer cet endroit fatal ? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille : mais elle mesme leur representa la necessité de suivre l'Oracle. Il dois mourir, dit-elle à son pere, & il n'est pas juste qu'une simple mortelle comme je suis, entre en parallele avec la mere de Cupidon. Que gagneriez-vous à luy résister ? Votre desobeyssance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse estre mon avanture, j'auray lieu de me consoler quand je ne vous seray plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psiché sans qui

vostre vieillesse seroit heureuse : souffrez que le Ciel punisse une ingrate pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse, & qui vous recompense si mal des inquietudes & des soins que son enfance vous a donnez. Tandis que Psiché parloit à son pere de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant, & ne luy répondoit que par des soupirs. Mais ce n'estoit rien à comparaison du desespoir où estoit la mere. Quelquesfois elle couroit par les Temples toute échevelée : d'autresfois elle s'emportoit en blasphêmes contre Venus; puis tenant sa fille embrassée protestoit de mourir plutôt que de souffrir qu'on la luy ostast pour l'abandonner à un Monstre. Il falut pourtant obeir : en ce temps-là les Oracles estoient maîtres de toutes choses : on couroit au devant de son malheur propre de crainte qu'ils ne fussent trouvez menteurs, tant la superstition avoit de pouvoir sur les premiers hommes. La difficulté n'estoit donc plus que de sçavoir sur quelle montagne il falloit conduire Psiché. L'infortunée fille éclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot, sans cocher ny guide; & qu'on laisse aller les chevaux à leur fantaisie; le Sort les guidera infailliblement au lieu ordonné. Je ne veux pas dire que cette Belle trouvant à tout des expediens fust de l'humeur de beaucoup de filles qui ayment mieux avoir un méchant mary que de n'en point avoir du tout. Il y a de l'apparence que le desespoir plutôt qu'autre chose luy faisoit chercher ces facilitez. Quoy que ce soit, on se resout à partir. On fait dresser un appareil de pompe funebre pour satisfaire

à chaque point de l'Oracle. On part enfin ; & Pſiché ſe met en chemin ſous la conduite de ſes parens. La voila ſur un char d'ebene, une urne auprès d'elle, la teſte panchée ſur ſa mere, ſon pere marchant à coſté du char, & faiſant autant de ſoupirs qu'il faiſoit de pas : force gens à la fuite veſtus de deuil ; force miniſtres de funerailles ; force ſacrificateurs portans de longs vaſes & de longs cornets dont ils entonnoient des ſons fort lugubres. Les peuples voiſins étonnez de la nouveauté d'un tel appareil, ne ſçavoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoi paſſoit l'accompagnoient par honneur juſqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la loüange de Pſiché leur jeune Déefſe, & jonchant de roſes tout le chemin, bien que les maiſtres des ceremonies leur criaſſent que c'eſtoit offenſer Venus : mais quoy, les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zele. Après une traite de pluſieurs jours, lorſque l'on commençoit à douter de la verité de l'Oracle, on fut étonné, qu'en coſtoyant une montagne fort élevée, les chevaux bien qu'ils fuſſent frais & nouveau repûs s'arreſterent court, & quoy qu'on puſt faire ils ne voulurent point paſſer outre. Ce fut là que ſe renouvelerent les cris ; car on jugea bien que c'eſtoit le mont qu'entendoit l'Oracle. Pſiché décendit du char, & s'eſtant miſe entre l'un & l'autre de ſes parens, ſuivie de la troupe, elle paſſa par dedans un bois aſſez agreable, mais qui n'eſtoit pas de longue eſtenduë. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toujours en montant, qu'ils ſe trouverent

entre des rochers habitez par des dragons de toutes especes. A ces hostes prés, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, & la plus effroyable qu'on püst trouver. Pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques-uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voute, & qui ne tenant presque à rien faisoient apprehender à nos voyageurs, qu'elles ne tombassent sur eux : d'autres se trouvoient creusez en beaucoup d'endroits par la chute des torrens; ceux-cy servoient de retraite aux Hydres, animal fort familier en cette contrée. Chacun demeura si surpris d'horreur, que sans la necessité d'obeyr au Sort, on s'en fust retourné tout court. Il falut donc gagner le sommet malgré qu'on en eust. Plus on alloit en avant, plus le chemin estoit escarpé. Enfin après beaucoup de détours on se trouva au pied d'un rocher d'enorme grandeur, lequel estoit au faiste de la montagne, & où l'on jugea qu'il faloit laisser l'infortunée fille. De représenter à quel point l'affliction se trouva montée, c'est ce qui surpasse mes forces.

*L'Eloquence elle mesme impuissante à le dire,  
Confesse que cecy n'est point de son Empire.  
C'est au silence seul d'exprimer les adieux  
Des parens de la Belle au partir de ces lieux.  
Je ne décriray point, ny leur douleur amere,  
Ny les pleurs de Psiché, ny les cris de sa mere,  
Qui du fond des rochers renvoyez dans les airs,  
Firent de bout en bout retentir ces deserts.*

*Elle plaint de son sang la cruelle aventure ;  
Implore le Soleil, les Astres, la Nature ;  
Croît fléchir par ses cris les Auteurs du deslin :  
Il luy faut arracher sa fille de son sein.  
Après mille sanglots enfin l'on les separe.  
Le Soleil las de voir ce spectacle barbare  
Precipite sa course , & passant sous les eaux  
Va porter la clarté chez des peuples nouveaux.  
L'horreur de ces deserts s'accroït par son absence :  
La Nuit vient sur un char conduit par le silence :  
Il ameine avec luy la crainte en l'Univers.*

La part qu'en eut Pfiché ne fut pas des moindres. Representez-vous une fille qu'on a laissée seule en des deserts effroyables, & pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions & d'esprits qui ne luy revienne dans la memoire. A peine ose-t-elle ouvrir la bouche afin de se plaindre. En cet estat, & mourant presque d'apprehension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perduë, & crût qu'un Demon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir. Cependant c'estoit le Zephire, qui incontinent la tira de peine, & luy dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la forte, & de la mener à cet époux dont parloit l'Oracle, & au service duquel il estoit. Pfiché se laissa flater à ce que luy dit le Zephire ; car c'est un Dieu des plus agreables. Ce ministre aussi fidelle que diligent des volonteze de son maistre, la porta au haut du rocher. Après qu'il luy eut fait tra-

verfer les airs avec un plaisir qu'elle auroit mieux goûté dans un autre temps, elle se trouva dans la cour d'un Palais superbe. Nostre Heroïne qui commençoit à s'accoustumer aux aventures extraordinaires, eut bien l'assurance de contempler ce Palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient : toutes les fenestres en estoient bordées : le Firmament qui est la demeure des Dieux ne parut jamais si bien éclairé. Tandis que Psiché consideroit ces merveilles, une troupe de Nymphes la vint recevoir jusque par delà le perron ; & après une inclination tres-profonde, la plus apparente luy fit une espece de compliment, à quoy la Belle ne s'estoit nullement attenduë. Elle s'en tira pourtant assez bien. La premiere chose fut de s'enquerir du nom de celuy à qui appartenoient des lieux si charmans, & il est à croire qu'elle demanda de le voir ; on ne luy répondit là-dessus que confusément : puis ces Nymphes la conduisirent en un vestibule, d'où l'on pouvoit découvrir, d'un costé les cours, & de l'autre costé les jardins. Psiché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule on la fit passer en des salles que la magnificence, elle-mesme, avoit pris la peine d'orner, & dont la derniere encherissoit toujours sur la precedente. Enfin cette Belle entra dans un cabinet où on luy avoit préparé un bain. Aussi-tost ces Nymphes se mirent en devoir de la des-habiller & de la servir. Elle fit d'abord quelque resistance, & puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain on la revestit d'habits nuptiaux : je laisse à penser quels ils



pouvoient estre, & si l'on y avoit épargné les diamans & les pierreries : il est vray que c'estoit ouvrage de Fée, lequel d'ordinaire ne couste rien. Ce ne fut pas une petite joye pour Pſiché de se voir si brave, & de se regarder dans les miroirs dont le cabinet estoit plein. Cependant on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il y fut servy de l'Ambrosie en toutes les sortes. Quant au Nectar les Amours en furent les échançons. Pſiché mangea peu. Après le repas une musique de luths & de voix se fit entendre à l'un des coins du platfonds, sans qu'on vist ny chantres, ny instrumens; musique aussi douce & aussi charmante que si Orphée & Amphion en eussent esté les conducteurs. Parmy les Airs qui furent chantez il y en eut un qui plût particulièrement à Pſiché. Je vais vous en dire les paroles que j'ay mises en nostre langue au mieux que j'ay pû.

*Tout l'Vnivers obeït à l'Amour;  
Belle Pſiché soumettez luy vostre ame.  
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour,  
Et leur pouvoir est moins doux que sa flâme.  
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :  
Ayez, ayez, tout le reste n'est rien.*

*Sans cet amour tant d'objets ravissans,  
Lambris dorez, bois, jardins, & fontaines,  
N'ont point d'appas qui ne soient languissans,  
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.*

---

*Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :  
Ayez, ayez, tout le reste n'est rien.*

Dés que la musique eut cessé, on dit à Psiché qu'il estoit temps de se reposer. Il luy prit alors une petite inquietude accompagnée de crainte, & telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs nopces sans sçavoir pourquoy. La Belle fist toutesfois ce que l'on voulut. On la met au lit, & on se retire. Vn moment après, celui qui en devoit estre le possesseur arriva, & s'approcha d'elle. On n'a jamais sceu ce qu'ils se dirent, ny mesme d'autres circonstances bien plus importantes que celle-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les Nymphes rioient entre-elles, & que Psiché rougissoit en les voyant rire. La Belle ne s'en mit pas fort en peine, & n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire. Pour revenir à la premiere nuit de ses nopces, la seule chose qui l'embarassoit, estoit que son mary l'avoit quittée devant qu'il fust jour, & luy avoit dit que pour beaucoup de raisons il ne vouloit pas estre connu d'elle, & qu'il la prioit de renoncer à la curiosité de le voir. Ce fut ce qui luy en donna davantage. Quelles peuvent estre ces raisons ? disoit en soy-mesme la jeune épouse, & pourquoy se cache-t-il avec tant de soin ? Affectuément l'Oracle nous a dit vray, quand il nous l'a peint comme quelque chose de fort terrible : si est-ce qu'au toucher & au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fust un monstre. Toutefois les Dieux ne sont pas menteurs ; il faut que mon mary ait quelque défaut

remarquable : si cela estoit je ferois bien malheureuse. Ces reflexions tempererent pour quelques momens la joye de Psiché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser, & de ne point corrompre elle-mesme les douceurs de son mariage. Dés que son époux l'eut quitée, elle tira les rideaux. A peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant nostre Heroïne se mit à resver à ses aventures, particulièrement à celles de cette nuit. Ce n'estoient pas veritablement les plus estranges qu'elle eust couruës; mais elle en revenoit toujourns à ce mary qui ne vouloit point estre veu. Psiché s'enfonça si avant en ces resveries qu'elle en oublia ses ennuis passez, les frayeurs du jour precedent, les adieux de ses parens, & ses parens mesmes, & là-dessus elle s'endormit. Aussi-tost le songe luy represente son mary sous la forme d'un jouvenceau de quinze à seize ans, beau comme l'amour, & qui avoit toute l'apparence d'un Dieu. Transportée de joye, la Belle l'embrasse; il veut s'échaper, elle crie; mais personne n'accourt au bruit. Qui que vous soyez, dit-elle, & vous ne sçauriez estre qu'un Dieu, je vous tiens ô charmant époux, & je vous verray tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée, il ne luy demeura que le souvenir d'une illusion agreable, &, au lieu d'un jeune mary la pauvre Psiché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'estoit pas ce qu'elle cherchoit, ses inquietudes recommencerent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle; il la replongea dans les charmes de ses pavots : & la Belle acheva ainsi la premiere nuit de ses nopces.

Comme il estoit déjà tard, les Nymphes entrèrent, & la trouverent encore tout endormie. Pas une ne luy en demanda la raison, ny comment elle avoit passé la nuit, mais bien, si elle se vouloit lever, & de quelle façon il luy plaisoit que l'on l'habillast. En disant cela on luy montre cent sortes d'habits, la pluspart tres-riches. Elle choisit le plus simple, se leve, se fait habiller avec precipitation, & témoigne aux Nymphes une impatience de voir les raretez de ce beau séjour. On la meîne donc en toutes les chambres : il n'y a point de cabinet ny d'arriere-cabinet qu'elle ne visite, & où elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. De là elle passe sur des balcons, & de ces balcons les Nymphes luy font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc comme une jeune personne qui voudroit tout voir à la fois, & qui ne sçait à quoy s'attacher. Les Nymphes avoient assez de peine à la suivre, l'avidité de ses yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre, & considerer à la haste les merveilles de ce Palais, où par un enchantement Prophetique, ce qui n'estoit pas encore & ce qui ne devoit jamais estre se rencontroit.

*On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'albâtre.  
Les dedans sont ornez d'un Porphyre luisant.  
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un present,  
Le Dorique sans fard, l'elegant Ionique,*

*Et le Corintien superbe & magnifique,  
L'un sur l'autre placez élèvent jusqu'aux Cieux  
Ce pompeux edifice où tout charme les yeux.  
Pour servir d'ornement à ses divers estages,  
L'Architecte y posa les vivantes images  
De ces objets divins, Cleopatres, Phrinez,  
Par qui sont les Heros en triomphe menez.  
Ces fameuses beautez dont la Grece se vante,  
Celles que le Parnasse en ses fables nous chante,  
Ou de qui nos Romans font de si beaux portraits,  
A l'envy sur le marbre étaloient leurs attraits.  
L'enchanteresse Armide, Heroine du Tasse,  
A costé d'Angelique avoit trouvé sa place.  
On y voyoit sur tout Helene au cœur léger  
Qui causa tant de maux pour un Prince berger.  
Pfiché dans le milieu void aussi sa statuë,  
De ces Reynes des cœurs pour Reyne reconnüe.  
La Belle à cet aspect s'applaudit en secret;  
Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à regret.  
Mais on luy monstre encor d'autres marques de gloire :  
Là ses traits sont de marbre, ailleurs ils sont d'yvoire :  
Les disciples d'Arachne à l'envy des pinceaux  
En ont aussi formé de differens tableaux.  
Dans l'un on void les Ris divertir cette Belle :  
Dans l'autre les Amours dansent à l'entour d'elle :  
Et sur cette autre toile Euphrosine & ses sœurs  
Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.  
Enfin, soit aux couleurs, ou bien dans la sculpture,  
Pfiché dans mille endroits rencontre sa figure;*

---

*Sans parler des miroirs & du cristal des eaux,  
Que ses traits imprimez font paroître plus beaux.*

Les endroits où la Belle s'arresta le plus ce furent les galeries. Là les raretez, les tableaux, les bustes, non de la main des Apelles & des Phidias, mais de la main même des Fées, qui ont esté les maistresses de ces grands hommes, composoient un amas d'objets qui ébloüissoit la veuë, & qui ne laissoit pas de luy plaire, de la charmer, de luy causer des ravissmens, des extases; en sorte que Psiché passant d'une extrémité en une autre, demeura long-temps immobile, & parut la plus belle statué de ces lieux. Des galeries elle repasse encore dans les chambres, afin d'en considérer les richesses, les précieux meubles, les tapisseries de toutes les sortes, & d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter : sur tout, on voyoit une grande variété dans ces choses, dans l'ordonnance de chaque chambre; colonnes de Porphyre aux alcoves (ne vous étonnez pas de ce mot d'alcove, c'est une invention moderne, je vous l'avouë, mais ne pouvoit-elle pas estre dès lors en l'esprit des Fées? Et ne feroit-ce point de quelque description de ce Palais que les Espagnols, les Arabes, si vous voulez, l'auroient prise?) Les chapiteaux de ces colonnes estoient d'airain de Corinthe pour la plupart. Ajoutez à cela les balustres d'or. Quant aux lits, ou, c'estoit broderie de perles, ou, c'estoit un travail si beau que l'étoffe n'en devoit pas estre considérée. Je n'oublieray pas, comme on peut penser, les cabinets, & les

tables de pierreries, vases singuliers, & par leur matiere, & par l'artifice de leur graveure; enfin dequoy surpasser en prix l'Vnivers entier. Si j'entreprendois de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles, je me rendrois sans doute importun; car à la fin on s'ennuye de tout, & des belles choses comme du reste. Je me contenteray donc de parler d'une tapisserie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Pfiché, non tant pour l'ouvrage, quoy qu'il fust rare, que pour le sujet. La tenture estoit composée de six pieces.

*Dans la premiere on voyoit un Chaos,  
Masse confuse, & de qui l'assemblage  
Faisoit luter contre l'orgueil des flots  
Des Tourbillons d'une flâme volage.*

*Non loin de là dans un mesme monceau  
L'air gémissoit sous le poids de la terre :  
Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,  
Entretenoient une cruelle guerre.*

*Que fait l'Amour ? volant de bout en bout  
Ce jeune enfant sans beaucoup de mystere  
En badinant vous débrouille le tout,  
Mille fois mieux qu'un Sage n'eust sceu faire.*

*Dans la seconde un Cyclope amoureux,  
Pour plaire aux yeux d'une Nymphé jolie,*

*Se démesloit la barbe & les cheveux :  
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.*

*En se moquant la Nymphé s'ensuyoit.  
Amour l'attaint ; & l'on voyoit la Belle,  
Qui dans un bois le Cyclope prioit  
Qu'il l'excusast d'avoir esté rebelle.*

Dans la troisiéme, Cupidon paroissoit assis sur un char tiré par des Tigres. Derriere ce char un petit Amour menoit en lesse quatre grands Dieux, Iupiter, Hercule, Mars, & Pluton ; tandis que d'autres enfans les chassoient, & les faisoient marcher à leur fantaisie. La quatriéme & la cinquiéme representoient en d'autres manieres la puissance de Cupidon. Et dans la sixiéme ce Dieu, quoy qu'il eust sujet d'estre fier des dépouilles de l'Univers, s'inclinoit devant une personne de taille parfaitement belle, & qui témoignoit à son air une tres-grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvoit juger ; car on ne luy voyoit point le visage ; & elle avoit alors la teste tournée, comme si elle eust voulu se débarasser d'un nombre infiny d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le Dieu dans un grand respect ; tandis que les jeux & les Ris qu'il avoit amenez à sa fuite se moquoient de luy en cachette, & se faisoient signe du doit que leur maître estoit attrapé. Les bordures de cette tapisserie estoient toutes pleines d'enfans qui se jouoient avec des massuës, des foudres,



& des Tridens ; & l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force brasselets & autres ornemens de femmes. Parmy cette diversité d'objets rien ne plût tant à la Belle que de rencontrer par tout son portrait, ou bien sa statué, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il sembloit que ce Palais fust un temple, & Pſiché la Déesse à qui il estoit consacré. Mais de peur que le mesme objet se presentant si souvent à elle ne luy devinst ennuyeux, les Fées l'avoient diversifié, comme vous sçavez que leur imagination est feconde. Dans une chambre elle estoit représentée en Amazone, dans une autre en Nymphé, en bergere, en chasseresse, en Grecque, en Persane, en mille façons différentes & si agreables que cette Belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre ; plus par divertissement & par jeu que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-mesme. Cela se passoit toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force loüanges de la part des Nymphes, un plaisir extreme de la part du monstre, c'est à dire de son époux, qui avoit mille moyens de la contempler sans qu'il se monstroit. Pſiché se fit donc Imperatrice, simple bergere, ce qu'il luy plût. Ce ne fut pas sans que les Nymphes luy dissent qu'elle estoit belle en toutes sortes d'habits, & sans qu'elle mesme se le dist aussi. Ah si mon mary me voyoit parée de la sorte ! s'écrioit-elle souvent estant seule. En ce moment là son mary la voyoit peut-estre de quelque endroit d'où il ne pouvoit estre veu ; & outre le plaisir de la voir il avoit celuy d'apprendre

ses plus secrètes pensées, & de luy entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soy-mesme. Enfin il ne se passa presque point de jour que Psiché ne changeast d'ajustement. Changer d'ajustement tous les jours! s'écria Acante, je ne voudrois point d'autre Paradis pour nos Dames. On avoüa qu'il avoit raison, & il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitast un pareil bonheur à quelque femme de sa connoissance. Cette reflexion estant faite, Poliphile reprit ainsi. Nostre Heroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis : sur le soir elle s'alla promener dans les cours & dans les jardins, d'où elle considéra quelque temps les diverses faces de l'édifice; sa majesté, ses enrichissemens & ses graces; la proportion, le bel ordre, & la correspondance de ses parties. Je vous en ferois la description, si j'estois plus sçavant dans l'Architecture que je ne suis. A ce défaut vous aurez recours au Palais d'Apollidon, ou bien à celui d'Armide; ce m'est tout un. Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ay à décrire.

*Assemblez sans aller si loin  
Vaux, Liencourt, & leurs Nayades;  
Y joignant, en cas de besoin  
Ruël avecque ses cascades.  
Cela fait, de tous les costez  
Placez en ces lieux enchantez*

Force jets affrontans la nuë,  
Des canaux à perte de vueë.  
Bordez les d'Orangers, de Myrtes, de Jasmins,  
Qui soient aussi geants que les nôtres sont nains.  
Entassez-en des pepinieres :  
Plantez-en des forests entieres ;  
Des forests où chante en tout temps  
Philomele honneur des bocages,  
De qui le regne en nos ombrages  
Naît & meurt avec le Printemps.  
Messez y les sons éclatans  
De tout ce que les bois ont d'agreables Chantres.  
Chassez de ces forests les finistres oyseaux ;  
Que les fleurs bordent leurs ruisseaux :  
Que l'Amour habite leurs antres.  
N'y laissez entrer toutefois  
Aucune hostesse de ces bois  
Qu'avec un paisible Zephire,  
Et jamais avec un Satire.  
Point de tels Amans dans ces lieux ;  
Psiché s'en tiendrait offensée :  
Ne les offrez point à ses yeux,  
Et moins encore à sa pensée.  
Qu'en ce canton délicieux  
Flore & Pomone à qui mieux mieux  
Fassent monstre de leurs richesses :  
Et que ce couple de Déeses  
Y renouvelle ses presens  
Quatre fois au moins tous les ans.

*Que tout y naîsse au moins sans culture.  
Toujours fraischeur, toujours verdure,  
Toujours l'haleine & les soupirs  
D'une brigade de Zephirs.*

Pfiché ne se promenoit au commencement que dans les jardins, n'osant se fier aux bois ; bien qu'on l'assurast qu'elle n'y rencontreroit que des Dryades, & pas un seul Faune. Avec le temps elle devint plus hardie. Vn jour que la beauté d'un ruisseau l'avoit attirée, elle se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours elle parvint à sa source. C'estoit une Grote assez spacieuse, où dans un bassin taillé par les seules mains de la nature couloit le long d'un rocher une eau argentée, & qui par son bruit invitoit à un doux sommeil. Pfiché ne se pût tenir d'entrer dans la Grotte. Comme elle en visitoit les recoins, la clarté qui alloit toujours en diminuant luy faillit enfin tout à coup. Il y avoit certainement dequoy avoir peur ; mais elle n'en eut pas le loisir. Vne voix qui luy estoit familiere l'assura d'abord : c'estoit celle de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siege couvert de mousse, se mit à ses pieds, & après luy avoir baisé la main, il luy dit en soupirant : Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agreable rencontre ? pourquoy n'est-ce pas à l'Amour ? Ah Pfiché, Pfiché, je vois bien que cette passion & vos jeunes ans n'ont encore guerre de commerce ensemble. Si vous aimiez vous chercheriez le silence &

la folitude avec plus de foin que vous ne les évitez maintenant. Vous cherchiez les antres sauvages, & vous auriez bien-tost appris que de tous les lieux où on facrifie au Dieu des Amans, ceux qui luy plaissent le plus ce font ceux où on peut luy sacrifier en secret : mais vous n'aymez point. Que voulez-vous que j'aye ? répondit Pfiché. Vn mary, dit-il, que vous vous figurerez à vostre mode, & à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira. Ouy mais, repartit la Belle, je ne me rencontreray peut-estre pas avec la nature : car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ay ouy dire que non seulement chaque nation avoit son goust, mais chaque personne aussi. Vne Amazone se proposeroit un mary dont les graces feroient trembler ; un mary ressemblant à Mars : moy je m'en proposeray un semblable à l'Amour. Vne personne melancolique ne manqueroit pas de donner à ce mary un air serieux : moy qui suis gaye je luy en donneray un enjoué. Enfin je croiray vous faire plaisir en vous attribuant une beauté delicate, & peut-estre vous feray-je tort. Quoy que c'en soit, dit le mary, vous n'avez pas attendu jusqu'à present à vous forger une image de vostre époux : je vous prie de me dire quelle elle est. Vous avez dans mon esprit, poursuivit la Belle, une mine aussi douce que trompeuse ; tous les traits fins ; l'œil riant & fort éveillé ; de l'embonpoint & de la jeunesse, on ne sçauroit se tromper à ces deux points là : mais je ne sçay si vous estes Ethiopien ou Grec : & quand je me suis fait une idée de vous la plus belle

qu'il m'est possible, vostre qualité de monstre vient tout gaster. C'est pourquoy le plus court & le meilleur, selon mon avis, c'est de permettre que je vous voye. Son mary luy ferra la main, & luy dit avec beaucoup de douceur : C'est une chose qui ne se peut, pour des raisons que je ne sçaurois mesme vous dire. Je ne sçaurois donc vous aymer, reprit elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre sa pensée. Mais quoy la faute estoit faite. En vain elle voulut la reparer par quelques caresses. Son mary avoit le cœur si serré qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psiché n'eût pas plutôt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de défiance. Les paroles de l'Oracle luy revenoient en l'esprit. Le moyen de les accorder avec cette douceur passionnée que son époux luy faisoit paroître ? Celuy qui empoisonnoit, qui brûloit, qui faisoit ses jeux des tortures, soupirer pour un simple mot ! cela sembloit tout à fait estrange à nostre Heroïne : & à dire vray tant de tendresse en un monstre estoit une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs, & des pleurs aux plaintes. Tout cela plut extremement à la Belle : mais comme il disoit des choses trop pitoyables, elle ne pût souffrir qu'il continuast, & luy mit premierement la main sur la bouche, puis la bouche mesme ; & par un baiser bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde elle l'assura que tout invisible & tout monstre qu'il vouloit estre, elle ne lais-

foit pas de l'aymer. Ainfi se passa l'avanture de la Grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles. Nostre Heroïne ne perdit pas la memoire de ce que luy avoit dit son époux. Ses resveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus écartez de ce beau séjour ; & faisoient si bien que la nuit la surprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Aussi-tôt son mary la venoit trouver sur un char environné de tenebres, & plaçant à costé de luy nostre jeune épouse, ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les sermens, les entretiens pleins de passion se renouvelloient ; & de fois à autres aussi les baisers ; non point de mary à femme, il n'y a rien de plus insipide, mais de maistresse à amant, & pour ainsi dire de gens qui n'en feroient encore qu'à l'esperance. Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Pliché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mary, c'est à dire de cette opiniastrété à demeurer invisible. Toute la posterité s'en est étonnée. Pourquoy une resolution si extravagante ? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se monstrier ; la rencontre n'en est pas rare : mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature ; & peut-estre n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de nostre époux. Après en avoir cherché la raison, voicy ce que j'ay trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance. Nos Amans s'entretenoient à leur ordinaire ; & la jeune épouse qui ne songeoit qu'aux moyens de voir

son mary, ne perdoit pas une seule occasion de luy en parler. De discours en autre ils vinrent aux merveilles de ce séjour. Après que la Belle eut fait une longue enumeration des plaisirs qu'elle y rencontroit, disoit-elle, de tous costez, il se trouva qu'à son compte le principal poinct y manquoit. Son mary ne voyoit que trop où elle avoit dessein d'en venir ; mais comme entre Amans les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquast, & luy demanda ce que ce pouvoit estre que ce poinct d'une si grande importance, veu qu'il avoit donné ordre aux Fées que rien ne manquast. Le n'ay que faire des Fées pour cela, repartit la Belle : voulez-vous me rendre tout à fait heureuse ? Je vous en enseigneray un moyen bien court. Il ne faut... Mais je vous l'ay dit tant de fois inutilement que je n'oserois plus vous le dire. Non, non, reprit le mary, n'apprehendez pas de m'estre importune : je veux bien que vous me traitiez comme on fait les Dieux ; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une mesme chose : qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel ? Nostre Heroïne encouragée par ces paroles luy repartit : Puisque vous me le permettez, je vous diray franchement que tous vos Palais, tous vos meubles, tous vos jardins ne sçauroient me recompenser d'un moment de vostre presence, & vous voulez que j'en sois tout à fait privée : car je ne puis appeller presence un bien où les yeux n'ont aucune part. Quoy je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mary, & vous ne me touchez pas ?



Je vous touche, repartit-elle, & fens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un vifage; tout cela proportionné comme il faut, &, felon que je m'imagine, afforti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde; mais jufqu'à ce que j'en fois affurée, cette prefence de corps dont vous me parlez eft prefence d'efprit pour moy. Prefence d'efprit! repartit l'époux. Pliché l'empescha de continuer, & luy dit en l'interrompant : Apprenez moy du moins les raifons qui vous rendent fi opiniaftre. Je ne vous les diray pas toutes, reprit l'époux; mais afin de vous contenter en quelque façon, examinez la chofe en vous même, vous ferez contrainte de m'avoüer qu'il eft à propos pour l'un & pour l'autre de demeurer en l'eftat où nous nous trouvons. Premièrement tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à fouhaiter vous vous ennuyerez; & comment ne vous ennuyeriez-vous pas? les Dieux s'ennuyent bien : ils font contraints de fe faire de temps en temps des fujets de defir & d'inquietude, tant il eft vray que l'entiere fatisfaction & le dégouft fe tiennent la main. Pour ce qui me touche, je prens un plaifir extrême à vous voir en peine; d'autant plus que vofre imagination ne fe forge guere de monftres (j'entends d'images de ma perfonne) qui ne foient tres-agreables. Et pour vous dire une raifon plus particuliere, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chofe en moy de furnaturel. Neceffairement je fuis Dieu, ou je fuis Demon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je fois Demon

vous me hayrez : & si je suis Dieu vous cesserez de m'aymer, ou du moins vous ne m'aymerez plus avec tant d'ardeur, car il s'en faut bien qu'on ayme les Dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisième, il y a des enchanteurs agreables, je puis estre de ceux-là ; & possible suis-je tous les trois ensemble. Ainsi le meilleur pour vous est l'incertitude, & qu'après la possession vous ayez toujours dequoy desirer : c'est un secret dont on ne s'estoit pas encore avisé, demeurons-en-là, si vous m'en croyez : je sçais ce que c'est d'amour, & le dois sçavoir. Psiché se paya de ces raisons ; ou si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour se divertir. Les parterres estoient dépouillez, l'herbe des prairies foulée. Ce n'estoient que danfes & combats de Nymphes qui se separoient souvent en deux troupes, & distinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de Chevalerie, se jettoient en fuite tout ce que Flore leur presentoit ; puis le party victorieux dressoit un trophée, & dançoit autour, couronné d'œillets & de roses. D'autresfois Psiché se divertissoit à entendre un défi de rossignols, ou à voir un combat naval de Cignes, des tournois & des joutes de poissons. Son plus grand plaisir estoit de presenter un appast à ces animaux, & après les avoir pris de les rendre à leur élément. Les Nymphes suivoient en cela son exemple. Il y avoit tous les soirs gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuse en sa pesche obtenoit quelque faveur de nostre Heroïne : la plus

malheureuse estoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ses compagnes. Ces spectacles se terminoient par le coucher du Soleil.

*Il estoit témoin de la feste,  
Paré d'un magnifique atour,  
Et caché le reste du jour,  
Sur le soir il monstroît sa feste.*

Mais comment la monstroît-il ? Environnée d'un diadème d'or & de pourpre, & avec toute la magnificence & la pompe qu'un Roy des Astres peut étaler. Le logis fournissoit pareillement ses plaisirs, qui n'estoient tantost que de simples jeux, & tantost des divertissemens plus solides. Pliché commençoit à ne plus agir en enfant. On luy racontoit les Amours des Dieux, & les changemens de forme qu'a causez cette passion source de bien & de mal. Le sçavoir des Fées avoit mis en tapisseries les malheurs de Troye, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivez. Pliché se les faisoit expliquer. Mais voicy un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes, comme vous sçavez, ignoroient alors ce bel art que nous appellons Comedie : il n'estoit pas mesme encore dans son enfance : cependant on le fit voir à la Belle dans sa plus grande perfection, & tel que Menandre & Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si on y épargnoit les machines, les musiques, les beaux habits, les Balets des anciens & les nostres. Pliché ne

se contenta pas de la Fable ; il falut y joindre l'Histoire, & l'entretenir des diverses façons d'aymer qui sont en usage chez chaque peuple ; quelles sont les beautés des Scithes, quelles celles des Indiens, & tout ce qui est contenu sur ce point dans les archives de l'Univers, soit pour le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son aventure qu'on luy cacha, quelque prière qu'elle fît aux Nymphes de la luy apprendre. Enfin sans qu'elle bougeât de son Palais toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde luy passèrent devant les yeux. Que vous diray je davantage ? On luy enseigna jusqu'aux secrets de la Poësie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gâster celui de nôtre Heroïne, & la fit tomber dans un mal que les Médecins appellent glucomorie, qui luy pervertit tous les sens, & la ravit comme à elle même. Elle parloit, étant seule,

*Ainsi qu'en usent les Amans  
Dans les vers & dans les Romans ;*

Alloit rêver aux bords des fontaines, se plaindre aux rochers, consulter les antres sauvages : c'étoit où son mary l'attendoit. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretînt de sa passion. Helas, disoit-elle aux arbres, je ne sçaurois graver sur vostre écorce que mon nom seul, car je ne sçais pas celui de la personne que j'ayme. Après les arbres elle s'adressoit aux ruif-

seaux : ceux-cy estoient ses principaux confidens, à cause de l'aventure que je vous ay dite. S'imaginant que leur rencontre luy estoit heureuse, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrestast, jusqu'à esperer qu'elle attraperoit sur leurs bords son Mary dormant, & qu'après il seroit inutile au Monstre de se cacher. Dans cette pensée elle leur disoit à peu près les choses que je vais vous dire, & les leur disoit en vers aussi bien que moy.

*Ruisseaux, enseignez-moy l'objet de mon amour ;  
Guidez vers luy mes pas, vous dont l'onde est si pure.  
Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,  
Payant un doux tribut à vostre doux murmure ?*

*En vain pour le sçavoir Pfiché vous fait la cour :  
En vain elle vous vient conter son aventure.  
Vous n'osez déceler cet ennemy du jour,  
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.*

*Il s'envole avec l'ombre, & me laisse appeller.  
Helas j'use au hazard de ce mot d'envoler ;  
Car je ne sçais pas mesme encor s'il a des aisles.  
Fay beau suivre vos bords, & chercher en tous lieux :  
Les autres seulement m'en disent des nouvelles ;  
Et ce que je cheris n'est pas fait pour mes yeux.*

Ne doutez point que ces peines dont parloit Pfiché n'eussent leurs plaisirs : elle les passoit souvent sans

s'appercevoir de la durée, je ne diray pas des heures, mais des Soleils : de sorte que l'on peut dire que ce qui manquoit à sa joye faisoit une partie des douceurs qu'elle goustoit en aymant; mille fois heureuse si elle eust suivy les conseils de son époux, & qu'elle eust compris l'avantage & le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité; car si-tost que l'on en est là, il est force que l'on descende, la fortune n'estant pas d'humeur à laisser reposer sa rouë. Elle est femme, & Pliché l'estoit aussi, c'est à dire incapable de demeurer en un mesme estat. Nostre Heroïne le fit bien voir par la fuite. Son mary qui sentoit approcher ce moment fatal ne la venoit plus visiter avec sa gayeté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir (comme nous voulons tout sçavoir jusqu'aux choses qui nous déplaisent) elle dit à son époux : D'où vient la tristesse que je remarque depuis quelque temps dans tous vos discours? Rien ne vous manque, & vous soupirez. Que feriez-vous donc si vous estiez en ma place? N'est-ce point que vous commencez à vous dégouter? En verité je le crains; non pas que je sois devenuë moins belle; mais, comme vous dites vous mesme, je suis plus vostre que je n'estois. Seroit-il possible après tant de cajoleries & de sermens que j'eusse perdu vostre amour? Si ce malheur là m'est arrivé je ne veux plus vivre. A peine eut elle achevé ces paroles que le Monstre fit un soupir, soit qu'il fust touché des choses qu'elle avoit dites, soit qu'il eust un pressentiment de ce qui devoit arri-

ver. Il se mit en suite à pleurer, mais fort tendrement; puis cedant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de la jeune épouse qui de son côté pour mêler ses larmes avec celles de son mary, pancha doucement la teste, de sorte que leurs bouches se rencontrèrent, & nos Amans n'ayant pas le courage de les separer demeurèrent long-temps sans rien dire. Toutes ces circonstances sont déduites au long dans le manuscrit dont je vous ay parlé tantost. Il faut que je vous l'avouë; je ne lis jamais cet endroit que je ne me sente ému. En effet, dit alors Gelaste, qui n'auroit pitié de ces pauvres gens? Perdre la parole! il faut croire que leurs bouches s'étoient bien malheureusement rencontrées: Cela me semble tout à fait digne de compassion. Vous en rirez tant qu'il vous plaira, reprit Poliphile; mais pour moy je plains deux Amans de qui les caresses sont mêlées de crainte & d'inquietude. Si dans une ville assiégée ou dans un vaisseau menacé de la tempeste deux personnes s'embrassoient ainsi, les tiendriez-vous heureuses? Ouy vraiment, repartit Gelaste, car en tout ce que vous dites-là le peril est encore bien éloigné. Mais veu l'intérêt que vous prenez à la satisfaction de ces deux époux, & la pitié que vous avez d'eux, vous ne vous hastez guere de les tirer de ce miserable estat où vous les avez laissez. Ils mourront si vous ne leur rendez la parole. Rendons-la leur donc, continua Poliphile. Au sortir de cet extase la premiere chose que fit Psiché ce fut de passer sa main sur les yeux de son époux, afin de sentir s'ils

estoit humides, car elle craignoit que ce ne fust feinte. Les ayant trouvez en bon estat, & comme elle les demandoit, c'est à dire mouillez de larmes, elle condamna ses soupçons, & fit scrupule de démentir un témoignage de passion beaucoup plus certain que toutes les assurances de bouche, sermens & autres. Cela luy fit attribuer le chagrin de son mary à quelque défaut de temperament, ou bien à des choses qui ne la regardoient point. Quant à elle, après tant de preuves, la puissance de ses appas luy sembla trop bien établie, & le Monstre trop amoureux, pour faire qu'elle craignist aucun changement. Luy au contraire auroit souhaité qu'elle apprehendast; car c'estoit l'unique moyen de la rendre sage, & de mettre un frein à sa curiosité. Il luy dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié serieusement & moitié avec raillerie; à quoy Psiché repartoit fort bien: & le mary déclamoit toujours contre les femmes trop curieuses. Que vous estes estrange avec vostre curiosité! luy dit son épouse. Est-ce vous desobliger que de souhaiter de vous voir, puisque vous dites vous mesme que vous estes si agreable? He bien, quand j'auray tasché de me satisfaire qu'en fera-s-il? Je vous quitteray, dit le Mary: Et moy je vous retiendray, repartit la Belle. Mais si j'ay juré par le Styx? continua son époux. Qui est-il ce Styx? dit nostre Heroïne. Je vous demanderois volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle Beauté. Quant il le feroit, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'univers? & que Psiché se plaignist d'être



abandonnée de son mary sur un pretexte de curiosité, & pour ne pas manquer de parole au Styx ? Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale & la honte ? Il paroît bien que vous ne me connoissez pas, repar-tit l'époux, de m'alleguer le scandale & la honte : ce sont choses dont je ne me mets guere en peine. Quant à vos plaintes ; qui vous écouterà ? & que direz-vous ? Je voudrois bien que quelqu'un des Dieux fust si temeraire que de vous accorder sa protection ! Voyez-vous Pfiché, ceci n'est point une raillerie : je vous ayme autant que l'on peut aymer : mais ne me comptez plus pour amy dès le moment que vous m'aurez veu. Je sçais bien que vous n'en parlez que par raillerie, & non pas avec un veritable dessein de me causer un tel déplaisir : Cependant j'ay sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne feront pas les Nymphes : elles n'ont garde de me trahir, ny de vous rendre ce mauvais office. Leur qualité de demy-Déesse les empesche d'estre envieuses : puis je les tiens toutes par des engagemens trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déjà deux personnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre visite. Vous & moy nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bien-veillance. Je les chasserois, car elles me choquent, si le destin qui est maître de toutes choses me le permettoit. Je ne vous nommeray point ces personnes. Elles vous appellent de tous costez. S'il arrive que le destin porte leur voix jusqu'à vous, ce que je ne sçaurois empescher, ne descendez pas, laissez les crier, & qu'elles

viennent comme elles pourront. Là dessus il la quitta sans vouloir luy dire quelles personnes c'estoient; quoy que la Belle promist avec grands sermens de ne pas les aller trouver, & encore moins de les croire. Voila Pfiché fort embarrassée comme vous voyez. Deux curiositez à la fois! y a-t-il femme qui y résistast? elle épuisa sur ce dernier point tout ce qu'elle avoit de lumieres & de conjectures. Cette visite m'estonne, disoit-elle en se promenant un peu loin des Nymphes. Ne seroit ce point mes parens? Helas, mon mary est bien cruel d'envier à deux personnes qui n'en peuvent plus la satisfaction de me voir. Si les bonnes gens vivent encore, ils ne sçauroient estre fort éloignez du dernier moment de leur course. Quelle consolation pour eux que d'apprendre combien je suis pourueü richement, & si avant que d'entrer dans la tombe ils voyoient au moins un échantillon des douceurs & des avantages dont je jouïs, afin d'en emporter quelque souvenir chez les Morts! mais si ce sont eux, pourquoy mon mary se met il en peine? ils ne m'ont jamais inspiré que l'obeyssance. Vous verrez que ce sont mes sœurs. Il ne doit pas non plus les apprehender. Les pauvres femmes n'ont autre soin que de contenter leurs maris. O Dieux! je serois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau séjour, & sur tout de leur faire voir la Comedie & ma garderobe. Elles doivent avoir des enfans, si la mort ne les a privées depuis mon départ de ces doux fruits de leur mariage: qu'elles feroient aises de leur reporter mille menus affiquets & joyaux

de prix dont je ne tiens compte, & que les Nymphes & moy nous foulons aux pieds, tant ce logis en est plein! Ainsi raisonna Pſiché, ſans qu'il luy fuſt poſſible d'aſſeoir aucun jugement certain ſur ces deux perſonnes : il y avoit meſme des intervalles où elle croyoit que ce pouvoient eſtre quelques-uns de ſes Amans. Dans cette penſée elle diſoit quelque peu plus bas : Ne vas point en prendre l'alarme, charmant époux; laiſſe-les venir; je te les ſacrifieray de la plus cruelle maniere dont jamais femme ſe ſoit aviſée; & tu en auras le plaſir; fuſſent-ils enfans de Roy. Ces reflexions furent interrompuës par le Zephire qu'elle vid venir à grands pas & fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le reſpect ordinaire; luy dit que ſes ſœurs eſtoient au pied de cette montagne; qu'elles avoient pluſieurs fois traversé le petit bois ſans qu'il leur euſt eſté poſſible de paſſer outre, les Dragons les arreſtant avec grand'-frayeur; Qu'au reſte c'eſtoit pitié que de les ouïr appeler; qu'elles n'avoient tantôt plus de voix, & que les Echos n'eſtoient occupez qu'à repeter le nom de Pſiché. Le pauvre Zephire penſoit bien faire. Son maïſtre qui avoit défendu aux Nymphes de donner ce funeſte avis, ne s'eſtoit pas ſouvenu de luy en parler. Pſiché le remercia agreablement, comme toutes choſes; & luy dit qu'on auroit peut-eſtre beſoin de ſon miniſtere. Il ne fut pas ſi-toſt retiré que la Belle mettant à part les menaces de ſon époux ne ſongea plus qu'aux moyens d'obtenir de luy que ſes ſœurs ſeroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher.

Elle medita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir, & de bien prendre son temps, & d'entremesler le tout de careffes; faites vostre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à sa perte. Je voudrois m'estre souvenu des termes de cette harangue; vous y trouveriez une éloquence, non pas veritablement d'Orateur, ny aussi d'une personne qui n'auroit fait toute sa vie qu'écouter. La Belle representa entre autres choses que son bon-heur seroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoy bon tant d'habits superbes? il sçavoit tres-bien qu'elle avoit dequoy s'en passer: s'il avoit cru à propos de luy en faire un present, ce devoit estre plutôt pour la monstre que pour le besoin. Pourquoi les raretez de ce sejour si on ne luy permettoit de s'en faire honneur? car à son égard ce n'estoit plus raretez: l'émail des parterres, celui des prez, & celui des pierreries commençoient à luy estre égaux; leur difference ne dépendoit plus que des yeux d'autrui. Il ne falloit pas blâmer une ambition dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les Roys se plaissent à étaler leurs richesses, & à se montrer quelquesfois avec l'éclat & la gloire dont ils jouissent. Il n'est pas jusqu'à Jupiter qui n'en fasse autant. Quant à elle, cela luy estoit interdit, bien qu'elle en eût plus de besoin qu'aucun autre: car après les paroles de l'Oracle, quelle croyance pouvoit-on avoir de l'estat de sa fortune? point d'autre sinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle se nourrissoit de la

proye que luy apportoit son mary, devenuë compagne des Ours : pourveu qu'encore ce meſme mary euſt attendu juſques-là à la devorer. Qu'il avoit intereſt pour ſon propre honneur de détruire cette croyance, & qu'elle luy en parloit beaucoup plus pour luy que pour elle : quoy qu'à dire la verité il luy fuſt fâcheux de paſſer pour un objet de pitié après avoir eſté un objet d'envie. Et que ſçavoit elle ſi ſes parens n'en eſtoient point morts, ou n'en mourroient point de douleur ? ſi ſes ſœurs l'aymoient, pourquoy leur laiſſer ce déplaiſir ? & ſi elles avoient d'autres ſentimens, y avoit-il un meilleur moyen de les punir que de les rendre témoins de ſa gloire ? C'eſt en ſubſtance ce que dit Pſiché. Son époux luy repartit : voila les meilleures raiſons du monde ; mais elles ne me perſuaderoient pas ſ'il m'eſtoit libre d'y reſiſter. Vous eſtes tombée juſtement dans les trois defauts qui ont le plus accouſtumé de nuire aux perſonnes de voſtre ſexe ; la curioſité, la vanité, & le trop d'eſprit. Je ne répons pas à vos argumens, ils ſont trop ſubtils : & puisſque vous voulez voſtre perte, & que le deſtin la veut auſſi, je vas y mettre ordre, & commander au Zephire de vous apporter vos ſœurs. Pluſt au Sort qu'il les laiſſaſt tomber en chemin ! Non, non, reprit Pſiché quelque peu piquée, puisſque leur viſite vous déplaît tant, ne vous en mettez plus en peine : je vous ayme trop pour vous vouloir obliger à ces complaiſances. Vous m'aymez trop ? repartit l'époux, vous Pſiché, vous m'aimez trop ? & comment voulez-vous que je le croye ? ſçachez que

les vrais Amans ne se foucient que de leur amour. Que le monde parle, raisonne, croye ce qu'il voudra; qu'on les plaigne, qu'on les envie; tout leur est égal, c'est à dire indifférent. Psiché l'affura qu'elle estoit dans ces sentimens, mais il falloit pardonner quelque chose à sa jeunesse, outre l'amitié qu'elle avoit toûjours eüe pour ses sœurs : non qu'elle insistast davantage sur la liberté de les voir. En disant qu'elle ne la demandoit pas, ses caresses la demandoient, & l'obtinrent enfin. Son époux luy dit qu'elle possédast à son aise ces sœurs si cheries : qu'àfin de luy en donner le loisir il demeureroit quelques jours sans la venir voir. Et sur ce que nostre Heroïne luy demanda s'il trouveroit bon qu'elle les régalaist de quelques presens; Non seulement elles, luy dit l'époux, mais leur famille, leur parenté. Divertissez-les comme il vous plaira; donnez leur diamans & perles; donnez-leur tout, puisque tout vous appartient. C'est assez pour moy que vous vous gardiez de les croire. Psiché le promit & ne le tint pas. Le Monstre partit, & quita sa femme plus matin que de coustume; si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'Aurore, nostre Heroïne en acheva une partie en resvant à la visite qu'elle estoit presté de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever elle fut toute estonnée que les Nymphes luy amenerent ses sœurs. La joye de Psiché ne fut pas moindre que sa surprise : elle en donna mille marques, mille baisers, que ses sœurs receurent au moins mal qui leur fut possible, & avec toute la dissimulation

dont elles se trouverent capables. Déjà l'envie s'estoit emparée du cœur de ces deux personnes. Comment ! on les avoit fait attendre que leur sœur fust éveillée ! Estoit-elle d'un autre sang, avoit-elle plus de merite que ses aînées ? leur cadete estre une Déesse, & elles de chetives Reynes ! la moindre chambre de ce Palais valoit dix Royaumes comme ceux de leurs maris ! passe encore pour des richesses ; mais de la divinité, c'estoit trop. Hé quoy les mortelles n'estoient pas dignes de la servir ! on voyoit une douzaine de Nymphes à l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin ! mais quel brodequin ? qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient cousté en habits depuis qu'elles estoient au monde. C'est ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire de ces furies ; je ne devois plus les appeller autrement. Cette premiere entreveuë se passa pourtant comme il faut, graces à la franchise de Psiché & à la dissimulation de ses sœurs. Leur cadete ne s'habilla qu'à demy, tant il tardoit à la Belle de leur montrer sa beatitude. Elle commença par le point le plus important, c'est à dire par les habits, & par l'attirail que le sexe traîne après luy. Il estoit rangé dans des magazins dont à peine on voyoit le bout ; vous sçavez que cet attirail est une chose infinie. Là se rencontroit avec abondance ce qui contribuoit non seulement à la propreté, mais à la delicateffe ; équipage de jour & de nuit, vases & baignoires d'or cizelé, instrumens du luxe, laboratoires ; non pour les fards ; dequoy eussent ils servy à Psiché ? puis l'usage en estoit alors inconnu. L'artifice & le

menfonge ne regnoient pas comme ils font en ce fiecle-cy. On n'avoit point encore veu de ces femmes qui ont trouvé le fecret de devenir vieilles à vingt-ans, & de paroître jeunes à foixante; & qui moyennant trois ou quatre boiftes, l'une d'embonpoint, l'autre de fraifcheur, & la troifième de vermillon, font fubfifter leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'amour leur eft obligé de la peine qu'elles fe donnent. Les laboratoires dont il s'agit n'estoient donc que pour les parfums. Il y en avoit en eaux, en effences, en poudres, en pastilles, & en mille efpeces dont je ne fçais pas les noms, & qui n'en eurent poffible jamais. Quand tout l'Empire de Flore, avec les deux Arabies, & les lieux où naift le baume feroient diftilez, on n'en feroit pas un affortiment de fenteurs comme celui-là. Dans un autre endroit estoient des piles de joyaux, ornemens & chaifnes de pierreries, braffelets, colliers, & autres machines qui fe fabriquent à Cythere. On étala les filets de perles : on déploya les habits charmarrez de diamans : il y avoit dequoy armer un million de Belles de toutes pieces. Non que Pfiché ne fe pult paffer de ces chofes, comme je l'ay déjà dit : elle n'estoit pas de ces Conquerantes à qui il faut un peu d'ayde : mais pour la grandeur & pour la forme fon mary le vouloit ainfi. Ses fœurs foupiroient à la veuë de ces objets; c'estoient autant de ferpens qui leur rongeoient l'ame. Au fortir de cet arcenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins, & par tout elles avoient un nouveau poifon. Vne des chofes qui leur



causa le plus de dépit fut qu'en leur presence nostre Heroïne ordonna aux Zephirs de redoubler la fraîcheur ordinaire de ce séjour, de penetrer jusqu'au fond des bois, d'avertir les rossignols qu'ils se tinssent prests, & que ses sœurs se promeneroient sur le soir en un tel endroit. Il ne luy reste, se dirent les sœurs à l'oreille, que de commander aux saisons & aux elements. Cependant les Nymphes n'estoient pas inutiles. Elles preparent les autres plaisirs, chacune selon son office; celles-là les collations, celles-cy la symphonie, d'autres les divertissemens de theatre. Psiché trouva bon que ces dernieres missent son aventure en Comedie. On y joüa les plus considerables de ses Amans, à l'exception du mary qui ne parut point sur la Scene. Les Nymphes estoient trop bien averties pour le donner à connoître. Mais comme il falloit une conclusion à la piece, & que cette conclusion ne pouvoit estre autre qu'un mariage, on fit épouser la Belle par Ambassadeurs, & ces Ambassadeurs furent les Jeux & les Ris : mais on ne nomma point le mary. Ce fut le premier sujet qu'eurent les deux sœurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'estoient malicieusement informées de ses qualitez, s'imaginant que ce seroit un vieux Roy qui ne pouvant mieux, amusoit sa femme avec des bijoux. Mais Psiché leur en avoit dit des merveilles : Qu'il n'estoit guere plus âgé que la plus jeune d'entre-elles deux; qu'il avoit la mine d'un Mars, & pourtant beaucoup de douceur en son procedé; les traits de visage agreables; galant sur tout. Elles en feroient

juges elles-mêmes : non de ce voyage : il estoit absent : les affaires de son Estat le retenoient en une Province dont elle avoit oublié le nom. Au reste qu'elles se gardassent bien d'interpreter l'Oracle à la lettre. Ces qualitez d'incendiaire & d'empoisonneur n'estoient autre chose qu'une énigme qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de son époux le luy permettroient. Les deux sœurs écoutoient ces choses avec un chagrin qui alloit jusqu'au desespoir. Il falut pourtant se contraindre pour leur honneur, & aussi pour se conserver quelque créance en l'esprit de leur cadete. Cela leur estoit nécessaire dans le dessein qu'elles avoient. Les maudites femmes s'estoient proposées de tenter toutes sortes de moyens pour engager leur sœur à se perdre, soit en luy donnant de mauvaises impressions de son mary, soit en renouvelant dans son ame le souvenir d'un de ses Amans. Huit jours se passerent en divertissemens continuels à toujours changer : nos envieuses se gardoient bien de demander deux fois une même chose : C'eust esté faire plaisir à leur sœur, qui de son costé les accabloit de caresses. Moins elles avoient lieu de s'ennuyer, & plus elles s'ennuyoient. Elle auroient pris congé dès le second jour, sans la curiosité de voir ce mary qu'elles ne croyoient ny si beau ny si aymable que disoit Psiché. Beaucoup de raisons le leur faisoient juger de la sorte. Premièrement les paroles de l'Oracle, cette prétendue absence qui se rencontroit justement dans le temps de leur visite, cette Province dont Psiché avoit oublié le

nom, l'embaras où elle estoit en parlant de son mary ; elle n'en parloit qu'en hésitant, étant trop bien née & trop jeune pour pouvoir mentir avec assurance. Ses sœurs faisoient leur profit de tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'est un demon qui ne laisse rien échaper, & qui tire conséquence de toutes choses aussi bien que la jalousie. Au bout des huit jours Piché congedia ses aînées avec force dons & prieres de revenir. Qu'on ne les feroit plus attendre comme on avoit fait ; qu'elle tâcheroit d'obtenir de son mary que les Dragons fussent enchaînez ; qu'aussi-tôt qu'elles seroient arrivées au pied du rocher on les enleveroit au sommet, soit le Zephire en personne, soit son haleine ; elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs. Les presens que leur fit Piché furent des essences & des pierreries ; force raretez à leurs maris ; toutes sortes de jouïets à leurs enfans ; quant aux personnes dont la Belle tenoit le jour, deux fioles d'un elixir capable de rajeunir la vieille même. Les deux sœurs parties, & le mary revenu, Piché luy conta tout ce qui s'estoit passé, & le receut avec les caresses que l'absence a coutume de produire entre nouveaux mariez ; si bien que le Monstre ne trouvant point l'amour de sa femme diminuée ny sa curiosité accrue, semit en l'esprit qu'en vain il craignoit ces sœurs, & se laissa tellement persuader qu'il agréa leurs visites, & donna les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet. Les sœurs ne trouverent pas à propos de reveler ces merveilles ; c'eust esté contribuer elles mêmes à la gloire de leur cadete. Elles dirent que leur voyage

avait été inutile ; qu'elles n'avoient point veu Pfiché, mais qu'elles esperoient la voir par le moyen d'un jeune homme appelé Zephire, qui tournoit sans cesse à l'entour du roc, & qu'elles gagneroient infailliblement, pourveu qu'elles s'en voulussent donner la peine. Quand elles estoient seules, & qu'on ne pouvoit les entendre, elles se plaignoient l'une à l'autre de la felicité de leur sœur. Si son mary, disoit l'une, est aussi bien fait qu'il est riche, nostre cadete se peut vanter que l'épouse de Jupiter n'est pas si heureuse qu'elle. Pourquoi le fort luy a-t-il donné tant d'avantage sur nous ? meritions-nous moins que cette jeune étourdie ? & n'avions-nous pas autant de beauté & plus d'esprit qu'elle ? je voudrois que vous sceussiez, disoit l'autre, quelle forte de mary j'ay épousé ; il a toujours une douzaine de medecins à l'entour de sa personne. Je ne sçay comme il ne les fait point coucher avec luy : car pour me faire cet honneur, cela ne luy arrive que rarement, & par des considerations d'Etat : encore faut-il qu'Esculape le luy conseille. Ma condition, continuoit la premiere, est pire que tout cela : Car non seulement mon mary me prive des caresses qui me sont deuës ; mais il en fait part à d'autres personnes. Si vostre époux a une douzaine de Medecins à l'entour de luy, je puis dire que le mien a deux fois autant de maistresses, qui toutes, graces à Lucine, ont le don de fecondité. La famille royale est tantost si ample qu'il y auroit dequoy faire une colonie tres-considerable. C'est ainsi que nos envieuses se confirmoient dans leur mécontent-

tement & dans leur deſſein. Vn mois eſtoit à peine écoulé qu'elles propoſerent un ſecond voyage. Les parens l'approuverent fort, les maris ne le deſaprouverent pas : c'eſtoit autant de temps paſſé ſans leurs femmes. Elles partent donc, laiſſent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher ſans obſtacle & ſans dragons. Le Zephire ne parut point, & ne laiſſa pas de les enlever.

*Ce meſchant couple amenoit avec luy  
La curieuſe & miſerable envie,  
Paſſe Demon, que le bon-heur d'autrui  
Nourrit de fiel & de melancolie.*

Cela ne les rendit pas plus peſantes : au contraire la maigreur eſtant inſeparable de l'envie, la charge n'en fut que moindre, & elles ſe trouverent en peu d'heures dans le Palais de leur ſœur. On les y receut ſi bien, que leur déplaiſir en augmenta de moitié. Pliſché ſ'entretenant avec elles, ne ſe ſouvint pas de la maniere dont elle leur avoit peint ſon mary la premiere fois ; & par un deſaut de memoire où tombent ordinairement ceux qui ne diſent pas la verité, elle le fit de moitié plus jeune, d'une beauté delicate, & non plus un Mars, mais un Adonis qui ne feroit que ſortir de page. Les ſœurs eſtonnées de ces contradictions ne ſceurent d'abord qu'en juger. Tantôt elles ſoupçonnoient leur ſœur de ſe railler d'elles, tantôt de leur déguiſer les deſauts de ſon mary. A la fin elles la

tournerent de tant de costez que la pauvre épouse avoïa la chose comme elle estoit. Ce fut aussitost de luy glisser leur venin ; mais d'une maniere que Psiché ne s'en püst appercevoir. Toute honneste femme, luy dirent elles, se doit contenter du mary que les Dieux luy ont donné, quel qu'il puisse estre, & ne pas penetrer plus avant qu'il ne plaist à ce mary. Si c'estoit toute-fois un Monstre que vous eussiez épousé, nous vous plaindriens ; d'autant plus que vous pouvez en devenir grosse ; & quel déplaisir de mettre au jour des enfans que le jour n'éclaire qu'avec horreur, & qui vous font rougir vous & la nature ! Helas, dit la Belle avec un soupir, je n'avois pas encore fait de reflexion là-dessus. Ses sœurs luy ayant allegué de méchantes raisons pour ne s'en pas foucier, se separerent un peu d'elle afin de laisser agir leur venin. Quand elle fut seule, toutes ses craintes, tous ses soupçons luy revinrent dans la pensée. Ah mes sœurs, s'écria-t-elle, en quelle peine vous m'avez mise ! Les personnes riches souhaitent d'avoir des enfans : moy qui ne suis entourée que de pierreries, il faut que je fasse des vœux au contraire. C'est estre bien-malheureuse que de posseder tant de tresors & apprehender la fecondité. Elle demeura quelque temps comme enfevelie dans cette pensée, puis recommença avec plus de vehemence qu'auparavant. Quoy Psiché peuplera de monstres tout l'Vnivers ! Psiché à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'amours & de graces ! non, non, je mourray plutôt que de m'exposer davantage à un tel hazard. En arrive ce qui pourra, je veux m'é-

claircir, & si je trouve que mon mary soit tel que je l'apprehende, il peut bien se pourvoir de femme; je ne voudrois pas l'estre un seul moment du plus riche monstre de la nature. Nos deux furies, qui ne s'estoient pas tant éloignées qu'elles ne pussent voir l'effet du poison, entendirent plus d'à demy ces paroles, & se rapprocherent. Psiché leur declara naïvement la résolution qu'elle avoit prise. Pour fortifier ce sentiment les deux sœurs le combattirent, & non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curiosité & l'inquietude. Elles se parloient à l'oreille, haussioient les épaules, jettoient des regards de pitié sur leur sœur. La pauvre épouse ne put résister à tout cela. Elle les pressa à la fin d'une telle sorte, qu'après un nombre infiny de precautions, elles luy dirent tout bas. Nous voulons bien vous avertir que nous avons veu sur le point du jour un dragon dans l'air. Il voloit avec assez de peine, appuyé sur le Zephire qui voloit aussi à costé de luy. Le Zephire l'a soustenu jusqu'à l'entrée d'une caverne effroyable. Là le Dragon l'a congédié & s'est estendu sur le sable. Comme nous n'estions pas loin, nous l'avons veu se repaître de toutes sortes d'insectes (vous sçavez que les avenues de ce Palais en fourmillent) après ce repas & un sifflement, il s'est traîné sur le ventre dans la caverne. Nous qui estions étonnées & toutes tremblantes nous nous sommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pû, & avons fait le tour du rocher de peur que le Dragon

ne nous entendist lors que nous vous appellerions. Nous vous avons même appelée moins haut que nous n'avions fait à la précédente visite. Aux premiers accens de notre voix une douce haleine est venue nous enlever, sans que le Zephire ait paru. C'étoit mensonge que tout cela; cependant Pliché y ajouta foy : les personnes qui sont en peine croient volontiers ce qu'elles appréhendent. De ce moment là notre Heroïne cessa de goûter sa beatitude; & n'eut en l'esprit qu'un Dragon imaginaire dont la pensée ne la quitta point. C'étoit à son compte ce digne époux que les Dieux luy avoient donné, avec qui elle avoit eu des conversations si touchantes, passé des heures si agreables, goûté de si doux plaisirs. Elle ne trouvoit plus estrange qu'il appréhendast d'estre veu, c'étoit judicieusement fait à luy. Il y avoit pourtant des momens où notre Heroïne doutoit. Les paroles de l'Oracle ne luy sembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voicy comme elle accordoit l'un & l'autre. Mon mary est un Demon ou bien un Magicien qui se fait tantost Dragon, tantost loup, tantost empoisonneur & incendiaire, mais toujours Monstre. Il me fascine les yeux, & me fait accroire que je suis dans un Palais, servie par des Nymphes, environnée de magnificence, que j'entends des musiques, que je voy des Comedies; & tout cela songe : il n'y a rien de réel sinon que je couche aux costez d'un Monstre ou de quelque Magicien; l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Le desespoir de Pliché passa si avant que ses sœurs eurent tout sujet d'en estre contentes; ce que ces miserables femmes se gar-



derent bien de témoigner. Au contraire elles firent les affligées : elles prirent mesme à tâche de consoler leur cadete, c'est à dire de l'attrister encor davantage, & luy faire voir que puisqu'elle avoit besoin qu'on la consolast, elle estoit veritablement malheureuse. Nostre Heroïne ingenieuse à se tourmenter fit ce qu'elle pût pour les satisfaire. Mille pensées luy vinrent en l'esprit, & autant de resolutions differentes, dont la moins funeste estoit d'avancer ses jours sans essayer de voir son mary. Je m'en iray, disoit-elle, parmy les Morts, avec cette satisfaction que de m'estre fait violence pour luy complaire. La curiosité fut toutefois la plus forte, outre le dépit d'avoir servy aux plaisirs d'un Monstre. Comment se monstrier après cela ! Il falloit fortir du monde : mais il en falloit fortir par une voye honorable ; c'estoit de tuer celuy qui se trouveroit avoir abusé de sa beauté, & se tuer elle-mesme après. Pfiché ne se pût rien imaginer de plus à propos ny de plus expedient. Elle en demeura donc là : il ne restoit plus que de trouver les moyens de l'executer : c'est où la difficulté consistoit. Car premierement, de voir son Mary, il ne se pouvoit : on emportoit les flambeaux dès qu'elle estoit dans le lit. De le tuer, encore moins : il n'y avoit en ce sejour bienheureux, ny poison, ny poignard, ny autre instrument de vengeance & de desespoir. Nos envieuses y pourveurent ; & promirent à la pauvre épouse de luy apporter au plûtoſt une lampe & un poignard : elle cacheroit l'un & l'autre jusqu'à

l'heure que le sommeil se rendoit maître de ce Palais, & tenoit charmez le Monstre & les Nymphes; car c'estoit un des plaisirs de ce beau séjour que de bien dormir. Dans ce dessein les deux sœurs partirent. Pendant leur absence Psiché eut grand soin de s'affliger, & encore plus grand soin de dissimuler son affliction. Tous les artifices dont les femmes ont coutume de se servir quand elles veulent tromper leurs maris, furent employez par la Belle : ce n'estoient qu'embrassemens & caresses, complaisances perpetuelles, protestations & sermens de ne point aller contre le vouloir de son cher époux : on n'y omit rien; non seulement envers le mary, mais envers les Nymphes. Les plus clairvoyantes y furent trompées. Que si elle se trouvoit seule, l'inquietude la reprenoit. Tantost elle avoit peine à s'imaginer qu'un mary qu'à toutes sortes de marques elle avoit sujet de croire jeune & bien fait, qui avoit la peau & l'humeur si douces, le ton de voix si agreable, la conversation si charmante; qu'un mary qui aimoit sa femme & qui la traitoit comme une maistresse; qu'un mary, dis-je, qui estoit servy par des Nymphes, & qui traïsnoit à sa suite tous les plaisirs, fust quelque Magicien ou quelque Dragon. Ce que la Belle avoit trouvé si delicieux au toucher, & si digne de ses baisers, estoit donc la peau d'un serpent! jamais femme s'estoit-elle trompée de la sorte? d'autresfois elle se remettoit en memoire la pompe funebre qui avoit servi de ceremonie à son mariage, les horribles hostes de ce rocher, sur tout le Dragon qu'avoient veu ses sœurs, & qui estant

soutenu par le Zephire, ne pouvoit estre autre que son mary. Cette derniere pensée l'emportoit toujours sur les autres ; soit par une fatalité particuliere, soit à cause que c'estoit la pire, & que nostre esprit va naturellement là. Au bout de cinq ou six jours les deux sœurs revinrent. Elles s'estoient abandonnées dans les airs comme si elles eussent voulu se laisser tomber. Vn soufle agreable les avoit incontinent enlevées, & portées au sommet du roc. Pîché leur demanda dès l'abord où estoient la lampe & le poignard.

*Les voicy, dit ce couple, & nous vous assurons  
De la clarté que fait la lampe.  
Pour le poignard, il est des bons,  
Bien afilé, de bonne trempe.  
Comme nous vous aymons, & ne negligions rien  
Quand il s'agit de vostre bien,  
Nous avons eu le soin d'empoisonner la lame :  
Tenez-vous seure de ses coups :  
C'est fait du Monstre vostre époux,  
Pour peu que ce poignard l'entame.  
A ces mots un trait de pitié  
Toucha le cœur de nostre Belle.  
Le vous rends grace, leur dit-elle,  
De tant de marques d'amitié.*

Pîché leur dit ces paroles assez froidement, ce qui leur fit craindre qu'elle n'eust changé d'avis : mais elles reconnurent bien-tôt que l'esprit de leur cadete estoit

toujours dans la même affiete, & que ce sentiment de pitié dont elle n'avoit pas esté la maîtresse estoit ordinaire à ceux qui sont sur le point de faire du mal à quelqu'un. Quand nos deux furies eurent mis leur sœur en train de se perdre, elles la quitterent, & ne firent pas long séjour aux environs de cette montagne. Le Mary vint sur le soir, avec une melancolie extraordinaire, & qui luy devoit estre un pressentiment de ce qui se preparoit contre luy : mais les caresses de sa femme le rassurerent. Il se coucha donc ; & s'abandonna au sommeil aussi-tôt qu'il fut couché. Voila Psiché bien embarrassée : comme on ne connoît l'importance d'une action que quand on est près de l'exécuter, elle envisagea la sienne dans ce moment-là avec ses suites les plus fâcheuses, & se trouva combattue de je ne sçay combien de passions aussi contraires que violentes. L'apprehension, le dépit, la pitié, la colere, & le desespoir, la curiosité principalement ; tout ce qui porte à commettre quelque forfait, & tout ce qui en détourne, s'empara du cœur de nostre Heroïne, & en fit la Scene de cent agitations différentes. Chaque passion le tiroit à foy. Il falut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité que la Belle se declara : car pour la colere, il luy fut impossible de l'écouter, quand elle songea qu'elle alloit tuer son mary. On n'en vient jamais à une telle extremité sans de grands scrupules, & sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se separe, qu'on proteste de se hayr, il reste toujours un

levain d'amour entre deux personnes qui ont été unies si étroitement. Ces difficultez arresterent la pauvre épouse quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, se leva sans bruit, prit le poignard & la lampe qu'elle avoit cachez, s'en alla le plus doucement qu'il luy fut possible vers l'endroit du lit où le Monstre s'estoit couché, avançant un pied, puis un autre, & prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eust marché sur des pointes de diamans. Elle retenoit jusqu'à son haleine, & craignoit presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en falut peu qu'elle ne priast son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

*A pas tremblans & suspendus  
Elle arrive enfin où repose  
Son époux aux bras étendus,  
Epoux plus beau qu'aucune chose :  
C'estoit aussi l'amour : son teint par sa fraîcheur,  
Par son éclat, par sa blancheur,  
Rendoit le lys jaloux, faisoit honte à la rose.  
Avant que de parler du teint,  
Je devois vous avoir dépeint,  
Pour aller par ordre en l'affaire,  
La posture du Dieu. Son col estoit panché.  
C'est ainsi que le Somme en sa Grotte est couché ;  
Ce qu'il ne falloit pas vous taire.  
Ses bras à demy nus étaloient des appas,  
Non d'un Hercule, ou d'un Atlas.  
D'un Pan, d'un Sylvain, ou d'un Faune,*

*Ny mesme ceux d'une Amazone ;  
Mais ceux d'une Venus à l'âge de vingt ans.  
Ses cheveux épars & flotans,  
Et que les mains de la Nature  
Avoient frisez à l'avanture,  
Celles de Flore parfumez,  
Cachotent quelques attrails dignes d'estre estimez :  
Mais Psiché n'en estoit qu'à prendre plus facile,  
Car pour un qu'ils cachotent elle en soupçonnoit mille.  
Leurs anneaux, leurs boucles, leurs næux,  
Tour à tour de Psiché receurent tous des vœux :  
Chacun eut à part son hommage.  
Une chose nuisit pourtant à ces cheveux :  
Ce fut la beauté du visage.  
Que vous en diray-je ? & comment  
En parler assez dignement ?  
Suppleez à mon impuissance ;  
Je ne vous aurois d'aujourd'huy  
Dépeint les beautez de celui  
Qui des beautez a l'intendance.  
Que dirois je des traits où les Ris sont logez ?  
De ceux que les Amours ont entre eux partagez :  
Des yeux aux brillantes merveilles,  
Qui sont les portes du desir ?  
Et sur tout des levres vermeilles,  
Qui sont les sources du plaisir ?*

Psiché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dès l'abord elle jugea bien que c'estoit l'Amour ;

car quel autre Dieu luy auroit paru si agreable ? Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire ; ce qu'une personne faite à plaire peut causer aux yeux de volupté, & de ravissement à l'esprit, Cupidon en ce moment-là le fit sentir à nostre Heroïne. Il dormoit à la maniere d'un Dieu, c'est à dire profondément, panché nonchalamment sur un oreiller, un bras sur sa tete, l'autre bras tombant sur les bords du lit, couvert à demy d'un voile de gaze, ainsi que sa mere en use, & les Nymphes aussi, & quelquesfois les Bergeres. La joye de Pliché fut grande ; si l'on doit appeller cela joye ce qui est proprement extase ; encore ce mot est-il foible, & n'exprime pas la moindre partie du plaisir que receut la Belle. Elle benit mille fois le défaut du sexe, se sceut tres-bon gré d'estre curieuse, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on luy avoit faites & à ses fermens. Il n'y avoit pas d'apparence selon son sens qu'il en deust arriver de mal ; au contraire cela estoit bien, & justifioit les caresses que jusques là elle avoit cru faire à un Monstre. La pauvre femme se repentoit de ne luy en avoir pas fait davantage : elle estoit honteuse de son peu d'amour, toute preste de reparer cette faute si son mary le souhaitoit, quand mesme il ne le souhaiteroit pas. Ce ne fut pas à elle peu de retenuë de ne point jetter & lampe & poignard pour s'abandonner à son transport. Veritablement le poignard luy tomba des mains, mais la lampe non, elle en avoit trop affaire, & n'avoit pas encore veu

tout ce qu'il y avoit à voir. Vne telle commodité ne se rencontroit pas tous les jours : il s'en falloit donc fervir. C'est ce qu'elle fit, sollicitée de faire cesser son plaisir par son plaisir mesme : tantost la bouche de son mary luy demandoit un baiser, & tantost ses yeux ; mais la crainte de l'éveiller l'arrestoit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, se passoit la main sur les yeux, craignant que ce ne fust songe & illusion ; puis recommençoit à considerer son mary. Dieux immortels, dit-elle en soy-mesme, est-ce ainsi que sont faits les Monstres ? comment donc est fait ce que l'on appelle Amour ? Que tu es heureuse Psiché ! Ah divin époux, pourquoy m'as tu refusé si longtemps la connoissance de ce bon-heur ? craignois tu que je n'en mourusse de joye ? estoit-ce pour plaire à ta mere, ou à quelqu'une de tes maistresses ? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mary. Quoy je t'ay voulu tuer ! quoy cette pensée m'est venue ! O Dieux, je fremis d'horreur à ce souvenir. Suffisoit-il pas cruelle Psiché d'exercer ta rage contre toy seule ? l'Univers n'y eust rien perdu : & sans ton époux que deviendrait-il ? folle que je suis, mon mary est immortel : il n'a pas tenu à moy qu'il ne le fust point. Après ces reflexions il luy prit envie de regarder de plus près celuy qu'elle n'avoit déjà que trop veu. Elle pancha quelque peu l'instrument fatal qui l'avoit jusques là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le Dieu. Il vid la pauvre



Pfiché qui toute confuse tenoit sa lampe ; & ce qui fut de plus malheureux il vid aussi le poignard tombé près de luy. Dispensez moy de vous raconter le reste : vous seriez touchez de trop de pitié au recit que je vous ferois.

*Là finit de Pfiché le bonheur & la gloire :*

*Et là vostre plaisir pourroit cesser aussi.*

*Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire*

*Qui se termine ainsi.*

Ne laissez pas de continuer, dit Acante, puisque vous nous l'avez promis : peut-estre aurez vous mieux réussi que vous ne croyez. Quand cela seroit, reprit Poliphile, quelle satisfaction aurez vous ? vous verrez souffrir une Belle, & en pleurerez, pour peu que j'y contribué. Et bien, repartit Acante, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous : les Heros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empesche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes qui ne sont pas moindres que ceux du rire. Je tiens même qu'ils sont plus grands : & crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si tendre & si émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers. Et moy, dit Gelaste, que deviendray-je ? Dieu m'a fait la grace de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Poliphile les consulteroit, & qu'il ne feroit pas tant le pathetique, la chose n'en iroit que mieux, veu la maniere d'écrire qu'il a choisie. Le sen-

timent de Gelaste fut approuvé. Et Ariste qui s'estoit teu jusques là, dit en se tournant vers Poliphile : Je voudrois que vous me pûssiez attendrir le cœur par le recit des aventures de vostre Belle ; je luy donneroïs volontiers des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celuy des mouvemens du discours qui me plaist le plus : je le prefere de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il est bon de s'accommoder à son sujet ; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son genie. C'est pourquoy suivez le conseil que vous a donné Gelaste. Il faut bien que je le suive, continua Poliphile : comment ferois-je autrement ? J'ay déjà meslé malgré moy de la gayeté parmy les endroits les plus serieux de cette histoire ; je ne vous assure pas que tantost je n'en melle aussi parmy les plus tristes. C'est un defect dont je ne me sçaurois corriger, quelque peine que j'y apporte. Defect pour defect, dit Gelaste, j'ayme beaucoup mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer, que si l'on me faisoit pleurer lors que je dois rire. C'est pourquoy encore une fois continuez comme vous avez commencé. Laissons-luy reprendre haleine auparavant, dit Acante, le grand chaud estant passé, rien ne nous empesche de sortir d'icy, & de voir en nous promenant les endroits les plus agreables de ce jardin. Bien que nous les ayons veus plusieurs fois je ne laisse pas d'en estre touché ; & crois qu'Ariste & Poliphile le font aussi. Quant à Gelaste, il aymeroit mieux employer son temps autour de quelque Psiché, que de converser

avec des arbres & des fontaines. On pourra tantost le fatisfaire : nous nous affeoirons sur l'herbe menuë pour écouter Poliphile, & plaindrons les peines & les infortunes de son Heroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la presence de ces objets nous remplira l'ame d'une douce melancholie. Quand le Soleil nous verra pleurer, ce ne fera pas un grand mal : il en void bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre. Acante fut creu, & on se leva. Au sortir de cet endroit ils firent cinq ou six pas sans rien dire. Gelaste ennuyé de ce long silence l'interrompit, & fronçant un peu son sourcil ; Je vous ay, dit-il, tantost laissé mettre le plaisir du rire après celui de pleurer ; trouverez-vous bon que je vous guerisse de cette erreur ? Vous sçavez que le rire est amy de l'homme. & le mien particulier ; m'avez-vous creu capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde ? Helas non, repartit Acante, car quand il n'y auroit que le plaisir de contredire, vous le trouvez assez grand, pour nous engager en une tres-longue & tres-opiniastre dispute. Ces paroles à quoy Gelaste ne s'attendoit point, & qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il en revint aussitost. Vous croyez, dit-il, vous sauver par là, c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, & qui connoissent leur foible, de chercher des fuites ; mais évitez tant que vous voudrez le combat, si faut-il que vous m'avouiez que vostre proposition est absurde, & qu'il

vaut mieux rire que pleurer. A le prendre en general comme vous faites, poursuivit Ariste, cela est vray; mais vous falsifiez nostre texte. Nous vous disons seulement que la pitié est celuy des mouvemens du discours que nous tenons le plus noble; le plus excellent si vous voulez; je passe encore outre, & le maintiens le plus agreable : voyez la hardiesse de ce paradoxe ! O Dieux immortels, s'écria Gelaſte, y a-t-il des gens assez fous au monde pour souteſtenir une opinion si extravagante ? Je ne dis pas que Sophocle & Euripide ne me divertissent davantage que quantité de faiseurs de Comedies : mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drosle comme Phormion, pour aller pleurer avec la famille du Roy Priam ? Ouy encore un coup, je le quitteray, dit Ariste. Et vous aymerez mieux, ajouta Gelaſte, écouter Sylvandre faisant des plaintes, que d'entendre Hilas entretenant agreablement ses maistresses ? C'est un autre point, poursuivit Ariste; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondray là dessus. Sylvandre après tout pourroit faire de telles plaintes, que vous les prefereriez vous mesme aux bons mots d'Hilas. Aux bons mots d'Hilas ? repartit Gelaſte ; pensez-vous bien à ce que vous dites ? ſçavez-vous quel homme c'est que l'Hilas de qui nous parlons ? C'est le veritable Heros d'Aſtrée : c'est un homme plus necessaire dans le Roman qu'une douzaine de Celadons. Avec cela, dit Ariste, s'il y en avoit

deux ils vous ennuyeroient, & les autres en quelque nombre qu'ils soient ne vous ennuyent point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un & l'autre pour nostre avis, sans en apporter d'autre fondement que nostre avis mesme. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ny de découvrir qui a tort ou qui a raison. Cela me fait souvenir, dit Acante, de certaines gens dont les disputes se passent entieres à nier & à soutenir & point d'autre preuve. Vous en allez avoir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre forte. C'est à quoy il faut remedier, dit Ariste : cette matiere en vaut bien la peine, & nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'estre examinées. Mais comme elles meriteroient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, & qu'après nous reduisons la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Poliphile, afin de ne pas sortir entierement du sujet pour lequel nous nous rencontrons icy. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gelaste est l'agresseur, il seroit juste que ce fust luy. Neanmoins je commenceray s'il le veut. Non, non, dit Gelaste, je ne veux point qu'on m'accorde de privilege. Vous n'etes pas assez fort pour donner de l'avantage à vostre ennemy. Je vous soustiens donc que les choses estant égales, la plus saine partie du monde préférera toujourns la Comedie à la Tragedie. Que dis-je, la plus saine partie du monde? mais tout le monde. Je vous demande où le goust universel d'aujourd'huy se porte. La Cour, les Dames, les Cavaliers,

les sçavans, le peuple, tout demande la Comedie, point de plaisir que la Comedie. Aussi voyons nous qu'on se sert indifferemment de ce mot de Comedie pour qualifier tous les divertiffemens du Theatre : on n'a jamais dit les Tragediens, ny, Allons à la Tragedie. Vous en sçavez mieux que moy la veritable raison, dit Ariste, & que cela vient du mot de bourgade en grec. Comme cette erudition feroit longue, & qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part, & m'arresteray seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de Comedie est pris abusivement pour toutes les especes du Dramatique, la Comedie est preferable à la Tragedie : n'est-ce pas là bien conclure ? Cela fait voir seulement que la Comedie est plus commune ; & parce qu'elle est plus commune, je pourrois dire qu'elle touche moins les esprits. Voila bien conclure à vostre tour, repliqua Gelaste : le diamant est plus commun que certaines pierres ; donc le diamant touche moins les yeux. Hé mon amy, ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire ? on peut se laisser du jeu, de la bonne chere, des Dames ; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit ; Il y a huit jours entiers que nous rions, je vous prie pleurons aujourd'huy ? Vous sortez toujours, dit Ariste, de nostre these ; & apportez des raisons si triviales que j'en ay honte pour vous. Voyez un peu l'homme difficile, reprit Gelaste : & vrayment puisque vous voulez que je discoure de la Comedie & du rire en Philosophe Platonicien, j'y consens ; faites-moy

feulement la grace de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas, est toujours celui qui convient le mieux à notre nature ; car s'est s'unir à soy-mesme que de le goûter. Or y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire ? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison. Il luy est mesme particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie, & en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. Je vous défie, tout sensible que vous estes, de jeter des larmes aussi grosses que celles d'un Cerf qui est aux abois, ou du cheval de ce pauvre Prince dont on void la pompe funebre dans l'onzième de l'Eneide. Tombez d'accord de ces veritez, je vous laisseray après pleurer tant qu'il vous plaira : Vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, & moy je riray avec tous les hommes. La conclusion de Gelaste fit rire ses trois amis, Aristote comme les autres ; après quoy celui-cy dit. Je vous nie vos deux propositions, aussi bien la seconde que la premiere. Quelque opinion qu'ait eue l'école jusqu'à present, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au reste des animaux. Il faudroit entendre la langue de ces derniers pour connoistre qu'ils ne rient point. Je les tiens sujets à toutes nos passions : il n'y a pour ce point-là de difference entre nous & eux que du plus au moins, & en la maniere de s'exprimer. Quant à vostre premiere proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels, & que nous avons le plus à commandement,

que ce n'est pas même un plaisir de posséder une chose tres-commune. Delà vient que dans Platon l'Amour est fils de la pauvreté, voulant dire que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, & dont nous sommes necessiteux. Ainsi le rire qui nous est à ce que vous dites si familier, sera dans la Scene le plaisir des laquais & du menu peuple, le pleurer celui des honnestes gens. Vous poussez la chose un peu trop loin. dit Acante, je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnestes gens. Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gelaste de sa monnoye. Vous sçavez combien nous avons ry en lisant Terence, & combien je ris en voyant les Italiens : je laisse à la porte ma raison & mon argent, & je ris après tout mon soul. Mais que les belles Tragedies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique; Gelaste ne le niera pas luy-mesme s'il y veut faire reflexion. Il faudroit, repartit froidement Gelaste, condamner à une tres-grosse amande ceux qui font ces Tragedies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjouir, & vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, & cet autre auprès d'un autre, & tous ensemble avec la Comedienne qui represente Andromaque, & la Comedienne avec le Poëte : c'est une chaisne de gens qui pleurent, comme dit vostre Platon. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjouir ? Ne dites point qu'ils y vont pour se réjouir, reprit Ariste; dites qu'ils y vont pour se diver-



tir. Or je vous soustiens avec le mesme Platon qu'il n'y a divertissement égal à la Tragedie, ny qui meine plus les esprits où il plaist au Poète. Le mot dont se fert Platon, fait que je me figure le mesme poète se rendant maistre de tout un peuple, & faisant aller les ames comme des troupeaux, & comme s'il avoit en ses mains la baguette du dieu Mercure. Je vous soustiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent; c'est à dire qu'ils nous attachent l'esprit. Ils peuvent attacher le vostre agreablement, poursuit Gelaste, mais non pas le mien. En verité je vous trouve de mauvais goust. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit; que ce soit avec des charmes agreables ou non, avec les serpens de Thesiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la Tragedie pour une espece d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la Comedie n'en fust un aussi? Ces deux choses estant égales, ferez-vous si fou que de préférer la premiere à l'autre? Mais vous mesme, reprit Ariste, osez vous mettre en comparaïson le plaisir du Rire avec la Pitié? la pitié qui est un ravissement, une extase? Et comment ne le feroit-elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont au sentiment d'Homere (non pas tout à fait au mien) si les larmes, dis-je, sont au sentiment de ce divin Poète, une espece de volupté? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille & Priam, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfans, il dit qu'ils se faoulent de ce plaisir, il les fait jouïr du pleurer

comme si c'estoit quelque chose de délicieux. Le Ciel vous veuille envoyer beaucoup de joüissances pareilles, reprit Gelaste, je n'en feray nullement jaloux. Ces extases de la pitié n'accroissent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moy quelque chose de plus vif & de plus sensible : Enfin le rire me rit davantage. Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la cour de Cytherée, vous y trouverez des Ris, & jamais de pleurs. Nous voicy déjà retombez, dit Ariste, dans ces raisons qui n'ont aucune solidité : vous estes le plus frivole défenseur de la Comedie que j'aye veu depuis bien long-temps. Et nous voicy retombez dans le Platonisme, repliqua Gelaste : demeurons-y donc, puisque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer, & veux vous convaincre par ce mesme endroit d'Homere dont vous avez fait vostre capital. Quand Achille a pleuré son saoul (par parenthese je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage; tout ce que font les Heros ils le font dans le suprême degré de perfection.) Lors qu'Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam; Vieillard tu es miserable : telle est la condition des mortels; ils passent leur vie dans les pleurs. Les Dieux seuls sont exempts de mal, & vivent la haut à leur aise, sans rien souffrir. Que répondrez-vous à cela? Je répondray, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs, mais quand ils pleurent des douleurs d'autrui ce sont proprement des

Dieux. Les Dieux ne pleurent ny d'une façon ny d'une autre, reprit Gelaste : pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi, Homere dit en un autre endroit, que quand les Bienheureux immortels virent Vulcain qui boitoit dans leur maison, il leur prit un Rire inextinguible. Par ce mot d'inextinguible vous voyez qu'on ne peut trop rire ny trop long-temps; par celui de Bienheureux que la beatitude consiste au Rire. Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homere a failli, & ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisiéme de la Republique. Il le blâme de donner aux Dieux un rire démesuré & qui feroit mesme indigne de personnes tant soit peu considerables. Pourquoi voulez-vous qu'Homere ait plutôt failli que Platon ? repliqua Gelaste. Mais laissons les autoritez & n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la Comedie & la Tragedie. Il arrive assez souvent que cette dernière ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport à nous mesmes, & en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver; l'Amour propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soy. Or comme la Tragedie ne nous represente que des aventures extraordinaires, & qui vray-semblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, & nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le Poëte ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, & ne nous mettions en la

place de quelque Roy. Alors, j'avouë que la Tragedie nous touche; mais de crainte, mais de colere, mais de mouvemens funestes qui nous renvoient au logis, pleins des choses que nous avons veuës, & incapables de tout plaisir. La Comedie n'employant que des aventures ordinaires, & qui peuvent nous arriver, nous touche toujours; plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La Tragedie nous attache si vous voulez; mais la Comedie nous amuse agreablement, & meine les ames aux champs Elifées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infailible de ce que j'avance, prenez garde que pour effacer les impressions que la Tragedie avoit faites en nous, on luy fait souvent succeder un divertissement comique; mais de celui-cy à l'autre il n'y a point de retour : ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoy il n'y a plus rien, c'est la Comedie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content & de belle humeur : quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin & remply de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes & les Oedipes, tristes fantômes qu'a évoquez le Poëte Magicien dont vous nous avez parlé tantost. Encore serions-nous heureux s'ils excitoient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paroître : cela vaut mieux que de s'ennuyer : mais où sont les habiles Poëtes qui nous dépeignent ces choses au vif ? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle ;

je dis seulement qu'il n'y en a guere. La difficulté n'est pas si grande dans le Comique ; il est plus assuré de nous toucher en ce que ses incidens sont d'une telle nature, que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément. Certe fois là, dit Aristote, voila des raisons solides & qui meritent qu'on y réponde ; il faut y tâcher. Le même ennuy qui nous fait languir pendant une Tragedie, où nous ne trouvons que de mediocres beautez, est commun à la Comedie, & à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux Vers : Je vous le prouverois aisément si c'estoit la question ; mais ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, & la Tragedie, à ce que vous dites vous-même, devant l'estre souverainement, nous ne devons considerer la Comedie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la Tragedie à la Comedie ; & de celle-cy à l'autre, jamais. Je vous le confesse, mais je ne tombe pas d'accord de vos consequences, ny de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure, est que dans la Tragedie nous faisons une grande contention d'ame ; ainsi on nous represente en suite quelque chose qui délasse nostre cœur & nous remet en l'estat où nous estions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par vostre propre raisonnement vous voyez déjà que la Comedie touche beaucoup moins que la Tragedie ; il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agreable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que

la memoire ne m'en échape, je vous diray qu'il s'en faut bien que la Tragedie nous renvoye chagrins & mal satisfaits, la Comedie tout à fait contens & de belle humeur : car, si nous apportons à la Tragedie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, & nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nostres. La Comedie au contraire nous faisant laisser nostre melancholie à la porte, nous la rend lors que nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, & que nous ne sçaurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement niez-vous qu'elle soit plus noble que le Rire ? Il y a si long temps que nous disputons, repartit Gelaste, que je ne vous veux plus rien nier. Et moy je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste : je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agreable de tous. Vostre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-cy encore plus que vous ne faites : quant à l'autre, c'est un plaisir, & tres-grand plaisir. En voicy quelques raisons necessaires & qui vous prouveront par consequent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable & genereux, une tendresse de cœur dont tout le monde se sçait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur & impenetrable à ses traits ? Or qu'on ne fasse les choses louables avec un tres grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction interieure des

gens de bien ; je m'en rapporte à vous-même, & vous demande si c'est une chose louable que de rire. Affeurement ce n'en est pas une, non plus que de boire & de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que nostre interest. Voila donc déjà un plaisir qui se rencontre en la Tragedie, & qui ne se rencontre pas en la Comedie. Je vous en puis alleguer beaucoup d'autres. Le principal à mon sens, c'est que nous nous mettons au dessus des Roys par la pitié que nous avons d'eux ; & devenons Dieux à leur égard ; contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs mal-heurs ; ny plus ny moins que les Dieux considerent de l'Olympe les miserables mortels. La Tragedie a encore cela au dessus de la Comedie, que le Stile dont elle se sert, est sublime ; & les beautés du sublime, si nous en croyons Longin & la verité, sont bien plus grandes & ont tout un autre effet que celles du mediocre. Elles enlèvent l'ame, & se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques tout beaux qu'ils sont, n'ont ny la douceur de ce charme ny sa puissance. Il est de cecy comme d'une Beauté excellente & d'une autre qui a des graces : celle cy plaît, mais l'autre ravit. Voila proprement la difference que l'on doit mettre entre la Pitié & le Rire. Je vous apporterois plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'estoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Poliphile ; c'est luy cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence & d'attention, comme vous voyez. Je

veux bien ne pas repliquer, dit Gelaste, & avoir cette complaisance pour luy : mais ce sera à condition que vous ne pretendrez pas m'avoir convaincu ; sinon, continuons la dispute. Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit Poliphile, mais vous en ferez peut estre à Acante, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin. Acante ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutesfois à l'honnesteté de Poliphile ; mais en mesme temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrestèrent long temps à l'endroit qu'on appelle le fer à cheval, ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautez toutes differentes qu'on découvre du haut des rampes.

*Là dans des chars dorez le Prince avec sa Cour  
Va gouster la fraischeur sur le déclin du jour.  
L'un & l'autre Soleil unique en son espece  
Estale aux regardans sa pompe & sa richesse.  
Phæbus brille à l'envy du Monarque François.  
On ne sçait bien souvent à qui donner sa voix.  
Tous deux sont pleins d'éclat & rayonnans de gloire.  
Ah, si j'estois aydé des filles de Memoire !  
De quels traits j'ornerois cette comparaison !  
Versailles ce seroit le Palais d'Apollon :  
Les Belles de la Cour passeroient pour les Heures.  
Mais peignons seulement ces charmantes demeures.  
En face d'un parterre au Palais opposé  
Est un Amphitheatre en rampes divisé.*



*La descente en est douce, & presque imperceptible.  
Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.  
D'arbriffeaux toujours verds les bords en sont ornez.  
Le Myrte par qui sont les Amans couronnez,  
Y range son feuillage en Globe, en Pyramide;  
Tel jadis le tailloient les Ministres d'Armide.  
Au haut de chaque rampe un Sphinx aux larges flancs  
Se laisse entortiller de fleurs par des enfans.  
Il se joue avec eux, leur rit à sa maniere,  
Et ne se souvient plus de son humeur si fiere.  
Au bas de ce degré Latone & ses gemeaux  
De gens durs & grossiers font de vils animaux,  
Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent.  
Déjà les doigts de l'un en nageoires s'étendent.  
L'autre en le regardant est metamorphosé.  
De l'insecte & de l'homme un autre est composé.  
Son épouse le plaint d'une voix de grenouille;  
Le corps est femme encor. Tel luy mesme se mouille,  
Se lave, & plus il croit effacer tous ces traits,  
Plus l'onde contribue à les rendre parfaits.  
La Scene est un bassin d'une vaste étendue.  
Sur les bords cette engeance infecte devenuë  
Tasche de lancer l'eau contre les deitez.  
A l'entour de ce lieu pour comble de beautez  
Vne troupe immobile & sans pieds se repose,  
Nymphes, Heros, & Dieux de la metamorphose,  
Termes de qui le sort sembleroit ennuyeux  
S'ils n'estoient enchantez par l'aspect de ces lieux.  
Deux parterres ensuite entretiennent la veuë.*

Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre & menuë.  
Tous deux ont un bassin qui lance ses trefors,  
Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.  
L'onde sort du gosier de differens reptiles.  
Là fissent les lézards germaines des crocodiles :  
Et là mainte tortuë apportant sa maison  
Allonge en vain le col pour sortir de prison.  
Enfin par une allée aussi large que belle  
On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.  
L'une est un rond à pans, l'autre est un long canal,  
Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal.  
Au milieu du premier Phæbus sortant de l'onde  
A quitté de Thetis la demeure profonde.  
En rayons infinis l'eau sort de son flambeau.  
On voit presque en vapeur se refondre cette eau.  
Telle la chaux exhale une blanche fumée.  
D'atomes de cristal une nuë est formée :  
Et lors que le Soleil se trouve vis à vis,  
Son éclat l'enrichit des couleurs de l'Iris.  
Les coursiers de ce Dieu commençans leur carrière  
A peine ont hors de l'eau la croupe toute entière :  
Cependant on les voit impatiens du frein.  
Ils forment la rosée en secouant leur crin.  
Phæbus quitte à regret ces humides demeures :  
Il se plaint à Thetis de la haste des heures.  
Elles poussent son char par leurs mains préparé,  
Et disent que le Somme en sa grotte est rentré.  
Cette figure à pans d'une place est suivie.  
Mainte allée en étoile à son centre aboutie

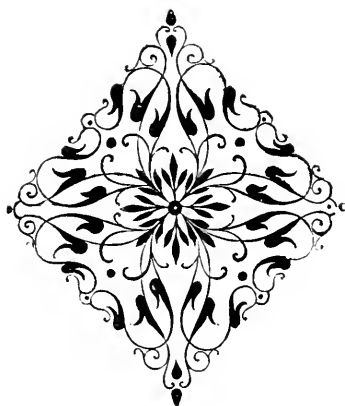
*Meine aux extremitéz de ce vaste pourpris.  
De tant d'objets divers les regards sont surpris.  
Par sentiers alignez l'œil va de part & d'autre :  
Tout chemin est allée aux Royaumes du NOSTRE.  
Muses, n'oublions pas à parler du canal.  
Cherchons des mots choisis pour peindre son cristal.  
Qu'il soit pur, transparent, que cette onde argentée  
Loge en son moite sein la blanche Galatée.  
Jamais on n'a trouvé ses rives sans Zephirs :  
Flore s'y rafraîchît au vent de leurs soupirs.  
Les Nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres  
S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.  
Les lieux que j'ay dépeints, le Canal, le Rondeau,  
Parterres d'un dessein agreable & nouveau,  
Amphitheatres, jets, tous au Palais répondent ;  
Sans que de tant d'objets les beautéz se confondent.  
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventez !  
On ne connoissoit point autresfois ces beautéz.  
Tous parcs estoient vergers du temps de nos Ancestres ;  
Tous vergers sont faits parcs : le sçavoir de ces maîtres  
Change en jardins royaux ceux des simples Bourgeois,  
Comme en jardins de Dieux il change ceux des Roys.  
Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore.  
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on cherira Flore,  
Les Nymphes des jardins loueront incessamment  
Cet art qui les sçavoit loger si richement.*

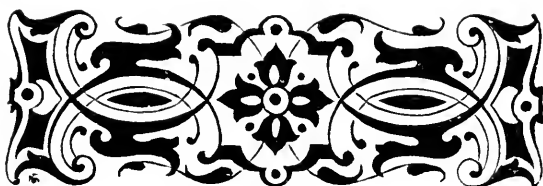
Poliphile & en suite ses trois amis prirent là dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'ame de ces

merveilles, & qui fait agir tant de mains sçavantes pour la satisfaction du Monarque. Je ne rapporteray point les louanges qu'on luy donna; elles furent grandes, & par consequent ne luy plairoient pas. Les qualitez sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidelité & son zele. On remarqua que c'est un genie qui s'applique à tout, & ne se relasche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la gloire de son maistre; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au dessous des ministres de sa puissance. Nos quatre amis étant convenus de toutes ces choses allerent en suite voir le Salon & la galerie qui sont demeurez debout après la Fête qui a esté tant vantée. On a jugé à propos de les conserver afin d'en bastir de plus durables sur le modele. Tout le monde a ouï parler des merveilles de cette Feste, des Palais devenus jardins & des jardins devenus Palais, de la soudaineté avec laquelle on a créé, s'il faut ainsi dire, ces choses, & qui rendra les enchantemens croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en l'Europe que la Renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élégance & d'exaëtitude; c'est pourquoy je ne m'arresteray point en cet endroit; je diray seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulette, dont cette galerie est ornée. Les feuillages qui la couvroient estant déjà secs & rompus en beaucoup d'endroits,

laissoient entrer assez de lumiere pour faire que Poliphile lût aisément. Il commença donc de cette sorte le recit des malheurs de son Heroïne.







## LIVRE SECOND.

---



LA criminelle Psiché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvoit jeter à genoux devant son mary : elle luy pouvoit conter comme la chose s'estoit passée : & si elle n'eust justifié entierement son dessein, elle en auroit du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs. En tout cas elle pouvoit demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les luy embrassant avec des marques de repentir, & les luy mouillant de ses larmes. Il y avoit outre cela un party à prendre ; c'estoit de relever le poignard par la pointe, & le presenter à son mary en luy découvrant son sein, & en l'invitant de percer un cœur qui s'estoit revolté contre luy. L'estonnement & sa conscience luy offerent l'usage de la parole & celui des sens. Elle

demeura immobile, & baissant les yeux elle attendit avec des tranfes mortelles fa destinée. Cupidon outré de colere ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile luy auroit fait dans un autre temps. Il jetta quelques regards foudroyans sur la malheureuse Psiché : puis sans luy faire seulement la grace de luy reprocher son crime, ce Dieu s'envola, & le Palais disparut. Plus de Nymphes, plus de Zephire : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demy morte, pâlre, tremblante, & tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura long temps les yeux attachez à terre sans se connoître, & sans prendre garde qu'elle estoit nuë. Ses habits de fille estoient à ses pieds ; elle avoit les yeux dessus, & ne les appercevoit pas. Cependant l'Amour estoit demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extremitez son épouse seroit reduite ; ne voulant pas qu'elle se portast à aucune violence contre sa vie : soit que le courroux du Dieu n'eust pas esteint tout à fait en luy la compassion ; soit qu'il reservast Psiché à de longues peines, & à quelque chose de plus cruel que de se tuer soy-mesme. Il la vid tomber évanouïe sur la roche dure , cela le toucha ; mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse. Psiché ne revint à soy de long temps apres. La premiere pensée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là considerant les abysses, leur profondeur, les pointes des rocs toutes prestes à la mettre en pieces ; & levant quelquesfois les yeux vers la lune qui l'éclairoit :



Sœur du Soleil, luy dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empêche pas de me regarder. Sois témoin du desespoir d'une malheureuse; & fay moy la grace de raconter à celuy que j'ay offensé, les circonstances de mon trépas; mais ne les racontes point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta course des misérables; dy-moy, y a en a-t-il un de qui l'infortune ne soit legere au prix de la mienne? Rochers élevez, qui serviez naguere de fondemens à un Palais dont j'estois maistresse, qui auroit dit que la nature vous eust formez pour me servir maintenant à vn ouvrage si different? A ces mots elle regarda encore le precipice; & en mesme temps la mort se monstra à elle sous la forme la plus affreuse. Plusieurs fois elle voulut s'élançer, plusieurs fois aussi un sentiment naturel l'en empêcha. Quelles sont, dit-elle, mes destinées! j'ay quelque beauté, je suis jeune; il n'y a qu'un moment que je possédois le plus agreable de tous les Dieux, & je vas mourir! je me vas moy mesme donner la mort! faut-il que l'Aurore ne se leve plus pour Psiché? quoy voila les derniers instans qui me sont donnez par les Parques: Encore si ma nourrice me fermoit les yeux: si je n'estois point privée de la sepulture. Ces irresolutions, & ces retours vers la vie qui sont la peine de ceux qui meurent, & dont les plus desesperez ne sont pas exempts, entretinrent un cruel combat dans le cœur de nostre Heroine. Douce lumiere, s'écria-t-elle, qu'il est difficile de te quitter! Helas! en quels lieux iray-je quand je me feray bannie moy-

mesme de ta presence? Charitables filles d'enfer, aydez-moy à rompre les nœuds qui m'attachent; venez, venez me representer ce que j'ay perdu. Alors elle se recueillit en elle mesme; & l'image de son malheur étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie, l'obligea de s'élancer avec tant de promptitude & de violence, que le Zephire qui l'observoit & qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du desespoir l'auroit amenée à ce point, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remede. Psiché n'estoit plus, s'il eust attendu encor un moment. Il la retira du goufre; & luy faisant prendre un autre chemin dans les airs que celui qu'elle avoit choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes, & l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve, dont la rive extraordinairement haute & fort escarpée pouvoit passer pour un precipice encor plus horrible que le premier. C'est l'ordinaire des malheureux d'interpreter toutes choses sinistrement. Psiché se mit en l'esprit que son époux outré de ressentiment ne l'avoit fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyast, ce genre de mort estant plus capable de le satisfaire que l'autre, parce qu'il estoit plus lent, & par consequent plus cruel. Peut estre mesme ne falloit-il pas qu'elle souillaist de son sang ces Rochers. Sçavoit-elle si son mary ne les avoit point destinez à un usage tout opposé? Ce pouvoit estre une retraite amoureuse où l'Infant de Cypre craignant sa mere logeoit secretement ses maistresses comme il y avoit logé son épouse: car le lieu estoit

écarté & inaccessible : ainfi elle auroit commis un facrilège fi elle avoit fait servir à fon defefpoir ce qui ne fervoit qu'aux plaisirs. Voilà comme raifonnoit la pauvre Pfiché, ingénieufe à fe procurer du mal ; mais bien éloignée de l'intention qu'avoit eüe l'Amour, à qui cet endroit où la belle fe trouvoit alors, estoit venu fortuitement dans l'esprit ; ou qui peut-estre l'avoit laissé à la discretion du Zephire. Il vouloit la faire souffrir ; tant s'en faut qu'il exigeast d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée il défendit au Zephire de la quitter, (pour quelque occasion que ce fust, quand mesme Flore luy auroit donné un rendez-vous) tant que cette premiere violence eust jetté son feu. Je me suis estonné cent-fois comme le Zephire n'en devint pas amoureux. Il est vray que Flore a bien du merite, puis de courir sur les pas d'un maistre, & d'un maistre comme l'Amour, c'eust esté à luy une perfidie trop grande, & mesme inutile. Ayant donc l'œil incessamment sur Pfiché, & luy voyant regarder le fleuve d'une maniere toute pitoyable, il se douta de quelque nouvelle pensée de defefpoir ; & pour n'estre pas surpris encore une fois, il en avertit aussi-tost le dieu de ce fleuve, qui de bonne fortune tenoit sa cour à deux pas de là, & qui avoit alors aupres de luy la meilleure partie de ses Nymphes. Ce Dieu estoit d'un temperament froid, & ne se soucioit pas beaucoup d'obliger la Belle ny son mary. Neantmoins la crainte qu'il eut que les poëtes ne le diffamassent, si la premiere beauré du monde, fille de Roy, & femme d'un Dieu, se noyoit chez luy, & ne

l'appellaient Frere du Stix, cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ses Nymphes qu'elles recueillissent Psiché, & qu'elles la portaient vers l'autre rive, qui estoit moins haute & plus agreable que celle-là, près de quelque habitation. Les Nymphes luy obéirent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où estoit la Belle, & se cachèrent sous le rivage. Psiché faisoit alors des réflexions sur son aventure, ne sçachant que conjecturer du dessein de son mary, ny à quelle mort se resoudre. A la fin tirant de son cœur un profond soupir : Et bien, dit-elle, je finiray ma vie dans les eaux : veuillent seulement les destins que ce supplice te soit agreable. Aussi tost elle se precipita dans le fleuve, bien estonnée de se voir incontinent entre les bras de Cimodocé & de la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuse rencontre du monde. Ces deux Nymphes ne faisoient presque que de la quitter : Car l'Amour en avoit choisi de toutes les fortes & dans tous les chœurs pour servir de filles d'honneur à nostre Heroïne pendant le temps bien-heureux où elle avoit part aux affections & à la fortune d'un Dieu. Cette rencontre qui devoit du moins luy apporter quelque consolation, ne luy apporta au contraire que du déplaisir. Comment se resoudre sans mourir à paroître ainsi malheureuse & abandonnée devant celles qui la servoient il n'y avoit pas plus d'une heure ? Telle est la folie de l'esprit humain ; les personnes nouvellement décheües de quelque estat florissant fuyent les gens qui les connoissent avec plus de

soin qu'elles n'évitent les estrangers, & preferent souvent la mort au service qu'on leur peut rendre. Nous supportons le malheur, & ne sçaurions supporter la honte. Je ne vous assureray pas si ce fleuve avoit des Tritons, & ne sçais pas bien si c'est la coustume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis asseurer, c'est qu'aucun Triton n'approcha de nostre Heroïne. Les seules Nayades eurent cet honneur. Elles se pressoient si fort autour de la Belle que malaisément un Triton y eust trouvé place. Naïs & Cimodocé la tenoient entre leurs bras, tandis que d'abattement & de lassitude elle se laissoit aller la teste languissamment, tantost sur l'une tantost sur l'autre, arrosant leur sein tour à tour avec ses larmes. Aussi-tost qu'elle fut à bord, ces deux Nymphes qui avoient esté du nombre de ses favorites (comme prudentes & discrettes entre toutes les Nymphes du monde) firent signe à leurs compagnes de se retirer; &, ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servoient pendant sa fortune, elles prirent ses habits des mains du Zephire qui se retira aussi; & demanderent à Pliché si elle ne vouloit pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Pliché se jetta à leurs pieds pour toute responce, & les leur baïsa. Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion & de pitié. L'Amour mesme en fut touché plus que de pas une chose qui fust arrivée à nostre Heroïne depuis sa disgrâce. Il ne l'avoit point quittée de veüe, recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisoit; car cela ne

pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon goustoit dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses aîsles obligea Naïs & Cimodocé de tourner la teste. Elles apperceurent le Dieu; & par considération, tout au moins autant que par respect, mais principalement pour faire plaisir à la Belle, elles se retirèrent à leur tour. Et bien Psiché, dit l'Amour, que te semble de ta fortune? est ce impunément que l'on veut tuer le maître des Dieux? il te tarloit que tu te fusses détruite : te voila contente ; tu sçais comme je suis fait, tu m'as veu : mais dequoi cela te peut-il servir? je t'avertis que tu n'es plus mon épouse. Jusques-là la pauvre Psiché l'avoit écouté sans lever les yeux : à ce mot d'épouse elle dit : Helas je suis bien éloignée de prendre cette qualité; je n'ose seulement espérer que vous me recevrez pour esclave. Ny mon esclave non plus, reprit l'Amour; c'est de ma mere que tu l'es; je te donne à elle. Et garde-toy bien d'attenter contre ta vie; je veux que tu souffres, mais je ne veux pas que tu meures; tu en ferois trop tost quitte. Que si tu as dessein de m'obliger, vange moy de tes deux Demons de sœurs; n'écoute ny considération du sang ny pitié; sacrifie-les moy. Adieu Psiché; la brûlure que cette lampe m'a faite ne me permet pas de t'entretenir plus long-temps. Ce fut bien là que l'affliction de nostre Heroïne reprit des forces. Exécrable lampe! maudite lampe! avoir brûlé un Dieu si sensible & si delicat! qui ne sçauroit rien endurer! l'Amour! Pleure, pleure, Psiché: ne te repose ny jour

ny nuit : cherche sur les monts & dans les vallées quelque herbe pour le guerir, & porte-la luy. S'il ne s'estoit point tant pressé de me dire adieu, il verroit l'extrême douleur que son mal me fait, & ce luy feroit un soulagement : mais il est party ! il est party sans me laisser aucune esperance de le revoir. Cependant l'Aurore vint éclairer l'infortune de nostre Belle, & amena ce jour-là force nouveautez. Venus, entre autres, fut avertie de ce qui estoit arrivé à Psiché : & voyez comme les choses se rencontrent. Les Medecins avoient ordonné à cette Déesse de se baigner, pour des chaleurs qui l'incommodoient. Elle prenoit son bain des le point du jour, puis se recouchoit. C'estoit dans ce fleuve qu'elle se baignoit d'ordinaire, à cause de la qualité de ses eaus refroidissantes. Je pense mesme vous avoir dit que le Dieu du fleuve en tenoit un peu. Vne oye babillarde qui sçavoit ces choses & qui se trouvant cachée entre des glayeuls avoit veu Psiché arriver à bord, & avoit entendu ensuite les reproches de son mary, ne manqua pas d'aller redire à Venus toute l'avanture de point en point. Venus ne perd point de temps ; elle envoie gens de tous les costez avec ordre de luy amener morte ou vive Psiché son esclave. Il s'en falut peu que ces gens ne la rencontrassent. Des que son époux l'eut quittée elle s'habilla, ou pour mieux parler elle jetta sur soy ses habits : c'estoient ceux qu'elle avoit quitez en se mariant, habits lugubres, & commandez par l'oracle, comme vous pouvez vous en souvenir. En cet estat elle reso-

lut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la brûlure de son mary, puis de le chercher luy mesme. Elle n'eut pas marché vne demie heure qu'elle crût appercevoir vn peu de fumée qui sortoit d'entre des arbres & des rochers. C'estoit l'habitation d'un pefcheur située au penchant d'un mont, où les chevres mesme, avoient de la peine à monter. Ce mont revestu de chesnes aussi vieux que luy, & tout plein de rocs, presentoit aux yeux quelque chose d'effroyable mais de charmant. Le caprice de la Nature ayant creusé deux ou trois de ces rochers qui estoient voisins l'un de l'autre, & leur ayant fait des passages de communication & d'issuë, l'industrie humaine avoit achevé cet ouvrage, & en avoit fait la demeure d'un bon vieillard & de deux jeunes bergeres. Encore que Psiché dans ces commencemens fust timide. & apprehendoit la moindre rencontre, si est ce qu'elle avoit besoin de s'enquerir en quelle contrée elle estoit, & si on ne sçavoit pas une composition, une racine ou une herbe pour la brûlure de son mary. Elle dressa donc ses pas vers le lieu où elle avoit veu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là de quelque costé que sa veuë se pust étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avoit aucun : de façon qu'à chaque pas les épines luy déchiroient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentist. L'affliction suspendoit en elle les autres douleurs. A la fin son linge qui estoit



moüillé, le froid du matin, les épines & la rosée commencerent à l'incommoder. Elle se retira d'entre ces halliers le mieux qu'elle pût; puis un petit pré dont l'herbe estoit encore aussi vierge que le jour qu'elle naquît, la mena jusques sur le bord d'un torrent. C'estoit un torrent & un abyfme. Vn nombre infiny de sources s'y précipitoient par cascades du haut du mont, puis roulant leurs eaux entre des rochers, formoient un gazouillement à peu près semblable à celui des catadupes du Nil. Pfiché arrestée tout court par cette barriere, & d'ailleurs extrêmement abattuë, tant de la douleur que du travail, & pour avoir passé sans dormir une nuit entiere, se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendoit fort touffus. Ce fut ce qui la sauva. Deux satellites de son ennemie arriverent un moment après en ce mesme endroit. La ravine les empefcha de passer outre : ils s'arrestèrent quelque-temps à la regarder, avec un si grand peril pour Pfiché, que l'un d'eux marcha sur sa robe, & croyant la Belle aussi loin de luy qu'elle en estoit près, il dit à son camarade : Nous cherchons icy inutilement : ce ne sçauroient estre que des oiseaux qui se refugient dans ces lieux; nos compagnons seront plus heureux que nous : & je plains cette personne s'ils la rencontrent : car nostre Maistresse n'est pas telle qu'on s'imagine. Il semble à la voir que ce soit la mesme douceur; mais je vous la donne pour une femme vindicative, & aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Pfiché luy dispute la préeminence des charmes :

c'est justement le moyen de la rendre furieuse, & d'en faire une Lionne à qui on a enlevé ses petits : sa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains. Psiché entendit ces mots fort distinctement, & rendit grâces au hazard qui en luy donnant des frayeurs mortelles, luy donnoit aussi un avis qui n'estoit nullement à négliger. De bonheur pour elle ces gens partirent presque aussi-tôt. A peine elle en estoit revenue, que sur l'autre bord de la ravine un nouveau spectacle luy causa de l'estonnement. La vieillesse en propre personne luy apparut chargée de filets, & en habit de pêcheur. Les cheveux luy pendoient sur les épaules, & la barbe sur la ceinture. Un tres-beau vieillard, & blanc comme un lys, mais non pas si frais, se dispoisoit à passer. Son front estoit plein de rides, dont la plus jeune estoit presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psiché le prit pour Deucalion, & se mettant à genoux ; Pere des humains, luy cria-t-elle, protegez-moy contre des ennemis qui me cherchent. Le vieillard ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laissa tomber ses filets, s'oubliant soy-mesme aussi bien que s'il eust esté dans son plus bel âge ; oubliant aussi le danger où il se mettroit d'estre rencontré par les ennemis de la Belle, s'il alloit la prendre sur l'autre bord. Il me semble que je vois les Vieillards de Troye qui se preparent à la guerre en voyant Helene. Celui-cy ne s'en soucioit pas de perir, pourveu qu'il contribuast à la seureté d'une malheureuse comme la nostre. Le besoin pressant

qu'on avoit de son assistance luy fit remettre au premier loisir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il passa du costé où estoit Pfiché ; & l'abordant de fort bonne grace, & avec respect, comme un homme qui sçavoit faire autre chose que de tromper les poissons ; Belle Princeesse, dit-il (car à vos habits c'est le moins que vous puissiez estre) reservez vos adorations pour les Dieux. Je suis un mortel qui ne possède que ces filets, & quelques petites commoditez dont j'ay meublé deux ou trois rochers sur le penchant de ce mont. Cette retraite est à vous aussi bien qu'à moy : je ne l'ay point achetée : c'est la Nature qui l'a baltie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes c'est celuy-là : je l'éprouve depuis long-temps. Pfiché accepta l'azile. Le Vieillard la fit descendre dans la ravine, marchant devant elle, & luy enseignant à poser le pied, tantost sur cet endroit-là, tantost sur cet autre ; non sans peril : mais la crainte donne du courage. Si Pfiché n'eust point fuy Venus, elle n'auroit jamais osé faire ce qu'elle fit. La difficulté fut de traverser le torrent qui couloit au fond. Il estoit large, creux, & rapide. Où es-tu Zephire ? s'écria Pfiché, mais plus de Zephire. l'Amour luy avoit donné congé sur l'assurance que nostre Heroïne n'oseroit attenter contre elle, puisqu'il le luy avoit défendu, ny faire chose qui luy déplust. En effet, elle n'avoit garde. Vn pont portatif que le Vieillard tiroit après soy si tost qu'il estoit passé sup-

pléa à ce défaut. C'étoit un tronc à demy pourry avec deux bâtons de faule pour garde-fous. Ce tronc se posoit sur deux gros cailloux qui servoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psiché passa donc ; & n'eut pas plus de peine à remonter qu'elle en avoit eu à descendre. De nouveaux obstacles se présenterent. Il falloit encore grimper, & grimper par dedans un bois si touffu que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psiché suivoit le Vieillard, & le tenoit par l'habit. Après bien des peines ils arriverent à une petite esplanade assez découverte, & employée à divers offices : c'étoit les jardins, la court principale, les avant-cours, & les avenues de cette demeure. Elle fournissoit des fleurs à son maître, & un peu de fruit, & d'autres richesses du jardinage. De là ils monterent à l'habitation du Vieillard par des degrez & par des perrons qui n'avoient point eu d'autre architecte que la nature. Aussi tenoient-ils un peu du Toscan pour en dire la vérité. Ce Palais n'avoit pour toit que cinq ou six arbres d'une prodigieuse hauteur dont les racines cherchoient passage entre les voutes de ces rochers. Là deux jeunes Bergeres assises voyoient paître à dix pas d'elles cinq ou six chevres, & filoient de si bonne grace, que Psiché ne se pût tenir de les admirer. Elles avoient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Venus. La plus jeune approchoit de quatorze ans, l'autre en avoit seize. Elles saluerent nostre Heroïne d'un air naïf, & pourtant fort spirituel, quoy qu'un peu de honte l'accompagnast. Mais ce qui

fit principalement que Pfiché crut trouver de l'esprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles temoignerent en la regardant. Pfiché les baïsa, & leur fit un petit compliment champestre, dans lequel elle les louoit de beauté & de gentillesse : à quoy elles respondirent par l'incarnat qui leur monta aussi-tost aux jouës. Vous voyez mes petites-filles, dit le Vieillard à Pfiché : leur mere est morte depuis six mois. Je les élève avec un aussi grand soin que si ce n'estoient pas des bergeres. Le regret que j'ay, c'est que n'ayant jamais bougé de cette montagne elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutesfois qu'elles vous conduisent dans leur demeure. Vous devez avoir besoin de repos. Pfiché ne se fit pas presser davantage : elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la deshabillerent avec cent signes d'admiration à leur mode, quand elle avoit la teste tournée ; se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautez qu'elles découvroient ; beautez capables de leur donner de l'amour, & d'en donner, s'il faut ainsi dire à toutes les choses du monde. Pfiché avoit pris leur lit, couchée proprement, sous du linge jonché de roses. L'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'affoupirent incontinent. L'ay toujours crû, & le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a procès, ny affliction, ny amour qui tienne. Pendant que Pfiché dormoit, les Bergeres coururent aux fruits. On luy en fit prendre à son reveil, & un peu de lait. Il n'entroit guere d'autre nourriture en ce lieu. On y

vivoit à peu près comme chez les premiers humains ; plus proprement à la vérité, mais de viandes que la feule Nature affaifonnoit. Le Vieillard couchoit en une enfonçure du rocher, fans autre tapis de pied qu'un peu de mouffe étendueë, & fur cette mouffe l'equipage du Dieu Morphée. Vn autre rocher plus fpacieux, & plus richement meublé, estoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc & d'écorce tendre y tenoient lieu de tapifferie, des plumes d'oifeaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servoit auffi de fenestre, comme celles de nos balcons ; & par le moyen de l'esplanade elle decouvroit un pays fort grand, diversifié, agreable : le Vieillard avoit abatu les arbres qui pouvoient nuire à la veuë. Vne chose m'embarasse, c'est de vous dépeindre cette porte servant auffi de fenestre, & semblable à celles de nos balcons, en sorte que le champêtre soit conservé. Je n'ay jamais pû sçavoir comment cela s'estoit fait. Il suffit de dire qu'il n'y avoit rien de sauvage en cette habitation, & que tout l'estoit à l'entour. Psiché ayant regardé ces choses témoigna à nostre Vieillard qu'elle souhaitoit de l'entretenir, & le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel, puis il obeit. Les deux filles se retirerent. C'est en vain, dit nostre Heroïne, que vous me cachez vostre veritable condition. Vous n'avez pas employé toute vostre vie à pescher, & parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous

n'ayez veu le beau monde, & hanté les grands ; si vous n'estes vous mesme d'une naissance au dessus de ce qui paroist à mes yeux. Vostre procedé, vos discours, l'éducation de vos filles, mesme la propreté de cette demeure me le font jüger. Je vous prie, donnez-moy conseil. Il n'y a qu'un jour que j'estois la plus heureuse femmedu monde. Mon mary estoit amoureux de moy. Il me trouvoit belle. Et ce mary c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa femme : je n'ay pü seulement obtenir de luy d'estre son esclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur ; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandois au Zephire. J'eus à mon coucher une centaine de Nymphes des plus jolies, & des plus qualifiées, qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis, & qui baïserent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations, les delices, la Comedie, rien ne me manquoit. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fust venu des extremitez de la terre pour me trouver, j'eusse esté incontinent fatisfaite. Ma felicité estoit telle que le changement des habits & celuy des ameublemens ne me touchoit plus. J'ay perdu tous ces avantages ; & les ay perdus par ma faute ; & sans esperance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesseray de l'aymer, il m'est impossible : je vous demande aussi peu si je cesseray de vivre, ce remede m'est interdit. Garde-toy, m'a dit mon mary, d'attenter contre ta vie. Voilà les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine.

C'est bien le comble du desespoir que de n'oser se desesperer. Quand je le feray neantmoins, quelle punition y a-t-il par de là la mort ? Me conseillez vous de traifner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Venus, m'imaginant voir à tous les momens les ministres de sa fureur ? Si je tombe entre ses mains (& je ne puis m'empescher d'y tomber) elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aïlle en un monde où elle n'a point de pouvoir ? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein : les Dieux me gardent de desobeir à l'Amour jusqu'à ce point là : mais si je refuse la nourriture ; si je permets à un aspic de décharger sur moy sa colere ; si par hazard je rencontre de l'aconit, & que j'en mette un peu sur ma langue, est-ce un si grand crime ? Tout au moins me doit-il estre permis de me laisser mourir de tristesse. Au nom de l'Amour le vieillard s'estoit levé. Quand la Belle eut achevé de parler il se prosterna, & la traitant de Déesse il s'alloit jetter en des excuses qui n'eussent finy de long-temps, si Psiché ne les eust d'abord prévenües, & ne luy eust commandé par tous les titres qu'il voudroit luy donner, soit de Belle, soit de Princeffe, soit de Déesse, de se remettre en sa place, & de dire son sentiment avec liberté ; mais que pour le mieux il laissast ces qualitez qui ne faisoient rien pour la consoler, & dont il estoit liberal jusques à l'excés. Le vieillard sçavoit trop bien vivre pour contester de ceremonies avec l'épouse de Cupidon. S'estant donc assis ; Madame, dit-il, ou vostre mary



vous a communiqué l'immortalité ; & cela estant que vous servira de vouloir mourir ? ou vous estes encore sujette à la loy commune. Or cette loy veut deux choses ; l'une veritablement que nous mourions ; l'autre que nous taschions de conserver nostre vie le plus long-temps qu'il nous est possible. Nous naissons également pour l'un & pour l'autre : & l'on peut dire que l'homme a en mesme temps deux mouvemens opposez : il court incessamment vers la mort, il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct, c'est ce qui n'est pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau, qui ayant eu pour demeure une forest agreable & toute la campagne des airs, se void renfermé dans une cage d'un pied d'espace ? cependant il ne se donne pas la mort. Il chante au contraire, & tasche à se divertir. Les hommes ne font pas si sages : ils se desesperent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premièrement vous détruisez l'ouvrage du Ciel, & plus cet ouvrage est beau plus le crime doit estre grand. Jugez donc quelle seroit vostre faute ? En second lieu vous vous défiez de la providence, ce qui est vn autre crime. Pouvez vous répondre de ce qui vous arrivera ? Peut-estre le Ciel vous reserve-t-il un bon-heur plus grand que celui que vous regrettez : peut-estre vous réjouïrez-vous bien-tost du retour de vostre mary, ou pour mieux dire de vostre amant, car à son dépit je le juge tel. L'ay tant veu de ces amans échapez revenir incontinent, & faire satisfaction aux

personnes qui leur avoient donné sujet de se plaindre ; j'ay tant veu de malheureux d'un autre costé changer de condition & de sentiment, que ce seroit imprudence à vous de ne pas donner à la fortune le loisir de tourner sa roüe. Outre ces raisons generales vostre mary vous a défendu d'attenter contre vostre vie. Ne me proposez point pour expedient de vous laisser mourir de tristesse ; c'est un détour que votre propre conscience doit condamner. L'approuverois bien plustost que vous vous perçassiez le sein d'un poignard. Celuy-cy est un crime d'un moment, qui a le premier transport pour excuse ; l'autre est une continuation de crimes, que rien ne peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition par de là la mort, je ne pense pas qu'on vous ait enseigné cette doctrine. Croyez, Madame, qu'il y en a, & de particulierement ordonnées contre ceux qui jettent leur ame au vent, & qui ne la laissent pas envoler. Mon pere, reprit Psiché, cette derniere consideration fait que je me rends ; car d'esperer le retour de mon mary, il n'y a pas d'apparence : je seray reduite à ne faire de ma vie autre chose que le chercher. Je ne le crois pas, dit le vieillard. J'ose vous répondre au contraire qu'il vous cherchera : quelle joye alors aurez vous ? attendez du moins quelques jours en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connoissance de vous-mesme, & à l'estude de la sagesse : vous y menerez la vie que j'y meine depuis long-temps, & que j'y mene avec tant de tranquillité, que si Jupiter vouloit changer de con-

dition contre moy, je le renvoirois fans deliberer. Mais comment vous estes vous avisé de cette retraite? repar-tit Pliché: Ne vous feray-je point importune si je vous prie de m'apprendre vostre avanture? Je vous la diray en peu de mots, reprit le vieillard: L'estois à la cour d'un Roy qui se plaisoit à m'entendre, & qui m'avoit donné la charge de premier Philosophe de sa maison. Outre la faveur je ne manquois pas de biens. Ma famille ne consistoit qu'en une personne qui m'estoit fort chere; j'avois perdu mon épouse depuis long-temps. Il me restoit une fille de beauté exquise; quoy qu'infiniment au dessous des charmes que vous possédez. Je l'élevay dans des sentimens de vertu convenables à l'estat de notre fortune, & à la profession que je faisois. Point de coquetterie ny d'ambition: point d'humeur austere non plus. Je voulois en faire une compagne commode pour un mary, plustost qu'une maistresse agreable pour des amans. Ses qualitez la firent bien-tost rechercher par tout ce qu'il y avoit d'illustre à la Cour. Celuy qui commandoit les armées du Roy l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épousée, il en fut jaloux. Il luy donna des espions & des gardes; pauvre esprit qui ne voyoit pas que si la vertu ne garde une femme en vain l'on pose des sentinelles à l'entour. Ma fille auroit esté long-temps malheureuse sans les hazards de la guerre. Son mary fut tué dans un combat. Il la laissa mere d'une des filles que vous voyez, & grosse de l'autre. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitemens du défunct, & le temps fut plus fort que l'affliction. Ma

filles reprit à la fin sa gayeté, sa douce conversation & ses charmes; résolue pourtant de demeurer veuve, voire de mourir, plutôt que de tenter un second hazard. Les amans reprirent aussi leur train ordinaire : mon logis ne desemplissoit point d'importuns : le plus incommode de tous fut le fils du Roy. Ma fille à qui ces choses ne plaissent pas, me pria de demander pour récompense de mes services qu'il me fust permis de me retirer. Cela me fut accordé. Nous nous en allâmes à une maison des champs que j'avois. A peine étions-nous partis que les amans nous suivirent : ils y arriverent aussi-tôt que nous. Le peu d'espérance de s'en sauver nous obligea d'abandonner des Provinces où il n'y avoit point d'azile contre l'amour, & d'en chercher un chez des peuples du voisinage. Cela fit des guerres, & ne nous délivra point des amans : ceux de la contrée estoient plus persecutans que les autres. Enfin nous nous retirâmes au desert, avec peu de suite, sans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que nostre fuite fust plus secrete. La retraite que nous choisîmes estoit fort cachée ; mais ce n'estoit rien en comparaison de celle-cy. Nous y passâmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troisième jour on sceut où nous nous étions réfugiés. Un amant vint nous demander le chemin ; un autre amant se mit à couvert de la pluie dans nostre cabane. Nous voilà désesperez, & n'attendant de tranquillité qu'aux champs Elisées. Je proposay à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre que l'on l'y eust condamnée

sous peine du dernier supplice : encore prefereroit elle la mort à l'hymen. Elle avoüoit bien que l'importunité des amans estoit quelque chose de tres-fâcheux ; mais la tyrannie des meschans maris alloit au de là de tous les maux qu'on estoit capable de se figurer. Que je ne me misse en peine que de moy seul ; elle sçauroit resister aux cajoleries que l'on luy feroit, & si l'on venoit à la violence ou à la necessité du mariage, elle sçauroit encor mieux mourir. Je ne la pressay pas davantage. Vne nuit que je m'estois endormy sur cette pensée, la Philosophie m'apparut en songe. Je veux dit-elle, te tirer de peine : suy moy. Je luy obeïs. Nous traversâmes les lieux par où je vous ay conduite. Elle m'amena jusque sur le seuil de cette habitation. Voila, dit-elle, le seul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu, celle du chemin demurerent dans ma memoire. Je me réveillay fort content. Le lendemain je contay ce songe à ma fille ; & comme nous nous promenions, je remarquay que le chemin où la Philosophie m'avoit fait entrer aboutissoit à nostre cabane. Qu'est-il besoin d'un plus long recit ? nous fîmes resolution d'éprouver le reste du songe. Nous congédiaâmes nos domestiques, & nous nous fauvâmes avec ces deux filles dont la plus âgée n'avoit pas six ans ; il nous falut porter l'autre. Apres les mesmes peines que vous avez eües nous arrivâmes sous ces rochers. Ma famille s'y estant établie, je retournay prendre le peu de meubles que vous voyez ; les apportant à diverses fois, & mes livres aussi. Pour ce qui

nous estoit resté de bagues & d'argent, il estoit déjà en lieu d'affurance : nous n'en avons pas encore eu besoin. Le voisinage du fleuve nous fait subsister ; sinon avec luxe & delicateffe, avec beaucoup de fanté tout au moins. J'y prens du poisson que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache, & où je ne suis connu de personne. Mon poisson n'est pas si-tost sur la place qu'il est vendu. Tous les habitans sont gens riches, de bonne chere, fort paresseux. Ils ont peine à sortir de leurs murailles, comment viendroient-ils icy m'interrompre ? si ce n'est que vostre mary s'en melle à la fin, & qu'il nous envoie des amans, soit de ce lieu là, soit d'un autre : les amans se font passage par tout ; ce n'est pas pour rien que leur protecteur a des ailes. Ces filles comme vous voyez sont en âge de l'apprehender. Je ne suis pourtant pas certain qu'elles prennent la chose du mesme biais que l'a toujors prise leur mere. Voila, Madame, comme je suis arrivé icy. Le vieillard finit par l'exageration de son bon-heur, & par les loüanges de la solitude. Mais mon pere, reprit Psiché, est-ce un si grand bien que cette solitude dont vous parlez ? est-il possible que vous ne vous y foyez point ennuyé vous ny vostre fille ? à quoy vous estes vous occupez pendant dix années ? A nous preparer pour une autre vie, luy répondit le vieillard : nous avons fait des reflexions sur les fautes & sur les erreurs à quoy sont sujets les hommes. Nous avons employé le temps à l'estude. Vous ne me persuaderez point, repartit Psiché, qu'une grandeur legitime & des plaisirs innocens ne soient

preferables au train de vie que vous menez. La veritable grandeur à l'égard des Philosophes, luy répliqua le vieillard, est de regner sur soy-mesme, & le veritable plaisir de jouir de soy. Cela se trouve en la solitude, & ne se trouve guere autre-part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent; c'est un bien pour moy, ce seroit un mal pour vous. Une personne que le Ciel a composée avec tant de soin & avec tant d'art, doit faire honneur à son ouvrier, & regner ailleurs que dans le desert. Helas, mon pere, dit nostre Heroïne en soupirant, vous me parlez de regner, & je suis esclave de mon ennemie. Sur qui voulez-vous que je regne? Ce ne peut estre ny sur mon cœur ny sur celui de l'Amour; de regner sur d'autres c'est une gloire que je refuse. Là dessus elle luy conta son histoire succinctement. Après avoir achevé, Vous voyez, dit-elle, combien j'ay sujet de craindre Venus. J'ay toutesfois resolu de me mettre en queste de mon mary devant que le jour se passe. Sa brûlure m'inquiete trop : ne savez-vous point un secret pour le guerir sans douleur & en un moment? Le Vieillard sourit : J'ay, dit-il, cherché toute ma vie dans les simples, dans les compositions, dans les mineraux, & n'ay pû encore trouver de remede pour aucun mal : mais croyez-vous que les Dieux en manquent? Il faut bien qu'ils en ayent de bons, & de bons Medecins aussi, puisqu'il ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner vostre époux : pour cela il vout faut attendre ; laissez-le dormir sur sa colere : si vous vous presentez à luy devant

que le temps l'ait adoucie, vous vous mettez au hazard d'estre rebutée, ce qui vous feroit d'une tres-perilleuse consequence pour l'avenir. Quand les maris se font fâchez une fois, & qu'ils ont fait une fois les difficultes, la mutinerie ne leur couste plus rien après. Psiché se rendit à cet avis, & passa huit jours en ce lieu-là, sans y trouver le repos que son hoste luy promettoit. Ce n'est pas que l'entretien du Vieillard & celuy mesme des jeunes filles, ne charmassent quelquesfois son mal ; mais ncontinent elle retournoit aux soupirs, & le Vieillard luy disoit que l'affliction diminueroit sa beauté qui estoit le seul bien qui luy restoit & qui feroit infailiblement revenir les autres. On n'avoit point encore allegué de raison à nostre Heroïne qui luy plûst tant. Ce n'estoit pas seulement au Vieillard qu'elle parloit de sa passion : elle demandoit quelquesfois conseil aux choses inanimées : elle importunoit les arbres & les rochers. Le Vieillard avoit fait une longue route dans le fond du bois. Vn peu de jour y venoit d'enhaut. Des deux costez de la route estoient des réduits où une Belle pouvoit s'endormir sans beaucoup de temerité. Les Sylvains ne frequentoient pas cette forest ; ils la trouvoient trop sauvage. La commodité du lieu obligea Psiché d'y faire des vers, & d'en rendre les Hestres participans. Elle rappella les idées de la Poësie que les Nymphes luy avoient données. Voicy à peu près le sens de ses Vers.

*Que nos plaisirs passent augmentent nos supplices !*



*Qu'il est dur d'éprouver après tant de delices*

*Les cruautez du sort !*

*Faloit-il estre heureuse avant qu'estre coupable ?*

*Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,*

*Pourquoy m'aymer d'abord !*

*Que ne punissois-tu mon crime par avance !*

*Il est bien temps d'oster à mes yeux ta presence,*

*Quand tu luis dans mon cœur.*

*Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes ?*

*Mais je les ay tous veus : j'ay veu toutes les armes*

*Qui te rendent vainqueur.*

*Pay veu la beauté mesme, & les graces dormantes.*

*Un doux ressouvenir de cent choses charmantes*

*Me suit dans les deserts.*

*L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.*

*Ma memoire me dit : Quoy Pfiché, tu respîres*

*Après ce que tu perds ?*

*Cependant il faut vivre ; Amour m'a fait défense*

*D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance*

*Tout malheureux qu'ils sont.*

*Le cruel veut helas que mes mains soient captives.*

*Je n'ose me soustraire aux peines excessives*

*Que mes remords me font.*

*C'est ainsi qu'en un bois Pfiché contoit aux arbres*

*Sa douleur dont l'excès faisoit fendre les marbres*

*Habitans de ces lieux.*

*Rochers qui l'écoutez avec quelque tendresse,  
Souvenez-vous des pleurs qu'au sort de sa tristesse  
Ont versez ses beaux yeux.*

Elle n'avoit guere d'autre plaisir. Vne fois pourtant la curiosité de son sexe & la sienne propre, luy fit écouter une conversation secrete des deux Bergeres. Le Vieillard avoit permis à l'aînée de lire certaines fables amoureuses que l'on composoit alors, à peu près comme nos Romans, & l'avoit défendu à la cadete, luy trouvant l'esprit trop ouvert & trop éveillé. C'est une conduite que nos meres de maintenant suivent aussi. Elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empêcher de sçavoir ce que c'est qu'Amour : en quoy je tiens qu'elles ont tort, & cela est mesme inutile, la Nature servant d'Aîtrée. Ce qu'elles gagnent par là n'est qu'un peu de temps : encore n'en gagnent-elles point : une fille qui n'a rien leu, croit qu'on n'a garde de la tromper, & est plutôt prise. Il est de l'Amour comme du jeu ; c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses, non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en guarentir. Si jamais vous avez des filles laissez-les lire. Celles-cy s'entrenoient à l'écart. Psiché estoit assise à quatre pas d'elles sans qu'on la vist. La cadete dit à l'aînée : Je vous prie, ma sœur, consolez-moy : je ne me trouve plus belle comme je faisois : vous semble-t-il pas que la presence de Psiché nous ait changée l'une & l'autre ? J'avois du plaisir à me regar-

der devant qu'elle vint, je n'y en ay plus. Et ne vous regardez pas, dit l'aînée. Il se faut bien regarder, reprit la cadete : comment feroit-on autrement pour s'ajuster comme il faut ? Pensez-vous qu'une fille soit comme une fleur qui sçait arranger ses feuilles sans se servir de miroir ? si j'estois rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvast pas à son gré ? Rencontrée dans ce desert ? dit l'aînée : vous me faites rire. Je sçais bien, reprit la cadete, qu'il est difficile d'y aborder ; mais cela n'est pas absolument impossible. Pliché n'a point d'aîsles, ny nous non plus, nous nous y rencontrons cependant. Mais, à propos de Pliché, que signifient les paroles qu'elle a gravées sur nos Hestres ? pourquoy mon pere l'a-t-il priée de ne me les point expliquer ? d'où vient qu'elle soupire incessamment ? qui est cet Amour qu'elle dit qu'elle ayme ? Il faut que ce soit son frere, repartit l'aînée. Je gagerois bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frere ? C'est donc son mary, repliqua la sœur. Je vous entends bien, reprit la cadete ; mais les maris viennent-ils au monde tout faits ? ne sont-ils point quelque autre chose auparavant ? qu'estoit l'Amour à sa femme avant que de l'épouser ? c'est ce que je vous demande. Et ce que je ne vous diray pas, répondit la sœur ; car on me l'a défendu. Vous feriez bien estonnée, dit la jeune fille, si je le sçavois déjà. C'est un mot qui m'est venu dans l'esprit sans que personne me l'ait appris. Avant que l'Amour fût le mary de Pliché c'estoit son Amant. Qu'est-ce à

dire Amant ? s'écria l'aînée ; y a-t-il des Amans au monde ? S'il y en a ? reprit la cadete : vostre cœur ne vous l'a-t-il point encore dit ? il y a tantost six mois que le mien ne me parle d'autre chose. Petite fille, reprit sa sœur, si l'on vous entend vous serez criée. Quel mal y a-t-il à ce que je dis ? luy repartit la jeune Bergere. Hé ma chere sœur, continua-t-elle en luy jettant les deux bras au cou, apprenez-moy, je vous prie, ce qu'il y a dans vos livres. On ne le veut pas, dit l'aînée. C'est à cause de cela, reprit la cadete, que j'ay une extrême envie de le sçavoir. Je me lasse d'estre un enfant & une ignorante. J'ay resolu de prier mon pere qu'il me meine un de ces jours à la ville : & la premiere fois que Psiché se parlera à elle mesme, ce qui luy arrive souvent estant seule, je me cacheray pour l'entendre. Cela n'est pas necessaire, dit tout haut Psiché de l'endroit où elle estoit. Elle se leva aussi-tost, & courut à nos deux Bergeres qui se jetterent à ses genoux si confuses qu'à peine pûrent-elles ouvrir la bouche pour luy demander pardon. Psiché les baïsa, les prit par la main, & les fist asseoir à costé d'elle, puis leur parla de cette maniere. Vous n'avez rien dit qui m'offense, les belles filles. Et vous, continua-t-elle en s'adressant à la jeune sœur & en la baïsant encore une fois, je vous satisferay tout à l'heure sur vos soupçons. Vostre pere m'avoit priée de ne le pas faire : mais puisque ses précautions sont inutiles, & que la Nature vous en a déjà tant appris, je vous diray qu'en effet il y a au monde un certain peuple agreable, infi-

nuant, dont les manieres font tout à fait douces, qui ne songe qu'à nous plaire, & nous plaist aussi. Il n'a rien d'extraordinaire en son visage ny en sa mine, cependant nous le trouvons beau par dessus tous les autres peuples de l'Univers. Quand on en vient là les sœurs & les freres ne font plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'amans. De vous dire précisément comme il est fait, c'est une chose impossible ; en certains pays il est blanc ; en d'autres pays il est noir. L'Amour ne dedaignoit pas d'en faire partie. Ce Dieu estoit mon amant avant que de m'épouser ; & ce qui vous estonneroit si vous sçaviez comme se gouverne le monde, c'est qu'il l'estoit même estant mon mary ; mais il ne l'est plus. En suite de cette déclaration Psiché leur conta son aventure bien plus au long qu'elle ne l'avoit contée au vieillard. Son recit estant achevé ; Je vous ay, dit-elle, conté ces choses afin que vous fassiez dessus des reflexions, & qu'elles vous servent pour la conduite de vostre Vie. Non que mes malheurs provenant d'une cause extraordinaire doivent estre tirez à consequence par des bergeres, ny qu'ils doivent vous dégouter d'une passion dont les peines même font des plaisirs : Comment resisteriez-vous à la puissance de mon mary ? tout ce qui respire luy sacrifie. Il y a des cœurs qui s'en voudroient dispenser. Ces cœurs y viennent à leur tour. J'ay veu le temps que le mien estoit du nombre. Je dormois tranquillement, on ne m'entendoit point soupirer, je ne pleurois point ; je n'estois pas plus

heureuse que je le suis. Cette felicité languissante n'est pas une chose si fouhaitable que vostre pere se l' imagine : les Philosophes la cherchent avec un grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. Et ne vous arrestez pas à ce que les Poëtes disent de ceux qui aiment ; ils leur font passer leur plus bel âge dans les ennuis : les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'ennuyent jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir, & de choisir une fois pour toutes : une fille qui n'ayme qu'en un endroit ne sçauroit estre blâmée ; pourveu que l'honnesteté, la discretion, la prudence, soient conduêtrices de cette affaire, & pourveu qu'on garde des bornes, c'est à dire qu'on fasse semblant d'en garder. Quand vos Amours iront mal. pleurez, soupirez, desesperez-vous ; je n'ay que faire de vous le dire ; faites seulement que cela ne paroisse pas ; quand elles iront bien que cela paroisse encor moins ; si vous ne voulez que l'envie s'en mesle, & qu'elle corrompe de son venin toute vostre beatitude ; comme vous voyez qu'il est arrivé à mon égard. J'ay crû vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis ; & ne comprens pas la pensée de vostre pere. Il sçait bien que vous ne demeurerez pas toujours dans cette ignorance ; qu'attend-il donc ? que vostre propre experience vous rende sages ? Il me semble qu'il vaudroit mieux que ce fust l'experience d'autrui ; & qu'il vous permist la lecture à l'une aussi bien qu'à l'autre : je vous promets de luy en parler. Pliché plaidoit la cause de son époux : & peut-estre sans cela n'auroit elle pas

inspiré ces sentimens aux deux jeunes filles. Les sœurs l'écoutoient comme une personne venue du Ciel. Il se tint en fuite entre les trois Belles un conseil secret touchant les affaires de nostre Heroïne. Elle demanda aux Bergeres ce qu'il leur sembloit de son aventure, & quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les sœurs la prièrent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, & s'abstinssent de dire leur sentiment : il ne leur appartenoit pas, dirent-elles, de deliberer sur la fortune d'une Déesse. Quel conseil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore vu que leur troupeau ? Nostre Heroïne les pressa tant que l'aînée luy dit qu'elle approuvoit ses soumissions & son repentir : qu'elle luy conseilloit de continuer ; car cela ne pouvoit luy nuire & pouvoit extremement luy profiter : qu'asseurement son mary n'avoit point discontinué de l'aymer ; ses reproches, & le soin qu'il avoit eu d'empescher qu'elle ne mourust, sa colere mesme en estoient des temoignages infaillibles : il vouloit sans plus luy faire acheter ses bonnes graces, pour les luy rendre plus précieuses. C'estoit un second ragoust dont il s'avoit, & qui tout considéré n'estoit pas à beaucoup pres si estrange que le premier. La cadete fut d'un avis tout contraire, & s'emporta fort contre l'Amour. Ce Dieu estoit-il raisonnable ? avoit-il des yeux de laisser languir à ses pieds la fille d'un Roy, Reyne elle-mesme de la beauté ? Tout cela parce qu'on avoit eu la curiosité de le voir. La belle raison de quitter sa femme, & de faire un si grand bruit ! S'il eust

esté laid, il eust eu fujet de se fâcher; mais étant si beau, on luy avoit fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fust blâmable, elle meritoit d'estre louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. Si vous m'en croyez, Madame, vous attendrez que vostre mary revienne au logis. Je ne connois ny le naturel des Dieux ny celui des hommes, mais je juge d'autrui par moy-mesme, & crois que chacun est fait à peu près de la mesme forte; quand nous avons quelque différend ma sœur & moy, si je fais la froide & l'indifférente elle me recherche; si elle se tient sur son quant-à-moy je vas au devant. Psiché admira l'esprit de nos deux bergeres, & conjectura que la cadete avoit attrapé les livres dont la bibliothèque de sa sœur estoit composée, & les avoit leus en cachete : Ajoutez aux livres l'excellence du naturel, lequel ayant esté fort heureux dans la mere de ces deux filles revivoit en l'une & en l'autre avec avantage, & n'avoit point esté abastardi par la solitude. Psiché préfera l'avis de l'aînée à celui de la cadete. Elle resolut de se mettre en quête de son mary dès le lendemain. Cette entreprise avoit quelque chose de bien hardi & de bien estrange. La fille d'un Roy aller ainsi seule! car pour estre femme d'un dieu, ce n'estoit pas une qualité qui deust faire trouver de la messeance en la chose : les Déeses vont & viennent comme il leur plaît, & personne n'y trouve à dire. La difficulté estoit plus grande à l'égard de nostre Heroïne : non seulement elle apprehendoit de rencontrer les satellites de son ennemie,



mais tous les hommes en general. Et le moyen d'empêcher qu'on ne la reconnût d'abord? Quoy que son habit fust de deuil, c'estoit aussi un habit de nopces, chargé de diamans en beaucoup d'endroits, & qui avoit consumé deux années du revenu de son pere. Tant de beauté en une personne, & de richesses en son vestement tenteroient le premier venu. Elle esperoit veritablement que son mary preserveroit la personne, & empêcheroit que l'on n'y touchast : les diamans deviendroient ce qu'il plairoit au destin. Quand elle n'auroit rien esperé, je crois qu'il n'en eust esté autre chose. Io courut par toute la terre : on dit qu'elle estoit piquée d'une mousche : je soupçonne fort cette mousche de ressembler à l'Amour autrement que par les ailles. Bien prit à Pfiché que la mousche qui la piquoit estoit son mary; cela excusoit toutes choses. L'Aînée des deux filles luy proposa de se faire faire un autre habit dans cette Ville voisine dont j'ay parlé : leur pere auroit ce soin là si elle le jugeoit à propos. Pfiché qui voyoit que cette fille estoit d'une taille à peu près comme la sienne, ayma mieux changer d'habit avec elle, & voulut que la metamorphose s'en fît sur le champ. C'estoit une occasion de s'acquitter envers ses hostesses. Quelle satisfaction pour elle si le prix de ces diamans augmentoit celui de ces filles, & y faisoit mettre l'enchere par plus d'amans! Qui se trouva empêchée ce fut la bergere. Le respect, la honte, la repugnance de recevoir ce present, mille choses l'embarassoient : elle apprehendoit que son

pere ne la blasmaſt. Toutes bergeres qu'eſtoient ces filles, elles avoient du cœur, & ſe ſouvenoient de leur naiſſance quand il en eſtoit beſoin. Il falut cette fois là que l'aînée ſe laiſſaſt perſuader; à condition, dit-elle, que cet habit luy tiendrait lieu de dépôt. Nos deux Travelſies ſe trouverent en leurs nouveaux accouſtrements, comme ſi Pſiché n'eût fait toute ſa vie autre choſe qu'eſtre Bergere, & la Bergere qu'eſtre Princeſſe. Quand elles ſe preſenterent au Vieillard, il eut de la peine à les reconnoiſtre. Pſiché ſe fit un divertiffement de cette Metamorphoſe. Elle commençoit à mieux eſperer gouſtant les raiſons qu'on luy apportoit. Le lendemain ayant trouvé le Vieillard ſeul elle luy parla ainſi; Vous ne pouvez pas toujours vivre, & eſtes en un âge qui vous doit faire ſonger à vos filles : que deviendront-elles, ſi vous mourez? Je leur laiſſeray le Ciel pour tuteur, reprit le Vieillard; puis l'aînée a de la prudence; & toutes deux ont aſſez d'eſprit. Si la Parque me ſurprend, elles n'auront qu'à ſe retirer dans cette ville voiſine : le peuple y eſt bon, & aura ſoin d'elles. Je vous confeſſe que le plus ſeur eſt de prevenir la Parque. Je les conduiray moy-meſme en ce lieu dès que vous ferez partie. C'eſt un lieu de felicité pour les femmes; elles y font tout ce qu'elles veulent, & cela leur fait vouloir tout ce qui eſt bien. Je ne crois pas que mes filles en uſent autrement. S'il eſtoit bien ſeant à moy de les louer, je vous dirois que leurs inclinations ſont bonnes, & que l'exemple & les leçons de leur mere ont trouvé en elles des

fujets déjà difpofez à la vertu. La cadete ne vous a-t-elle point femblé un peu libre? Ce n'eft que gayeté & jeunefſe, reprit Pfiché. Elle n'ayme pas moins la gloire que fon aînée. L'âge luy donnera de la retenuë : la lecture luy en auroit déjà donné fi vous y aviez confenty. Au reſte ſervez vous des diamans qui font fur l'habit que j'ay laiffé à vos filles : cela vous aydera peut-eſtre à les marier. Non que leur beauté ne ſoit une dot plus que ſuffiſante ; mais vous ſçavez auffi bien que moy, que quand la beauté eſt riche, elle eſt de moitié plus belle. Le Vieillard eut trop de fierté pour un Philoſophe. Il ne ſe voulut charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dés le même jour tous quatre partirent de ce deſert. Quand ils eurent paſſé la ravine, & le petit ſentier bordé de ronces, ils ſe ſeparerent. Le Vieillard avec ſes enfans prit le chemin de la ville ; Pfiché celui que la fortune luy préſenta. La peine de ſe quitter fut égale, & les larmes bien reciproques. Pfiché embrafſa cent fois les deux jeunes filles, & les aſſeura que ſi elle rentroit en grace elle feroit tant auprès de l'Amour qu'il les combleroit de ſes biens, leur departiroit à petite meſure ſes maux, juſtement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le renouvellement des adieux & celui des larmes chacun ſuivit ſon chemin ; ce ne fut pas ſans tourner la teſte. La famille du Vieillard arriva heureuſement dans le lieu où elle avoit deſſein de s'établir. Je vous conterois ſes aventures ſi je ne m'eſtois point preſcrit des

bornes plus resserrées. Peut estre qu'un jour les memoires que j'ay recueillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera sur cette matiere, & qui s'en acquittera mieux que moy : maintenant je n'acheveray que l'histoire de nostre Heroïne. Si-tost qu'elle eut perdu de veuë ces personnes, son dessein se representa à elle tel qu'il estoit, avec ses inconveniens, ses dangers, ses peines, dont elle n'avoit apperceu jusque-là qu'une petite partie. Il ne luy restoit de tant de tresors qu'un simple habit de Bergere. Les Palais où il luy falloit coucher estoient quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre, ou une mafure. Là pour compagnie elle rencontroit des hiboux & force serpens. Son manger croissoit sur le bord de quelque fontaine, ou pendoit aux branches des chesnes, ou se trouvoit parmy celles des palmiers. Qui l'auroit veuë pendant le midy, lors que la campagne n'est qu'un desert, contrainte de s'appuyer contre la premiere pierre qu'elle rencontroit, & n'en pouvant plus de chaleur, de faim, & de lassitude, priant le Soleil de moderer quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons, puis considerant la terre, & ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule avoit fait mourir; qui l'auroit veuë, dis-je, en cet estat & ne se feroit pas fondu en pleurs aussi bien qu'elle, auroit esté un veritable rocher. Deux jours se passerent à aller de costé & d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine du lieu par où elle vouloit commencer sa queste que de la route qu'il falloit prendre. Le troisiéme elle se souvint que l'Amour

luy avoit recommandé sur toutes choses de le venger. Pfiché estoit bonne : jamais elle n'auroit pû se refoudre de faire du mal à ses sœurs autrement que par un motif d'obéissance, quelque meschantes & quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avoit voulu tuer son mary, ce n'estoit pas comme son mary, mais comme Dragon. Aussi ne se proposa-t-elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ses sœurs separément que l'Amour vouloit l'épouser, ayant repudié leur cadete comme indigne de l'honneur qu'il luy avoit fait : tromperie qui dans l'apparence n'aboutissoit qu'à les faire courir l'une & l'autre, & leur faire consumer un peu plus de temps autour d'un miroir. Dans cette resolution elle se remet en chemin : & comme une personne de son sexe vint à passer, (elle avoit soin de se détourner des hommes,) elle la pria de luy dire par où on alloit à certains Royaumes, situez en un canton, qui estoit entre telle & telle contrée, enfin où regnoient les sœurs de Pfiché. Le nom de Pfiché estoit plus connu que celui de ces Royaumes ; ainsi cette femme comprit par là ce que l'on luy demandoit, & enseigna à nostre Bergere une partie de la route qu'il falloit suivre. A la premiere croisée de chemins qu'elle rencontra ses frayeurs se renouvelerent. Les gens qu'avoit envoyez Venus pour se saisir d'elle, ayant rendu à leur Reyne un fort mauvais compte de leur recherche, cette Déesse ne trouva point d'autre expedient que de faire trompeter sa rivale. Le Crieur des Dieux est Mercure ; c'est un de

les cent mestiers. Venus le prit dans sa belle humeur ; & après s'estre laissé dérober par ce Dieu deux ou trois baisers, & une paire de pendans d'oreilles, elle fit marché avec luy, moyennant lequel il se chargea de crier Psiché par tous les carrefours de l'Vnivers, & d'y faire planter des poteaux où ce plaquart feroit affiché :

*De par la Reyne de Cythere,  
Soient dans l'un & l'autre Hemisphere  
Tous humains deument avertis,  
Qu'elle a perdu certaine esclave blonde,  
Se disant femme de son fils,  
Et qui court à present le monde.  
Quiconque enseignera sa retraite à Venus,  
(Comme c'est chose qui la touche)  
Aura trois baisers de sa bouche ;  
Qui la luy livrera, quelque chose de plus.*

Nostre Bergere rencontra donc un de ces poteaux ; il y en avoit à toutes les croisées de chemins un peu frequentez. Après six jours de travail elle arriva au Royaume de son aînée. Cette malheureuse femme sçavoit déjà par le moyen des plaquarts ce qui estoit arrivé à sa sœur. Ce jour-là elle estoit sortie afin d'en voir un. La satisfaction qu'elle en eut, fut véritablement assez grande pour meriter qu'elle la goutât à loisir. Ainsi elle renvoya à la ville la meilleure partie de son train ; & voulut coucher en une maison des champs où elle alloit quelquefois, située au dessus

d'une prairie fort agreable & fort étenduë. Là sa joye se dilatoit quand nostre Bergere passa. La maudite Reyne avoit voulu qu'on la laissast seule. Deux ou trois de ses officiers & autant de femmes se promenoient à cinq cens pas d'elle, & s'entrenoient possible de leur amour, plus attachez à ce qu'ils disoient qu'à ce que pensoit leur maistresse. Pſiché la reconnût d'assez loin. L'autre estoit tellement occupée à se réjouir du plaquart, que sa sœur se jetta à ses genoux devant qu'elle l'apperceust. Quelle temerité à une Bergere ! surprendre sa Majesté ! la retirer de ses resveries ! se jeter à ses genoux sans l'en avertir ! il falloit chastier cette audacieuse. Et qui es-tu insolente qui oses ainsi m'approcher ? Helas, Madame, je suis vostre sœur, autrefois l'épouse de Cupidon, maintenant esclave, & ne sçachant presque que devenir. La curiosité de voir mon mary l'a mis en telle colere qu'il m'a chassée. Pſiché, m'a-t-il dit, vous ne meritez pas d'estre aymée d'un Dieu : Pourvoyez-vous d'époux ou d'amant, comme vous le jugerez à propos ; car de vostre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à vostre aînée, elle l'auroit conservé, & ne seroit pas tombée dans la faute que vous avez faite ; je ne serois pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, & dont je ne gueriray de long-temps. Vous n'avez que de la beauté ; j'avouë que cela fait naître l'amour ; mais pour le faire durer il faut autre chose, il faut ce qu'a vostre aînée, de l'esprit, de la beauté & de la prudence. Je vous ay dit

les raisons qui m'empeschoient de me laisser voir : vostre sœur s'y feroit renduë ; mais pour vous ce n'a esté que legereté d'esprit, contradiction, opiniaistreté. Je ne m'estonne plus que ma mere ait desapprouvé nostre mariage : elle voyoit vos defauts : que je luy proposé de trouver bon que j'épouse vostre sœur, je suis certain qu'elle l'agrera. Si je faisois cas de vous, je prendrois le soin moy-mesme de vous punir : je laisse cela à ma mere ; elle s'en sçaura acquiter. Soyez son esclave, puisque vous ne meritez pas d'estre mon épouse. Je vous repudie, & vous donne à elle. Vostre employ fera, si elle me croit, de garder certaine forte d'oysons qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amantonte. Allez la trouver tout incontinent, portez luy ces lettres ; & passez par le Royaume de vostre aînée. Vous luy direz que je l'ayme, & que si elle veut m'épouser, tous ces tresors sont à elle. Je vous ay traitée comme une étourdie & comme un enfant. Je la traiteray d'une autre maniere ; & luy permettray de me voir tant qu'il luy plaira. Qu'elle vienne seulement ; & s'abandonne à l'haleine du Zephire, comme déjà elle a fait ; j'auray soin qu'elle soit enlevée dans mon Palais. Oubliez entierement nostre Hymen : je ne veux pas qu'il vous en reste la moindre chose ; non pas mesme cet habit que vous portez maintenant : dépouillez-le tout à l'heure, en voila un autre : il a falu obeïr. Voila, Madame, quel est mon fort. La sœur se croyant déjà entre les bras de l'Amour, chatoüillée de ce témoignage de son merite, & de mille autres pensées agreables,



ne marchandâ point à se refoudre en son ame à quitter mary & enfans. Elle fit pourtant la petite bouche devant Pfiché : & regardant sa cadete avec un visage de Matrone : Ne vous avois-je pas dit aussi, luy repar-tit-elle, qu'une honneste femme se devoit contenter du mary que les Dieux luy avoient donné, de quelque façon qu'il fust fait, & ne pas penetrer plus avant qu'il ne plaisoit à ce mary qu'elle penetraſt ? Si vous m'eussiez creuë, vous ne seriez pas vagabonde comme vous estes. Voila ce que c'est qu'une jeunesse inconsiderée, qui veut agir à sa teste ; & qui ne croit pas conseil. Encore estes vous heureuse d'en estre quitte à si bon marché. Vous meritez que vostre mary vous fist enfermer dans une tour. Or bien ne raisonnons plus sur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire est de vous monſtrer le moins qu'il fera possible ; & puisqu'Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oisons, ne les point quitter. Il y a meſme trop de ſomptuoſité à vostre habit. Cela ne ſent pas ſa criminelle aſſez repentante. Coupez ces cheveux, & prenez un ſac ; je vous en feray donner un : vous laifferez icy cet accouſtrement. Pfiché la remercia. Puisque vous voulez, ajouta la faiſeuſe de remonſtrances, ſuivre touſjours vostre fantaſie, je vous abandonne, & vous laiſſe aller où il vous plaira. Quant aux propositions de l'Amour, nous ferons ce qu'il fera à propos de faire. Là deſſus elle ſe tourna vers ſes gens ; & laiſſa Pfiché qui ne s'en ſoucioit pas trop, & qui voyoit bien que ſon aiſnée avoit mordu à l'hameçon : car à peine tenoit-elle à terre, n'en pouvant plus

qu'elle ne fust feule pour donner un libre cours à fa joye. Pſiché de ce meſme pas s'en alla faire à ſon autre ſœur la meſme ambaffade. Cette ſœur cy n'avoit plus d'époux. Il eſtoit allé en l'autre monde à grandes journées, & par un chemin plus court que celui que tiennent les gens du commun : les medecins le luy avoient enſeigné. Quoy qu'il n'y euſt pas plus d'un mois qu'elle eſtoit veuve, il y paroiffoit des-ja : c'eſt à dire que ſa perſonne eſtoit en meilleur eſtat ; peut-eſtre l'entendiez-vous d'autre forte. Si bien que cette puiſnée eſtant de deux ans plus jeune, plus nouvelle mariée, & moins de fois mere que l'autre, le rétablifſement de ſes charmes n'eſtoit pas une affaire deſi longue haleine : elle pouvoit bien pluſtoſt & plus hardiment ſe preſenter à l'Amour. L'autre avoit des reparations à faire de tous les coſtez. Le bain y fut employé, les chimiftes, les atourneufes. Cela eſtonna le Roy ſon mary. La galanterie croiſſoit à veüe d'œil, les galants ne paroiffoient point. Il n'y avoit ny ingredient, ny eau, ny eſſence qu'on n'éprouvaſt : mais tout cela n'eſtoit que plaſtrer la choſe. Les charmes de la pauvre femme eſtoient trop avant dans les chroniques du temps paſſé pour les rappeler ſi facilement. Tandis qu'elle fait ſes préparatifs, ſa ſeconde ſœur la previent, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au ſommet ſans rencontrer de Dragons. Cela luy plût fort : elle crût qu'Amour luy épargnoit ces frayeurs par un privilege particulier ; tourna vers l'endroit où elle & ſa ſœur avoient couſtume de ſe preſenter ;

& pour estre enlevée plus aisément par le Zephire elle se planta sur un roc qui commandoit aux abysses de ces lieux là. Amour, dit-elle, me voila venue : nostre étourdie de cadete m'a asseurée que tu me voulois épouser. Je n'attendois autre chose ; & me doutois bien que tu la repudierois pour l'amour de moy ; car c'est une écervelée. Regarde comme je te suis des-jà obeissante. Je ne feray pas comme a fait ma sœur Pliché. Elle a voulu à toute force te voir : moy je veux tout ce que l'on veut : montre-toy, ne te montre pas, je me tiendray tres heureuse. Si tu me caresses, tu verras comme je sçais y répondre : si tu ne me caresses pas, mon défunt mary m'y a tout accoustumée. Je te feray rire de son regime, & je t'en diray mille choses divertissantes : tu ne t'ennuyras point avec moy. Ma sœur Pliché n'estoit qu'un enfant qui ne sçavoit rien ; moy je suis un esprit fait. O Dieux ! je sens des-jà une douce haleine. C'est celle de ton serviteur Zephire. Que ne l'as-tu envoyé luy mesme ? il m'auroit plustost enlevée ; j'en ferois plustost entre tes bras, & tu en ferois plustost entre les miens : Je pretends que tu trouves la chose égale ; & puis que tu as de l'amour, tu dois avoir aussi de l'impatience. Adieu miserables mortelles que les hommes aiment : vous voudriez bien estre aimées comme moy d'un Dieu qui n'eust point de poil au menton : ce n'est pas pour vous : qu'il vous fuffise de m'invoquer, & je pourvoiray à vos necessitez amoureuses. Disant ces paroles elle s'abandonna dans les airs à son ordinaire ; & au lieu d'estre enlevée

dans le palais de l'Amour, elle tomba premièrement sur une pointe de rocher, & puis sur une autre, de roc en roc ; chacun d'eux emporta sa pièce : ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouët : de manière qu'elle arriva le plus joliment du monde au Royaume de Proserpine. Quelques jours après son aînée se vint planter sur le même roc. Celle-cy fit sa harangue au Zephire. Amant de Flore, luy cria-t-elle, quitte tes amours, & me vien porter dans le palais de ton maître. Ne me blesse point en chemin ; je suis delicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira ; aussi-bien n'aymay-je pas qu'on me touche, principalement les hommes ; pour l'Amour, tant qu'il luy plaira. Pren garde sur tout à ne point gâster ma coiffure. Ayant dit ces mots elle tira un miroir de sa poche ; & fut quelque temps à se regarder, raccommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquesfois rien ; non sans se mouïller les levres ; & tant de façons que si l'Amour avoit esté là il en auroit ry. Elle remit son miroir ; accusant le plus agreablement qu'elle pût le Zephire d'estre un paresseux, qui ne se soucioit que de ses amours, negligeoit celles de son maître : se moquoit-il de la laisser au Soleil ? Justement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus qui s'estoit fortuitement égaré vint passer à quatre pas d'elle ; jugez la joye. Nostre prétendue fiancée se donne le branle à foy même : mais au-lieu d'aller trouver l'Amour comme elle pensoit, elle va trouver sa sœur, droit par le chemin que l'autre

luy avoit tracé, sans se destourner d'un pas. Ce sont les Echos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux sœurs. Ils la conterent quelque temps apres au Zephire. Luy incontinent en alla porter la nouvelle au fils de Venus qui le régala d'un fort beau présent. Psiché cependant continuoit de chercher l'Amour toujours en son habit de bergere. Il avoit une telle grace sur elle que si son ennemie l'eust veüe avec cet habit, elle luy en auroit donné un de Déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos & de nourriture avoient toutefois diminué ses appas; si bien que sans une force de beauté extraordinaire ce n'auroit plus esté que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de luy dans le monde. Bien luy prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps, & pour la douleur, & encore de reste pour elle. Le plus cruel de son aventure estoit les craintes qu'on luy donnoit. Tantost elle entendoit dire que Venus la faisoit chercher par d'autres gens; quelquefois mesme qu'elle estoit tombée entre les mains de son ennemie qui à force de tourmens l'avoit renduë méconnoissable. Vn jour elle eut une telle alarme qu'elle se jetta dans une chapelle de Ceres comme en un azile qui de bonne fortune se presentoit. Cette chapelle estoit pres d'un champ dont on venoit de couper les bleds. Là les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur recolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Nostre Bergere se prosterna devant l'image de la Déesse; puis luy mit au

bras un chapeau de fleurs lesquelles elle venoit de cueillir en courant & sans aucun choix. C'estoit de ces fleurs qui croissent parmy les bleds. Psiché avoit ouï dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisoient à Ceres, & qu'une personne qui vouloit obtenir des Dieux quelque chose ne devoit point entrer dans leur maison les mains vuides. Apres son offrande elle se remit à genoux, & fit ainsi sa priere : Divinité la plus necessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protege moy contre celle que je n'ay jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, & que je vive du bled qui en tombera. Cytherée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien, mais puis qu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle & assez de peine pour moy ? Faut-il que la colere des Dieux soit si grande ? S'il est vray que la justice se soit retirée parmy eux, ils doivent considerer l'innocence d'une personne qui leur a obey en se mariant. Ay-je corrompu l'Oracle ? ay-je usé d'aucun artifice pour me faire aymer ? puis-je-mais si un Dieu me void ? quand je m'enfermerois dans une tour, me verroit-il pas ? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crusse faire du déplaisir à sa mere, que je croyois épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'estoit l'Amour, & que j'avois plû à ce Dieu. C'est donc un crime d'estre agreable : Helas ! je ne le suis plus, & ne l'ay jamais esté par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aye employé ny affeterie ny paroles enforcelantes.

Venus a encore sur le cœur l'indiscretion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels; mais de moy c'est une injustice. Je leur ay dit qu'ils me faisoient tort. Si les hommes sont imprudens ce n'est pas à dire que je sois coupable. C'est ainsi que nostre Bergere se justifioit à Ceres. Soit que les Déeses s'entendent, ou que celle-cy fust fâchée de ce qu'on l'avoit appelée nourrice, ou que le Ciel veuille que nos prieres soient veritablement des prieres & non des apologies, celle de Psiché ne fut nullement écoutée. Ceres luy cria de la voute de sa Chapele qu'elle se retirast au plus viste, & laissast le tas de javelles comme il estoit; sinon, Venus en auroit l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle avec une Déesse de ses amies? Venus ne luy en avoit donné aucun sujet. Qu'on dist tout ce qu'on voudroit de sa conduite, c'estoit une bonne femme, qui luy avoit obligation, à la verité ainsi qu'à Bacchus; mais elle le sçavoit bien reconnoître, & le publioit par tout. Ce fut beaucoup de déplaisir à Psiché de se voir excluse d'un azile, où elle auroit crû estre mieux venue qu'en pas un autre qui fust au monde. En effet si Ceres bien-faisante de son naturel & qui ne se piquoit pas de beauté luy refusoit sa protection, il n'y avoit guere d'apparence que des Déeses tant soit peu galantes & d'humeur jalouse luy accordassent la leur. D'y interesser les Dieux, c'estoit s'exposer à quelque chose de pis que la persecution de Venus: il falloit sçavoir auparavant quelle forte de reconnoissance ils exigeoient

de la Belle : encore le plus à propos estoit-il de ne s'adresser qu'aux divinitez de son Sexe, tant pour empêcher la médifance, que pour ne donner aucun ombrage à son mary. Iunon la dessus luy vint en l'esprit. Pfiché crût qu'y ayant quelque forte d'emulation entre Cytherée & cette Déesse, & pour le credit, & pour la beauté, la Reyne des Dieux feroit bien aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la Cour, & le ferment que font les femmes en venant au monde. Il ne fust pas difficile à nostre Bergere de trouver Iunon. La jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre & vient demander aux mortels des nouvelles de son mary. Pfiché l'ayant rencontrée luy chanta un Hymne où il n'estoit fait mention que de la puissance de cette Déesse : en quoy elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté ; la loüange en est tout autrement agreable. Ce sont les Rois que l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les Reines il faut les feliciter d'autre chose, qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La difference qu'il y eut fut que celle-cy se passa quelque peu plus mal que la premiere. Car outre les considerations de Cerès Iunon ajouta qu'il falloit punir ces mortelles à qui les Dieux font l'amour, & obliger leurs galants à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmy les hommes ? comme s'il n'y avoit pas dans le Ciel assez de beauté pour eux . Non qu'elle en parlât pour son interest, se souciant peu de ces choses, & ne craignant du costé des charmes



qui que ce fust. La Reine des Dieux ne disoit pas tout : il y avoit encore une raison plus pressante que cela ; comme on pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Vne femme judicieuse ne doit point desobliger le fils de Venus ; sçait elle si quelque jour elle n'aura point affaire de luy ? Apparemment le couroux du Dieu duroit encore contre Psiché : ainsi le plus seur estoit de ne point entrer dans leurs differends. Nostre Bergere, rebutée de tant de costez ne sceur plus à qui s'adresser. Il restoit veritablement Diane & Pallas : mais l'une & l'autre ayant fait vœu de virginité n'auroit pas les prieres d'une femme pour agreables, & croiroit fouïller ses oreilles en les écoutant. Toutefois, comme Diane rendoit des Oracles, la Bergere crût que pour le moins cette Déesse ne feroit pas si farouche que de luy en refuser un, & elle ne luy demanderoit autre chose. Aussi bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne feroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu estoit à l'entrée d'une forest extrêmement solitaire & propre à la chasse. Diane y avoit un Temple dont elle faisoit une de ses maisons de plaisir. On faisoit environ deux mille pas dans le bois ; puis on rencontroit une clariere qui servoit comme de parvis au Temple. Il estoit petit ; mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clariere on avoit placé un obelisque de marbre blanc, à quatre faces, posé sur autant de boules, & élevé sur un pied d'estal ayant de hauteur moitié de celle de l'obelisque. Sur chaque costé du

plinthe qui regardoit directement, auffi bien que les faces de la Pyramide, le midy, le feptentrion, le couchant & le levant, estoient entaillez ces mots.

*Qui que tu fois, qui as facrifié à l'Amour ou à l'Hymenée, garde toy d'entrer dans mon fanctuaire.*

Pfiché qui avoit facrifié à l'un & à l'autre n'ofa entrer dans le Temple : elle demeura à la porte, où la Prestrefse luy apporta cet Oracle.

*Ceffe d'efre errante : ce que tu cherches a des aifles : quand tu fçauras comme luy marcher dans les airs, tu feras heureufe.*

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguité & l'obfcurité ordinaire des réponfes que font les Dieux. Pfiché fe tourmenta fort pour en tirer quelque fens, & n'en pût venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me prefcrive ce qu'il voudra, il faut mourir, ou trouver l'Amour ; nous ne le fçaurions trouver, il faut donc mourir : allons nous livrer à notre ennemie, c'en eft le moyen. Mais l'Oracle m'a affurée que je ferois quelque jour heureufe : allons nous jeter aux pieds de Venus : nous la fervirons, nous endurerons patiemment fes outrages, cela l'émouvera à compaffion, elle nous pardonnera, nous recevra pour fa fille, fera ma paix elle-mefme avec fon fils. C'estoient là les plus belles efpérances du monde, & bien enchaînées comme vous voyez ; un moment de reflexion les détruiroit toutes. Pfiché fe confirma toutefois dans fon deffein. Elle s'informa du plus prochain Temple de Cytherée, refoluë, fi la Déesse n'y estoit prefente,

de s'embarquer & d'aller en Cypre. On luy dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux & fort fréquenté, portant pour infcription : *A la Déesse des Graces*. Apparemment Venus s'y plaifoit, & y tenoit souvent en personne son tribunal, veu les miracles qui s'y faisoient, & le grand concours de gens qui y accouroient de tous les costez. Il y en avoit même qui se vantoient de l'y avoir veuë plusieurs fois. Nôtre Bergere se met en chemin, plus heureuse, ce luy sembloit, que devant l'Oracle. Car elle sçavoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire, fortiroit d'irresolution & d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux ; pourroit voir l'Amour, ny ayant pas d'apparence que sa mere vint si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eust cette satisfaction, qu'en presence d'une Belle-mere qui la haïssoit, & qui bien loin de la reconnoître pour sa bru, la traiteroit en esclave ; c'estoit toujours quelque chose ; les affaires pourroient changer ; la compassion, la veuë de la Belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela seroit capable de rallumer le desir du Dieu. En tout cas elle le verroit, & c'estoit beaucoup : toutes peines luy seroient douces quand elles luy pourroient procurer un quart d'heure de ce plaisir. Psiché se flatoit ainsi : pauvre infortunée qui ne songeoit pas combien les haines des femmes sont violentes. Helas la Belle ne sçavoit guere ce que le destin luy preparoit. Le cœur luy batit pourtant dès qu'elle approcha de la

contrée où estoit le Temple. Long-temps devant qu'on y arrivoit on respiroit un air embaûmé, tant à cause des personnes qui venoient offrir des parfums à la Déesse, & qui estoient parfumez eux-mesmes, que parce que le chemin estoit bordé d'Orangers, de Iasmins, de Myrtes, & tout le pays parsemé de fleurs. On decouvroit le Temple de loin, quoy qu'il fust situé dans une vallée ; mais cette vallée estoit spacieuse, plus longue que large, ceinte de costeaux merveilleusement agreables. Ils estoient meslez de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui se ressentoient d'un long calme. Venus avoit obtenu de Mars une fauve-garde pour tous ces lieux. Les animaux mesme ne s'y faisoient point la guerre ; jamais de Loups ; jamais d'autres pieges que ceux que l'Amour fait tendre. Dés qu'on avoit atteint l'âge de discernement on se faisoit enregistrer dans la confrairie de ce Dieu ; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit devant la raison. S'il se rencontroit une Indifferente, on en purgeoit le pays. Sa famille estoit sequestrée pour un certain temps. Le Clergé de la Déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige estoit survenu. Voilà quant aux mœurs & au gouvernement du pays. Il abondoit en oyseaux de joly plumage. Quelques tourterelles s'y rencontroient. On en comptoit jusqu'à trois especes ; tourterelles oyseaux, tourterelles Nymphes, & tourterelles Bergeres. La seconde espece estoit rare. Au milieu de la vallée couloit un Canal de mesme longueur que la plaine, large

comme un fleuve, & d'une eau si transparente, qu'un atome se fust veu au fond : en un mot vray cristall fondu. Force Nymphes & force Syrenes s'y joüoient ; on les prenoit à la main. Les personnes riches avoient coustume de s'embarquer sur ce Canal qui lescond uisoit jusqu'aux degrez du parvis. Ils loüoient je ne sçai combien d'Amours ; qui plus, qui moins, selon la charge qu'avoit le vaisseau ; chaque Amour son Cygne, qu'il atteloit à la barque, & monté dessus il le conduisoit avec un ruban. Deux autres nacelles suivoient ; l'une chargée de musique, l'autre de bijoux & d'Oranges douces. Ainsi s'en alloit la barque fort gayement. De chaque costé du Canal s'estendoit une prairie verte comme fine émeraude, & bordée d'ombrages délicieux. Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là estoient tellement frequentez que Psiché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour elle arriva à un lieu nommé, les deux sepultures. Je vous en diray la raison, parce que l'origine du Temple en dépend. Vn Roy de Lydie appelé Philocharez, pria autrefois les Grecs de luy donner femme. Il ne luy importoit de quelle naissance, pourveu que la beauté s'y trouvast : Vne fille est noble quand elle est belle. Ses Ambassadeurs disoient que le Prince avoit le goust extrêmement délicat. On luy envoya deux jeunes filles : l'une s'appelloit Myrtis ; l'autre Megano. Celle-cy estoit fort grande, de belle taille, les traits du visage tres-beaux, & si bien proportionnez qu'on n'y trouvoit que reprendre ; l'esprit fort doux ; avec cela son esprit, sa

beauté, sa taille, sa personne ne touchoit point, faute de Venus qui donnoit le sel à ces choses. Myrtis au contraire excelloit en ce point-là. Elle n'avoit pas une beauté si parfaite que Megano : même un médiocre critique y auroit trouvé matière de s'exercer. En récompense il n'y avoit si petit endroit sur elle, qui n'eust sa Venus, & plutôt deux qu'une ; outre celle qui animoit tout le corps en general. Aussi le Roy la préféra-t-il à Megano, & voulut qu'on la nommât Aphrodite ; tant à cause de ce charme, que parce que le nom de Myrtis sentoit sa Bergère, ou sa Nymphé au plus, & ne sonnoit pas assez pour une Reine. Les gens de sa Cour afin de plaire à leur Prince appellerent Megano, Anaphrodite. Elle en conceut un tel déplaisir qu'elle mourut peu de temps après. Le Roy la fit enterrer honorablement. Aphrodite vécut fort long-temps, & toujours heureuse ; possédant le cœur de son mary tout entier : on luy en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa. Comme les Graces estoient cause de son bonheur, elle se crût obligée à quelque reconnaissance envers leur Déesse, & persuada à son mary de luy faire bastir un Temple ; disant que c'estoit un vœu qu'elle avoit fait. Philochares approuva la chose, il y consuma tout ce qu'il avoit de richesse ; puis ses sujets y contribuerent. La devotion fut si grande que les femmes consentirent que l'on vendist leurs colliers, & n'en ayant plus, elles suivirent l'exemple de Rhodopé. Myrtis eut la satisfaction de voir avant que de mourir le parachevement de son

vœu. Elle ordonna par son testament qu'on luy bastit un tombeau le plus près du Temple qu'il se pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquenté. Là ses cendres feroient enfermées, & son aventure écrite à l'endroit le plus en veuë. Philocharez qui luy survescut executa cette volonté. Il fit élever à son épouse un Mausolée digne d'elle & de luy aussi, car son cœur y devoit tenir compagnie à celui d'Aphrodisée. Et pour rendre plus celebre la memoire de cette chose, & la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre costé du chemin; les deux sepulchres se regardoient. On voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours, qui luy accommodoient le corps & la teste sur des quarrceaux. Megano de l'autre part se voyoit couchée sur le costé, un bras sous sa teste, versant des larmes, en la posture où elle estoit morte. Sur la bordure du Mausolée, où reposoit la Reyne des Lydiens, ces mots se lisoient.

*Icy repose Myrtis qui parvint à la Royauté par ses charmes, & qui en acquit le surnom d'Aphrodisée.*

A l'une des faces qui regardoit le chemin ces autres paroles estoient.

*Vous qui allez visiter ce Temple, arrestez un peu, & écoutez-moy. De simple Bergere que j'estois née je me suis veüe Reyne. Ce qui m'a procuré ce bien ce n'est pas tant la beauté que ce sont les Graces. J'ay plu, & cela suffit. C'est ce que j'avois à vous dire. Honorez ma tombe*

*de quelques fleurs ; & pour recompense veuille la Déesse des Graces que vous plaisez.*

Sur la bordure de l'autre tombe estoient ces paroles.

*Icy sont les cendres de Megano qui ne pût gagner le cœur qu'elle contesloit, quoy qu'elle eust une beauté accomplie.*

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontroient.

*Si les Roys ne m'ont aymée, ce n'est pas que je ne fusse assez belle pour meriter que les Dieux m'aimassent : mais je n'estois pas, dit-on, assez jolie. Cela se peut-il ? Ouy cela se peut, & si bien qu'on me prefera ma compagne. Elle en acquit le furnom d'Aphrodisée, moy celui d'Anaphrodite. I'en suis morte de déplaisir. Adieu passant, je ne te retiens pas davantage. Sois plus heureux que je n'ay esté ; & ne te mets point en peine de donner des larmes à ma memoire. Si je n'ay fait la joye de personne, du moins ne veux-je troubler la joye de personne aussi.*

Psiché ne laissa pas de pleurer. Megano, dit-elle, je ne comprends rien à ton aventure. Je veux que Myrtis eust des graces, n'est-ce pas en avoir aussi que d'estre belle comme tu estois ? Adieu Megano, ne refuse point mes larmes : je suis accoustumée d'en verser. Elle alla en suite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée. Cette ceremonie estant faite, le jour se trouva assez grand pour luy faire considerer le Temple à son aise. L'architecture en estoit exquise, & avoit autant de grace que de majesté. L'architecte s'estoit servy de l'ordre ionique à cause de son ele-



gance. De tout cela il refultoit une Venus que je ne ſçaurois vous dépeindre. Le frontifpice répondoit merveilleuſement bien au corps. Sur le tympan du fronton ſe voyoit la naiſſance de Cytherée en figures de haut relief. Elle eſtoit aſſiſe dans une conque, en l'eſtat d'une perſonne qui viendroit de ſe baigner, & qui ne feroit que fortir de l'eau. Vne des Graces luy éprei-  
gnoit les cheveux encor tout mouillez. Vne autre tenoit des habits tout preſts pour les luy veſtir, dès que la troiſieſme auroit achevé de l'eſſuyer. La Déeſſe regardoit ſon fils qui menaçoit déjà l'univers d'une de ſes fleches. Deux Syrenes tiroient la conque. Mais comme cette machine eſtoit grande, le Zephire la pouſſoit un peu. Des legions de Jeux & de Ris ſe promenoient dans les airs : car Venus naquit avec tout ſon équipage, toute grande, toute formée, toute preſte à recevoir de l'amour, & à en donner. Les gens de Paphos ſe voyoient de loin ſur la rive, tendans les mains, les levans au Ciel, & ravis d'admiration. Les colonnes & l'entablement eſtoient d'un marbre plus blanc qu'albaſtre. Sur la friſe une table de marbre noir portoit pour inſcription du Temple : *A la Déeſſe des Graces*. Deux enfans à demy couchez ſur l'architrave laiſſoient pendre à des cordons une medaille à deux teſtes : c'eſtoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit eſcrit : *Philocharez & Myrtis Aphrodiſée ſon épouſe ont dédié ce temple à Venus*. Sur chaque baſe des deux colonnes les plus proches de la porte, eſtoient entaillez ces

mots : *Ouvrage de Lyfimante* : nom de l'architecte apparemment. Avant que d'entrer dans le Temple je vous diray un mot du parvis. C'estoient des portiques ou galeries basses ; & au dessus des appartemens fort superbes, chambres dorées, cabinets & bains ; enfin mille lieux où ceux qui apportoit de l'argent trouvoient de quoy l'employer ; ceux qui n'en apportoit point on les renvoyoit. Psiché voyant ces merveilles ne se pût tenir de soupirer. Elle se souvint du palais dont elle avoit esté la maistresse. Le dedans du temple estoit orné à proportion. Je ne m'arresteray pas à vous le décrire : c'est assez que vous sçachiez que toutes sortes de vœux dont toutes sortes de personnes s'estoient acquitées, s'y voyoient en des chapelles particulieres, pour éviter la confusion, & ne rien cacher de l'architecture du Temple. Là quelques auteurs avoient envoyé des offrandes pour reconnoissance de la Venus que leur avoit departie le Ciel. Ils estoient en petit nombre. Les autres arts, comme la Peinture & ses œurs en fournissoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des Belles & de leurs amans : l'un pour des faveurs secretes, l'autre pour un mariage ; celle cy pour avoir enlevé un amant à cette autre là. Vne certaine Callinicé qui s'estoit maintenüe jusqu'à soixante ans bien avec les Graces, & encore mieux avec les Plaisirs, avoit donné une lampe de vermeil doré, & la peinture de ses amours. Je ne vous aurois jamais spécifié ces dons : il s'en trouvoit mesme de Capitaines dont les exploits, comme dit le bon Amiot,

avoient cette grace de foudaineré qui les rendoit encore plus agreables. L'architecture du tabernacle n'estoit guere plus ornée que celle du Temple, afin de garder la proportion ; & de crainte aussi que la veüe estant dissipée par une quantité d'ornemens ne s'en arrestast d'autant moins à considerer l'image de la Déesse, laquelle estoit veritablement un chef-d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitele avoit pris la sienne sur le modele de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre noir entre des colonnes de cette mesme couleur ; ce qui la rendoit plus blanche & faisoit un bel effet à la veüe. A l'un des costez du sanctuaire on avoit élevé un throsne, où Venus à demy couchée sur des coussins de senteurs recevoit quand elle venoit en ce temple les adorations des mortels, & distribuoit ses graces ainsi que bon luy sembloit. On ouvroit le Temple assez matin, afin que le peuple fust écoulé quand les personnes qualifiées entreroient. Cela ne servit de rien cette journée-là : car dès que Pliché parut on s'assembla autour d'elle. On crut que c'estoit Venus qui pour quelque dessein caché ou pour se rendre plus familiere, peut-estre aussi par galanterie avoit un habit de simple Bergere. Au bruit de cette merveille les plus parestreux accoururent incontinent. La pauvre Pliché s'alla placer dans un coin du temple, honteuse & confuse de tant d'honneurs dont elle avoit grand sujet de craindre la fuite, & ne pouvoit pourtant s'empescher d'y prendre plaisir. Elle rougissoit à chaque moment, se détournoit quelquefois le visage, témoi-

gnoit qu'elle eût bien voulu faire sa priere, tout cela en vain : elle fut contrainte de dire qui elle estoit. Quelques-uns la crurent; d'autres persisterent dans l'opinion qu'ils avoient. La foule estoit tellement grande autour d'elle, que quand Venus arriva cette Déesse eut de la peine à passer. On l'avoit déjà avertie de cette avanture, ce qui la fit accourir le visage en feu comme une Megere, & non plus la Reine des Graces, mais des Furies. Toutefois de peur de sedition elle se contint. Ses Gardes luy ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son throsne, où elle écouta quelques supplians avec assez de distraction. La meilleure partie des hommes estoit demeurée auprès de Psiché avec les femmes les moins jolies, ou qui estoient sans prétention & sans interest. Les autres avoient pris d'abord le party de la Déesse; estant de la politique parmy les personnes de ce sexe qui se font mises sur le bon pied, de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ostent pour ainsi dire le pain de la main. Je ne sçaurois vous assurer bien précisement si elles tiennent cette coustume-là des Auteurs, ou si les Auteurs la tiennent d'elles. Nostre Bergere n'osant approcher, la Déesse la fit venir. Vne foule d'hommes l'accompagna; & la chose ressembloit plutôt à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Psiché n'estoit nullement coupable de ces honneurs : au contraire si on l'eût creüe on ne l'auroit pas regardée : elle faisoit de sa part tout ce qu'une suppliante doit faire. La presence de Venus luy avoit fait oublier

sa harangue. Il est vray qu'elle n'en eut pas besoin : car dès que Venus la vid, à peine luy donna-t-elle le loisir de se prosterner : elle descendit de son throsne : Je vous veux, dit-elle, entendre en particulier ; Venez à Paphos ; je vous donneray place en mon char. Psiché se défia de cette douceur : mais quoy, il n'estoit plus temps de deliberer : & puis c'estoit à Paphos principalement qu'elle esperoit revoir son époux. De crainte qu'elle n'echapast, Venus la fit sortir avec elle ; les hommes donnant mille benedictions à leurs deux Déeses, & une partie des femmes disant entre elles : C'est encore trop que d'en avoir une : établißons parmy nous une republique, où les vœux, les adorations, les services, les biens d'Amour seront en commun. Si Psiché s'en vient encor une fois amuser les gens qui nous serviront à quelque chose, & qu'elle pretende reünir ainsi tous les cœurs sous une mesme domination, il nous la faut lapider. On se moqua des républicaines, & on souhaita bon voyage à nostre Bergere. Cytherée la fit monter effectivement sur son char ; mais ce fut avec trois divinitez de sa suite peu gracieuses ; il y a de toutes sortes de gens à la cour. Ces divinitez estoient la cholere, la jalousie, & l'envie ; monstres sortis de l'abyfme, impitoyables liéteurs qui ne marchoient point sans leurs foyers, & dont la veüe seule estoit un supplice. Venus s'en alla par un autre endroit. Quand Psiché se vid dans les airs, en fi mauvaite compagnie que celle-là, un tremblement la faísit ; ses cheveux se herisserent ; la voix luy demeura au gosier.

Elle fut long-temps fans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, & plutôt statué que personne véritablement animée : On l'auroit creué morte fans quelques soupirs qui luy échaperent. Les diverses peines des condamnez luy passèrent devant les yeux. Son imagination les luy figura encor plus cruelles qu'elles ne sont. Il n'y en eut point que la crainte ne luy fist souffrir par avance. Enfin se jettant aux pieds de ces trois furies : Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me faites pas languir davantage. Dites moy à quel tourment je suis condamnée. Ne vous auroit on point donné ordre de me jeter dans la mer ? Je vous en épargneray la peine si vous voulez, & m'y précipiteray moy-mesme. Les trois filles de l'Acheron ne luy répondirent rien, & se contenterent de la regarder de travers. Elle estoit encore à leurs genoux lors que le char s'abatit. Il posa sa charge en un desert, dans l'arriere-court d'un palais que Venus avoit fait bastir entre deux montagnes à my-chemin d'Amatonte & de Paphos. Quand Cytherée estoit lassée des embarras de sa Cour, elle se retiroit en ce lieu avec cinq ou six de ses confidentes. Là qui que ce soit ne l'alloit voir. Des médifans disent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin. Venus estoit déjà arrivée quand le char parut. Les trois Satellites menerent Psiché dans la chambre où la Déesse se rajustoit. Cette mesme crainte qui avoit fait oublier à nostre Bergere la harangue qu'elle avoit faite luy en rafraichit la memoire. Bien que les grandes passions troublent l'es-

prit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles. Nostre infortunée se prosterna à quatre pas de la Déesse, & luy parla de la sorte : Reine des Amours & des Graces, voicy cette malheureuse esclave que vous cherchez. Je ne vous demande pour récompense de l'avoir livrée que la permission de vous regarder. Si ce n'est point sacrilege à une misérable mortelle comme je suis de jeter les yeux sur Venus, & de raisonner sur les charmes d'une Déesse, je trouve que l'aveuglement des hommes est bien grand d'estimer en moy de médiocres appas, apres que les vôtres leur ont paru. Je me suis opposée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ay refusez, & que je ne meritois pas. Vostre fils s'est laissé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on luy a faits. Les destins m'ont donnée à luy sans me demander mon consentement. En tout cela j'ay failly, puisque vous me jugez coupable. Je devois cacher des traits qui estoient cause de tant d'erreurs, je devois les défigurer : Il falloit mourir, puisque vous m'aviez en aversion : je ne l'ay pas fait. Ordonnez-moy des punitions si severes que vous voudrez, je les souffriray sans murmure, trop heureuse si je vois vostre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arrest de ma destinée. Ouy, Psiché, repartit Venus, je vous en donneray le plaisir. Vostre feinte humilité ne me touche point. Il falloit avoir ces sentimens, & dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lors que vous estiez à couvert des atteintes de ma colere, vostre miroir vous disoit qu'il

n'y avoit rien à voir après vous. Maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bien-tost qui remportera l'avantage. Ma beauté ne sçauroit perir, & la vostre dépend de moy. Je la détruiray quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, & qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos sions filles de la nuit, & me l'empourprez si bien que cette blancheur ne trouve pas mesme un azile en son propre Temple. A cet ordre si cruel Psiché devint pâle, & tomba aux pieds de la Déesse, sans donner aucune marque de vie. Cytherée se sentit émuë : mais quelque demon s'opposa à ce mouvement de pitié, & la fit sortir. Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de Myrte, & se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirerent l'habit de nostre Bergere; innocent habit; hélas ! celle qui l'avoit donné luy croyoit procurer un sort que tout le monde envieroit. Psiché ne reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le valon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire. Jamais les Echos n'avoient répété de si pitoyables accens. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces momens-là se pouvoit dire en effet le temple de la blancheur. Elle y regnoit avec un éclat que je ne sçaurois vous dépeindre.

*Là les lys luy servoient de throsne & d'oreillers.  
Des escadrons d'Amours chez Psiché familiers*



*Furent chassés de cet asile.*

*Le pleurer leur fut inutile.*

*Rien ne pût attendrir les trois filles d'enfer.*

*Leurs cœurs furent d'acier; leurs mains furent de fer.*

*La Belle eut beau souffrir : il falut que ses peines*

*Allassent jusqu'au point que les sœurs inhumaines*

*Craignirent que Clotho ne survînt à son tour.*

*Ah trop impitoyable Amour,*

*En quels lieux étois-tu ? dy cruel, dy barbare :*

*C'est toi, c'est ton plaisir, qui causa sa douleur :*

*Ouy tigre, c'est toi seul qui t'en dois dire auteur :*

*Pfiché n'eust rien souffert sans ton courroux bizarre.*

*Le bruit de ses clameurs s'est au loin répandu;*

*Et tu n'en as rien entendu!*

*Pendant tous ces tourmens tu dormois, je le gage;*

*Car ta brûlure n'étoit rien.*

*La Belle en a souffert mille fois davantage*

*Sans l'avoir mérité si bien.*

*Tu devois venir voir empourprer cet albâtre :*

*Il falloit amener une troupe de Ris.*

*Des souffrances d'un corps dont tu fus idolâtre*

*Vous vous seriez tous divertis.*

*Helas Amour, j'ai tort. Tu répandis des larmes*

*Quand tu sceus de Pfiché la peine & le tourment ;*

*Et tu luy fis trouver un baume pour ses charmes*

*Qui la guerit en un moment.*

Telle fut la première peine que Pfiché souffrit.

Quand Cythérée fut de retour, elle la trouva étendue

sur les tapis dont cette chambre estoit ornée, presté d'expirer, & n'en pouvant plus. La pauvre Psiché fit un effort pour se lever, & tâcha de contenir ses sanglots. Cytherée luy commanda de baïser les cruelles mains qui l'avoient mise en cet estat. Elle obeyt sans tarder, & ne témoigna nulle repugnance. Comme le dessein de la Déesse n'estoit pas de la faire mourir si tost, elle la laissa guerir. Parmy les servantes de Venus il y en avoit une qui trahissoit sa maistresse, & qui alloit redire à l'Amour le traitement que l'on faisoit à Psiché, & les travaux qu'on luy imposoit. L'Amour ne manquoit pas d'y pourvoir. Cette fois là il luy envoya un baûme excellent par celle qui estoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Psiché ne crût que son mary estoit appaisé, & qu'elle n'en tirast des conséquences trop avantageuses. Le Dieu n'estoit pas encore guery de sa brûlure & tenoit le lit. L'operation de son baûme irrita Venus, à l'insceu de qui la chose se conduisoit, & qui ne sçachant à quoy imputer ce miracle resolut de se défaire de Psiché par une autre voye. Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite & à gauche cette maison, estoit une voute aussi ancienne que l'Univers. Là sourdoit une eau qui avoit la propriété de rajeunir : c'est ce qu'on appelle encore aujourd'huy la Fontaine de Iouvence. Dans les premiers temps du monde il estoit libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce thresor, obligea les Dieux de leur en ôster l'usage. Pluton Prince des lieux souter-

rains commit à la garde de cette eau un dragon enorme. Il ne dormoit point, & devoit ceux qui estoient si temeraires que d'en approcher. Quelques femmes se hazardoient, aymant mieux mourir que de prolonger une carriere où il n'y avoit plus ny beaux jours ny Amans pour elles. Cinq ou six jours estant écouléz, Cytherée dit à son esclave. Va-t-en tout à l'heure à la Fontaine de Iouvence, & m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'est pas pour moy, comme tu peux croire; mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau, je te feray encore souffrir le mesme supplice que tu as souffert. Cette suivante dont j'ay parlé qui estoit aux gages de Cupidon l'alla avertir. Il luy commanda de dire à Psiché que le moyen d'endormir le Monstre estoit de luy chanter quelques longs recits qui luy plüssent premierement, & puis l'ennuyassent. Et si-tost qu'il dormiroit qu'elle puïst de l'eau hardiment. Psiché s'en va donc avec sa cruche. On n'osoit approcher de l'autre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce Palais en occupoit la pluspart du temps l'entrée. Il avoit l'adresse de couler sa queue entre des broffailles, en sorte qu'elle ne paroïssoit point; puis aussi-tost que quelque animal venoit à passer, fust-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le Monstre la ramenoit en plusieurs retours, & en entortilloit les jambes de l'animal avec tant de soudaineté & de force, qu'il le faisoit trébucher, se jettoit dessus, puis s'en repaissoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient surpris : l'endroit estoit

plus connu & plus diffamé que le voisinage de Sylle & Charibde. Lors que Psiché alla à cette fontaine, le Monstre se réjouïssoit au Soleil, qui tantost doroit ses écailles, tantost les faisoit paroître de cent couleurs. Psiché qui sçavoit quelle distance il falloit laisser entre luy & elle (car il ne pouvoit s'étendre fort loin, le fort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant) Psiché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup; elle estoit accoustumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il luy fut possible sa cruche, & commença melodieusement ce recit.

*Dragon, gentil dragon, à la gorge beante,*

*Je suis messagere des Dieux.*

*Ils m'ont envoyée en ces lieux*

*T'annoncer que bien tost une jeune serpente,*

*Et qui change au Soleil de couleur comme toy,*

*Viendra partager ton employ.*

*Tu te dois ennuyer à faire cette vie,*

*Amour t'envoyra compagnie.*

*Dragon, gentil dragon, que te diray-je encor*

*Qui te chatoüille & qui te plaise?*

*Ton dos reluit comme fin or :*

*Tes yeux sont flambans comme braise.*

*Tu te peux rajeunir sans dépouiller ta peau.*

*Quelle felicité d'avoir chez toy cette eau !*

*Si tu veux t'enrichir permets que l'on y puise.*

*Quelque tribut qu'il faille, il te sera porté.*

*P'en sçais qui pour avoir cette commodité  
Donneront jusqu'à leur chemise.*

Pfiché chanta beaucoup d'autres choses qui n'avoient aucune fuite, & que les oiseaux de ces lieux ne pûrent par consequent retenir, ny nous les apprendre. Le Dragon l'écouta d'abord avec un tres-grand plaisir. A la fin il commença à baailler & puis s'endormit. Pfiché prend vîte l'occasion. Il falloit passer entre le dragon & l'un des bords de l'entrée. A peine y avoit-il assez de place pour une personne. Peu s'en falut que la Belle de frayeur qu'elle eut ne laissast tomber sa cruche; ce qui eust esté pire que la goutte d'huile. Ce dormeur-cy n'estoit pas fait comme l'autre : son courroux & ses remontrances c'estoit de mettre les gens en pieces. Nostre Heroïne vint à bout de son entreprise par un grand bon-heur. Elle emplit sa cruche, & s'en retourna triomphante. Venus se douta que quelque puissance divine l'avoit assistée. De sçavoir laquelle, c'estoit le poinct. Son fils ne bougeoit du lit. Jupiter ny aucun des Dieux n'auroit laissé Pfiché dans cet esclavage : les Déeses feroient les dernieres à la secourir. Ne t' imagine pas en estre quitte, luy dit Venus : je te feray des commandemens si difficiles que tu manqueras à quelqu'un; & pour chastiment tu endureras la mort. Va me querir de la laine de ces moutons qui paissent au delà du fleuve, je m'en veux faire faire un habit. C'estoient les moutons du Soleil; tous avoient des cornes, furieux au dernier poinct, & qui pour sui-

voient les Loups. Leur laine estoit d'un couleur de feu si vif qu'il éblouissoit la veuë. Ils païssoient alors de l'autre costé d'une riviere extremement large & profonde, qui traversoit le valon, à mille pas ou peu plus de ce Chasteau. De bonne fortune pour nostre Belle Iunon & Ceres vinrent voir Venus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles luy avoient déjà rendu deux autres visites depuis la maladie de son fils, & avoient aussi veu l'Amour. Cette derniere visite empescha Venus de prendre garde à ce qui se passeroit, & donna une facilité à nostre Heroïne d'executer ce commandement. Sans cela il auroit esté impossible, ny ayant ny pont, ny basteau, ny gondole sur la riviere. Cette Suivante qui estoit de l'intelligence dit à Psiché : Nous avons icy des Cignes que les Amours ont dressez à nous servir de gondoles : j'en prendray un : nous traverserons la riviere par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie pour une raison que je vas vous dire. C'est que ces moutons sont gardez par deux jeunes enfans Sylvains qui commencent déjà à courir après les Bergeres & après les Nymphes. Je passeray la premiere, & amuferay les deux jeunes Faunes qui ne manqueront pas de me poursuivre, sans autre dessein que de folastrer ; car ils me connoissent, & sçavent que j'appartiens à Venus. Au pis aller j'en seray quitte pour deux baisers : vous passerez cependant. Jusque-là voila qui va bien, repartit Psiché ; mais comment approcheray-je des moutons ? me connoissent-ils aussi ? sçavent-ils que j'appartiens à Venus ? Vous

prendrez de leur laine parmy les ronces, repliqua cette Suivante, ils y en laissent quand elle est meure, & qu'elle commence à tomber : tout ce canton là en est plein. Comme la chose avoit esté concertée elle reussit. Seulement au lieu des deux baisers que l'on avoit dit, il en cousta quatre. Pendant que nostre Bergere & sa compagne executent leur entreprise, Venus prie les deux Déeses de fonder les sentimens de son fils. Il semble à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colere contre Psiché ; cependant il ne laisse pas sous main de luy donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'estes amies toutes deux, détournez-le de cette amour. Representez-luy le devoir d'un fils. Dites-luy qu'il se fait tort : il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne feroit à sa mere. Iunon & Ceres promirent de s'y employer. Elles allerent voir le malade. Il ne les satisfit point ; & leur cacha le plus qu'il pût sa pensée. Toutefois autant qu'elles pûrent conjecturer, cette passion luy tenoit encore au cœur. Mesme il se plaignit de ce qu'on pretendoit le gouverner ainsi qu'un enfant. Luy un enfant ! on ne confideroit donc pas qu'il terraçoit les Hercules, & qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. Apres cela, disoit-il, on me tiendra encore en tutelle ! on croira me contenter de moulinets & de papillons, moy qui suis le dispensateur d'un bien pres de qui la gloire & les richesses sont des poupées ! C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette felicité là. Je ne me marieray pas moy qui en marie tant d'autres !

Les Déesſes entrèrent en ſes ſentimens ; & retournerent dire à Venus comme leur legation ſ'eſtoit paſſée. Nous vous confeillons en amies, ajoſterent-elles, de laiſſer agir voſtre fils comme il luy plaira : il eſt déſormais en âge de ſe conduire. Qu'il épouſe Hebé, repartit Venus. Qu'il choiſiſſe parmy les Muſes, parmy les Graces, parmy les Heures ; je le veux bien. Vous moquez vous ? dit Iunon. Voudriez vous donner à voſtre fils une de vos ſuivantes pour femme ? & encore Hebé qui nous fert à boire ? Pour les Muſes, ce n'eſt pas le fait de l'Amour qu'une Precieuſe, elle le feroit enrager. La beauté des Heures eſt fort journaliere : il ne ſ'en accommodera pas non plus. Mais enfin, repliqua Venus, toutes ces perſonnes ſont des Déesſes, & Pſiché eſt ſimple mortelle. N'eſt-ce pas un party bien avantageux pour mon fils que la cadète d'un Roy de qui les eſtats tourneroient dans la baſſe court de ce Chateau ? Ne mepriſez pas tant Pſiché, dit Ceres : vous pourriez pis faire que de la prendre pour voſtre Bru. La beauté eſt rare parmy les Dieux ; la richeſſe & la puifſſance ne le ſont pas. J'ay bien voyagé, comme vous ſcavez ; mais je n'ay point veu de perſonne ſi accomplie. Iunon fut contrainte d'avouer qu'elle avoit raiſon : & toutes deux confeillèrent Cytherée de pourveoir ſon fils. Quel plaisir quand elle tiendrait entre les bras un petit Amour qui reſſembleroit à ſon pere ! Venus demeura picquée de ce propos-là. Le rouge luy monta au front. Cela vous fieroit mieux qu'à moy, reprit-elle aſſez bruſquement. Je me ſuis



regardée tout ce matin, mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une ayeule. Ces mots ne demeurèrent pas sans réponse : & les trois amies se séparèrent en se querellant. Ceres & Junon étant montées sur leurs chars, Venus alla faire des remontrances à son fils ; & le regardant avec un air dédaigneux : Il vous sied bien, lui dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir. Depuis quand vous êtes venuë, dites moy, une si sage pensée ? Voyez, je vous prie, l'homme de bien, & le personnage grave & retiré que voila. Sans mentir je voudrois vous avoir vu pere de famille pour un peu de temps ; comment vous y prendriez-vous ? songez, songez à vous acquitter de vostre employ, & soyez le Dieu des amans : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous estes accablé d'affaires de tous costez : l'Empire d'Amour va en décadence : tout languit, rien ne se conclud, & vous consommez le temps en des propositions inutiles de mariage. Il y a tantost trois mois que vous estes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes vous avez esté blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous. Le bel honneur, lors que l'on dira que vostre femme aura esté cause de cet accident ! si c'estoit une maîtresse, je ne dis pas. Quoy vous m'amenez icy une matrone qui fera neuf mois de l'année à toujours se plaindre ! je la traîneray au bal avec moy ! Sçavez-vous ce qu'il y a ? Ou renoncez à Pfiché, ou je ne veux plus que vous passiez pour mon fils. Vous croyez peut estre que je ne puis faire un

autre Amour, & que j'ay oublié la maniere dont on les fait : Je veux bien que vous sçachiez que j'en feray un quand il me plaira. Ouy j'en feray un, plus joly que vous mille fois, & luy remettray entre les mains vostre empire. Qu'on me donne tout à l'heure cet arc & ces fleches, & tout l'attirail dont je vous ay équipé ; aussi bien vous est-il inutile désormais : je vous le rendray quand vous serez sage. L'Amour se mit à pleurer ; & prenant les mains de sa mere il les luy baïsa. Ce n'estoit pas encore parler comme il faut. Elle fit tout son possible pour l'obliger à donner parole qu'il renonceroit à Psiché, ce qu'il ne voulut jamais faire. Cytherée fortit en le menaçant. Pour achever le chagrin de cette Déesse, Psiché arriva avec un paquet de laine aussi pesant qu'elle. Les choses s'estoient passées de ce costé-là avec beaucoup de succès. Le Cygne avoit merveilleusement bien fait son devoir, & les deux Sylvains le leur : devoir de courir, & rien davantage : hors-mis qu'ils danferent quelques chansons avec la Suivante, luy déroberent quelques baisers, luy donnerent quelques brins de thin & de marjolaine, & peut-estre la cotte verte ; le tout avec la plus grande honnêteté du monde. Psiché cependant faisoit sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laisserent ôter leur belles robes sans la piquer une seule fois. Psiché repassa la premiere. A son retour Cytherée luy demanda comme elle avoit fait pour traverser la riviere. Psiché répondit qu'il n'en avoit pas esté besoin, & que le vent avoit envoyé des

flocons de laine de son coûté. Je ne croyois pas, reprit Cytherée, que la chose fust si facile. Je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien, la nuit nous suggerera quelque chose de meilleur. Le fils de Venus qui ne songeoit à autre chose qu'à tirer Psiché de tous ces dangers, & qui n'attendoit peut-estre pour se raccommoder avec elle, que sa guerison & le retour de ses forces, avoit remandé premierement le Zephire, & fait venir dans le voisinage une Fée qui faisoit parler les pierres. Rien ne luy estoit impossible : elle se moquoit du destin, dispoisoit des vents & des astres, & faisoit aller le monde à sa fantaisie. Cytherée ne sçavoit pas qu'elle fust venuë. Quant au Zephire, elle l'apperceut ; & ne douta nullement que ce ne fust luy qui eust assisté Psiché. Mais s'estant la nuit avisée d'un commandement qu'elle croyoit hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils : L'agent general de vos affaires n'est pas loin de ce chasteau ; vous luy avez deffendu de s'écarter. Je vous défie tous tant que vous estes. Vous ferez habiles gens l'un & l'autre si vous empeschez que vostre Belle ne succombe au commandement que je luy feray aujourd'huy. En disant ces mots elle fit venir Psiché, luy ordonna de la suivre, & la mena dans la basse-court du Chasteau. Là sous une espece de halle estoient entassez pêle-mêle quatre différentes sortes de grain lesquels on avoit donnez à la Déesse pour la nourriture de ses pigeons. Ce n'estoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magasin, & touchoit le faîte.

Cytherée dit à Psiché : Je ne veux dorenavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur : c'est pourquoy separe ces quatre sortes de grain. Fais en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chacune espee. Je m'en vas à Amatonte pour quelques affaires de plaisir : Je reviendray sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tasche faite, & qu'il y ayt seulement un grain de mellé, je t'abandonneray aux ministres de ma vengeance. A ces mots elle monte sur son char, & laisse Psiché desesperée. En effet ce commandement estoit un travail, non pas d'Hercule mais de Demon. Sitost que l'Amour le sceut il en envoya avertir la Fée qui par ses suffumigations, par ses cercles, par ses parolles, contraignit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitoient aux extremitez de la terre que celles du voisinage. Il y eut telle fourmy qui fit ce jour là quatre mille lieües. C'estoit un plaisir que d'en voir des hordes & des caravanes arriver de tous les costez.

*Il en vient des climats où commande l'Aurore,*

*De ceux que ceint Thetis, & l'Ocean encore.*

*L'Indien dégarnit toutes ses regions.*

*Le Garamante envoie aussi ses legions.*

*Il en part du Couchant des nations entieres.*

*Le Nort ny le Midy n'ont plus de fourmilleres.*

*Il semble qu'on en ayt épuisé l'univers.*

*Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts.*

*Maint vieux cheſne en fournit des cohortes nombreuses.*

*Il n'est arbre mangé qui sous ses voutes creuses  
Souffre que de ce peuple il reste un seul effain.  
Tout déloge; & la terre en tire de son sein.  
L'Ethiopique gent arrive, & se partage.  
On crée en chaque troupe un maître de l'ouvrage.  
Il a l'œil sur sa bande; aucun n'ose faillir.  
On entend un bruit sourd; le mont semble bouillir.  
Déjà son tour décroît; sa hauteur diminue.  
A la soudaineté l'ordre aussi contribué.  
Chacun a son employ parmi les travailleurs.  
L'un separe le grain que l'autre emporte ailleurs.  
Le monceau disparoît ainsi que par machine.  
Quatre tas differens reparent sa ruïne;  
De bled riche present qu'à l'homme ont fait les cieux;  
De mil pour les pigeons manger délicieux;  
De segle au goût aigret; d'orge rafraîchissante,  
Qui donne aux gens du Nort la cervoise engraisse.  
Telles l'on démolit les maisons quelquefois.  
La pierre est mise à part; à part se met le bois;  
On void comme fourmis gens autour de l'ouvrage.  
En son estre premier retourne l'assemblage.  
Là sont des tas confus de marbres non gravez,  
Et là les ornemens qui se sont conservez.*

Les fourmis s'en retournerent aussi vite qu'elles estoient venues, & n'attendirent pas le remerciement. Vivez heureuses, leur dit Psiché, je vous fouhaite des magazins qui ne desemplissent jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du monde, tour-

mentez-vous, & vivez heureuses. Quand Venus fut de retour, & qu'elle apperceut les quatre monceaux, son étonnement ne fut pas petit : son chagrin fut encor plus grand. On n'osoit approcher d'elle, ny seulement la regarder. Il n'y eut ny Amours ny Graces qui ne s'enfuissent. Quoy, dit Cytherée en elle-mesme, une Esclave me résistera ? je luy fourniray tous les jours une nouvelle matiere de triompher ? Et qui craindra désormais Venus ? qui adorera sa puissance ? car pour la beauté, ie n'en parle plus ; c'est Psiché qui en est Déesse. O destins, que vous ay-je fait ? Junon s'est vangée d'Io & de beaucoup d'autres : il n'est femme qui ne se vange. Cytherée seule se void privée de ce doux plaisir. Si faut-il que j'en vienne à bout : Vous n'êtes pas encore à la fin Psiché, mon fils vous fait tort. Plus il s'opiniastre à vous proteger, plus je m'opiniastrey à vous perdre. Cette resolution n'eut pas tout l'effet que Venus s'estoit promis. A deux jours delà elle fit appeller Psiché, & dissimulant son dépit ; Puisque rien ne vous est impossible, luy dit-elle, vous irez bien au Royaume de Proserpine : & n'esperez pas m'échaper quand vous ferez hors d'icy : en quelque lieu de la terre que vous soyez je vous trouveray. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers j'en suis tres-contente. Vous ferez mes complimens à la Reine de ces lieux-là, & vous luy direz que je la prie de me donner une boîte de son fard : j'en ay besoin, comme vous voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moy sans tarder ce que l'on vous

aura donné, & n'y touchez point. Pfiché partit tout à l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la Fée que son mary avoit fait venir. Cette Fée estoit dans le voisinage sans que personne en sceust rien. De peur de soupçon elle ne tint pas long discours à nostre Heroïne. Seulement elle luy dit : Vous voyez d'icy une vieille tour : allez y tout droit, & entrez dedans. Vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'apprehendez point les ronces qui bouchent la porte : elles se détourneront d'elles-mesmes. Pfiché remercie la Fée, & s'en va au vieux bastiment. Entrée qu'elle fut, la Tour luy parla : Bon jour Pfiché, lui dit-elle, que vostre voyage vous soit heureux. Ce m'est un tres-grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y estoit entré. Je sçais le sujet qui vous amene. Plusieurs chemins conduisent aux enfers ; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans cette cave que vous voyez, & garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aydera à le porter. Pfiché baissa aussi-tost la veuë ; & comme le faiste de la tour estoit découvert, elle vid à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet de fiscelle, un panier avec deux deniers. Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la Tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraye point, quoy que vous ayez prés de mille marches à descendre : cette lampe vous aydera. Vous suivrez à sa lueur un chemin vouté qui est dans le fond, & qui vous conduira jusqu'au bord du Stix. Il vous faudra

donner à Charon un de ces deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un Vieillard qui n'a aucune considération pour les Belles, & qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé vous rencontrerez un âne boiteux & n'en pouvant plus de vieillesse, avec un misérable qui le chassera. Celui-cy vous priera de luy donner par pitié un peu de fiscelle, si vous en avez dans vostre panier, afin de lier certains paquets dont son âne fera chargé. Gardez-vous de luy accorder ce qu'il vous demandera. C'est un piège que vous tend Venus. Vous avez besoin de vostre fiscelle à une autre chose : car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe dont les routes sont fort aisées à tenir en allant ; mais quand on en revient il est impossible de les démeſſer : ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette fiscelle. La porte deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle delà en a un. C'est un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il discerne à l'odorat les morts d'avec les vivans (car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi bien que vous en ces lieux.) Le portier laisse passer les premiers & étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous luy empâterez ses trois gueules en luy jettant dans chacune une de vos boules de cire, autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous ferez sortie du labyrinthe, deux demons des champs elisées viendront au devant de vous, & vous conduiront jusqu'au throsne de Proserpine. Adieu, charmante Psiché : que vostre



voyage vous soit heureux. Pfiché remercie la Tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave, & pour abreger, elle arrive saine & sauve au delà du labyrinthe, malgré les Spectres qui se presenterent sur son passage. Il ne fera pas hors de propos de vous dire qu'elle vid sur les bords du Stix gens de tous estats arrivans de tous les costez. Il y avoit dans la barque, lors que la Belle passa, un Roy, un Philosophe, un General d'armée, je ne sçais combien de soldats, avec quelques femmes. Le Roy se mit à pleurer de ce qu'il luy falloit quitter un séjour où estoient de si beaux objets. Le Philosophe au contraire loua les Dieux de ce qu'il en estoit fortý avant que de voir un objet si capable de le seduire, & dont il pouvoit alors approcher sans aucun peril. Les soldats disputerent entre eux à qui s'affeiroit le plus près d'elle, sans aucun respect du Roy, ny aucune crainte du General qui n'avoit pas son baston de commandement. La chose alloit à se battre, & à renverser la nacelle, si Charon n'eust mis le hola à coups d'aviron. Les femmes environnerent Pfiché; & se consolerent des avantages qu'elles avoient perdus, voyant que nostre Heroïne en perdoit bien d'autres : car elle ne dit à personne qu'elle fust vivante. Son habit estonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap. Aussi-tost qu'elle fut sortie du labyrinthe les deux demons l'aborderent, & luy firent voir les singularitez de ces lieux. Elles sont tellement étranges que j'ay besoin d'un stile extraordinaire pour vous les décrire. Poliphile se teut

à ces mots : & après quelques momens de silence il reprit d'un ton moins familier.

*Le Royaume des morts a plus d'une avenue.  
Il n'est route qui soit aux humains si connue.  
Des quatre coins du monde on se rend aux enfers.  
Tisiphone les tient incessamment ouverts.  
La faim, le desespoir, les douleurs, le long âge,  
Meinent par tous endroits à ce triste passage ;  
Et quand il est franchi, les filles du Destin  
Filent aux habitans une nuit sans matin.  
Orphée a toutefois mérité par sa lire  
De voir impunément le tenebreux empire.  
Psiché par ses appas obtint même faveur.  
Pluton sentit pour elle un moment de ferveur.  
Proserpine craignit de se voir déthronée :  
Et la boîte de fard à l'instant fut donnée.  
L'Esclave de Venus sans guide & sans secours  
Arriva dans les lieux où le Stix fait son cours.  
Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbere  
Luy lançast des regards enflammés de colere.  
Par les monstres d'enfer rien ne fut épargné.  
Elle vit ce qu'en ont tant d'auteurs enseigné.  
Mille spectres hideux, les hydres, les harpies,  
Les triples Gerions, les manes des Tities,  
Présentoient à ses yeux maint fantôme trompeur  
Dont le corps retournoit aussi-tôt en vapeur.  
Les cantons destinés aux Ombres criminelles,  
Leurs cris, leur desespoir, leurs douleurs éternelles,*

Tout l'attirail qui suit tost ou tard les méchans,  
La remplirent de crainte & d'horreur pour ces champs.  
Là sur un pont d'airain l'orgueilleux Salmonée,  
Triste chef d'une troupe aux tourmens condamnée,  
S'efforçoit de passer en des lieux moins cruels,  
Et par tout rencontroit des feux continuels.  
Tantale aux eaux du Stix portoit en vain sa bouche,  
Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche :  
Et Sisiphe en sueur essayoit vainement  
D'arrester son rocher pour le moins un moment.  
Là les sœurs de Psiché dans l'importune glace  
D'un miroir que sans cesse elles avoient en face,  
Revoient leur cadete heureuse, & dans les bras,  
Non d'un Monstre effrayant, mais d'un Dieu plein d'appas.  
En quelque lieu qu'allast cette engeance maudite,  
Le miroir se plaçoit toujours à l'opposite.  
Pour les tirer d'erreur leur cadete accourut :  
Mais ce couple s'enfuit si-tost qu'elle parut,  
Non loin d'elles Psiché vid l'immortelle tasche  
Où les cinquante sœurs s'exercent sans relasche.  
La Belle les plaignit, & ne pût sans fremir  
Voir tant de malheureux occupez à gemir.  
Chacun trouvoit sa peine au plus haut point montée.  
Ixion souhaitoit le sort de Promethée.  
Tantale eust consenty pour assouvir sa faim  
Que Pluton le livrast à des flâmes sans fin.  
En un lieu separé l'on void ceux de qui l'ame  
A violé les droits de l'amoureuse flâme,  
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,

*Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.  
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquetes :  
Là Megere punit les langues indiscrettes :  
Sur tout ceux qui tachez du plus noir des forfaits,  
Se sont vantez d'un bien qu'on ne leur fit jamais.  
Par de cruels vautours l'Inhumaine est rongée :  
Dans un fleuve glacé la Volage est plongée :  
Et l'Insensible expie en des lieux embrasé  
Aux yeux de ses amans les maux qu'elle a causez.  
Ministres, confidens, domestiques perfides  
Y lassent sous les fœüets le bras des Eumenides.  
Prés d'eux sont les auteurs de maint Hymen forcé,  
L'amant chiche, & la Dame au cœur intéressé ;  
La troupe des Censeurs peuple à l'Amour rebelle,  
Ceux enfin dont les Vers ont noircy quelque Belle.*

Venus avoit obligé Mercure par ses carresses de prier de la part de cette Déesse toutes les puissances d'enfer, d'effrayer tellement son ennemie par la veüe de de ces fantômes & de ces supplices, qu'elle en mourust d'apprehension ; & mourust si bien que la chose fust sans retour, & qu'il ne restait plus de cette Beauté qu'une ombre legere. Après quoy, disoit Cytherée, je permets à mon fils d'en estre amoureux, & de l'aller trouver aux enfers, pour luy renouveler ses caresses. Cupidon ne manqua pas d'y pourveoir : & dès que Psiché eut passé le labyrinthe, il la fit conduire (comme je crois vous avoir dit) par deux demons des champs elysées (ceux-là ne sont pas méchans.) Ils

la rassurèrent, & luy apprirent quels estoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentez. La Belle en demeura toute consolée, n'y trouvant rien qui eust du rapport à son aventure. Après tout, la faute qu'elle avoit commise ne méritoit pas une telle punition. Si la curiosité rendoit les gens malheureux jusqu'en l'autre monde, il n'y auroit pas d'avantage à estre femme. En passant auprès des champs elysées, comme le nombre des bien heureux a de tout temps esté fort petit, Pliché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui jusqu'alors avoient fait valoir la puissance de son époux, gens du Parnasse pour la plus-part. Ils estoient sous de beaux ombrages, se recitant les uns aux autres leurs poësies, & se donnant des louanges continuelles sans se lasser. Enfin la Belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la Cour de ce Dieu demeura surprise. Depuis Proserpine ils ne se souvenoient point d'avoir veu d'objet qui leur eust touché le cœur que celui-là seul. Proserpine mesme en eut de la jalousie ; car son mary regardoit déjà la Belle d'une autre sorte qu'il n'a coustume de faire ceux qui approchent de son tribunal, & il ne tenoit pas à luy qu'il ne se défit de cet air terrible qui fait partie de son apannage. Sur tout, il y avoit du plaisir à voir Radamante se radoucir. Pluton fit cesser pour quelques momens les souffrances & les plaintes des malheureux ; afin que Pliché eust une audience plus favorable. Voicy à peu près comme elle parla, adressant sa voix tantost à Pluton & à Proserpine conjointement, tantost à cette Déesse seule.

*Vous fous qui tout fléchit, Deitez dont les loix  
Traient également les Bergers & les Roys;  
Ny le désir de voir, ny celui d'estre veuë,  
Ne me font visiter une Cour inconnuë :  
J'ay trop appris hélas ! par mes propres malheurs,  
Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.  
Vous voyez devant vous l'Esclave infortunée  
Qu'à des larmes sans fin Venus a condamnée.  
C'est peu pour son courroux des maux que j'ay soufferts ;  
Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.  
Reyne de ces climats, faites qu'on me le donne.  
Il porte vostre nom ; & c'est ce qui m'estonne.  
Ne vous offensez point, Déesse aux traits si doux ;  
On s'apperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.  
Plaire sans fard est chose aux Déeses facile :  
A qui ne peut vieillir cet art est inutile :  
C'est moy qui dois tascher en l'estat où je suis  
A reparer le tort que m'ont fait les ennuis.  
Mais j'ay quitté le soin d'une beauté fatale.  
La Nature souvent n'est que trop liberale.  
Pleust au sort que mes traits à present sans éclat  
N'eussent jamais paru que dans ce triste estat !  
Mes sœurs les envioient : que mes sœurs estoient folles !  
D'abord je me repûs d'esperances frivoles.  
Enfin l'Amour m'ayma : je l'aymay sans le voir :  
Je le vis ; il s'enfuit ; rien ne pût l'émouvoir ;  
Il me précipita du comble de la gloire.  
Souvenirs de ces temps sortez de ma memoire.  
Chacun sçait ce qui suit. Maintenant dans ces lieux*

*Je viens pour obtenir un fard si précieux.  
Je n'en mérite pas la faveur singulière;  
Mais le nom de l'Amour se joint à ma prière.  
Vous connoissez ce Dieu; qui ne le connoît pas?  
S'il descend pour vous plaire au fond de ces climats,  
D'une boîte de fard récompensez sa femme;  
Ainsi durent chez-vous les douceurs de sa flamme!  
Ainsi vostre bonheur puisse rendre envieux  
Celuy qui pour sa part eut l'empire des Cieux!*

Cette harangue eut tout le succès que Pliché pouvoit souhaiter. Il n'y eut ny demon ny Ombre qui ne compatist au malheur de cette affligée, & qui ne blâmast Venus. La pitié entra pour la première fois au cœur des Furies : & ceux qui avoient tant de sujet de se plaindre eux-mêmes, mirent à part le sentiment de leurs propres maux, pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton fut sur le point de luy offrir une retraite dans ses États ; mais c'est un azile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible, Proserpine empêcha ce coup. La jalousie la possédoit tellement que sans considérer qu'une Ombre seroit incapable de luy nuire, elle recommanda instamment aux Parques de ne pas trancher à l'étourdie les jours de cette personne, & de prendre si bien leurs mesures qu'on ne la revist aux enfers que vieille & ridée. Puis sans tarder davantage, elle mit entre les mains de Pliché une boîte bien fermée avec défense de l'ouvrir, & avec charge d'asseurer Venus de son amitié. Pour

Pluton, il ne pût voir fans déplaisir le départ de nostre Heroïne, & le present qu'on luy faisoit. Souvenez-vous, luy dit-il, de ce qu'il vous a cousté d'estre curieuse. Allez; & n'accusez pas Pluton de vostre destin. Tant que le pays des morts continua, la boëte fut en assurance; Pſiché n'avoit garde d'y toucher : elle apprehendoit que parmy un si grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en eust qui observassent ses actions. Aussi-tost qu'elle eut atteint nostre monde, & que se trouvant sous ce conduit souterrain elle crût n'avoir pour témoins que les pierres qui le soustenoient, la voila tentée à son ordinaire, elle eut envie de sçavoir quel estoit ce fard dont Proserpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empescher ? elle seroit femme, & laisseroit échapper une telle occasion de se satisfaire ! A qui le diroient ces pierres ? possible personne qu'elle n'estoit descendu sous cette voute depuis qu'on l'avoit bastie. Puis ce n'estoit pas une simple curiosité qui la pouffoit; c'estoit un desir naturel & bien innocent de remedier au déchet où estoient tombez ses appas. Les ennuis, le hasse, mille autres choses l'avoient tellement changée qu'elle ne se connoissoit plus elle-mesme. Il falloit abandonner les prétentions qui luy restoient sur le cœur de son mary, ou bien reparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que celui qu'elle avoit en sa puissance ? que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portoit à Venus ? non qu'elle eust dessein d'en abuser, ny de plaire à d'autres qu'à son mary : les dieux le sçavoient :



pourveu seulement qu'elle impoſaſt à l'Amour cela ſuffiroit. Tout artifice eſt permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Venus l'avoit creüe ſi ſimple que de n'oſer toucher à ce fard elle s'eſtoit fort trompée : mais qu'elle y touchaſt ou non, Cytherée l'en ſouppçonneroit toujourns ; ainſi il luy feroit inutile de ſ'abſtenir. Pſiché raisonna ſi bien qu'elle ſ'attira un nouveau mal-heur. Vne certaine apprehenſion toutes-fois la retenoit : elle regardoit la Boëte, y portoit la main , puis l'en retiroit, & l'y reportoit auſſi-toſt. Apres un combat qui fut aſſez long, la victoire demeura ſelon ſa couſtume à cette malheureuſe curioſité. Pſiché ouvrit la boëte en tremblant, & à peine l'eut-elle ouverte qu'il en ſortit une vapeur fuligineuſe, une fumée noire & penetrante qui ſe répandit en moins d'un moment par tout le viſage de noſtre Heroïne, & ſur une partie de ſon ſein. L'impreſſion qu'elle y ſit fut ſi violente que Pſiché ſouppçonna d'abord quelque ſiniſtre accident ; d'autant qu'il ne reſtoit dans la boëte qu'une noirceur qui la teignoit toute. Pſiché alarmée, & ſe doutant preſque de ce qui luy eſtoit arrivé, ſe haſta de ſortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine dans laquelle elle pût apprendre l'eſtat où cette vapeur l'avoit miſe. Quand elle fut dans la tour, & qu'elle ſe preſenta à la porte, les épines qui la bouchoient & qui s'eſtoient d'elles-mêmes détournées pour laiſſer paſſer Pſiché la première fois, ne la reconnoiſſant plus l'arreſterent. La tour fut contrainte de luy demander ſon nom. Noſtre

infortunée le luy dit en foupirant. Quoy c'est vous Pfiché ? qui vous a teint le vifage de cette forte ? Allez vifte vous laver, & gardez bien de vous presenter en cet estat à voftre mary. Pfiché court à un ruiſſeau qui n'eſtoit pas loin, le cœur luy battant de telle maniere que l'haleine luy manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva fur le bord de ce ruiſſeau, & s'eſtant panchée elle y apperceut la plus belle More du monde. Elle n'avoit ny le nez ny la bouche comme l'ont celles que nous voyons ; mais enfin c'eſtoit une More. Pfiché eſtonnée tourna la teſte pour voir ſi quelque Afriquaine ne ſe regardoit point derriere elle. N'ayant veu perſonne, & certaine de ſon mal-heur, les genoux commencerent à luy faillir, les bras luy tomberent. Elle eſſaya toutesfois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde. Apres s'eſtre lavée long-temps ſans rien avancer, O deſtins, s'écria-t-elle, me condamnez-vous à perdre auſſi la beauté ? Cytherée, Cytherée, quelle ſatiſfaction vous attend ? Quand je me presenteray parmy vos eſclaves, elles me rebuteront ; je ſeray le deſhonneur de voftre Cour ; qu'ay-je fait qui meritoit une telle honte ? ne vous ſuffiſoit-il pas que j'euffe perdu mes parens, mon mary, les richesses, la liberté, ſans perdre auſſi encore l'unique bien avec lequel les femmes ſe conſolent de tous malheurs ? Quoy ne pouviez vous attendre que les années vous vengeaſſent ? C'eſt une choſe ſi-toſt paſſée que la beauté des mortelles : La melancholie ſeroit venue au ſecours du temps. Mais j'ay tort de vous accuſer : c'eſt moy ſeule qui ſuis la cauſe

de mon infortune ; c'est cette curiosité incorrigible, qui non contente de m'avoir osté les bonnes graces de vostre fils, m'oste aussi le moyen de les regagner. Helas ! ce sera ce fils le premier qui me regardera avec horreur & qui me fuira. Je l'ay cherché par tout l'Vnivers, & j'apprehende de le trouver. Quoy mon mary me fuira ? mon mary qui me trouvoit si charmante ? Non non Venus, vous n'aurez pas ce plaisir : & puis qu'il m'est défendu d'avancer mes jours, je me retireray dans quelque desert où personne ne me verra : j'acheveray mes destins parmy les serpens & parmy les loups : il s'en trouvera quelqu'un d'assez pitoyable pour me devorer. Dans ce dessein elle court à une forest voisine, s'enfonce dans le plus profond, choisit pour principale retraite un antre effroyable : là son occupation est de soupirer & de répandre des larmes ; ses joües s'applatissent, ses yeux se cavent ; ce n'estoit plus celle de qui Venus estoit devenuë jalouse : il y avoit au monde telle mortelle qui l'auroit regardée sans envie. L'Amour commençoit alors à fortir ; & comme il estoit guery de sa cholere aussi bien que de sa brullure, il ne songeoit plus qu'à Psiché ; Psiché devoit faire son unique joye ; il devoit quitter ses Temples pour servir Psiché : resolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours, mais ils les font peu durer. Ce mary-cy ne se proposoit plus de fin dans sa passion, ny dans le bon traitement qu'il avoit resolu de faire à sa femme. Son dessein estoit de se jeter à ses pieds, de luy demander pardon, de luy protester qu'il ne retomberoit jamais en de telles

bizarreries. Tant que la journée duroit il s'entretenoit de ces choses : la nuit venuë il continuoit, & continuoit encore pendant son sommeil. Aussi-tost que l'Aurore commençoit à poindre il la prioit de luy ramener Psiché ; car la Fée l'avoit asseuré qu'elle reviendrait des enfers. Des que le Soleil estoit levé nostre époux quitoit le lit afin d'éviter les visites de sa mere, & s'alloit promener dans le bois où la Belle Ethiopienne avoit choisi sa retraite : il le trouvoit propre à entretenir les resveries d'un amant. Vn jour Psiché s'estoit endormie à l'entrée de sa caverne. Elle estoit couchée sur le costé, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, & encore un bras sur le mouchoir, pour plus grande précaution, & pour s'empescher plus asseurement d'estre veüe. Si elle eust pû s'envelopper de tenebres elle l'auroit fait. L'autre bras estoit couché le long de la cuisse : il n'avoit pas la mesme rondeur qu'autresfois : Le moyen qu'une personne qui ne vivoit que de fruits sauvages, & laquelle ne mangeoit rien qui ne fust mouillé de ses pleurs, eust de l'embonpoint ? La délicatesse & la blancheur y estoient toujourns. L'Amour l'apperceut de loin. Il sentit un treffaillement qui luy dit que cette personne estoit Psiché. Plus il approchoit, & plus il se confirmoit dans ce sentiment ; car quelle autre qu'elle auroit une taille si bien formée ? Quand il se trouva assez pres pour considerer le bras & la main, il n'en douta plus ; non que la maigreur ne l'arrestast ; mais il jugeoit bien qu'une personne affligée ne pouvoit estre en meilleur estat. La surprise

de ce Dieu ne fut pas petite ; pour sa joye je vous la laisse à imaginer. Vn amant que nos Romanciers auroient fait, seroit demeuré deux heures à considérer l'objet de sa passion sans l'oser toucher ny seulement interrompre son sommeil : l'Amour s'y prit d'une autre maniere. Il s'agenouïlla d'abord aupres de Psiché ; & luy souleva une main laquelle il étendit sur la sienne ; puis usant de l'autorité d'un Dieu, & de celle d'un mary il y imprima deux baisers. Psiché estoit si fort abattuë qu'elle s'eveilla seulement au second baiser. Dés qu'elle apperceut l'Amour elle se leva ; s'enfuit dans son antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émeuë qu'elle ne sçavoit à quoy se refoudre. L'estat où elle avoit veu le Dieu, cette posture de suppliant, ce baiser dont la chaleur luy faisoit connoître que c'estoit un veritable baiser d'amour, & non un baiser de simple galanterie, tout cela l'enhardissoit : mais de se monstrier ainsi noire & défigurée à celui dont elle vouloit regagner le cœur il n'y avoit pas d'apparence. Cependant l'Amour s'estoit approché de la caverne, & repensant à l'ebene de cette personne qu'il avoit veuë, il croyoit s'estre trompé, & se vouloit quelque mal d'avoir pris une Ethiopienne pour son épouse. Quand il fut dans l'antre ; Belle More, lui cria-t-il, vous ne sçavez guere ce que je suis, de fuir ainsi : ma rencontre ne fait pas peur. Dites moy ce que vous cherchez dans ces provinces : peu de gens y viennent que pour aymer : si c'est là ce qui vous ameine, j'ay dequoy vous satisfaire : avez-vous besoin d'un amant ?

je suis le Dieu qui les fais. Quoy vous dédaignez de me répondre ! vous me fuyez ! Helas, dit Psiché, je ne vous suis point ; j'oste seulement de devant vos yeux un objet que j'apprehende que vous ne fuyiez vous même. Cette voix si douce, si agreable, & autresfois familiere au fils de Venus, fut aussitost reconnüe de luy. Il courut au coin où s'estoit refugiée son épouse. Quoy c'est vous ! dit-il, quoy ma chere Psiché c'est vous ! Aussi-tost il se jeta aux pieds de la Belle. L'ay failly, continua-t-il en les embrassant : mon caprice est cause qu'une personne innocente, qu'une personne qui estoit née pour ne connoistre que les plaisirs a souffert des peines que les coupables ne souffrent point : & je n'ay pas renversé le Ciel & la Terre pour l'empescher ! je n'ay pas ramené le Chaos au monde ! je ne me suis pas donné la mort tout Dieu que je suis ! Ah Psiché que vous avez de sujets de me détester ! Il faut que je meure, & que j'en trouve les moyens, quelque impossible que soit la chose. Psiché chercha une de ses mains pour la luy baïser. L'Amour s'en douta, & se relevant, Ah, s'écria-t-il, que vous ajoutez de douceur à vos autres charmes ! Je sçais les sentimens que vous avez eus ; Toute la nature me les a dits : il ne vous est pas échappé un seul mot de plainte contre ce Monstre qui estoit indigne de vostre amour. Et comme elle luy avoit trouvé la main : Non, poursuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs ; je n'en suis pas digne : je ne demande pour toute grace que quelque punition que vous m'imposiez vous-même. Ma Psiché, ma chere

Pfiché, dites-moy, à quoy me condamnez vous ? Je vous condamne à estre aymé de vostre Pfiché éternellement, dit nostre Heroïne ; car que vous l'aymiez, elle auroit tort de vous en prier : elle n'est plus belle. Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix si touchant que l'Amour ne pût retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Pfiché, & pressant cette main entre les siennes, il se teut long-temps, & par ce silence il s'exprima mieux que s'il eust parlé : les torrens de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient sçeu faire. Pfiché charmée de cette éloquence, y répondit comme une personne qui en sçavoit tous les traits. Et confiderez, je vous prie, ce que c'est que d'aymer ; Le couple d'amans le mieux d'accord, & le plus passionné qu'il y eust au monde employoit l'occasion à verser des pleurs & à pousser des soupirs : Amans heureux, il n'y a que vous qui connoissiez le plaisir. A cette exclamation Poliphile tout transporté laissa tomber l'écrit qu'il tenoit, & Acante se souvenant de quelque chose fit un soupir. Gelaste leur dit avec un fourire moqueur : Courage Messieurs les amans, voila qui est bien, & vous faites votre devoir. O les gens heureux, & trois fois heureux que vous estes ! moy miserable je ne sçaurois soupirer après le plaisir de verser des pleurs. Puis ramassant le papier de Poliphile, Tenez, luy dit-il, voilà vostre écrit, achevez Pfiché, & remettez-vous. Poliphile reprit son cahier, & continua ainsi. Cette conversation de larmes devint à la fin conversation de baisers ; je passe legerement cet endroit.

L'Amour pria son épouse de fortir de l'antre, afin qu'il apprît le changement qui estoit survenu en son visage, & pour y apporter remede s'il se pouvoit. Psiché luy dit en riant : Vous m'avez refusé, s'il vous en souvient, la satisfaction de vous voir lors que je vous l'ay demandée, je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit, & avec bien plus de raison que vous n'en aviez ; mais j'ayme mieux me détruire dans vostre esprit que de ne pas vous complaire. Aussi bien faut-il que vous cherchiez un remede à la passion qui vous occupe : elle vous met mal avec vostre mere & vous fait abandonner le soin des mortels & la conduite de vostre empire. En disant ces mots elle luy donna la main, pour le mener hors de l'antre. L'Amour se plaignit de la pensée qu'elle avoit, & luy jura par le Styx qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle ; car ce n'estoit pas seulement son corps qui le rendoit amoureux, c'estoit son esprit & son ame pardeffus tout. Quand ils furent sortis de l'antre, & que l'Amour eut jetté les yeux sur son épouse, il recula trois ou quatre pas tout surpris & tout étonné. Je vous l'avois bien promis, luy dit-elle, que cette veuë feroit un remede pour vostre amour : je ne m'en plains pas, & n'y trouve point d'injustice. La plupart des femmes prennent le Ciel à témoin quand cela arrive : elles disent qu'on doit les aymer pour elles, & non pas pour le plaisir de les voir : qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se satisfaire : que cette sorte de passion qui n'a pour objet que ce qui



touche les sens, ne doit point entrer dans une belle ame, & est indigne qu'on y réponde : c'est aymer comme ayment les animaux; au lieu qu'il faudroit aymer comme les esprits détachez des corps. Les vrais amans, les amans qui meritent que l'on les ayme, se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet estat : ils s'affranchissent de la tyrannie du temps; ils se rendent independans du hazard & de la malignité des astres; tandis que les autres sont toujours en transe, soit pour le caprice de la fortune, soit pour celui des saisons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce costé-là, les années leur font une guerre continuelle : il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir : c'est une nécessité qu'il aille toujours en diminuant; & d'autres raisons tres-belles & tres-peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté & leur jeunesse ont fait naître la passion que l'on a pour elles, il est naturel que le contraire l'aneantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour; ayez seulement de l'amitié; ou si je n'en suis pas digne, quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un Dieu comme vous d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe : faites-moy la grace que j'en sois une. L'Amour trouva sa femme plus belle après ce discours qu'il ne l'avoit encore trouvée. Il se jeta à son col : Vous ne m'avez, luy repartit-il, demandé que de l'amitié, je vous promets de l'amour. Et consolez-vous; il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vray que

vostre visage a changé de teint ; mais il n'a nullement changé de traits : & ne contez-vous pour rien le reste du corps ? Qu'avez-vous perdu de lys & d'albâtre à comparaïson de ce qui vous en est demeuré ? Allons voir Venus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoy qu'il soit petit, la rendra contente, & nous reconciliera les uns & les autres : sinon j'auray recours à Iupiter, & je le prieray de vous rendre vostre vray teint. Si cela dépendoit de moy, vous seriez déjà ce que vous estiez, lors que vous me rendistes amoureux : ce seroy icy le plus beau moment de vos jours. Mais un Dieu ne sçauroit défaire ce qu'un autre Dieu a fait. Il n'y a que Iupiter à qui ce privilege soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lys, sans qu'il y en ait un seul perdu, je feray perir la race des animaux & des hommes ; que feront les Dieux après cela ? Pour les roses, c'est mon affaire ; & pour l'embonpoint, la joye le ramenera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnoisse pour mon épouse. Pliché se fust jettée à ses pieds, si elle n'eust sceu comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de luy dire en rougissant : Si je pouvois estre vostre femme sans estre blanche ; cela seroit bien plus court & bien plus certain. Ce poinct là vous est assuré, repartit l'Amour ; je l'ay juré par le Styx ; mais je veux que vous soyez blanche. Allons nous presenter à Venus. Pliché se laissa conduire ; bien qu'elle eust beaucoup de repugnance à se montrer, & peu d'esperance de réussir. La soumission aux volontez de son époux luy fermoit les yeux : elle

se feroit resoluë pour luy complaire à des choses plus difficiles. Pendant le chemin elle luy conta les principales aventures de son voyage ; la merveille de cette Tour qui luy avoit donné des adresses ; l'Acheron, le Styx, l'asne boiteux, le labyrinthe, & les trois gueules de son portier ; les fantômes qu'elle avoit veus, la Cour de Pluton & de Proserpine ; enfin son retour, & sa curiosité qu'elle-mesme jugeoit tres-digne d'estre punie. Elle achevoit son recit quand ils arriverent à ce Chasteau qui estoit à my chemin de Paphos & d'Amatonte. Venus se promenoit dans le Parc. On luy alla dire de la part d'Amour qu'il avoit une Affriquaine assez bien faite à luy presenter : elle en pourroit faire une quatrième Grace, non seulement brune comme les autres, mais toute noire. Cytherée resvoit alors à sa jalousie ; à la passion dont son fils estoit malade, & qui tout considéré n'estoit pas un crime ; aux peines à quoy elle avoit condamné la pauvre Piché, peines tres-cruelles, & qui luy faisoient à elle même pitié. Outre cela l'absence de son ennemie avoit laissé refroidir sa colere, de façon que rien ne l'empeschoit plus de se rendre à la raison. Elle estoit dans le moment le plus favorable qu'on eust pû choisir pour accommoder les choses. Cependant toute la Cour de Venus estoit accourüe pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More : c'estoit à qui la regarderoit de plus pres. Quelque étonnement que sa veüe causast, on y prenoit du plaisir ; & on auroit bien donné demy douzaine de blanches pour cette noire. Au reste soit que la couleur eust

changé son air, soit qu'il y eust de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien vu qui luy ressembloit. Les Jeux & les Ris firent connoissance avec elle d'abord, sans se la remettre, admirant les graces de sa personne, sa taille, ses traits, & disant tout haut que la couleur n'y faisoit rien. Neantmoins ce visage d'Ethiopienne enté sur un corps de Greque sembloit quelque chose de fort estrange. Toute cette Cour la consideroit comme un tres beau monstre & tres digne d'estre aymé. Les uns assuroient qu'elle estoit fille d'un blanc & d'une noire, les autres d'un noir & d'une blanche. Quand elle fut à quatre pas de Venus elle mit un genouil en terre : Charmante Reyne de la beauté, luy dit-elle, c'est votre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée. Tout le monde la reconnût aussi-tost. On demeura fort surpris. Les Jeux & les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discretion cette fois-là, & dissimulerent leur joye de peur d'irriter Venus contre leur nouvelle maistresse. Vous ne sçauriez croire combien elle estoit aymée dans cette Cour. La plupart des gens avoient resolu de se cantonner à moins que Cytherée ne la traitast mieux. Psiché remarqua fort bien les mouvemens que sa presence excitoit dans le fond des cœurs, & qui paroissent mesme sur les visages ; mais elle n'en témoigna rien, & continua de cette sorte. Proserpine m'a donné charge de vous faire ses complimens, & de vous asseurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boëte que j'ay ouverte, bien que

vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserois vous prier de me pardonner, & me viens soumettre à la peine que ma curiosité a meritée. Venus jettant les yeux sur Psiché, ne sentit pas tout le plaisir & la joye que sa jalousie luy avoit promise. Un mouvement de compassion l'empescha de jouir de sa vengeance & de la victoire qu'elle remportoit ; si bien que passant d'une extremité en une autre, à la maniere des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-mesme nostre Heroïne, puis l'embrassa : Je me rends, dit-elle, Psiché ; oubliez le mal que je vous ay fait. Si c'est effacer les sujets de haine que vous avez contre moy, & vous faire une satisfaction assez grande, que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la foyez. Montrez vous meilleure que Venus, aussi bien que vous estes déjà plus belle ; ne soyez pas si vindicative que je l'ay esté, & allez changer d'habit. Toutesfois, ajousta-t-elle, vous avez besoin de repos : puis se tournant vers les Graces : Mettez-la au bain qu'on a preparé pour moy, & faites-la reposer en suite ; je l'iray voir en son lit. La Déesse n'y manqua pas ; & voulut que nostre Heroïne couchast avec elle cette nuit-là ; non pour l'oster à son fils ; mais on resolut de celebrer un nouvel hymen, & d'attendre que nostre Belle eust repris son teint. Venus consentit qu'il luy fust rendu ; mesme qu'un brevet de Déesse luy fust donné, si tout cela se pouvoit obtenir de Iupiter. L'Amour ne perd point de temps, & pendant que sa mere estoit en belle humeur, il s'en va trouver le Roy des Dieux. Iupiter qui avoit appris

l'histoire de ses amours, luy en demanda des nouvelles ; comme il se portoit de sa brullure ; pour quoy il abandonnoit les affaires de son Estat. L'Amour répondit succinctement à ces questions, & vint au sujet qui l'amenoit. Mon fils, luy dit Jupiter en l'embrassant, vous ne trouverez plus d'Ethiopienne chez vostre mere : le teint de Psiché est aussi blanc que jamais il fut : l'ay fait ce miracle dès le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre point ; le rang que vous demandez pour vostre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmy nous que trop de Déeses. C'est une nécessité qu'il y ayt du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de vostre épouse estant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie & de querelles, lesquelles je ne viendray jamais à bout d'appaïser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant ; j'en auray assez de celui de mediateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arreste le plus. Des que Psiché sera Déesse il luy faudra des Temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera nostre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids & mal encensez. Cette qualité de Dieu deviendra à la fin si commune que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer. Que vous importe ? reprit l'Amour. Vostre félicité dépend-elle du culte des hommes ? qu'ils vous negligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas icy heureux & tranquille, dormant les trois quarts du temps.

laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, tonnant, & greslant lors que la fantaisie vous en vient? vous sçavez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cibelle est vieille ; Junon de mauvaise humeur, Ceres sent sa divinité de Province, & n'a nullement l'air de la Cour ; Minerve est toujours armée ; Diane nous rompt la tête avec sa trompe ; on pourroit faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernières ; mais elles sont si farouches qu'on ne leur oseroit dire un mot de galanterie : Pomone est ennemie de l'oïveté, & a toujours les mains rudes ; Flore est agreable, je le confesse ; mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures ; l'Aurore se leve de trop grand matin, on ne sçait ce qu'elle devient tout le reste de la journée : il n'y a que ma mere qui nous réjouisse, encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne, & demeure une partie de l'année à Paphos, Cythere, ou Amatonte. Comme Psiché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que sa beauté ne fera pas un petit ornement pour vostre Cour. Ne craignez point que les autres ne luy portent envie ; il y a trop d'inegalité entre ses charmes & les leurs. La plus intéressée c'est ma mere, qui y consent. Jupiter se rendit à ces raisons, & accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit son consentement à l'Apotheose, par une petite inclination de tête qui esbranla legerement l'univers, & le fit trembler seulement une demie heure. Aussi-tôt l'Amour

fit mettre les Cignes à son char ; descendit en terre ; & trouva sa mere qui elle mesme faisoit office de Grace autour de Psiché ; non sans luy donner mille louanges & presque autant de baisers. Toute cette Cour prit le chemin de l'Olympe, les Graces se promettant bien de danser aux nopces. Je n'en décriray point la ceremonie, non plus que celle l'Apotheose : je décriray encore moins les plaisirs de nos époux ; il n'y a qu'eux seuls qui pussent estre capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bien-tost donné un doux gage de leur amour, une fille qui attira les Dieux & les hommes dès qu'on la vid. On luy a basti des Temples sous le nom de la Volupté.

*O douce Volupté, sans qui dès nostre enfance  
Le vivre & le mourir nous deviendroient égaux ;  
Ayant universel de tous les animaux,  
Que tu sçais attirer avecque violence !*

*Par toy tout se meut icy bas :  
C'est pour toy, c'est pour tes appas  
Que nous courons après la peine.  
Il n'est soldat, ny Capitaine,*

*Ny Ministre d'Estat, ny Prince, ny sujet,  
Qui ne t'ait pour unique objet.*

*Nous autres nourissons, si pour fruit de nos veilles  
Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,  
Si nous ne nous sentions chatouillez de ce son,  
Ferions nous un mot de chanson ?*

*Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,  
Ce qui servoit de prix dans les jeux Olympiques,*



*N'est que toy proprement divine Volupté.  
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté?  
Pourquoy sont faits les dons de Flore,  
Le Soleil couchant, & l'Aurore?  
Pomone & ses mets delicats?  
Bacchus l'ame des bons repas?  
Les forests, les eaux, les prairies,  
Meres des douces rêveries?  
Pourquoy tant de beaux arts qui tous sont tes enfans?  
Mais pourquoy les Cloris aux appas triomphans,  
Que pour maintenir ton commerce?  
L'entends innocemment : sur son propre desir  
Quelque rigueur que l'on exerce  
Encore y prend-on du plaisir.  
Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse  
Du plus bel esprit de la Grece,  
Ne me dédaigne pas, vien-t-en loger chez moy,  
Tu n'y feras pas sans employ.  
J'ayme le Jeu, l'Amour, les Livres, la Musique,  
La Ville & la Campagne, enfin tout, il n'est rien  
Qui ne me soit souverain bien,  
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.  
Vien donc ; & de ce bien, ô douce Volupté,  
Veux-tu sçavoir au vray la mesure certaine?  
Il m'en faut tout au moins un siecle bien compté ;  
Car trente ans, ce n'est pas la peine.*

Poliphile cessa de lire. Il n'avoit pas crû pouvoir mieux finir que par l'hymne de la volupté, dont le

deffein ne déplût pas tout à fait à fes trois amis. Après quelques courtes reflexions fur les principaux endroits de l'ouvrage ; Ne voyez-vous pas, dit Arifte, que ce qui vous a donné le plus de plaifir, ce font les endroits où Poliphile a tafché d'exciter en vous la compaffion ? Ce que vous dites eft fort vray, repartit Acante ; mais je vous prie de confiderer ce gris de lin, ce couleur d'Aurore, cet orangé, & fur tout ce pourpre, qui environnent le Roy des Aftres. En effet, il y avoit tres long-temps que le foir ne s'eftoit trouvé fi beau. Le Soleil avoit pris fon char le plus éclatant, & fes habits les plus magnifiques.

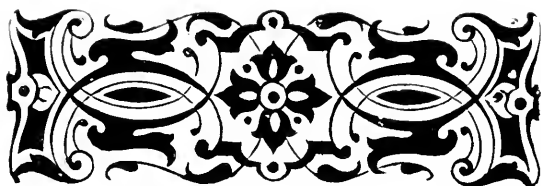
*Il fembloit qu'il fe fust paré  
Pour plaire aux filles de Nérée ;  
Dans un nuage bigarré  
Il se coucha cette foirée.  
L'air eftoit peint de cent couleurs :  
Jamais parterre plein de fleurs  
N'eut tant de fortes de nuances.  
Aucune vapeur ne gaffoit  
Par fes malignes influences  
Le plaifir qu'Acante goustoit.*

On luy donna le loifir de confiderer les dernieres beautez du jour : puis la Lune eftant en fon plein, nos Voyageurs & le cocher qui les conduifoit la voulurent bien pour leur guide.

---

# LETTRES





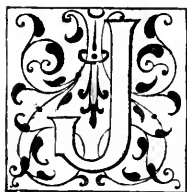
## LETTRES.

---

A MONSIEUR JANNART.

A Rheims, ce lundy 14 février 1636.

Monsieur mon oncle,



'AI enfin vendu ma ferme de Damar, moyennant 19,114 liv., à mon beau-frère ; c'est-à-dire qu'il a fait eschange avec moy de son bien de Chaftillon, qu'il a promis par un acte séparé de me faire valoir dix mille six cens livres, m'a baillé 214 liv., m'a fait une promesse payable dans trois mois de 1,300 liv., & du surplus montant à 7,000 liv., il m'a fait constitution. Ainsy il a fallu que j'aye vendu le bien de Chaftillon, ce qui nous a fait une difficulté, car celui qui l'a achepté a dit qu'il vouloit que quelqu'un s'obligeast à la guarantie & entretenement de la vendition

que je lui faisois, jusqu'à ce que mademoiselle de La Fontaine eust l'aage & eust ratifié. J'en ai parlé à M. Héricart mon beau-frère, qui s'en est excusé, & a dit que s'il intervenoit à ladite vendition, l'eschange paroistroit simulé, & que cela luy feroit tort pour les lots & ventes. J'ay creu qu'il vouloit peutestre laisser cet obstacle afin de se desdire, & ayant reçu depuis peu une lettre de monsieur Faur, où je ne trouvois pas mon conte à beaucoup près, j'ay creu qu'il falloit achever l'affaire à quelque prix que ce fust... au marchand qui vous portera trois mille escus & vous demandera vostre garantie; s'il eust voulu de celle de M. de Villemontée & de ma sœur, je ne vous aurois pas importuné de cela; mais il a dit qu'il ne les connoissoit pas. Pour mon père, il en vouloit bien, mais je ne romps jamais la teste à mon père de mes affaires. Je diray à M. Bellanger & à mon beau-frère que je vous fais toucher l'argent de ladite vendition pour vostre seureté, en attendant que je vous aye fait bailler une indemnité de vostre garantie par M. de Villemontée, mon beau-frère, ou bien par qui il vous plaira, & cela sera bien de la sorte. Je vous prie aussi si on vous en écrit de mander la mesme chose.

Quand vous aurez l'argent entre vos mains, mon père vous prie de lui en prester 4 mil cinq cens livres pour rachepter partie d'une rente qu'il doit conjointement avec ma sœur aux héritiers de M. Pidoux; moyennant quoy il sera deschargé de la garantie. Du reste ma sœur vous en entretiendra si vous voulez, &

vous ne fauriez mieux faire valoir vostre argent : premièrement je me contenteray de l'intereſt ſur & tant moins d'autant de la penſion que vous ſçavez, & puis après la mort de mon père je vous rembourſeray infailliblement, & vous donneray enſuite une partie conſidérable de ce qui me reſtera, aux conditions que je vous ay dites.

Je vous eſcris de Rheims où je ſuis chez meſſieurs de Maucroix, attendant voſtre reſponſe ſur tous ces poinçts. Le meſſager qui vous porte celle-cy part aujourd'huy lundy ; vous pourrez, ſi vous en voulez prendre la peine, me reſcrire mercredy ; il ne faut que demander le meſſager de Rheims ſur le pont Noſtre-Dame, ou écrire par la poſte de Champagne & adreſſer les lettres à *M. de La Fontaine chez M. de Maucroix chanoine à Rheims* ; le plus toſt ſera le meilleur, car le marchand de Chaalon attend votre reſponſe pour vous porter l'argent. La copie de l'obligation que je vous envoie eſt de la main de M. de Maucroix, à cauſe que le meſſager me preſſoit. Je vous prie très humblement de me faire reſponſe au plus toſt & ſuis,

Monſieur mon oncle,

Votre très humble & obéiſſant ſerviteur,

DE LA FONTAINE.

---

A U M Ê M E.

Chaûry, ce 29 février 1656.

Monsieur mon oncle,



J'AI reçu vos deux lettres, la première à Reims, la seconde de Jeanne Bruyer, & vous remercie de la grace que vous nous faites à mon père & à moi. Il prendra 4,500 liv. sur l'argent qu'on vous portera; le reste de ce qu'il doit en principal, qui est environ 300 liv. & un peu moins d'une année d'arrérages, il vous le fera tenir par la première commodité qui fera, comme je crois, devant la quinzaine. J'écris à ma sœur, qui a aussi dessein de rembourser sa part, de vous entretenir là-dessus. Vous vous ferez subroger en la place de celui à qui on doit, ou bien mon père remboursera & vous fera une nouvelle constitution comme vous le jugerez à propos, pour le moins de frais & le plus de sûreté pour vous & pour nous. Celui qui a acheté le bien de Châtillon vous portera 3000 écus la première semaine de carême. Je pourvoirai aux moyens de vous faire tenir le reste; & ce pendant je demeurerai, après avoir fait mes très humbles baïsemains à mademoiselle Jannart,

Monsieur mon oncle,

Votre très humble & très obéissant serviteur  
& neveu,

D E L A F O N T A I N E.



P. S. J'ai écrit au fleur Castet de vous aller trouver, & vous supplier d'accommoder notre affaire. Ma belle-mère lui doit fix cent vingt livres. Il ne faut premièrement point qu'il parle des frais ; & quant au principal, je lui donnerai volontiers 100 fr. Il fera tout heureux de les prendre : car il aura de la peine assez à se faire payer ; & ma belle-mère m'a dit qu'il ne lui en étoit pas tant dû légitimement.

J'ai compté depuis peu avec M. Bellenger de quelques dettes de ma belle-mère ; mais je n'ai pas jugé qu'il soit de la bienséance de lui parler de 12 écus d'argent, dont j'ai compté avec vous, & que vous me baillâtes pour les affaires de M. de Brecet. J'en donnai 4 à M. Vabeil, & en rendis 8 à M. de Brecet. Ainsi c'est à moi qu'on les doit ; vous leur en ferez, s'il vous plaît, souvenir ; autrement je les perdrais. Ce n'est pas que je les redemande, c'est seulement afin que la mémoire n'en soit pas abolie : je ne fais si c'est au beau-père ou au gendre d'acquitter cela. Les écus d'argent valaient lors 12 sous.

Si je n'avois peur de donner atteinte à la neutralité que vous avez promise, je vous écrirais un mot en faveur de M. de La Haye, quand ce ne seroit que pour apprendre à Messieurs du présidial ce que c'est qu'*Alea judiciorum* ; & que M. le lieutenant, qui veut faire passer ses raisons pour des démonstrations mathématiques, n'est pas du tout si savant qu'Archimède. Je suis son serviteur ; mais j'incline pour le prévôt aussi bien que tous les honnêtes gens de Chaûry.

## A U M Ê M E.

A Chaûry, ce 5 janvier 1658.

Monsieur mon oncle,



E vous envoie le papier que M. de Bressay m'a donné suivant votre lettre, & crois que M. Visinier vous le portera lui-même pour plus d'assurance. Nous vous avons beaucoup d'obligation de ce que vous voulez bien donner la somme que je vous ai prié de donner à M. de Villemontée; ce n'est pas la première fois que vous m'avez témoigné la bonne volonté que vous avez pour moi, & je vois bien d'après les termes de votre lettre que ce ne fera pas la dernière. J'essaierai de mériter cette bonne volonté par mes services, étant,

Monsieur mon oncle, &amp;c.

## A U M Ê M E.

A Chaûry, le 25 février 1658.

Monsieur mon oncle,



J'ai montré votre lettre à mon père, qui est bien aisé de ne plus devoir qu'à vous, & vous en écrit. Je crois que sa lettre peut tenir lieu de procuration. Le principal intérêt qu'il a eu cette affaire est d'être déchargé envers

rous du total de la rente, & de n'être plus obligé que pour sa part envers vous. Il vous supplie d'y prendre garde, & de ne point rembourser sa part que ma sœur n'ait aussi remboursé, ou ne rembourse la sienne.

Mademoiselle de La Fontaine a eu deux accès de fièvre depuis deux jours. Je crois que ce ne fera rien. Nous avons résolu d'aller incontinent après Pâques à Paris, pour accommoder notre affaire; cependant je baise très humblement les mains à mademoiselle Jean-nart avec votre permission, & suis,

Monsieur mon oncle,

Votre, &c.

---

A U M Ê M E.

A Chaûry, ce 16 mars 1658.

Monsieur mon oncle,



ous ne recevrez point encor par cet ordinaire de lettre de mon père; il est toujours malade & a été saigné encor une fois. Ce n'est pourtant pas chose fort dangereuse.

Dez qu'il sera en meilleur estat, il ne manquera pas de vous escrire touchant l'affaire de ma sœur, qu'il vous prie d'achever au plus tost, si vos affaires

vous le permettent. Je vous eſcrivis au long mardy dernier touchant voſtre ferme des aulnes bouillans; par celle cy vous trouverez bon que je faſſe le ſolliciteur, & vous recommande une affaire où madame de Pont-de-Bourg a intereſt. Je n'ay pas l'honneur d'eſtre connu d'elle, mais quantité de perſonnes de mérite prennent part à ſes intérêts. Je ſuis prié de vous en eſcrire de ſi bonne part qu'il a fallu malgré moy vous eſtre importun, ſi c'eſt vous eſtre importun que de vous ſolliciter pour une dame de qualité qui a une parfaitement belle fille. J'ay veu le temps que vous vous laiſſiez toucher à ces choſes, & ce temps n'eſt pas elloigné, c'eſt pourquoy j'eſpère que vous interpréterez les loix en faveur de madame de Pont-de-Bourg. Vous en aurez des remerciements de l'Académie, mais je les conte pour rien, à comparaifon de ceux que vous fera cette belle fille, dont la beauté doit eſtre fort éloquente de la façon qu'on me l'a dépeinte.

J'iray à Paris devant la fin du careſme, & peut-eſtre devant la fin de la ſepmaine où nous allons entrer; ce fera pour avifer avec vous au moyen de terminer noſtre affaire. Mademoiſelle de La Fontaine m'en preſſe; ce n'eſt pas qu'elle ſoit plus mal qu'elle n'eſtoit il y a ſix mois; mais il eſt bon d'aſſeurer la choſe au plus toſt. J'y ai un intereſt trop grand pour la laiſſer plus long-temps au hazard, outre que mademoiſelle de La Fontaine ne veut pas faire à Paris un long ſéjour, & fera bien ayſé de trouver les affaires routes diſpoſées. Avec voſtre permiſſion, mademoi-

selle Jeannart aura pour agréables mes très humbles  
baïsemains. Je suis,

Monfieur mon oncle,

Votre très humble & très obéissant serviteur,  
DE LA FONTAINE.

A U M Ê M E.

Reims, ce 19 août 1658.



Je vous renvoie le calcul de ma sœur, bien  
différent du mien. La différence vient de ce  
que, dans le mémoire des quittances que  
vous m'avez envoyées, il y en a une de  
400 liv., du 2 septembre 1656, dont il n'est point fait  
mention dans le mémoire de ma sœur ; & peut-être  
impute-t-elle cela sur les arrérages qui précèdent la  
dernière quittance de 57, dont je vous ai envoyé copie ;  
car mon père n'étoit pas encore mort, & possible  
avez-vous payé, en son acquit, ces 400 liv. pour les  
arrérages de la rente ; car il me souvient qu'environ  
ce temps vous fournîtes quelque argent pour lui à  
Paris, qu'il rendit à Jeanne Bruyer. Vous n'avez qu'à  
voir les termes de cette quittance de 400 liv. : le  
méconte vient aussi de ce que je n'imputois pas les  
sommes données sur les arrérages précédents fait à fait  
qu'elles ont été données, mais je faisois un gros de tous

ces arrérages jufqu'à préfent, & je le déduifois fur les fommes données & fur l'intérêt, & en cela ma fœur pourroit bien avoir raifon ; mais dans fon mémoire il y a une erreur de 240 liv. ou environ, que j'ai marquée à la marge. C'eft pourquoi la chofe vaut bien la peine que vous faffiez calculer le tout fur une table d'intérêt : je n'en ai point en ce pays-ci.

Je ne puis aller à Paris de plus d'un mois, & ne m'y crois nullement néceffaire ; je vous écris de Reims, où vos lettres m'ont été envoyées. Je ferai dans trois ou quatre jours à Chaûry. Ma fœur me mande qu'elle a fort affaire d'argent, c'eft à vous de prendre votre commodité.

---

AU MÊME.

A Chaûry, ce 1<sup>er</sup> février 1659.

Monsieur mon oncle,



qu'on vous a mandé de l'emprunt & du jeu eft très faux ; fi vous l'avez creu, il me femble que vous ne pouviez moins que de m'en faire la réprimande ; je la méritois bien par le refpect que j'ai pour vous, & par l'affection que vous m'avez toujours refmoignée. J'efpère qu'une autre fois vous vous mettrez plus fort en cholere, & que, s'il m'arrive de perdre mon argent, vous n'en rirez point. Mademoifelle de La Fontaine

ne fçait nullement bon gré à ce donneur de faux avis qui est auffi mauvais politique qu'intéreffé. Nostre féparation peut avoir fait quelque bruit à La Ferté, mais elle n'en a pas fait beaucoup à Chaûry, & perfonne n'a creu que cela fust néceffaire.

J'ay fait une fomation pour recevoir l'annuel, mais je n'ay point configné ; mandez-moi s'il est encore temps. La commiffion dont je vous ay efcrit est une excellente affaire pour le profit, & je ne fuis pas affez ambitieux pour ne courir qu'après les honneurs ; quand l'un & l'autre fe rencontreront enfemble je ne les rejetteray pas : cependant dez que M. Nacquart fera un tour à Chaûry, je lui feray la propofition, fauf de m'en rapporter à vous touchant le choix.

J'efpère qu'aujourd'hui votre échange avec Madame de l'Hôtel-Dieu fera bien avancé ; je fuis fur le point d'en faire encore un. M. de La Place me doit un furcens de trois fetiers & mine de blé, & deux fetiers d'avoine ; le furcens est affis fur dix arpents de terre qui font à la porte d'une de fes fermes. Il me veut donner en échange dix autres arpents, enfermés dans vos terres de la Trueterie. Je trouve la chofe à propos ; mais il faut qu'elle fe faffe fous votre nom, & auparavant il faudroit que je vous euiffe cédé le furcens ; il me femble que cela fe peut faire par procuration, & qu'il n'est pas befoin d'attendre un voyage de Paris pour cela. Suivant ce que vous m'en manderez, j'enverrai mémoire.

Si vous n'avez trouvé à troquer vos terres de Cli-

gnon, M. Oudan, de Reims, s'en accommodera avec vous, & vous donnera de l'argent ou des terres dans la prairie. Si l'affaire d'Étampes se faisoit, je vous conseillerois de choisir des terres.

Vous ne me mandez rien touchant le rachat que j'ay fait de vos rentes sous sein privé; je ne l'ay pas voulu faire par devant notaire sans avoir auparavant vostre avis à cause des lots & ventes; souvenez-vous s'il vous plaist, de m'en escrire. Je suis,

Monfieur mon oncle,

Votre très humble & très obéissant serviteur,

D E L A F O N T A I N E.

Je vous escrivis hier vendredy, & vous priay de vous employer pour celui qui vous portera la lettre, car peut-estre recevrez-vous celle-cy la première. Je n'osay à cause de la parenté de mademoiselle de La Fontaine luy refuser de vous escrire, mais comme c'est pour essayer de luy procurer quelque employ, qu'on luy a fait esperer, & que ces choses ne se demandent ny ne s'obtiennent facilement, vous en userez comme il vous plaira & vous vous réserverez, si vous le jugez à propos, pour quelque meilleure occasion. Enfin je ne prétens point vous importuner pour autrui dans une affaire de cette nature, c'est bien assez que je le fasse pour moy seulement; je vous prie de vous excuser de la meilleure grace qu'il sera possible, & cela suffit.



A M \*\*



ous vous estonnez, dites-vous, de ce que tant d'honnestes gens ont esté les dupes de Mademoiselle C. & de ce que j'y ay esté moy mesme attrapé. Ce n'est pas un sujet d'étonnement que ce dernier point; au contraire c'en seroit un, si la chose s'estoit autrement passée à mon égard : ainsi vous faites tres-sagement de me mettre au nombre des honnestes gens, puis qu'aussi bien je ne puis nier que je ne sois de celui des dupes. Cela vous est-il nouveau ? & d'où venez-vous, de vous estonner ainsi ? Sçavez-vous pas bien que pour peu que j'aime, je ne vois dans les défauts des personnes non plus qu'une Taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle ? Si vous ne vous en estes pas apperceu, vous estes cent fois plus Taupe que moy. Dès que j'ay un grain d'amour, je ne manque pas d'y mesler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin ; cela fait le meilleur effet du monde, je dis des sottises en Vers & en Prose, & serois fâché d'en avoir dit une qui ne fût pas solemnelle : enfin, je loüe de tous mes forces.

*Homo fum qui ex stultis infanos reddam.*

Ce qu'il y a, c'est que l'inconstance remet les choses en leur ordre. Ne vous estonnez donc plus; voyez seulement ma Palinodie ; mais voyez-la sans vous en scandaliser. Pourquoy ne me retraiterois-je pas ? Tant

de grands hommes se font retractez. Et puis fiez-vous à nous autres faiseurs de Vers.

## RELATION DE L'ENTRÉE DE LA REINE.

A MONSEIGNEUR LE SURINTENDANT

MONSEIGNEUR,



OMME je serai bien-tost vostre redevable, j'ay crû que la magnificence de ces jours passez estoit une occasion de m'acquiter, & que je ne pouvois rien faire de mieux que de vous entretenir d'une si agreable matiere. Je vous dirai donc que l'Entrée ne se passa point sans moy, que j'y eus ma place aussi-bien que beaucoup d'autres Provinciaux, & que ce monde de regardans est une des choses qui me parut la plus belle en cette action.

*De toutes parts on y vit  
Une nombreuse affluence,  
Et je crois qu'elle se fit  
Aux yeux de toute la France.*

*Ce jour-là le Soleil fut assez matineux,  
Mais pour mieux laisser voir ce pompeux équipage  
Il tempera son éclat lumineux,  
En quoi je tiens qu'il fut sage;*

*Car quand il eust eu des habits  
Tout parfemez de Rubis,  
Et couverts des Tresors du Pactole & du Tage,  
Qu'il eust paru plus beau qu'il n'est au plus beau jour,  
Le moins brillant des Seigneurs de la Cour  
Eust brillé cent fois davantage.  
La Cour ne se mit pas seule sur le bon bout,  
Et le luxe passa jusqu'à la Bourgeoisie.  
Chacun fit de son mieux, ce n'étoit qu'or par tout,  
Vous n'avez veu de vostre vie  
Une si belle Infanterie.  
On eust dit qu'ils fortoient tous de chez le Baigneur.  
Imaginez vous, Monseigneur,  
Dix mille hommes en broderie.  
Ce fut un bel objet que Messieurs du Conseil.  
Aussi leurs Majestez s'en tiennent honorées,  
On n'en peut trop louer le pompeux appareil,  
Leur Troupe estoit des mieux parées.  
Tout le monde admira leurs superbes atours,  
Leurs cordons d'or, leurs houffes de velours,  
Et leurs différentes livrées.  
Leur Chef vêtu de brocard d'or  
Depuis les pieds jusqu'à la teste,  
Ce jour-là parut un Medor,  
Et fut un des beaux de la Feste.  
Je ne puis assez dignement  
Louer le riche accoutrement  
Qui le para cette journée,  
Ni le Coffret des Sceaux que portoit fierement*

*La Chanceliere Haquenée,  
Nommée ainsi\* tres-justement.*



*De vouloir peindre aussi les trois Cours Souveraines  
Et leur auguste majesté,  
Ma Muse n'y perdrait que son temps & ses peines.  
C'est un sujet trop vaste & trop peu limité.*

*Messieurs de Ville eurent en verité  
Bonne part de l'honneur en cette illustre Feste.*

*Je trouway sur tout bien monté  
Celui qui marchoit à la teste.  
Il n'est pas jusqu'à Roccollet  
Qui ne fust sur sa bonne mine.  
Son Cheval qui n'étoit pas laid,  
Et sembloit de taille assez fine,  
Lui secoüoit un peu l'échine,  
Et pensa mettre en desfarroy  
Ce brave serviteur du Roy.*



*Si je m'étois trouvé plus prés  
Des harangueurs & des harangues,  
Vous auriez en vers quelques traits  
De ce qu'ont dit ces doctes langues.  
Sans mentir j'ay beaucoup perdu*

A cause que cette Haquenée tomba.

*De n'en avoir rien entendu ;  
Car en fait de magnificence,  
Les complimens sur les habits  
L'ont emporté comme je pense ;  
Mais tout cela n'est rien au prix  
Des Mulets de son Eminence.*

*Leur attirail doit avoir coûté cher ;  
Ils se suivoient en file ainsi que Patenotres,  
On en voyoit d'abord vingt & quatre marcher,  
Puis autres vingt & quatre, & puis vingt & quatre autres.  
Les houffes des premiers étoient d'un fort grand prix,  
Les seconds les passoient, passez par les troisièmes,  
Mais ceux-cy n'ont à mon avis,  
Rien laissé pour les quatrièmes.  
Monsieur le Cardinal l'entend en bonne foy,  
Car après ces Mulets marchaient quinze Attelages,  
Puis sa Maison, & puis ses Pages,  
Se panadant en bel arroy,  
Montez sur Chevaux aussi sages  
Que pas un d'eux, comme je croy.  
Figurez-vous que dans la France  
Il n'en est point de plus haut prix,  
Que l'un bondit, que l'autre danse,  
Et que cela n'est rien au prix  
Des Mulets de son Eminence.*



*Bien-tôt après les Seigneurs de la Cour,  
Propres, dorez, & beaux comme des Anges,*

*Ou comme le Dieu d'Amour,  
Attirerent nos loüanges.  
J'entens le Dieu d'Amour quand il tient du Dieu Mars,  
Et qu'il marche tout fier du pouvoir de ses dards.  
Car ces Seigneurs qui sont près d'une belle  
Aussi doux que des moutons,  
Sont pires que vrais lions  
Quand ils ont une querelle,  
Ou que le bruit des canons  
Leur échauffe la cervelle.  
En habits sous l'or tout cachez,  
En chevaux bien enharnachez,  
Ils avoient fait grosse dépense,  
Et quant à moy je fus surpris  
De voir une telle abondance  
Et n'estimai plus rien au prix  
Les Mulets de son Eminence.*



*Incontinent on vit passer  
Des legions de Mousquetaires.  
C'est un bel endroit à tracer,  
Mais sans que je m'attire un tel nombre d'affaires,  
Leur Maître n'a que trop de quoy m'embarasser.  
Vous le voyez quelquefois,  
Croyez-vous que le monde ait eu beaucoup de Rois,  
Ou de taille aussi belle, ou de mine aussi bonne?  
Ce n'est pas mon avis, & lors que je le vois  
Je croy voir la Grandeur elle même en personne.*



*Comme jadis le Monarque des Cieux  
Dans le Ciel fit son Entrée,  
Après avoir puni l'orgueil audacieux  
Des Supôts de Briarée;  
Ou bien comme Apollon des traits de son Carquois  
Ayant du fier Pithon percé l'énorme masse,  
Triompha sur le Parnasse;  
Ou comme Mars entra pour la première fois  
Dans la capitale de Trace,  
Ainsi je crois encor voir le Prince qui passe;  
Et vous pouvez choisir de ces trois là  
Celui qu'il vous plaira.*



*Mais comment de ces vers sortir à mon honneur?  
Cecy de plus en plus m'embarasse & m'empêche,  
Et de fièvre en chaud mal, me voicy, Monseigneur,  
Enfin tombé sur la Caleche.  
On dit qu'elle estoit d'or, & sembloit d'or massif,  
Et qu'il s'en fait peu de pareilles;  
Mais je ne la pûs voir, tant j'étois attentif  
A regarder d'autres merveilles.  
Ces merveilles étoient de fort beaux cheveux blonds,  
Une vive blancheur, les plus beaux yeux du monde,  
Et d'autres appas sans seconds  
D'une Personne sans seconde.*

*Qu'on ne me demande pas  
Qui c'étoit que la Personne  
En qui logeoient tant d'appas,  
La question seroit bonne.  
Tant d'agrément, tant de beauté,  
Tant de douceur, & tant de Majeste,  
Tant de graces si naturelles,  
Où l'on trouveroit de quoy  
Faire un million de belles,  
Ne peuvent en bonne foy  
Se trouver qu'en la Merveille  
Sans égale, & sans pareille,  
Qui donne aux autres la Loy,  
Et qui dort avec le Roy.*

---

A M. F.

MONSEIGNEUR,



E zele que vous avez pour toute la maison Royale me fait esperer que ce terme cy vous sera plus agreable que pas un autre, & que vous luy accorderez la protection qu'il vous demande. Avec ce passe-port qui n'a jamais esté violé, il vous ira trouver sans rien craindre. J'y loüe la merveille que nous ont donnée les Anglois. Encore que sa naissance vienne des Dieux, ce n'est pas ce qui fait son plus grand merite ; mille au-



tres qualitez toutes excellentes font qu'elle est l'ornement aussi bien que l'admiration de nôtre Cour. C'est ce qu'on peut dire de plus à l'avantage de cette Princesse ; car nôtre Cour est telle à present, que son approbation seroit glorieuse à la mere mesme des Graces. L'entreprise de loüer dans le mesme Ouvrage le digne Frere de nôtre Monarque estoit infiniment au dessus de moy : Cependant ce n'estoit pas encore assez faire ; il falloit, MONSEIGNEUR, vous dire aussi quelque chose touchant la grossesse de la Reine. Je serois coupable si je me taisois tandis que chacun raisonne sur la qualite du present qu'elle nous fera : Il fera beau, l'on n'en doute point ; mais que ce doive estre un Dieu ou une Deesse, c'est ce qui n'est pas encore tout-à-fait certain. Quoy que ce puisse estre, on s'en réjouit dans l'Olympe, malgré tous les sujets d'envie qu'on y peut avoir. Ces nouvelles divinitez pourroient bien ravir aux autres leurs Temples : Je ne parle pas de ceux que nous avons bâtis dans nos cœurs à leurs Majestez, qui ne sçauroient avec toute leur puissance nous rien donner de plus parfait qu'elles. Je ne pouvois, MONSEIGNEUR, vous entretenir de sujets qui meritaissent mieux d'interrompre vos occupations & vos soins. La grossesse de la Reine est l'attente de tout le monde. On a déjà consulté les Astres sur ce sujet.

*Quant à moy sans estre devin,  
J'ose gager que d'un Dauphin  
Nous verrons dans peu la naissance*

*Tereſe accompliſſant le repos de la France  
Y fera je m'aſſeure encor cette façon.  
Ce qui confirme mon ſouçon,  
C'eſt la faveur des Dieux qui ſert nôtre Monarque,  
Comme il merite, & qui ne put jamais  
Luy refuſer aucune marque  
Du reſpect que le fort a pour tous ſes ſouhais.  
La conjecture que je fais  
N'eſt pas, Seigneur, fort difficile ;  
Car ſans vous étaler d'un diſcours inutile  
Toutes les raiſons que j'en ay,  
Nous avons un Roy trop habile  
Pour ne pas reüſſir en tous ſes coups d'eſſay.*

*A peine il commença ſes premiers exercices  
Qu'il ſe fit admirer des Heros de ſa Cour ;  
Puis d'un cœur ennemy de ces molles délices,  
Qui loin du champ de Mars ont choiſi leur ſejour,  
Il ſortit des bras de l'Amour,  
Fit trembler cent Citez, porta par tout la guerre ;  
Maint rempart fut ouvert, maint eſcadron rompu :  
Les Flamans, ſ'ils euſſent pû,  
Se fuſſent cachez ſous terre.  
Tel on voit un jeune Lion  
Courir à ſa premiere proye.  
La Flandre alloit ſouffrir plus de maux qu'Ilion :  
Ses peuples ignoroient l'uſage de la joye.  
Louys euſt renverſé le reſte de leurs tours,  
Si la fille du Prince Ibere  
N'euſt interpoſé les Amours,*

*Qui firent plus en quatre jours,  
Qu'aucun Plenipotentiaire,  
Par son travail & ses discours,  
En quatre mois n'auroit sceu faire.*

*Que si nôtre Monarque aux tournois de Bellone,  
Se fit dès l'abord renommer,  
N'a-t-il pas mieux fait que personne  
Son apprentissage d'aimer ?  
Pour l'objet qui l'a sceu charmer  
N'a-t-il pas cédé des conquêtes ?  
Refusé des trefors ? méprisé des Estats ?  
Et préféré Têrese aux palmes toutes prêtes,  
Que le sort promettoit aux efforts de son bras ?*

*Mais comment s'est-il pris tout d'un coup aux affaires ?  
Quel Roy mieux que le nôtre entend le cabinet ?  
Peut-on développer d'un jugement plus net  
Tant de conseils si nécessaires ?  
Les soins de son Estat ne le lassent jamais :  
Et dans les travaux de la paix  
Il agit encore en Hercule.  
Un autre eût tout perdu quand nous perdîmes Jule ;  
Mais de quel changement est suivy son trépas ?  
Louys ne l'ayant plus, sçait regir ses Provinces :  
La machine de nos Etats,  
Qui sans l'effort de cet Atlas  
Eût fait succomber d'autres Priâces,*

*Ne pese point au nôtre, & non plus que les Cieux  
N'a besoin pour support que du maître des Dieux.*

*Tous ses commencemens ayant esté si beaux,  
Celuy de son Hymen nous promet des miracles :  
J'en attens un Dauphin dont les exploits nouveaux  
Ne pourront rencontrer d'assez puissans obstacles.*

*La victoire en tous lieux le doit accompagner.  
Sans qu'il se fasse craindre, on le verra regner ;  
C'est bien le mieux qui le sçait faire :  
Les peuples les plus fiers sous un joug volontaire  
Se verront d'eux-mesmes soumis.  
Aux dépens de ses ennemis  
Son Estat un jour doit s'accroître.  
Il aura les Dieux pour amis,  
Il aura son Pere pour maître.*

*Terefe le portant avec un soin si tendre  
L'ornera de vertus, & de dons inouïs :  
Jugez quel il doit estre, & ce qu'on peut attendre  
D'un chef-d'œuvre formé par elle, & par Louis.  
De sa Mere, il tiendra la douceur & les charmes ;  
Et de son Pere, l'art de dompter par les armes,  
Ceux qui résisteront à toutes ses bontez :  
Il sera conquerant en diverses manieres ;  
Et son Empire un jour n'aura plus de frontieres,  
Non pas mesme les cœurs des plus fiers beautez.*

*Celle dont nous venons de chanter l'hymenée,  
 Ne peut qu'elle ne rende un tel œuvre accompli ;  
 De bien moins de fleurons sa teste est couronnée,  
 Que son cœur de vertus ne se montre remply.  
 Les Graces, les Beautez qui reluisent en elle  
 Ne font que la moitié d'un tout si précieux :  
 Son esprit est divin, son ame est toute belle :  
 Terefe est un chef-d'œuvre achevé par les Cieux.*

*Je me croyois fort d'une haute entreprise,  
 Et mon chant me sembloit ne pouvoir mieux finir :  
 Anne, par ses bonteز dont mon ame est éprise,  
 S'est encor présentée à mon ressouvenir.*

*Notre Dauphin en doit tenir*

*Les mêmes dons ; mais d'une autre manière :  
 La sagesse aux conseils, l'esprit plein de lumière,  
 La fermeté que l'on trouve aux Heros,  
 Et la constance dans les maux ;  
 (Mais quoy, de l'exercer il n'est plus de matière.)*

*Vous dépeindre Anne toute entière,*

*C'est pour ma Muse un trop hardy projet :*

*Si vous regardeز mon sujet,*

*Que diray-je d'asseز sublime ?*

*Que ne diray-je point si je suis mon devoir !*

*Dieux qu'on est empesché quand il faut qu'on exprime*

*Ce qu'on ne sçauroit concevoir !*

*Dispenseز-moy de cette peine ;*

*Vous sçavez Monseigneur quelle est Anne & Loüis ;*

*Vous voyez tous les jours nostre nouvelle Reine ;  
 Si vos yeux n'en sont ébloüis,  
 Je les tiens bons ; ils le sont, & personne  
 N'en a douté jusques icy ;  
 Puissent-ils dans vingt ans veiller pour la Couronne,  
 Je ne vous plaindray pas d'avoir un tel foudry.*

Voilà, Monseigneur, ce que je pense sur ce sujet. L'ay corrigé les derniers Vers que vous avez leus, & qui ont eu l'honneur de vous plaire : j'espère que vous les trouverez en meilleur estat qu'ils n'estoient, entre autres fautes j'y avois mis un deux pour un trois, ce qui est la plus grande rêverie dont un nourrisson du Parnasse se pût aviser ; la bévue ne vient que de là : car je prens trop d'intérêt en tout ce qui regarde vostre famille pour ne pas sçavoir de combien d'amours & de graces elle est composée. Je me retracteray plus amplement à la premiere occasion, & cependant je seray toujours, Monseigneur, &c.

LETTRE A M. DE MAUCROIX.

*Relation d'une Fête donnée à Vaux.*



I tu n'as pas reçu réponse à la Lettre que tu m'as écrite, ce n'est pas ma faute, je t'en dirai une autre fois la raison, & je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le Sur-Intendant : non que je m'engage à

l'envoyer des Relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable ; l'entreprise seroit trop grande, & en ce cas-là je le supplerois très-humblement de se donner quelquefois la peine de faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer. Mais je croi qu'il y seroit aussi empêché que je le suis à présent. On diroit que la Renommée n'est faite que pour lui seul, tant il lui donne d'affaires tout à la fois. Bien en prend à cette Déesse de ce qu'elle est née avec cent bouches, encore n'en a-t'elle pas la moitié de ce qu'il faudroit pour célébrer dignement un si grand Héros, & je croi que quand elle en auroit mille, il trouveroit de quoi les occuper toutes. Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois : le Roi, la Reine Mère, Monsieur, Madame, quantité de Princes & de Seigneurs s'y trouverent : il y eut un souper magnifique, une excellente Comédie, un Balet fort divertissant, & un feu qui ne devoit rien à celui qu'on fit pour l'Entrée.

*Tous les sens furent enchantez,  
Et le régal eut des beautez  
Dignes du lieu, dignes du Maître,  
Et dignes de leurs Majestez,  
Si quelque chose pouvoit l'être.*

On commença par la promenade. Toute la Cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne

fera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la Reine ne lui donne encore un lustre qui véritablement lui manquoit. Elle étoit demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante, tu vois bien que j'entens parler de sa grossesse. Cela fit qu'on se consola; & enfin on ne pensa plus qu'à se réjouir. Il y eut grande contestation entre la Cascade, la Gerbe d'eau, la Fontaine de la Couronne, & les Animaux, à qui plairoit davantage; les Dames n'en firent pas moins de leur part.

*Toutes entre elles de beauté  
Contesterent aussi chacune à sa manière,  
La Reine avec ses fils contesta de bonté,  
Et Madame d'éclat avecque la lumière.*

Je remarquai une chose à quoi peut-être on ne prit pas garde, c'est que les Nymphes de Vaux eurent toujours les yeux sur le Roi : sa bonne mine les ravit toutes, s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand Prince. Ensuite de la promenade on alla souper. La délicatesse & la rareté des mets furent grandes; mais la grace avec laquelle Monsieur & Madame la Sur-Intendante firent les honneurs de leur maison, le fut encore davantage. Le souper fini, la Comédie eut son tour : on avoit dressé le Théâtre au bas de l'allée des sapins.

*En cet endroit, qui n'est pas le moins beau  
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,*



*Au pied de ces sapins & sous la grille d'eau,  
Parmi la fraîcheur agréable  
Des fontaines, des bois, de l'ombre & des Zéphirs,  
Furent préparés les plaisirs  
Que l'on goûta cette soirée.  
De feuillages touffus la scène étoit parée,  
Et de cent flambeaux éclairée,  
Le Ciel en fut jaloux : enfin figure-toi  
Que lorsqu'on eût tiré les toiles,  
Tout combattit à Vaux pour le plaisir du Roi,  
La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.*

Les Décorations furent magnifiques, & cela ne se passa pas sans Musique.

*On vit des Rocs s'ouvrir, des Thermes se mouvoir,  
Et sur son pié-d'estal tourner mainte figure;  
Deux Enchanteurs pleins de savoir  
Firent tant par leur imposture,  
Qu'on crut qu'ils avoient le pouvoir  
De commander à la nature.*

*L'un de ces Enchanteurs est le sieur Torelli,  
Magicien expert, & faiseur de miracles :  
Et l'autre, c'est Lebrun, par qui Vaux embellit  
Présente aux regardans mille rares spectacles.  
Lebrun dont on admire & l'esprit & la main,  
Père d'inventions agréables & belles,  
Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,  
Par qui notre climat ne doit rien au Romain.*

*Par l'avis de ces deux la chose fut réglée ;  
D'abord aux yeux de l'assemblée  
Parut un rocher si bien fait  
Qu'on le crut rocher en effet ;  
Mais insensiblement se changeant en coquille ,  
Il en sortit une Nymphé gentille ,  
Qui ressembloit à la Béjar ,  
Nymphé excellente dans son art  
Et que pas une ne surpasse.  
Aussi recita-t'elle avec beaucoup de grace  
Un Prologue estimé l'un des plus accomplis  
Qu'en ce genre on pût écrire ,  
Et plus beau que je ne dis ,  
Ou bien que je n'ose dire.  
Car il est de la façon  
De notre ami Pelisson.  
Ainsi, bien que je l'admire,  
Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis  
De louer ses amis.*

Dans ce Prologue, la Béjar qui représente la Nymphé de la fontaine où se passe cette action, commande aux Divinitez qui lui sont soumises, de fortir des marbres qui les enferment, & de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de Sa Majesté : aussi-tôt les Thermes & les Statuës qui font partie de l'ornement du Théâtre, se meuvent, & il en sort, je ne fai comment, des Faunes & des Bacchantes qui font l'une des entrées du Balet. C'est une fort plaifante chose

que de voir accoucher un Therme, & danſer l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la Comédie, dont le ſujet eſt un homme arrêté par toute forte de gens ſur le point d'aller à une aſſignation amoureuſe.

*C'eſt un ouvrage de Molière.  
Cet écrivain par ſa manière,  
Cherme à préſent toute la Cour,  
De la façon que ſon nom court,  
Il doit être par-de-là Rome :  
J'en ſuis ravi, car c'eſt mon homme.  
Te ſouvient-il bien qu'autre fois,  
Nous avons conclu d'une voix  
Qu'il alloit ramener en France  
Le bon goût & l'air de Terence?  
Plaute n'eſt plus qu'un plat bouffon,  
Et jamais il ne fit ſi bon  
Se trouver à la Comédie,  
Car ne penſe pas qu'on y rie  
De maint trait jadis admiré,  
Et bon in illo tempore ;  
Nous avons changé de méthode,  
Jodelet n'eſt plus à la mode,  
Et maintenant il ne faut pas  
Quitter la nature d'un pas.*

On avoit accommodé le Baler à la Comédie autant qu'il étoit poſſible, & tous les danſeurs y repréſentoient

des fâcheux de plusieurs manières : en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard ; au contraire on les trouva fort divertissans, & ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

*Je voudrois bien t'écrire en vers  
Tous les artifices divers  
De ce feu le plus beau du monde,  
Et son combat avecque l'onde,  
Et le plaisir des assistans.  
Figure-toi qu'en même temps  
On vit partir mille fusées,  
Qui par des routes embrasées  
Se firent toutes dans les airs  
Un chemin tout rempli d'éclairs,  
Chassant la nuit, brisant ses voiles.  
As-tu vu tomber des étoiles ?  
Tel est le sillon enflammé,  
Ou le trait qui lors est formé.  
Parmi ce spectacle si rare  
Figure-toi le tintamare,  
Le fracas & les sifflemens  
Qu'on entendoit à tous momens.  
De ces colonnes embrasées,  
Il renaissoit d'autres fusées,  
Ou d'autres formes de petart,  
Ou quelqu'autre effet de cet art ;  
Et l'on voyoit regner la guerre*

*Entre ces enfans du tonnerre,  
L'un contre l'autre combattant,  
Voltigeant & pirouëttant,  
Faisoit un bruit épouventable,  
C'est-à-dire un bruit agréable.  
Figure-toi que les échos  
N'ont pas un moment de repos,  
Et que le Chœur des Néréides  
S'enfuit sous ses grottes humides.  
De ce bruit Neptune étonné,  
Eût craint de se voir détrôné,  
Si le Monarque de la France  
N'eût rassuré par sa présence  
Ce Dieu des moittes Tribunaux,  
Qui crut que les Dieux infernaux  
Venoient donner des sérénades  
A quelques-unes des Nayades.  
Enfin la peur l'ayant quitté,  
Il salüa sa Majesté :  
Je n'en vis rien, mais il n'importe :  
Le raconter de cette sorte  
Est toujours bon ; & quant à toi  
Ne t'en fais pas un point de foi.*

Au bruit de ce feu succeda celui des tambours ; car le Roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les Mousquetaires étoient commandez. On retourna donc au Château, où la colation étoit préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenoit

de ces choses; & lorsqu'on ne s'attendoit plus à rien, on vit en un moment le Ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées & de serpentaux : faut-il dire obscurci ou éclairé ? Cela partoît de la lanterne du Dôme. Ce fut en cet endroit que la nuée creva d'abord ; on crut que tous les astres grands & petits étoient descendus en terre, afin de rendre hommage à Madame ; mais l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place : la catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

*Ces chevaux qui jadis un carrosse tiraient,  
Et tirent maintenant la barque de Caron,  
Dans les fosses de Vaux tomberent,  
Et puis de-là dans l'Acheron.*

Ils étoient attelés à l'un des carosses de la Reine, & s'étant cabrez à cause du feu & du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyois pas que cette relation dût avoir une fin si tragique & si pitoyable. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es.

Ce 22 Août 1661.

---

A M. DE MAUCROIX.

Ce samedi matin (septembre 1662).



E ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires, mon cher ami ; elles me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, & le roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre... Ah ! s'il le fait, il fera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Madame de B. a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson : si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami : t'en dirois beaucoup davantage, si j'avois l'esprit tranquille présentement ; mais, la prochaine fois, je me dédommagerai pour aujourd'hui.

---

Ferunt fummos fulmina montes.

A M. FOUQUET.

Monseigneur,



J'AI toujours bien cru que vous sauriez conserver la liberté de votre esprit dans la prison même, & je n'en veux pour témoignage que vos défenses; il ne se peut rien voir de plus convaincant, ni de mieux écrit. Les Apostilles que vous avez faites à mon Ode ne sauroient partir non plus que d'un jugement très-solide & d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, Monseigneur, que l'endroit de Rome soit supprimé : & vous le voulez, ou parce que vous avez trop de piété, ou parce que vous n'êtes pas instruit de l'état présent des affaires. Ceux qui vous gardent ne font que trop bien leur devoir. L'exemple de César étant chez les Anciens, il vous semble qu'il ne sera pas assez connu : cela pourroit arriver sans le jour que les Ecrivains lui ont donné : ils ne manquent jamais de l'alléguer en de pareilles occasions. Je m'en suis servi, parce qu'il est consacré à cette matière. D'ailleurs ayant déjà parlé d'Henry IV. dans mon Elégie, je ne voulois pas proposer à notre Prince de moindres modèles que les actions de clémence du plus grand personnage de l'Antiquité. Quant à ce que vous trouvez de trop poétique, pour pouvoir plaire à notre Monarque, je le puis changer en cas que l'on lui présente mon Ode; ce que je n'a



jamais prétendu. Que pourroient ajouter les Muses aux sollicitations qu'on fera pour vous ? Car je ne doute nullement que les premières personnes du monde ne s'y employent. J'ai donc composé cette Ode à la considération du Parnasse. Vous savez assez quel intérêt le Parnasse prend à ce qui vous touche. Or ce sont les traits de Poésie qui font valoir les ouvrages de cette nature. Malherbe en est plein, même aux endroits où il parle au Roi. Je viens enfin à cette Apostille où vous dites que je demande trop basement une chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment est digne de vous, Monseigneur, & en vérité celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir ; mais peut-être n'avez-vous pas considéré que c'est moi qui parle, moi qui demande une grace qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques & si pressans, que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la scène, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre ame. Cependant permettez moi de vous dire que vous n'avez pas assez de passion pour une vie telle que la vôtre. Je tâcherai pourtant de mettre mon Ode en l'état où vous souhaiterez qu'elle soit, & je ferai toujours, &c.

A Paris, ce 30. Janvier 1663.

---

A MADAME DE LA FONTAINE.

*Relation d'un Voyage de Paris en Limoufin.*



ous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des Chevaliers de la Table Ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût; c'est à moi de les affaïsonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent; & c'est à vous de loüer en cela mon intention, quand elle ne feroit pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne joüez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; & hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les Romans qui vous divertissent. C'est un fonds bien-tôt épuisé; vous avez lû tant de fois les vieux, que vous les savez; il s'en fait peu de nouveaux; & parmi ce peu, tous ne sont pas bons: ainsi vous demeurez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous feroit, si en badinant, je vous avois accoutumée à l'Histoire, soit des lieux, soit des personnes: vous auriez de quoi vous défennuyer toute votre vie, pourvû que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer: ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante, & c'en est une très-mauvaise d'affecter de paroître telle.

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jannart eut reçu les condoléances de quantité de personnes de condition & de ses amis. M. le Lieutenant Criminel en usa généreusement, libéralement, royalement ; il ouvrit sa bourse & nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eût été question de transférer le Quay des Orfèvres, la Cour du Palais, & le Palais même, à Limoges, la chose ne se feroit pas autrement passée. Enfin, ce n'étoit chez nous que processions de gens abbattus, & tombez des nuës. Avec tout cela, je ne pleurai point : ce qui me fait croire que j'acquerrai une grande réputation de constance dans cette affaire. La fantaisie de voyager m'étoit entrée quelque temps auparavant dans l'esprit, comme si j'eusse eu des pressentimens de l'ordre du Roi. Il y avoit plus de quinze jours que je ne parlois d'autre chose que d'aller tantôt à S. Cloud, tantôt à Charonne, & j'étois honteux d'avoir tant vécu sans rien voir : cela ne me fera plus reproché, graces à Dieu. On nous a dit entr'autres merveilles que beaucoup de Limousines de la première Bourgeoisie portent des chaperons de drap rose-sèche sur des cales de velours noir. Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête, je pourrai m'y amuser en passant, & par curiosité seulement. Quoi qu'il en soit, j'ai tout-à-fait bonne opinion de notre voyage, nous avons déjà fait trois lieues sans aucun mauvais accident, sinon que l'épée de M. Jannart s'est rompue ; mais

comme nous sommes gens à profiter de tous nos malheurs, nous avons trouvé qu'aussi-bien elle étoit trop longue, & l'embarraffoit. Présentement nous sommes à Clamart, au dessous de cette fameuse montagne où est situé Meudon; là nous devons nous rafraîchir deux ou trois jours. En vérité, c'est plaisir que de voyager, on rencontre toujours quelque chose de remarquable; vous ne sauriez croire combien est excellent le beurre que nous mangeons, je me suis souhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles, & ce qui s'enfuit, hormis la barbeuse qui est un peu vieille. Le jardin de M. C. mérite aussi d'avoir place dans cette histoire, il a beaucoup d'endroits fort champêtres, & c'est ce que j'aime sur toutes choses. Ou vous l'avez vu, ou vous ne l'avez pas vu; si vous l'avez vu, souvenez-vous de ces deux terrasses que le parterre a en face, & à la main gauche, & des rangs de Chênes & de Chataigners qui les bordent: je me trompe bien si cela n'est beau. Souvenez-vous aussi de ce bois qui paroît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles; les arbres n'en font pas si vieux à la vérité, mais toujours peuvent-ils passer pour les plus anciens du Village, & je ne croi pas qu'il y en ait de plus vénérables sur la terre. Les deux allées qui font à droite & à gauche me plaisent encore: elles ont cela de particulier que ce qui les borne, est ce qui les fait paroître plus belles. Celle de la droite a tout-à-fait la mine d'un jeu de Paume; elle est à présent bordée d'un amphithéâtre de

gazons, & a le fonds relevé de huit ou dix marches; il y a de l'apparence que c'est l'endroit où les Divinitez du lieu reçoivent l'hommage qui leur est dû.

*Si le Dieu Pan, ou le Faune,  
Prince des bois, ce dit-on,  
Se fait jamais faire un Trône,  
C'en sera là le patron.*

*Deux Chataigners, dont l'ombrage  
Est majestueux & frais,  
Le couvrent de leur feuillage,  
Ainsi que d'un riche dais*

*Je ne vois rien qui l'égale,  
Ni qui me charme à mon gré,  
Comme un gazon qui s'étale  
Le long de chaque degré.*

*J'aime cent fois mieux cette herbe  
Que les précieux tapis  
Sur qui l'Orient superbe  
Voit ses Empereurs assis.*

*Beautez simples & divines,  
Vous contentiez nos Ayeux,  
Avant qu'on tirât des mines  
Ce qui nous frappe les yeux.*

*De quoi sert tant de dépense ?  
 Les Grands ont beau s'en vanter :  
 Vive la magnificence  
 Qui ne coûte qu'à planter.*

Nonobstant ces moralitez, j'ai conseillé à Madame C. de faire bâtir une maison proportionnée en quelque manière à la beauté de son jardin, & de se ruiner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, & nous irons prendre au Bourg la Reine la commodité du Carrosse de Poitiers, qui y passe tous les Dimanches. Là se doit trouver un valet de pied du Roi, qui a ordre de nous accompagner jusques à Limoges. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, & ce qui me semblera digne d'être observé. Cependant faites bien mes recommandations à notre marmot, & dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon pour le faire joüer, & pour lui tenir compagnie.

A Clamart ce 25. Août 1663.

A LA MESME.

*(Suite du même voyage.)*



ES occupations que nous eûmes à Clamart, votre Oncle & moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire. Il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi, je me

promenai, je dormis, je passai le temps avec les Dames qui nous vinrent voir. Le Dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. Madame C. & notre Tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg la Reine. Nous y attendîmes près de trois heures, & pour nous desennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne fais pas bien lequel je dois dire) nous ouïmes une Messe paroissiale. La Procession, l'Eau bénite, le Prône, rien n'y manquoit. De bonne fortune pour nous, le Curé étoit ignorant, & ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le Carrosse passât, le valet de pied y étoit, point de Moines, mais en récompense trois femmes, un Marchand qui ne disoit mot, & un Notaire qui chantoit toujours & qui chantoit très-mal, il reportoit en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avoit une Poitevine qui se qualifioit Comtesse; elle paroissoit assez jeune & de taille raisonnable, témoignoit avoir de l'esprit, déguisoit son nom, & venoit de plaider en séparation contre son mari; toutes qualitez de bon augure, & j'y eusse trouvé matière de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée, mais sans elle rien ne me touche, c'est à mon avis le principal point. Je vous défie de me faire trouver un grain de sel dans une personne à qui elle manque. Telle étoit donc la compagnie que nous avons eue jusques au Port de Pilles. Il fallut à la fin que l'Oncle & la Tante se séparassent; les derniers adieux furent tendres, & l'eussent été beaucoup davantage, si le Cocher nous eût donné le loisir de les achever. Comme

il vouloit regagner le temps qu'il avoit perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laisse en sortant du Bourg la Reine, Sceaux à la droite, & à quelques lieues de là Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Est-ce *Montléry* qu'il faut dire, ou *Montlehéry*? C'est Montlehéry quand le vers est trop court, & Montléry quand il est trop long. Montléry donc ou Montlehéry, comme vous voudrez, étoit jadis une forteresse que les Anglois, lorsqu'ils étoient maîtres de la France, avoient fait bâtir sur une colline assez élevée. Au pied de cette colline est un Bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse elle est démolie, non point par les ans : ce qui en reste, qui est une tour fort haute, ne se dément point, bien qu'on en ait ruiné un côté : il y a encore un escalier qui subsiste, & deux chambres où l'on voit des peintures Angloises, ce qui fait foi de l'antiquité & de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris de votre Oncle, qui dit avoir entré dans les chambres; pour moi je n'en ai rien vu; le Cocher ne vouloit arrêter qu'à Châtres, petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands Maîtres. Nous y dinâmes; après le dîner nous vîmes encore à droite & à gauche force Châteaux, je n'en dirai mot, ce seroit une œuvre infinie. Seulement nous passâmes auprès du Pleissy-pâté, & traversâmes ensuite la vallée de Cauca-trix, après avoir monté celle de Tréfou : car sans avoir étudié en Philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de vallée sans montagne. Je ne songe point à cette vallée de Tréfou, que je ne frémissé.



*C'est un passage dangereux,  
 Un lieu pour les voleurs, d'embûche & de retraite,  
 A gauche un bois, une montagne à droite,  
 Entre les deux  
 Un chemin creux.  
 La montagne est toute pleine  
 De Rochers faits comme ceux  
 De notre petit Domaine.*

Tout ce que nous étions d'hommes dans le Carrosse, nous descendîmes, afin de soulager les chevaux. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commoditez de la guerre : en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe, ce qui est un grand bien pour tout le monde, & particulièrement pour moi qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous cotoyâmes en fourmille : cela n'est pas bien, il mériterait qu'on le brûlât.

*République de loups, asyle de brigans,  
 Faut-il que tu sois dans le monde ?  
 Tu favorises les méchans  
 Par ton ombre épaisse & profonde.  
 Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,  
 Ou le désir de voir, fait sortir de sa terre !  
 En combien de façons, hélas, le genre humain  
 Se fait à soi-même la guerre ?  
 Puisse le feu du Ciel désoler ton enceinte ;  
 Jamais celui d'Amour ne s'y fasse sentir,*

*Ni ne s'y laisse amortir !  
Qu'au lieu d'Amarillis, de Diane & d'Aminte,  
On ne trouve chez toi que vilains Bocherons,  
Charbonniers, noirs comme démons,  
Qui r'accommodent de manière  
Que tu sois à tous les larrons  
Ce qu'on appelle un Cimetière.*

Notre première traite s'acheva plus tard que les autres ; il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer en entrant dans Etampes quelques monumens de nos guerres : ce n'est pas les plus riches que j'aye vûs ; j'y trouvai beaucoup de Gothique : aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon, s'il en fut jamais.

*Il nous laisse ces monumens  
Pour marque de nos mouvemens,  
Quand Turenne assiégea Tavanne,  
Turenne fit ce que la Cour lui dit,  
Tavanne non : car il se défendit,  
Et joua de la Sarbacanne.*

*Beaucoup de sang François fut alors répandu ;  
On perd des deux côtéz dans la guerre civile :  
Notre Prince eût toujours perdu,  
Quand même il eût gagné la Ville.*

Enfin nous regardâmes avec pitié les Fauxbourgs d'Etampes. Imaginez-vous une suite de maisons sans

toits, sans fenêtres, percées de tous les côtez ; il n'y a rien de plus laid & de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troyes la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins le soir notre compagnie, & le lendemain nous traversâmes la Beaufse, pays ennuyeux, & qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissoit un très-beau sujet. Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis : notre Comtesse en fut cause, elle est de la Religion, & nous montra un livre de du Moulin ; M. de Châteauneuf (c'est le nom du valet de pied) l'entreprit, & lui dit que sa Religion ne valoit rien pour bien des raisons. Premièrement, Luther a eu je ne sai combien de bâtards ; les Huguenots ne vont jamais à la Messe ; enfin il lui conseilloit de se convertir, si elle ne vouloit aller en Enfer : car le Purgatoire n'étoit pas fait pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussi-tôt sur l'Ecriture, & demanda un passage où il fût parlé du Purgatoire ; pendant cela le Notaire chantoit toujours, M. Jannart & moi nous endormîmes. L'après-dinée, de crainte que M. de Châteauneuf ne nous remît sur la controverse, je demandai à notre Comtesse inconnue s'il y avoit de belles personnes à Poitiers ; elle nous en nomma quelques-unes, entr'autres, une fille appelée Barigny, de condition médiocre, car son père n'étoit que Tailleur, mais au reste on ne pouvoit dire assez de choses de la beauté de cette personne. C'étoit une claire brune, de belle taille, la gorge admirable, de l'embonpoint ce

qu'il en falloit, tous les traits du visage bien faits, les yeux beaux; si bien qu'à tout prendre il y avoit peu de choses à souhaiter; car rien, c'est trop dire. Enfin non seulement les Astres de la Province, mais ceux de la Cour lui devoient céder, jusques-là que dans un Bal où étoit le Roi, dès que la Barigny fut entrée, elle effaça ce qu'il y avoit de brillant; les plus grands soleils ne parurent auprès, que de simples étoiles. Outre cela elle savoit les Romans, & ne manquoit pas d'esprit. Quant à sa conduite, on la tenoit dans Poitiers pour honnête fille, tant qu'un mariage de conscience se peut étendre. Autrefois un Gentilhomme appelé Miravaux, en avoit été passionnément amoureux, & vouloit l'épouser à toute force; les parens du Gentilhomme s'y opposèrent; ils n'y eussent pourtant rien gagné, si Clothou ne se fût mise de la partie; l'Amant mourut à l'armée, où il commandoit un Régiment. Les dernières actions de sa vie & ses derniers soupirs ne furent que penser à sa Maîtresse. Il lui laissa douze mille écus par son Testament, outre quantité de meubles & de nippes de conséquence, qu'il lui avoit donné dès auparavant. A la nouvelle de cette mort Mademoiselle Barigny dit les choses du monde les plus pitoyables, protesta qu'elle se laisseroit mourir tôt ou tard, & en attendant recueillit le legs que son Amant lui avoit fait. Procez pour cela au Présidial de Poitiers. Appel à la Cour: Mais qui ne préféreroit une Belle à des héritiers? Les juges firent ce que j'aurois fait. Le cœur de la Dame fut contesté

avec plus de chaleur encore. Ce fut un nommé Cartignon, qui en hérita. Ce dernier amant s'est trouvé plus heureux que l'autre : la Belle eut soin qu'il ne mourût point sans être payé de ses peines : il y a, dit-on, Sacrement entr'eux, mais la chose est tenue secrète. Que dites-vous de ces mariages de conscience ? Ceux qui en ont amené l'usage, n'étoient pas niais. On est fille & femme tout à la fois ; le mari se comporte en galant ; tant que l'affaire demeure en cet état, il n'y a pas lieu de s'y opposer, les parens ne font point les diables, toute chose vient en son temps, & s'il arrive qu'on se lasse les uns des autres, il ne faut aller ni au Juge ni à l'Evêque. Voilà l'histoire de la Barigny. Ces aventures nous divertirent de telle sorte que nous entrâmes dans Orleans sans nous en être presque apperçus. Il sembloit même que le Soleil se fût amusé à les entendre aussi-bien que nous : car quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'étoit pas encore au bout de sa traitte. Bien davantage, soit que la Barigny fût cette soirée à la promenade ; soit qu'il dût se coucher au sein de quelque rivière charmante comme la Loire, il s'étoit tellement paré que M. Châteauneuf & moi nous l'allâmes regarder de dessus le Pont. Par même moyen je vis la Pucelle, mais ma foi ce fut sans plaisir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une Amazone. L'infante Gradafillée en vaut dix comme elle, & si ce n'étoit que M. Chapelain est son Croniqueur, je ne fais si j'en ferois mention. Je la regardai pour l'amour de lui plus long-temps que je n'aurois

fait. Elle est à genoux devant une Croix, & le Roi Charles en même posture vis à vis d'elle, le tout fort chétif & de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle. Le Pont d'Orléans ne me parut pas non plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi, & à la place qu'il occupe dans l'Univers.

*Ce n'est pas petite gloire  
Que d'être Pont sur la Loire.  
On voit à ses pieds rouler  
La plus belle des Rivières  
Que de ses vastes carrières  
Phébus regarde couler.*

Elle est près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris. L'horizon très-beau de tous les côtez, & borné comme il le doit être. Si bien que cette Rivière étant basse à proportion, ses eaux fort claires, son cours sans replis, on diroit que c'est un canal. De chaque côté du Pont on voit continuellement des barques qui vont à voiles; les unes montent, les autres descendent; & comme le bord n'est pas si grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les distingue toutes: on les conte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres, c'est ce qui fait une de ses beautés: en effet, ce feroit dommage qu'une eau si pure fût entièrement couverte par des batteaux. Les voiles de ceux-ci sont fort amples: cela leur donne

une majesté de navire, & je m'imaginai voir le Port de Constantinople en petit. D'ailleurs Orleans, à le regarder de la Sologne, est d'un bel aspect. Comme la Ville va en montant, on la découvre quasi toute entière. Le mail & les autres arbres qu'on a plantez en beaucoup d'endroits le long du rempart, font qu'elle paroît à demi fermée de murailles vertes; & à mon avis cela lui sied bien. De la particulariser en dedans, je vous ennuirois: c'en est déjà trop pour vous de cette matière. Vous ferez pourtant que le quartier par où nous descendîmes au Pont est fort laid, le reste assez beau, des ruës spacieuses, nettes, agréables, & qui sentent leur bonne ville. Je n'eus pas assez de temps pour voir le rempart, mais je m'en suis laissé dire beaucoup de bien, ainsi que de l'Eglise Sainte Croix. Enfin notre compagnie qui s'étoit dispersée de tous les côtez, revint satisfaite. L'un parla d'une chose, l'autre d'une autre. L'heure du souper venuë, Chevaliers & Dames se furent seoir à leurs tables assez mal servies, puis se mirent au lit incontinent, comme on peut penser; & sur ce le Croniqueur fait fin au présent chapitre.

A Amboise ce 30. Août 1663.

---

## A LA MESME.

*(Suite du même voyage.)*

UTANT que la Beaufse m'avoit semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orleans jusqu'à Amboise me parut agréable & divertissant. Nous eumes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la riviere. Aussi a-t-on un Niais du pays pour très-peu de chose, car ceux-là ne sont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie. Je crois que les Niaises coûtent davantage. Le premier lieu où nous arrê tâmes, ce fut Cléry. J'allai aussi-tôt visiter l'Eglise. C'est une Collégiale assez bien rentée pour un Bourg, non que les Chanoines en demeurent d'accord, ou que je le leur aye ouï dire. Louis XI y est enterré : on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfans aux coins : ce feroient quatre Anges, & ce pourroient être quatre Amours, si on ne leur avoit point arraché les aîles. Le bon apôtre de Roi fait là le saint homme, & est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liége.

*Je lui trouvai la mine d'un matois,  
Aussi l'étoit ce Prince, dont la vie  
Doit rarement servir d'exemple aux Rois,  
Et pourroit être en quelques points suivie.*



A ses genoux font ses Heures & son Chapelet, & autres menuës ustanciles, sa main de Justice, son Sceptre, son chapeau, & sa Notre-Dame; je ne fais comment le Statuaire n'y a point mis le Prévôt Tristan; le tout est de marbre blanc, & m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette Eglise, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre, il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner : & m'étant aller promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit; un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, & j'arrivai assez à temps pour compter. De Cléry à S. Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieues, chemin agréable & bordé de hayes, ce qui me fit faire une partie de la traitte à pied. Il ne m'y arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon que je rencontraï, ce me semble, deux ou trois gueux & quelques Pélerins de S. Jacques. Comme S.-Dié n'est qu'un Bourg, & que les hôtelleries y sont mal meublées, notre Comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. Châteauneuf voulant toujours que votre Oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différent de Potrot & de la Dame de Noüaillé. Les gens de Potrot & ceux de la Dame de Noüaillé ayant mis pendant la foire de Niort les hardes de leur Maître & de leur Maîtresse en même hôtellerie & sur même lit, cela fit contestation. Potrot dit : Je coucherai dans ce

lit-là. Je ne dis pas que vous n'y couchiez, repartit la Dame de Noüaillé, mais j'y coucherai aussi. Par point d'honneur & pour ne se pas ceder, ils y couchèrent tous deux. La chose se passa d'une autre manière : la Comtesse se plaignit fort le lendemain des puces. Je ne fais si ce fut cela qui éveilla le Cocher : je veux dire les puces du Cocher, & non celles de la Comtesse : tant y a qu'il nous fit partir de si grand matin qu'il n'étoit quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis à vis de Blois, rien que la Loire entre-deux. Blois est en pente comme Orleans, mais plus petit & plus ramassé; les toits des maisons y sont disposés en beaucoup d'endroits de telle manière qu'ils ressemblerent aux degrés d'un Amphithéâtre; cela me parut très beau, & je croi que difficilement on pourroit trouver un aspect plus riant & plus agréable; le Château est à un bout de la Ville, à l'autre bout Sainte Solenne; cette Eglise paroît fort grande, & n'est cachée d'aucunes maisons, enfin elle répond tout-à-fait bien au logis du Prince; chacun de ces bâtimens est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la Ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte Solenne & le Château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, & que le climat & la beauté du pays y contribuent; soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse, ou le nombre de jolies femmes. Je m'en fis

nommer quelques-unes à mon ordinaire. On me voulut outre cela montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le Ciel, ami de ces peuples, leur envoyoit de l'esprit par cette voye-là : car on dit que bossu n'en manqua jamais : & cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raison. La voici telle qu'on me l'a apprise. Elle regarde aussi la constitution de la Beausse & du Limousin.

*La Beausse avoit jadis des monts en abondance,  
Comme le reste de la France :  
De quoi la Ville d'Orléans,  
Pleine de gens heureux, délicats, fainéans,  
Qui vouloient marcher à leur aise,  
Se plaignit, & fit la mauvaise,  
Et Messieurs les Orléanois  
Dirent au Sort tous d'une voix,  
Une fois, deux fois & trois fois,  
Qu'il eût à leur ôter la peine  
De monter, de descendre, & remonter encor.  
Quoi ! toujours mont, & jamais plaine !  
Faites-nous avoir triple haleine,  
Jambes de fer, naturel fort,  
Ou nous donnez une campagne  
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.  
Oh oh ! leur repartit le Sort,  
Vous faites les mutins, & dans toutes les Gaules  
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaigniez.*

*Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds,  
Vous les aurez sur vos épaules.  
Lors la Beaufse de s'applanir,  
De s'égalier, de devenir  
Un terroir uni comme glace :  
Et bossus de naître en la place :  
Et monts de déloger des champs.  
Tout ne put tenir sur les gens,  
Si bien que la troupe céleste  
Ne sachant que faire du reste  
S'en alloit les placer dans le terroir voisin,  
Lorsque Jupiter dit : Epargnons la Touraine  
Et le Bléfois ; car ce Domaine  
Doit être un jour à mon Cousin\*,  
Mettons-les dans le Limoufin.*

Ceux de Blois comme voisins & bons amis de ceux d'Orleans, les ont foulagez d'une partie de leur charge. Les uns & les autres doivent encore avoir une génération de bossus, & puis c'en est fait. Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira; ce que je vous assure être fort vrai, est que M. Château-neuf & moi nous déjeûnâmes très-bien, & allâmes voir ensuite le logis du Prince. Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François I, l'autre sous lequel'un de ses devanciers; il y a en face un corps de logis à la moderne que feu Monsieur a fait commen-

\* M. le duc d'Orleans.

cer : toutes ces trois pièces ne font Dieu-merci nulle symétrie, & n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre, l'Architecte a évité cela autant qu'il a pû. Ce qu'a fait faire François I, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste ; il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornemens sans régularité, & sans ordre ; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans ; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort, car je la considérois comme une relique ; en effet, il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce Prince ; les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison ; jamais règne ne fut plus doux, plus tranquille ni plus heureux que l'a été le sien ; & en vérité, de semblables Princes devroient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir ; j'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes, lequel on tenoit pendant sa vie pour le plus parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre Cocher, qui ne se soucia que de déjeûner largement, puis nous fit partir. Tant que la journée dura nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays : sur-tout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée, l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, & retient cette rivière dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, & qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en faurois dire assez de merveilles. Point

de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix; mais de part & d'autre, côteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde. Vous m'en entendrez parler plus d'une fois; mais en attendant,

*Que dirons-nous que fut la Loire  
Avant que d'être ce qu'elle est :  
Car vous savez qu'en son histoire  
Notre bon Ovide s'en taît ?  
Fut-ce quelque aimable personne,  
Quelque Reine, quelque Amazone,  
Quelque Nymphé au cœur de rocher,  
Qu'aucun amant ne fut toucher ?  
Ces origines sont communes,  
C'est pourquoi n'allons point chercher  
Les Jupiters & les Neptunes,  
Ou les dieux Pans qui poursuivoient  
Toutes les belles qu'ils trouvoient.  
Laissons-là ces métamorphoses,  
Et disons ici, s'il vous plaît,  
Que la Loire étoit ce qu'elle est  
Dès le commencement des choses.*

*La Loire est donc une Rivière  
Arrosant un pays favorisé des Cieux,  
Douce quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière  
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.  
Elle ravageroit mille moissons fertiles,*

*Engloutiroit des Bourgs, feroit flotter des Villes,  
Détruiroit tout en une nuit,  
Il ne faudroit qu'une journée  
Pour lui voir entraîner le fruit  
De tout le labeur d'une année,  
Si le long de ses bords n'étoit une levée  
Qu'on entretient soigneusement.  
Dès-lors qu'un endroit se dément,  
On le rétablit tout-à-l'heure.  
La moindre brèche n'y demeure  
Sans qu'on n'y touche incessamment,  
Et pour cet entretènement  
Unique obstacle à tels ravages,  
Chacun a son département,  
Communautez, Bourgs & Villages.  
Vous croyez bien qu'étant sur ses rives  
Nos gens & moi nous ne manquâmes pas  
De promener à l'entour notre vûë.  
J'y rencontrai de si charmans appas  
Que j'en ai l'ame encore tout émuë.  
Côteaux rians y font des deux côtéz,  
Côteaux non pas si voisins de la nuë  
Qu'en Limoufin, mais côteaux enchantez,  
Belles maisons, beaux parcs & bien plantez.  
Prez verdoyans dont ce pays abonde,  
Vignes & bois, tant de diversitez,  
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.*

*Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute,*

*On la voit rarement s'écarter de sa route,  
Elle a peu de replis dans son cours mesuré,  
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré,  
C'est la fille d'Amphitrite,  
C'est elle dont le mérite,  
Le nom, la gloire & les bords  
Sont dignes de ces Provinces,  
Qu'entre tous leurs plus grands trésors  
Ont toujours placé nos Princes.  
Elle répand son cristal  
Avec magnificence ;  
Et le jardin de la France  
Méritoit un tel canal.*

Je lui veux du mal en une chose, c'est que l'ayant vûë, je m'imaginai qu'il n'y avoit plus rien à voir ; il ne me resta ni curiosité ni désir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment. C'est un admirable objet que ce Richelieu : j'en ai datté ma troisiéme Lettre parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez, il ne s'en faut pas un quart d'heure qu'il ne soit minuit & nous devons nous lever demain avant le Soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il se leveroit de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des Relations, moi qui suis enfant du sommeil & de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris, qui se font sacrifier pour leurs femmes : je prétens les surpasser tous, & que vous ne sauriez vous acquitter envers



moi, si vous ne me fouhaitez d'aussi bonnes nuits que j'en aurai de mauvaises avant que notre voyage soit achevé.

A Richelieu, ce 3. Septembre 1663.

A LA MESME.

*(Suite du même voyage.)*



ous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le Château; de vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai point, & pour cause. Vous saurez sans plus, que devers la Ville il est situé sur un roc, & paroît extrêmement haut. Vers la campagne le terrain d'alentour est plus élevé. Dans l'enceinte il y a trois ou quatre choses fort remarquables. La première est ce bois de cerf dont on parle tant, & dont on ne parle pas assez selon mon avis : car soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal. Ceux qui le trouvent artificiel, tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pièces; or le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paroisse de liaison ? De dire aussi qu'il soit naturel, & que l'univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est guères croyable.

*Il en fera toujours douté,  
Quand bien ce cerf auroit été  
Plus ancien qu'un Patriarche.  
Tel animal en vérité  
N'eût jamais sù tenir dans l'Arche.*

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux Tours bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des escaliers en forme de rampes par où l'on descend jusqu'au pied du Château : si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile,

*D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.*

Je les trouvai bien bâties, & leur structure me plut autant que le reste du Château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faisoit servir de berceau à nos jeunes Rois, & véritablement c'étoit un berceau d'une matière assez solide, & qui n'étoit pas pour se renverser si facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vûe : elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense. L'œil ne trouve rien qui l'arrête ; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à quinze ou vingt lieues : du reste on a en aspect la côte la plus riante, & la mieux diversifiée que j'aie encore vûe, & au pied d'une prairie qu'arrose la Loire : car cette riviere passe à Amboise. De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais pendant son séjour jouir un petit moment : on

avoit bouché toutes les fenêtres de sa chambre, & on n'y avoit laissé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir, triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai : le soldat qui nous conduisoit, n'avoit pas la clef : au défaut je fus long-temps à considérer la porte, & me fis conter la manière dont le prisonnier étoit gardé. Je vous en ferois volontiers la description, mais ce souvenir est trop affligeant.

*Qu'est-il besoin que je retrace  
Une garde au soin nompareil,  
Chambre murée, étroite place,  
Quelque peu d'air pour toute grace,  
      Jours sans Soleil,  
      Nuits sans sommeil,  
Trois portes en six pieds d'espace?  
Vous peindre un tel appartement  
Ce feroit attirer vos larmes ;  
Je l'ai fait insensiblement,  
Cette plainte a pour moi des charmes.*

Sans la nuit on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit : il fallut enfin retourner à l'hôtellerie ; & le lendemain nous nous écartâmes de la Loire, & la laissâmes à la droite : j'en suis très fâché, non pas que les Rivières nous aient manqué dans notre voyage.

*Depuis ce lieu jusques au Limousin  
Nous en avons passé quatre en chemin*

*De fort bon compte : au moins qu'il m'en souviennne,  
L'Indre, le Cher, la Creuse & la Vienne ;  
Ce ne sont pas simples ruisseaux,  
Non non, la carte nous les nomme,  
Ceux qui sont péris sous leurs eaux  
Ne l'ont pas été dire à Rome.*

La première que nous rencontrâmes ce fut l'Indre. Après l'avoir passée nous trouvâmes au bord trois hommes d'affez bonne mine, mais mal vêtus & fort délabrez. L'un de ces héros Guzmanesques avoit fait une tresse de ses cheveux, laquelle lui pendoit en derriere comme une queuë de cheval. Non loin de-là nous apperçûmes quelques Philis, je veux dire Philis d'E-gypte, qui venoient vers nous danfant, folâtrant, montrant leurs épaules & traînant après elles des doüégnas détestables à proportion, & qui nous regardoient avec autant de mépris que si elles eussent été belles & jeunes. Je frémis d'horreur à ce spectacle, & j'en ai été plus de deux jours sans pouvoir manger. Deux femmes fort blanches marchaient ensuite; elles avoient le teint délicat, la taille bien faite, de la beauté médiocrement, & n'étoient Anges à bien parler qu'entant que les autres étoient de véritables démons. Nous saluâmes ces deux avec beaucoup de respect, tant à cause d'elles que de leurs juppes qui véritablement étoient plus riches que ne sembloit le promettre un tel équipage. Le reste de leur habit consistoit en une cappe d'étoffe blanche, & sur la tête un petit chapeau à l'Angloise de tafetas de couleur

avec un galon d'argent. Elles ne nous rendirent notre salut qu'en faisant une legere inclination de la tête, marchant toujours avec une gravité de Déeses, & ne daignant presque jetter les yeux sur nous comme simples mortels que nous étions. D'autres doiüégnas les suivoient, non moins laides que les précédentes; & la caravanne étoit fermée par un Cordelier. Le bagage marchoit en queue, partie sur chariots, partie sur bêtes de somme, puis quatre carroffes vuides, & quelques valets à l'entour,

*Non sans écureüils & turquets.*

*Ni, je pense, sans perroquets;*

le tout escorté par M. de la Fourcade, Garde du Corps. Je vous laisse à deviner quelles gens c'étoient. Comme ils suivoient notre route, & qu'ils débarquèrent à la même hôtellerie où notre cocher nous avoit fait descendre, le scrupule nous prit à tous de coucher en mêmes lits qu'eux, & de boire en mêmes verres. Il n'y en avoit point qui s'en tourmentât plus que la Comtesse. Nous allâmes le jour suivant coucher à Montels, & dîner le lendemain au Port de Pilles; où notre compagnie commença de se séparer. La Comtesse envoya un laquais, non chez son mari, mais chez un de ses parens, porter les nouvelles de son arrivée, & donner ordre qu'on lui amenât un carosse avec quelque escorte. Pour moi, comme Richelieu n'étoit qu'à cinq lieues, je n'avois garde de manquer de l'aller voir; les Allemands

se détournent bien pour cela de plusieurs journées. M. Châteauneuf qui connoissoit le pays, s'offrit de m'accompagner; je le pris au mot; & ainsi votre oncle demeura feul, & alla coucher à Chatelleraud, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin. Le Port de Pilles est un lieu passant, & où l'on trouve toutes fortes de commoditez, même incommodes : il s'y rencontre de méchans chevaux,

*Encore mal ferrez, & plus mal embouchez,  
Et très-mal enharnachez.*

Mais quoi, nous n'avions pas à choisir : tels qu'ils étoient, je les fais mettre en état,

*Laisse le pire, & sur le meilleur monte.*

Pour plus d'assurance nous prîmes un guide qu'il nous fallut mener en trouffe, l'un après l'autre, afin de gagner du temps. Avec cela nous n'en eumes que ce qu'il falut pour voir les choses les plus remarquables. J'avois promis de sacrifier aux vents du midi une brebis noire, aux Zephirs une brebis blanche, & à Jupiter le plus gras bœuf que je pourrois rencontrer dans le Limoufin; ils nous furent tous favorables. Je croi toutefois qu'il suffira que je les paye en chansons, car les bœufs du Limoufin sont trop chers, & il y en a qui se vendent cent écus dans le pays. Etant arrivez à Richelieu, nous commençâmes par le Château, dont je ne vous envoye-

rai pourtant la description qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la ville, c'est qu'elle aura bien-tôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. Elle est défertée petit à petit, à cause de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieues de toute rivière & de tout passage. En cela son fondateur, qui prétendoit en faire une ville de renom, a mal pris ses mesures, chose qui ne lui arrivoit pas fort souvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvoit tout, qu'il n'avoit pas fait transporter la Loire au pied de cette nouvelle ville, ou qu'il n'y ait fait passer le grand chemin de Bourdeaux. Au défaut il devoit choisir un autre endroit; & il en eut aussi la pensée : mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance, l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il étoit né. Il avoit de ces vanitez que beaucoup de gens blâmeront, & qui sont pourtant communes à tous les Héros : témoin celle-là d'Alexandre-le-Grand, qui faisoit laisser où il passoit, des mors & des brides plus grandes qu'à l'ordinaire, afin que la postérité crût que lui & ses gens étoient d'autres hommes, puisqu'ils se servoient de si grands chevaux. Peut-être aussi que l'ancien parc de Richelieu, & les bois de ses avenues qui étoient beaux, semblèrent à leur maître dignes d'un Château plus somptueux que celui de son patrimoine; & ce Château attira la Ville, comme le principal fait l'accessoire.

*Enfin elle est à mon avis  
Mal située & bien bâtie,*

*On en a fait tous les logis  
D'une pareille symétrie.*

*Ce sont des bâtimens fort hauts,  
Leur aspect vous plairait sans faute,  
Les dedans ont quelques défauts,  
Le plus grand, c'est qu'ils manquent d'hôte.*

*La plupart sont inhabitez,  
Je ne vis personne en la rue,  
Il m'en déplut, j'aime aux cîtez  
Un peu de bruit & de cohue.*

*J'ai dit la rue, & j'ai bien dit,  
Car elle est seule, & des plus droites;  
Que Dieu lui donne le crédit  
De se voir un jour des cadettes.*

*Vous vous souviendrez bien & beau  
Qu'à chaque bout est une Place  
Grande, quarrée, & de niveau,  
Ce qui sans doute a bonne grace.*

*C'est aussi tout, mais c'est assez;  
De savoir si la ville est forte  
Je m'en remets à ses fosses,  
Murs, parapets, remparts, & porte.*

Au reste, je ne vous ferois mieux dépeindre tous



ces logis de même parure, que par la Place Royale : les dedans sont beaucoup plus sombres, vous pouvez croire, & moins ajustez. J'oubliois à vous marquer que ce sont des gens de Finance & du Conseil, Secrétaires d'Etat, & autres personnes attachées à ce Cardinal, qui ont fait faire la plûpart de ces bâtimens, par complaisance, & pour lui faire leur cour. Les beaux Esprits auroient suivi leurs exemples, si ce n'étoit qu'ils ne sont pas grands édificateurs, comme dit Voiture ; car d'ailleurs ils étoient tous pleins de zèle & d'affection pour ce grand Ministre. Voilà ce que j'avois à vous dire touchant la ville de Richelieu. Je remets la description du Château à une autre fois, afin d'avoir plus souvent occasion de vous demander de vos nouvelles, & pour ménager un amusement qui vous doit faire passer notre exil avec moins d'ennui.

A Châtelleraud, ce 5. Septembre 1663.

---

A MADAME DE LA FONTAINE.

*(Suite de la relation du voyage de Limoges.)*

A Limoge ce 12 septembre 1663.



E vous promis par le dernier ordinaire la description du chasteau de Richelieu ; assez legerement pour ne vous en point mentir, & sans considerer mon peu de memoire, ny la peine que cette entreprise me deuoit donner. Pour la peine, ie n'en parle point, & tout mari que ie suis ie la veux bien prendre : ce qui me retient, c'est le défaut de memoire ; pouuant dire la pluspart du temps que ie n'ay rien veu de ce que i'ay veu, tant ie sçais bien oublier les choses. Avec cela, ie crois qu'il est bon de ne point passer par dessus cet endroit de mon voyage sans vous en faire la relation. Quelque mal que je m'en acquite, il y aura tousiours à profiter : & vous n'en vaudrez que mieux de sçauoir, sinon toute l'histoire de Richelieu, au moins quelques singularitez qui ne me sont point eschapées par ce que ie m'y suis particulierement arresté. Ce ne sont peut estre pas les plus remarquables ; mais que vous importe ? De l'humeur dont ie vous connois, vne galanterie sur ces matieres vous plaira plus que tant d'obseruations scauantes & curieuses. Ceux qui chercheront de ces obseruations scauantes dans les lettres que ie vous escriis se trompe-

ront fort. Vous scavez mon ignorance en matiere d'architecture, & que ie n'ay rien dit de Vaux que sur des memoires: le mesme auantage me manque pour Richelieu: veritablement au lieu de cela i'ay eu les auis de la concierge, & ceux de monsieur de Chasteauneuf: avecque l'ayde de Dieu & de ces personnes i'en fortiray. Ne laissez pas de mettre la chose au pis, car il vaut mieux ce me semble estre trompée de cette façon que de l'autre. En tout cas vous aurez recours à ce que monsieur des Marets a dit de cette maison. C'est vn grand maistre en fait de descriptions. Je me garderois bien de particulariser aucun des endroits où il a pris plaisir à s'estendre, si ce n'estoit que la maniere dont ie vous escriis ces choses n'a rien de commun avec celle de ses *Promenades*. Nous arriuasmes donc à Richelieu par vne auenuë qui borde vn costé du parc. Selon la verité cette auenuë peut auoir vne demi lieüe, mais à conter selon l'impatience où i'estois nous trouuasmes qu'elle auoit vne bonne lieüe tout au moins. Iamais preambule ne s'est rencontré si mal à propos & ne m'a semblé si long. Enfin on se trouue en vne place fort spacieuse: ie ne me souuiens pas bien de quelle figure elle est: demi rond ou demi ouale, cela ne fait rien à l'histoire, & pourueu que vous soyiez auertie que c'est la principale entrée de cette maison il suffit. Je ne me souuiens pas non plus en quoy consiste la bassecour, l'auancour, les arrierecours, ny du nombre des pauillons & corps de logis du chasteau, moins encore de leur structure: ce détail m'est echapé, dequoy vous estes femme encore

vne fois à ne vous pas foucier bien fort. C'est assez que le tout est d'une beauté, d'une magnificence, d'une grandeur dignes de celui qui l'a fait bastir. Les fossés sont larges, & d'une eau trespure. Quand on a passé le pont leuis, on trouue la porte gardée par deux Dieux, Mars & Hercule. Je loüay fort l'architecte de les auoir placez en ce poste là; car puisqu'Apollon seruoit quelquefois de simple commis aux secretaires de son éminence, Mars & Hercule pouuoient bien luy seruir de suiffes. Ils meritoient que ie m'arrestasse à eux vn peu dauantage, si cette porte n'auoit des choses encor plus singulieres. Vous vous souuiendrez sur tout qu'elle est couuerte d'un dome, & qu'il y a vne Renommée au sommet: c'est vne déesse qui ne se plaist pas d'estre enfermée, & qui s'ayme mieux en cet endroit que si on luy auoit donné pour retraite le plus bel appartement du logis.

*Mesme elle est en vne posture  
Toute preste à prendre l'effor;  
Un pied dans l'air, à chaque main vn cor,  
Legere, & déployant les aïfles,  
Comme allant porter les nouuelles  
Des actions de Richelieu,  
Cardinal duc, & demi dieu:  
Telle enfin qu'elle deuoit estre  
Pour bien seruir vn si bon maistre;  
Car tant moins elle a de loisir  
Tant plus on luy fait de plaisir.*

Cette figure est de bronze & fort estimée. Aux deux costez du frontispice que ie descris, on a esleué en maniere de statües, de pyramides si vous voulez, deux colonnes du corps desquelles sortent des bouts de nauires (bouts de nauires ne vous plaira guere, & peut estre aymeriez vous mieux le terme de pointes ou celuy de becs : choisissez le moins mauuais de ces trois mots-là : ie doute fort que pas vn soit propre; mais i'ayme autant m'en seruir que d'appeller cela colonnes rostrales) ce sont des restes d'amphitheatre qu'on a rencontrez fort heureusement, n'y ayant rien qui conuienne mieux à l'amirauté laquelle celuy qui a fait bastir ce chasteau ioignoit à tant d'autres titres. De dedans la cour, & sur le fronton de la mesme entrée on void trois petits Hercules autant poupins & autant mignons que le peuuent estre de petits Hercules; chacun d'eux garni de sa peau de lion & de sa massüe (cela ne vous fait il point souuenir de ce st Michel garni de son diable). Le statuaire en leur donnant la contenance du pere, & en les proportionnant à sa taille, leur a aussi donné l'air d'enfans, ce qui rend la chose si agreable qu'en vn besoin ils passeroient pour Ieux ou pour Ris, vn peu membrus à la verité. Tout ce frontispice est de l'ordonnance de Iaques Le Mercier, & a de part & d'autre vn mur en terrasse qui découure entierement la maison, & par où il y a apparence que se communiquent deux pauillons qui sont aux deux bouts. Si le reste du logis m'arreste à proportion de l'entrée, ce ne fera pas icy vne lettre mais vn volume :

qu'y feroit on, il faut bien que l'employe à quelque chose le loisir que le Roy nous donne. Autour du chasteau font force bustes & force statües, la pluspart antiques; comme vous pourriez dire des Iupiters, & des Apollons, des Bacchus, des Mercures, & autres gens de pareille estoife; car pour les Dieux ie les connois bien, mais pour les Heros & grands personnages ie n'y suis pas fort expert : mesme il me souuient qu'en regardant ces chefd'œuures ie pris Faustine pour Venus (à laquelle des deux faut il que ie fasse reparation d'honneur) & puisque nous sommes sur le chapitre de Venus, il y en a quatre de bon conte dans Richelieu, vne entre autres diuinement belle, & dont monsieur de Maucroix dit que le Poussin luy a fort parlé, iusqu'à la mettre au dessus de celle de Medicis. Parmi les autres statües qui ont là leur appartement & leurs niches, l'Apollon & le Bacchus emportent le prix au goust des scauans; ce fut toutefois Mercure que ie consideray dauantage, à cause de ces hirondelles qui font si simples que de luy confier leurs petits, tout larron qu'il est, lisez cet endroit des *Promenades de Richelieu*, il m'a semblé beau; aussi bien que la description de ces deux captifs dont Monsieur des Mareüts dit que l'un porte ses chaines patiemment, l'autre auecque force & contrainte : on les a placez en lieu remarquable, c'est à dire à l'endroit du grand degré l'un d'un costé du vestibule, l'autre de l'autre; ce qui est vne espece de consolation pour ces marbres dont Michel Ange pouuoit faire deux empereurs.

*L'un toutefois de son destin soupire,  
L'autre paroît vn peu moins mutiné.  
Heureux captifs ! si cela se peut dire  
D'un marbre dur & d'un homme enchaîné.*

*Je ne voudrois estre ny l'un ny l'autre  
Pour embellir vn feiour si charmant ;  
En d'autres cas vostre sexe & le nôtre  
De l'un des deux se pique également.*

*Nous nous piquons d'estre esclaves des dames.  
Vous vous piquez d'estre marbres pour nous ;  
Mais c'est en vers où les fers & les flammes  
Sont fort communs & n'ont rien que de doux.*

Pardonnez moy cette petite digression ; il m'est impossible de tomber sur ce mot d'esclave sans m'arrêter ; que voulez vous ? chacun ayme à parler de son mestier, cecy soit dit toutefois sans vous faire tort. Pour reuenir à nos deux captifs, ie pense bien qu'il y a eu autrefois des esclaves de vostre façon qu'on a estimez, mais ils auroient de la peine à valoir autant que ceux cy. On dit qu'il ne se peut rien voir de plus excellent, & qu'en ces statuës Michel Ange a surpassé non seulement les sculpteurs modernes, mais aussi beaucoup de choses des anciens. Il y a vn endroit qui n'est quasi qu'ébauché, soit que la mort ne pouuant souffrir l'accomplissement d'un ouurage qui deuoit estre immortel ayt arresté Michel Ange en cet endroit là, soit que

ce grand personnage l'ayt fait à deſſein, & afin que la poſterité reconnuſt que perſonne n'eſt capable de toucher à vne figure apres luy. De quelque façon que cela ſoit, ie n'en eſtime que dauantage ces deux captifs, & ie tiens que l'ouurier tire autant de gloire de ce qui leur manque que de ce qu'il leur a donné de plus accompli.

*Qu'on ne ſe plaigne pas que la choſe ayt eſté  
Imparfaite trouuée;  
Le prix en eſt plus grand, l'auteur plus regreté  
Que s'il l'eueſt acheuée.*

Au lieu de monter aux chambres par le grand degré, comme nous deuions en eſtant ſi proches, nous nous laiſſaſmes conduire par la concierge, ce qui nous fit perdre l'occaſion de le voir, & il n'en fut fait nulle mention. Monſieur de Châteauneuf luy meſme qui l'auoit veu ne ſe ſouuint pas d'en parler.

*Dequoy ie ne luy ſcais aucunement bon gré,  
Car d'autres gens m'ont dit qu'ils auoient admiré  
Ce degré,  
Et qu'il eſt de marbre iaſpé.*

Pour moy ce n'eſt ny le marbre ny le iaſpe que ie regrette, mais les antiques qui ſont au haut : particulierement ce fauori de l'empereur Adrien, Antinoüs qui dans ſa ſtatüe conteſtoir de beauté & de bonne



mine contre Apollon, avec cette difference pourtant que celuy cy auoit l'air d'un Dieu & l'autre d'un homme. Je ne m'amuseray point à vous deſcrire les diuers enrichiſſemens ny les meubles de ce palais. Ce qui s'en peut dire de beau monſieur des Mareſts l'a dit : puis nous n'eufmes quaſi pas le loifir de conſiderer ces choſes, l'heure & la concierge nous faiſant paſſer de chambre en chambre ſans nous arreſter qu'aux originaux des Albert Dure, des Titians, des Pouſſins, des Peruſins, des Mantegnes, & autres heros dont l'eſpece eſt auſſi commune en Italie que les generaux d'armée en Suede. Il y eut pourtant vn endroit où ie demeuray longtems. Je ne me ſuis pas auſſi de remarquer ſi c'eſt vn cabinet ou vne antichambre : quoy que ce ſoit le lieu eſt tapiſſé de portraits.

*Pour la pluſpart enuiron grands  
Comme des miroirs de toilette ;  
Si nous euſſions eu plus de temps,  
Moins de haſte, vne autre interprete,  
Je vous dirois de quelles gens.*

Vous pouuez iuger que ce ne ſont pas gens de petite eſtofe. Je m'attachay particulierement au Cardinal de Richelieu, cardinal qui tiendra plus de place dans l'hiſtoire que trente Papes. Au duc qui a herité de ſon nom, de ſes vertus, de ſes belles inclinations, & de ſon chateau. Au feu Amiral de Brezé ; c'eſt dommage qu'il ſoit mort ſi ieune, car chacun en parle comme d'un

seigneur qui estoit merueilleusement accompli, & bien aupres de Mars, d'Armand, & de Neptune. Monsieur le Prince & luy auoient entrepris de remplir le monde de leurs merueilles, Monsieur le Prince la terre, & le Duc de Brezé la mer. Le premier est venu à bout de son entreprise, l'autre l'auroit fort auancée s'il eust vescu, mais vn coup de canon l'arresta, & l'alla choisir au milieu d'une armée nauale. Je ne scais si on me monstra le marquis & l'abbé de Richelieu : il y a toutefois apparence que leurs portraits sont aussi dans ce cabinet quoyqu'ils ne fussent qu'enfans lors qu'on le mit en l'estat qu'il est. Tous deux sont bien dignes d'y auoir place. Tant que le marquis a vescu il a esté aymé du Roy & des belles; l'Abbé l'est de tout le monde par vne fatalité dont il ne faut point chercher la cause parmi les astres. Outre la famille de Richelieu ie parcourus celle de Louis treize. Le reste est plein de nos Roys & Reynes; des grands seigneurs des grands personnages de France (ie fais deux classes des grands personnages & des grands seigneurs, scachant bien qu'en toutes choses il est bon d'eiter la confusion). Enfin c'est l'histoire de nostre nation que ce cabinet. On n'a eu garde d'y oublier les personnes qui ont triomphé de nos Roys : ne vous allez pas imaginer que j'entende par là des anglois ou des espagnols ; c'est vn peuple bien plus redoutable & bien plus puissant dont ie veux parler : en vn mot ce sont les Iocondes, les Belle-Agnes, & ces conquerrantes illustres sans qui Henri quatriesme auroit esté vn prince inuincible. Je les regarday d'aussi bon cœur que

ie voudrois voir vostre oncle à cent lieües d'icy. Enfin nous fortîmes de cet endroit, & trauerfâmes ie ne scais combien de chambres riches, magnifiques, des mieux ornées, & dont ie ne diray rien, car de m'amuser à des lambris & à des dorures moy que Richelieu a rempli d'originaux & d'antiques vous ne me le conseillerez pas : toutefois ie vous auoueray que l'appartement du Roy m'a semblé merueilleusement superbe; celuy de la Reyne ne l'est pas moins : il y a tant d'or qu'à la fin ie m'en ennuyay : iugez ce que peuuent faire les grands seigneurs, & quelle misere c'est d'estre riche : il a fallu qu'on ayt inuenté les chambres de stuc où la magnificence se cache sous vne apparence de simplicité. Il est encore bon que vous scachiez que l'appartement du Roy consiste en diuerses pieces dont l'une appellée le grand cabinet est remplie de peintures exquises : il y a entre autres des Bacchanales du Poussin, & vn combat burlesque & enigmatique de Pallas & de Venus d'un peintre que la concierge ne nous put nommer. Venus a le casque en teste & vne longue estocade. Je voudrois pour beaucoup me souuenir des autres circonstances de ce combat, & des differens personages dont est composé le tableau, car chacune de ces déesses a son parti qui la fauorise. Vous trouueriez fort plaissantes les visions que le peintre a eües. Il fait demeurer l'auantage à la fille de Iupiter : mais à propos elles sont toutes deux ses filles : ie voulois donc dire à celle qui est née de son cerueau. La pauvre Venus est blessée par son ennemie; en quoy

l'ouurier a representé les choses non comme elles sont, car d'ordinaire c'est la beauté qui est victorieuse de la vertu, mais plustost comme elles doiuent estre ; affeurement sa maistresse luy auoit ioüé quelque mauuais tour. Ce grand cabinet dont ie parle est accompagné d'un autre petit où quatre tableaux pleins de figures representent les quatre elemens. Ces tableaux sont du Poussin ; la concierge nous le dit si ie ne me trompe ; & quand ie me tromperois, ce n'en seroit pas moins les quatre elemens. On y void des feux d'artifice, des courses de bague, des carrouzels, des diuertissemens de traifneaux, & autres gentilleesses semblables. Si vous me demandez ce que tout cela signifie, ie vous respondray que ie n'en sçais rien. Au reste le Cardinal de Richelieu, comme Cardinal qu'il estoit, a eu soin que son chasteau fust suffisamment fourni de chapelles. Il y en a trois, dont nous vismes les deux d'en haut, pour celle d'en bas nous n'eusmes pas le temps de la voir, & i'en ay regret à cause d'un saint Sebastien que l'on prise fort. Dans l'une de celles qui sont en haut ie trouuay l'original de cette dondon que nostre cousin a fait mettre sur la cheminée de sa salle. C'est une Magdeleine du Titian, grosse & grasse, & fort agreable ; de beaux tetons comme aux premiers iours de sa penitence, auparauant que le ieune eust commencé d'empierter sur elle : (ces nouuelles penitentes sont dangereuses, & tout homme de sain entendement les fuira.) Il me semble que ie n'ay pas parlé trop deuotement de la Magdeleine ; aussi n'est ce pas mon fait que de

raisonner sur des matieres spirituelles, i'y ay eu mauuaise grace toute ma vie : c'est pourquoy ie passeray sous silence les raretez de ces deux chapelles, & m'arrestteray seulement à vn <sup>st</sup> Hierosme tout de pieces rapportées, la plupart grandes comme des testes d'épingles, quelques unes comme des cirons. Il n'y en a pas vne qui n'ayt esté employée avec sa couleur; cependant leur assemblage est vn <sup>st</sup> Hierosme si acheué que le pinceau n'auroit pu mieux faire : aussi semble-t-il que ce soit peinture; mesme à ceux qui regardent de pres cet ouurage. L'admiray non seulement l'artifice, mais la patience de l'ouurier. De quelque façon que l'on considere son entreprise, elle ne peut estre que singuliere.

*Et dans l'art de niueler  
L'auteur de ce saint Hierosme  
Deuoit sans doute exceller  
Sur tous les gens du royaume.*

Ce n'est pas que ie sçache son pays pour en parler franchement, ny mesme son nom; mais il est bon de dire que c'est vn françois afin de faire paroistre cette merueille d'autant plus grande. Je voudrois pour comble de niuelerie qu'un autre entreprist de conter les pieces qui la composent. Mais ne passeray-ie point moy mesme pour vn niuelier de tant m'arrestter à ce <sup>st</sup> Hierosme? Il faut le laisser; aussi bien dois-ie reseruer mes loüanges pour cette fameuse table dont vous deuez auoir entendu

parler, & qui fait le principal ornement de Richelieu. On l'a mise dans le salon, c'est à dire au bout de la galerie, le salon n'en étant séparé que par vne arcade. Il me semble que i'aurois bien fait d'inuoker les Muses pour parler de cette table assez dignement.

*Elle est de piéces de rapport,  
Et chaque piéce est vn tresor ;  
Car ce sont toutes pierres fines,  
Agates, iaspe, & cornalines,  
Pierres de prix, pierres de nom,  
Pierres d'éclat & de renom :  
Voila bien de la pierrerie.  
Considérez que de ma vie  
Je n'ay trouué d'obiet qui fust si précieux.  
Ce qu'on prise aux tapis de Perse & de Turquie.  
Fleurons, compartimens, animaux, broderie,  
Tout cela s'y presente aux yeux.  
L'eguille & le pinceau ne rencontrent pas mieux.  
J'en admiray chaque figure ;  
Et qui n'admireroit ce qui naist sous les Cieux ?  
Le scauoir de Pallas aydé de la teinture  
Cede au caprice heureux de la simple nature :  
Le hazard produit des morceaux  
Que l'art n'a plus qu'à ioindre, & qui sont sans peinture  
Des modeles parfaits de fleurons & d'oiseaus.*

Tout cela pourtant n'est de rien conté : ce qui fait la valeur de cette table, c'est vne agate qui est au milieu,

grande prefque comme vn baffin, taillée en ouale, & de couleurs extremement viues. Ses veines font delicates, & meflées de feuille morte, ifabelle, & couleur d'aurore : au refte vraye agate d'Orient laquelle a toutes les qualitez qu'on peut fouhaiter aux pierres de cette efpece.

*Et pour dire en vn mot la Reyne des agates.*

Dans tout l'empire des camayeux, (ce font peuples dont les agates font une branche) ie ne crois pas qu'il fe trouue encore vne merueille auffi grande que celle cy, ny que rien de plus rare nous foit venu

*Des bords où le foleil commence fa carriere.*

l'en excepte cette agate qui representoit Apollon & les neuf Mufes; car ie la mets la premiere, & celle de Richelieu la feconde.

*Ce Palais fi fameux des princes de Florence,  
Riche & brillant feiour de la magnificence;  
Le trefor de Saint Marc; celui dont les François  
Recommandent la garde aux cendres de leurs Roys;  
Les vaftes magazins dont le Serrail abonde,  
Magazins enrichis des defpouilles du monde;  
Iule enfin n'eut iamais rien de plus precieux.*

Et pour m'exprimer familièrement, & en termes moins poetiques,

*Saint Denys & Saint Marc, le palais du grand Duc,  
L'hôtel de Mazarin, le ferrail du grand Turc,  
N'ont rien à ce qu'on dit de plus confiderable.  
Le me fuis informé du prix de cette table :  
Voulez vous le fcauoir ? Mettez cent mille efcus,  
Doublez les, aiouftez cent autres par deffus ;  
Le produit en fera la valeur veritable.*

Dans le mefme lieu où on l'a mife font quatre ou cinq buftes, & quelques ftatuës, parmi lesquelles on me nomma Tibere & Liuie ; ce font perfonnes que vous connoiffez & dont monfieur de la Calprenede vous entretient quelquefois. Je ne vous en diray rien dauantage, auffi bien ma lettre commence à me fembler vn peu longue. Il m'eft pourtant impoffible de ne point parler d'vn certain bufte dont la draperie eft de iafpe, belle teſte mais mal peignée, des traits de viſage groſſiers quoyque bien proportionnez & qui ont quelque choſe d'heroique & de farouche tout à la fois, vn regard fier & terrible ; enfin la vraye image d'vn ieune Scite : vous ne prendriez iamais cette teſte pour celle d'vn de nos galans, c'eſt auffi celle d'Alexandre. I'euffe fait tort à ce Prince ſi i'euffe regardé apres luy vn moindre Heros que le grand Armand. Nous rentrafmes pour ce fuiet dans la galerie. On y void ce miniſtre peint en habit de caualier & de Cardinal, encourageant des troupes par ſa preſence, & monté ſur vn parfaitement beau cheual : ce pourroit bien eſtre ce barbe qu'on appelloit l'*Impudent* ; animal fans conſideration ny reſpect,



& qui deuant les maïestez & les eminences rioit à toutes celles qui luy plaïoient. Les tableaux de cette galerie representent vne partie des conquestes que nous auons faites sous le ministere d'Armand. Apres que i'eus ietté l'œil sur les principales nous descendîmes dans les iardins qui sont beaux sans doute & fort estendus. Rien ne les separe d'auec le parc. C'est vn pays que ce parc; on y court le cerf. Quant aux iardins, le parterre est grand, & l'ouurage de plus d'un iour. Il a fallu pour le faire qu'on ayt tranché toute la croupe d'une montagne. La retenuë des terres est couuerte d'une pallissade de Philirea apparemment ancienne car elle est chauue en beaucoup d'endroits : il est vray que les statües qu'on y a mises reparent en quelque façon les ruines de sa beauté. Ces endroits comme vous scauez sont d'ordinaire le quartier des Flores. I'y en vis vne, & vne Venus, vn Bacchus moderne, vn consul (que fait ce consul parmi de ieunes déesses) vne dame greque, vne autre dame romaine, auec vne autre sortant du bain. Auoüez le vray; cette dame sortant du bain n'est pas celle que vous verriez le moins volontiers. Je ne vous scaurois dire comme elle est faite, ne l'ayant considerée que fort peu de temps. Le declin du iour & la curiosité de voir vne partie des iardins en furent la cause. Du lieu où nous regardions ces statuës on void à droite vne fort longue pelouze, & en suite quelques allées, profondes, couuertes, agreables, & où ie me plairois extremement à auoir vne auanture amoureuse : en vn mot de ces ennemies du

iour tant celebrées par les poetes. A midi veritablement on y entreuoid quelque chose.

*Comme au soir lors que l'ombre arriue en vn seiour ;  
Ou lors qu'il n'est plus nuit, & n'est pas encor iour.*

Ie m'enfonçay dans l'une de ces allées. Monsieur de Chasteauneuf qui estoit las me laissa aller. A peine eus-ie fait dix ou douze pas, que ie me sentis forcé par une puissance secreete de commencer quelques vers à la gloire du grand Armand. Ie les ay depuis acheuez sur les memoires que me donnerent les nymphes de Richelieu : leur presence à la verité m'a manqué trop tost ; il feroit à souhaiter que i'eusse mis la derniere main à ces vers au mesme lieu qui me les a fait ébaucher. Imaginez vous que ie suis dans une allée où ie medite ce qui s'enfuit.

*Manes du grand Armand, si ceux qui ne font plus  
Peuvent gouster encor des honneurs superflus,  
Receuez ce tribut de la moindre des Muses :  
Iadis de vos bontez ses sœurs estoient confuses ;  
Aussi n'a-t-on point veu que d'un silence ingrat  
Phœbus de vos bienfaits ayt estouffé l'éclat.  
Ses enfans ont chanté les pertes de l'Ibere,  
Et le destin forcé de nous estre prospere,  
Par tout où vos conseils plus craints que le Dieu Mars  
Ont porté la terreur de nos fiers estandars.  
Ils ont représenté les vents & la fortune,*

*Vainement indignez du tort fait à Neptune,  
Quand vous tinstes ce Dieu si longtemps enchaîné :  
Le rempart qui couvroit vn peuple mutiné,  
Nos voisins enuieux de nostre diadème,  
Et les Roys de la mer, & la mer elle mesme,  
Ne purent arrester le cours de vos efforts.  
La Seine vous reuid triomphant sur ses bords.  
Que ne firent alors les peuples du Permesse !  
On leur ouit chanter vos faits, vostre sagesse,  
Vos proiets éleuez, vos triomphes diuers ;  
Le son en dure encore aux bouts de l'uniuers.  
Ie n'y puis aiouster qu'une simple priere.  
Que la nuit d'aucun temps ne borne la carriere  
De ce renom si beau, si grand, si glorieux !  
Que Flore & les Zephirs ne bougent de ces lieux !  
Qu'ainsi que vostre nom leur beauté soit durable !  
Que leur maistre ayt le sort à ses vœux favorable !  
Qu'il vienne quelquefois visiter ce seiour !  
Et soit toujours content du prince & de la cour !*

Ie ferois encore au fonds de l'allée où ie commençay ces vers si monsieur de Chasteauneuf ne fust venu m'aertir qu'il estoit tard. Nous repassâmes dans l'auantcour afin de gagner plustost l'autre costé des iardins. Comme nous estions pres du pont leuis, vn vieux domestique nous aborda fort ciuilement, & me demanda ce qu'il me sembloit de Richelieu. Ie luy respondis que c'estoit vne maison accomplie ; mais que n'ayant pu tout voir nous reuiendrions le lendemain,

& reconnoistrions ses ciuilitéz & les offres qu'il nous faisoit (ie ne songeois pas à nostre promesse). On ne manque iamais de dire cela, repartit cet homme, i'y suis tous les iours attrapé par des Allemans. Sans la crainte de nous fascher, & par consequent de ne rien auoir, il auroit, ie pense, aiousté, à plus forte raison le feray-ie par des François : mesme ie vis bien que le haut de chauffe de monsieur de Chasteauneuf luy sembloit de mauuais augure. Cela me fit rire, & ie luy donnay quelque chose. A peine l'eusmes nous congedié que le peu qui restoit de iour nous quita. Nous ne laissâmes pas de nous renfoncer en d'autres allées, non du tout si sombres que les precedentes; elles pourront l'estre dans deux cens ans. De tout ce canton ie ne remarquay qu'un mail & deux ieux de longue paume dont l'un pourroit bien estre tourné vers l'orient, & l'autre vers le midi ou vers le septentrion; ie suis asseuré que c'est l'un des deux : on se fert apparemment de ces ieux de paume selon les diferentes heures du iour pour n'auoir pas le soleil en veüe. Du lieu où ils sont il fallut rentrer en de nouvelles obscuritez, & marcher quelque temps sans nous voir, tant qu'enfin nous nous retrouvâmes dans cette place qui est au deuant du chasteau, moy fort satisfait, & monsieur de Chasteauneuf qui estoit en grosses bottes fort las.

---

## A LA MÊME.

*(Suite du même voyage)*

A Limoge ce 13 sept. 1603.



Je feroit vne belle chose que de voyager, s'il ne se falloit point leuer si matin. Las que nous estions monsieur de Chasteauneuf & moy; luy pour auoir fait tout le tour de Richelieu en grosses bottes, ce que ie crois vous auoir mandé, n'ayant pas deu obmettre vne circonstance si remarquable; moy pour m'estre amusé à vous escrire au lieu de dormir; nostre promesse, & la crainte de faire attendre le voiturier, nous obligerent de sortir du lit deuant que l'aurore fust éueillée. Nous nous disposâmes à prendre congé de Richelieu sans le voir. Il arriua malheureusement pour nous, & plus malheureusement encore pour le seneschal dont nous fûmes contraints d'interrompre le sommeil, que les portes se trouuerent fermées par son ordre. Le bruit couroit que quelques gentilshommes de la prouince auoient fait complot de fauuer certains prisonniers soupçonnez de l'assassinat du marquis de Faure. Mon impatience ordinaire me fit maudire cette rencontre. Je ne louay mesme que sobrement la prudence du seneschal. Pour me contenter monsieur de Chasteauneuf luy parla, & luy dit que nous portions le paquet du Roy. Aussitost il donna ordre qu'on nous ouurist; si bien que nous eûmes du temps

de reste, & arriuafmes à Chastelleraut qu'on nous croyoit encore à moitié chemin. Nous y trouuafmes vostre oncle en maison d'ami. On luy auoit promis des chevaux pour acheuer son voyage; & il s'estoit resolu de laisser Poitiers, comme le plus long, pourueu que ie n'eusse point vne curiosité trop grande de voir cette ville. Je me contentay de la relation qu'il m'en fit, & son ami le pria de ne point partir qu'il n'en fust pressé par le valet de pied qui l'accompagnoit. Nous accordafmes à cet ami vn iour seulement. Ce n'est pas qu'il ne dépendist de nous de luy en accorder dauantage, monsieur de Chasteauneuf estant honneste homme, & s'acquitant de telles commissions au gré de ceux qu'il conduit aussi bien que de la cour; mais nous iugeafmes qu'il valoit mieux obeïr ponctuellement aux ordres du Roy. Tout ce qui se peut imaginer de franchise, d'honnesteté, de bonne chere, de politesse, fut employé pour nous regaler. La Vienne passe au pied de Chastelleraut, & en ce canton elle porte des carpes qui sont petites quand elles n'ont qu'une demi aune. On nous en seruit des plus belles, avec des melons que le maistre du logis mesprisoit, & qui me semblerent excellens. Enfin cette iournée se passa avec vn plaisir non mediocre; car nous estions non seulement en pays de connoissance mais de parenté. Je trouuay à Chastelleraut vn Pidoux dont nostre hôte auoit espousé la belle sœur. Tous les Pidoux ont du nez, & abondamment. On nous assura de plus qu'ils viuoient longtemps, & que la mort, qui est vn accident

si commun chez les autres hommes, passoit pour prodige parmi ceux de cette lignée. Je serois merueilleusement curieux que la chose fust veritable. Quoy que c'en soit mon parent de Chastelleraut demeure onze heures à cheual sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre vingt ans. Ce qu'il a de particulier & que ses parens de Chasteauthierry n'ont pas, il ayme la chasse & la paume, sçait l'escriture, & compose des liures de controuerse : au reste l'homme le plus gay que vous ayez veu, & qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois; la femme qu'il a maintenant est bien faite, & a certainement du merite : ie luy sçais bon gré d'une chose, c'est qu'elle caicole son mari, & vit avec luy comme si c'estoit son galant : & ie sçais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il luy fait encore des enfans. Il y a ainsi d'heureuses vieillesses, à qui les plaisirs, l'amour, & les graces tiennent compagnie iusqu'au bout : il n'y en a guere, mais il y en a, & celle cy en est vne. De vous dire quelle est la famille de ce parent, & quel nombre d'enfans il a; c'est ce que ie n'ay pas remarqué, mon humeur n'estant nullement de m'arrester à ce petit peuple. Trop bien me fit on voir vne grande fille, que ie consideray volontiers, & à qui la petite verole a laissé des graces & en a osté. C'est dommage : car on dit que iamais fille n'a eu de plus belles esperances que celle là.

*Quelles imprecations  
Ne merites tu point, cruelle maladie,*

*Qui ne peux voir qu'avec enuie  
Le sujet de nos passions!  
Sans ton venin, cause de tant de larmes,  
Ma parente m'auroit fait moitié plus d'honneur :  
Encore est ce vn grand bonheur  
Qu'elle ayt eu tel nombre de charmes.  
Tu n'as pas tout destruit; sa bouche en est témoin,  
Ses yeux, ses traits, & d'autres belles choses.  
Tu luy laissas des lis si tu luy pris des roses;  
Et comme elle est ma parente de loin,  
On peut penser qu'à le luy dire  
L'aurois pris vn fort grand plaisir;  
L'en eus la volonté mais non pas le loisir :  
Cet aueu luy pourra suffire.*

On nous assure qu'elle dançoit bien, & ie n'eus pas de peine à le croire. Ce qui m'en plut dauantage fut le ton de voix & les yeux; son humeur aussi me sembla douce. Du reste ne m'en demandez rien de particulier; car pour parler franchement ie l'entretins peu, & de choses indifferentes; bien resolu si nous eussions fait vn plus long sejour à Chastelleraut de la tourner de tant de costez que i'aurois decouvert ce qu'elle a dans l'ame, & si elle est capable d'une passion secreete : ie ne vous en scaurois apprendre autre chose sinon qu'elle ayme fort les romans; c'est à vous qui les ayez fort aussi de iuger quelle consequence on en peut tirer. Outre cette parente de Chastelleraut, ie dois auoir à Poitiers vn cousin germain,



dont ie n'ay point memoire qu'on m'ayt rien dit : ie m'en souuiens seulement parce qu'il m'a plaidé autrefois. Poitiers est ce qu'on appelle proprement vne villace, qui tant en maisons que terres labourables peut auoir deux ou trois lieües de circuit : ville mal pauée. pleine d'écoliers, abondante en prestres & en moines. Il y a en recompense nombre de belles, & l'on y fait l'amour aussi volontiers qu'en lieu de la terre ; c'est de la comtesse que ie le sçais. l'eus quelque regret de n'y point passer ; vous en pourriez aisément deuiner la cause.

*Ce n'est ny la pierre leuée,  
Ny le rocher passe lourdin :  
Pour vous en dire ma pensée  
Je les ay laissez sans chagrin ;  
Et quant à cet autre cousin  
Mon ame en est fort consolée ;  
Mais ie voudrois bien auoir veu  
La Landru.*

*Toutefois ayant le cœur tendre,  
Je suis certain que Cupidon  
N'eut iamais manqué de me prendre  
S'il m'eust tendu ce hameçon ;  
Et puis me voila beau garçon,  
Car au départ il se faut pendre :  
Je serois fâché d'auoir veu  
La Landru.*

Cependant ie l'aurois veuë si nous eussions continué nostre route; i'en auois desia trouué vn moyen que ie vous diray. Pour reuenir à Chastelleraut, vous scaurez qu'il est miparti de huguenots & de catoliques, & que nous n'eufmes aucun commerce avec les premiers. Le terme dont nous estions conuenus avec nostre hôte estant écoulé, il fallut prendre congé de luy; ce ne fut pas sans qu'il renouuelast ses prieres. Nous luy donnâmes le plus de temps qu'il nous fut possible, & le luy donnâmes de bonne grace, c'est à dire en desleuant bien, & tenant table longtemps; de sorte qu'il ne nous resta de l'heure que pour gagner Chauigni, miserable giste, & où commencent les mauuais chemins & l'odeur des aulx, deux proprietéz qui distinguent le Limosin des autres prouinces du monde. Nostre seconde couchée fut Belac. L'abord de ce lieu m'a semblé vne chose singuliere, & qui vaut la peine d'estre descrite. Quand de huit ou dix personnes qui y ont passé sans descendre de cheual ou de carrosse il n'y en a que trois ou quatre qui se soient rompus le cou on remercie Dieu.

*Ce sont morceaux de rochers  
Antez les uns sur les autres,  
Et qui font dire aux cochers  
De terribles patenostres.*

*Des plus sages à la fin  
Ce chemin*

*Epuise la patience :  
Qui n'y fait que murmurer  
Sans iurer  
Gagne cent ans d'indulgence.*

*Monfieur de Chasteauneuf l'auroit cent fois maudit,  
Si d'abord ie n'eusse dit,  
Ne plaignons point nostre peine :  
Ce sentier rude & peu batu  
Doit estre celuy qui meine  
Au seiour de la vertu.*

Vostre oncle reprit qu'il falloit donc que nous nous fussions destournez. Ce n'est pas, aiousta-t-il, qu'il n'y ayt d'honnestes gens à Belac aussi bien qu'ailleurs; mais quelques rencontres ont mis ses habitans en mauuaise odeur. Là dessus il nous conta qu'estant de la commission des grands iours, il fit le proces à vn lieutenant de robe courte de ce lieu là, pour auoir obligé vn gueux à prendre la place d'un criminel condamné à estre pendu; moyennant vingt pistoles données à ce gueux & quelque assurance de grace dont on le leurra. Il se laissa conduire & guinder à la potence fort gayement, comme vn homme qui ne songeoit qu'à ses vingt pistoles, le preuost luy disant tousiours qu'il ne se mist point en peine, & que la grace alloit arriuer. A la fin le pauvre diable s'apperceut de sa sotise; mais il ne s'en apperceut qu'en faisant le faut, temps mal propre à se repentir & à declarer qui on est. Le tour est bon,

comme vous voyez, & Belac se peut vanter d'auoir eu vn preuost aussi hardi, & aussi pendable qu'il y en ayt. Autant que l'abord de cette ville est fascheux, autant est elle defagreable, ses ruës vilaines, ses maisons mal accommodées & mal prises. Dispensez moy, vous qui estes propre, de vous en rien dire. On place en ce pays là la cuisine au second estage. Qui a vne fois veu ces cuisines n'a pas grande curiosité pour les fausses qu'on y appreste. Ce sont gens capables de faire vn tres meschant mets d'un tres bon morceau. Quoy que nous eussions choisi la meilleure hostellerie, nous y beufmes du vin à teindre les nappes, & qu'on appelle communement la tromperie de Belac. Ce prouerbe a cela de bon que Louis treize en est l'auteur. Rien ne m'auroit plu sans la fille du logis, ieune personne, & assez iolie. Je la caieolay sur sa coiffure : c'estoit vne espece de cale à oreilles, des plus mignones, & bordée d'un galon d'or large de trois doigts. La pauvre fille croyant bien faire, alla querir aussi tost sa cale de ceremonie pour me la monstrier. Passé Chauigny l'on ne parle quasi plus françois; cependant cette personne m'entendit sans beaucoup de peine. Les fleuretes s'entendent par tout pays, & ont cela de commode qu'elles portent avecq elles leur trucheman. Tout meschant qu'estoit nostre giste, ie ne laissay pas d'y auoir vne nuit fort douce. Mon sommeil ne fut nullement bigarré de songes comme il a coustume de l'estre : si pourtant Morphée m'eust amené la fille de l'hoste, ie pense bien que ie ne l'aurois pas renuoyée : il ne le

fit point & ie m'en passay. Monsieur Iannart se leua deuant qu'il fust iour; mais sa diligence ne seruit de rien, car tous nos cheuaux estant déferrez, il fallut attendre, & pour mes pechez, ie vis les rües de Belac encore vne fois. Tandis que ie faisois presser le mareschal, monsieur de Chasteauneuf qui auoit entrepris de nous guider ce iour là, s'informa tant des chemins que cela ne seruit pas peu à luy faire prendre les plus longs & les plus mauuais. De bonne fortune nostre traite n'estoit pas grande: comme Limoge n'est esloigné de Belac que d'une petite iournée, nous eufmes tout loisir de nous égarer, dequoy nous nous acquitames tres bien, & en gens qui ne connoissoient ny la langue ny le pays. Dez que nous fusmes arriuez, mon fidelle Achate (qui pourroit ce estre que monsieur de Chasteauneuf) disposa les choses pour son retour, & choisit la voye du messager à cheual qui deuoit partir le lendemain. Je fus fâché de ce qu'il nous quitoit si tost, car en verité il est honneste homme, & sçait debiter ce qui se passe à la cour de fort bonne grace: puis il me semble qu'il ne fait pas mal son personnage dans cette relation. Deformais nous tascherons de nous en passer, avec d'autant moins de peine qu'il ne reste à vous apprendre que ce qui concerne le lieu de nostre retraite: cela merite vne lettre entiere; en attendant si vous desirez scauoir comme ie m'y trouue, ie vous diray assez bien; & vostre oncle s'y doit trouuer encor mieux, veu les témoignages d'estime & de bienueillance que chacun luy rend; l'euesque principalement. C'est vn

prelat qui a toutes les belles qualitez que vous fçauriez vous imaginer; fplendide fur tout, & qui tient la meilleure table du Limofin; il vit en grand feigneur, & l'eft en effect. N'allez pas vous figurer que le reſte du dioceſe ſoit malheureux, & diſgracié du ciel, comme on ſe le figure dans nos provinces. Je vous donne les gens de Limoge pour auffi fins & auffi polis que peuple de France : les hommes ont de l'eſprit en ce pays là, & les femmes de la blancheur : mais leurs couſtumes, façon de viure, occupations, complimens fur tout ne me plaifent point. C'eſt dommage que \*\*\*\* n'y ayt eſté mariée. Quant à mon égard

*Ce n'eſt pas vn plaiſant ſeiour :*  
*I'y trouue aux myſteres d'amour*  
*Peu de ſçauans, force profanes ;*  
*Peu de Philis, beaucoup de Jeannes ;*  
*Peu de muſcat de Saint Meſmin,*  
*Force boiſſon peu ſalutaire ;*  
*Beaucoup d'ail, & peu de iaſmin ;*  
*Iugez ſi c'eſt là mon affaire.*

---

A M. BAFOY,

Intendant des affaires de Son Altesse Monseigneur le Duc de Bouillon,  
à Paris.

Monsieur



VOICI le temps de faire nos ventes venu. Nous auons surcis l'exploitation de celles de l'an passé par deference aux volontez de son Altesse & à ce que son conseil auoit exigé de nous. Ainsi il y a tantost deux ans que nous ne touchons rien de nos charges. Je m'adresse à vous plustost qu'à pas vn autre sçachant tres bien que vous estes pour la iustice, & vous supplie en mon particulier & au nom de tous les officiers de considerer qu'il n'y en a pas vn de nous qui puisse ainsi attendre la iouissance de son reuenue sans vne extreme incommodité. Je ne crois pas que son Altesse veuille que des gens qui ont eu assez de respect pour ne se pas vouloir seruir de leurs arrefts soient reduits à ne pouuoir subsister ny qu'elle veuille que nous soyons plus malheureux que tous ses autres suiets. Je vous prie Monsieur de faire sçauoir à Monsieur de Viurets l'ordre que le conseil de son Altesse prétend y mettre. Quoy qu'il arriue ie seray tousiours

Monsieur

Vostre tres humble &amp; tres obeissant seruiteur

DELAFONTAINE

A Rheims ce 1<sup>er</sup> sept. 1666.

## A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.



Je ne sçais, Madame, qu'écrire à V. A. qui soit digne d'elle, & qui puisse la réjoûir. Il m'a semblé que la Poésie s'acquitteroit mieux de ce devoir que la simple Prose. Il m'a encore paru qu'il vous falloit donner un nom du Parnasse. Je croi vous avoir déjà donné celui d'Olimpe en des occasions de pareille nature. Ne pourroit-on point mettre en chant ces paroles ?

*Qu'Olimpe a de beautez, de graces & de charmes !  
Elle sçait enchanter les esprits & les yeux.  
Mortels, aimez-la tous ; mais ce n'est qu'à des Dieux  
Qu'est reservé l'honneur de lui rendre les armes.*

Ce que je vais ajoûter n'est pas moins vrai, & m'a été confirmé par des Correspondans que j'ai toujourns eus à Paphos, à Cythere, & à Amatonte. Je me doutay bien que cela seroit, & m'en étois déjà apperceu la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir.

*La Mere des Amours, & la Reine des Graces,  
C'est Bouillon, & Venus lui cède ses emplois ;  
Tout ce peuple à l'envi s'empresse sur vos traces,  
Plus nombreux qu'il n'étoit, & tout fier de vos loix.*

Vous fîtes dire l'année passée à Mr. de La Haye qu'il eût soin que je ne m'ennuyasse point à Château-



Thierry. Il est fort aisé à Mr. de la Haye de satisfaire à cet ordre; car outre qu'il a beaucoup d'esprit,

*Peut-on s'ennuyer en des lieux  
Honorez par les pas, éclairez par les yeux  
D'une aimable & vive Princeesse,  
A pied blanc & mignon, à brune & longue tresse?  
Nez trouffé, c'est un charme encor selon mon sens,  
C'en est même un des plus puissans.  
Pour moi le tems d'aimer est passé, je l'avouë,  
Et je merite qu'on me louë  
De ce libre & sincere aveu,  
Dont pourtant le Public se souciera tres-peu.  
Que j'aime, ou n'aime pas, c'est pour lui même chose.  
Mais s'il arrive que mon cœur  
Retourne à l'avenir dans sa première erreur,  
Nez aquilins & longs n'en seront pas la cause.*

A Château-Thierry, Juin 1671.

#### A MADemoisELLE DE CHANMESLAY.

Château-Thierry, ce jeudi 12 (1676).



E suis à Chaûry, Mademoiselle; jugez si je dois penser à vous, moi qui ne vous oublierois point au milieu de la plus brillante Cour. M. Racine avoit promis de m'écrire : pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Il auroit sans doute parlé

de vous, n'aimant rien tant que votre charmante personne : ç'auroit été le plus grand soulagement à la peine que j'éprouve à ne plus vous voir. S'il savoit que j'ai suivi en partie les conseils qu'il m'a donnés, sans cesser pourtant d'être fidèle à la paresse & au sommeil, il auroit peut-être par reconnoissance mandé de vos nouvelles & des siennes : mais véritablement je l'excuse ; aussi bien les agréments de votre société remplissent tellement les cœurs, que toutes les autres impressions s'affoiblissent.

Que vous aviez raison, Mademoiselle, de dire qu'ennui galoperoit avec moi devant que j'aie perdu de vue les clochers du grand village ! c'est chose si vraie que je suis présentement d'une mélancolie qui ne pourra, je le sens, se dissiper qu'à mon retour à Paris.

*A guérir un atrabilaire,  
Oui, Chanmeslay saura mieux faire  
Que de Fagon tout le talent ;  
Pour moi, j'ose affirmer d'avance  
Qu'un seul instant de sa présence  
Peut me guérir incontinent.*

Bois, champs, ruisseaux, & nymphes des prés, me touchent plus guère, depuis qu'avez enchaîné le bonheur près de vous ; aussi conté-je partir bientôt. Toutefois je m'occupe si peu de mes affaires que je ne fais quand elles finiront. C'est chose de dégoût que conte, vente, arrérages ; parler votre langage est mieux mon fait :

mais n'allez pas imaginer que je prétende parler si bien que vous, c'est chose impossible & que je ne tenterai de ma vie.

Voudrez-vous engager M. Racine à m'écrire; vous ferez œuvre pie, j'en répons. J'espère qu'il me parlera de vos triomphes; en quoi je suis d'autant persuadé que la matière ne lui manquera pas. Je me flatte qu'il m'écrira aussi que vous pensez à moi, assurant que ce me fera la nouvelle la plus agréable à apprendre, & que jamais ne trouverez de serviteur plus fidèle ni plus dévoué que

DE LA FONTAINE.

A MADEMOISELLE DE CHANMESLAY.

*(Lettre écrite de la Campagne en 1678.)*



OMME vous êtes la meilleure amie du monde, aussi-bien que la plus agréable, & que vous prenez beaucoup de part à ce qui regarde vos amis, il est à propos de vous mander ce que font ceux qui ne vous ont pas suivie. Ils boivent depuis le matin jusqu'au soir, de l'eau, du vin, de la limonade, & *cætera*, rafraichissemens légers à qui est privé de vous voir. La chaleur & votre absence nous jettent tous en d'insupportables langueurs. Quant à vous, Made-

moiselle, je n'ai pas besoin que l'on me mande ce que vous faites. Je le vois d'ici. Vous plaidez depuis le matin jusqu'au soir, & accumulez cœurs sur cœurs. Tout sera bientôt au Roi de France, & à Mademoiselle de Chanmeslay. Mais que font vos courtisans ? car pour ceux du Roi, je ne m'en mets pas autrement en peine. Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu, toutes les autres disgraces de M. de la Fare ? Et M. de Tonnerre rapporte-t-il toujours au logis quelque petit gain ? Il ne sauroit plus en faire de grands après l'acquisition de vos bonnes grâces. Tout le reste n'est qu'un surcroît de peu d'importance, & quiconque vous a gagnée ne se doit que médiocrement réjouir de toutes les autres fortunes. Mandez-moi s'il n'a point entièrement oublié le plus fidèle de ses serviteurs, & si vous croyez qu'à son retour il continuera de m'honorer de ses niches & de ses brocards.

---

A M. SIMON DE TROYE.

(Février 1686)



OTRE Phidias & le mien,  
 Et celui de toute la terre,  
 Girardon, nôtre Amy, l'honneur du nom Troyen,  
 M'oblige à vous mander, non la paix ou la guerre,  
 Dont sur ma foy je ne sçay rien,  
 Non la Ligue d'Ausbourg que je sçay moins encore ;  
 Non dans un bel écrit plein de moralité,

*Des sottises du temps le nombre que j'ignore,  
(Eh, scauroit-il estre compté !)  
Mais la défaite d'un Pâté.*

*L'esprit s'échauffe à table, & d'un propos à l'autre  
Bachus nous inspira comme eust fait Apollon.  
Rien n'altera ses dons ; l'eau du sacré vallon  
Auroit profané même un vin tel que le nôtre,  
Pur, & sans mélange on le but.  
Vôtre Pâté dès qu'il parut,  
Ramena les santez, & fit naître l'envie  
De boire à Cloris, à Silvie,  
A ce qu'on aime enfin, bonne & louable loy.  
De la Maîtresse on vint au Roy,  
Du Roy l'on vint à la Statuë,  
De la Statuë on prit sujet  
D'examiner la Place, & cet autre projet,  
Où l'Image du Prince est encore attendue.  
Il faut du temps ; le temps a part  
A tous les Chefs-d'œuvres de l'Art.*

*La Reine des Citez dans sa vaste étendue,  
N'aura rien qui ne cede à ce double Ornement.  
L'Equestre en est encore à son commencement,  
La Pedestre, à la fin le Monarque l'a veuë.  
Desjardins, il faut l'avouër,  
Merite par cette Oeuvre une éternelle gloire.  
Nous en loüames tout, car tout est à loüer,  
Et le Vainqueur & la Victoire,  
Et les Captifs. Vous pouvez croire  
Que du Marechal Duc on s'entretint aussi,*

*Son monument a réussi.*  
Où d'autres échoueroient il se rend tout facile.  
Quand on eut admiré ce qu'il fit en Sicile,  
Parlé de son adresse & de sa fermeté,  
Et de l'honneur qu'au Rab il avoit remporté,  
Nous avoüâmes tous que pour sa Majesté,  
Il n'épargne aucuns soins, ne le cede à nul homme,  
Ne dort, ni ne permet qu'on dorme d'un long somme.  
La France entiere n'auroit pu  
Seule occuper deux la Feüllades,  
Ainsi que la Grece n'eut sceu  
Contenir deux Alcibiades.  
Nous revinmes au Roy; l'on y revient toujours;  
Quelque entretien qu'on se propose,  
Sur LOUIS aussi-tost retombe le discours,  
La Déesse aux cent voix ne parle d'autre chose.  
Girardon, dîmes-nous, se sçaura surpasser,  
Exprimant ce Heros qu'il commence à tracer.  
L'exprimer! c'est beaucoup; & si le seul Lyssippe  
Fut digne de mouler l'heritier de Philippe,  
Si nul autre Sculpteur ne le tailla que lui,  
Peu de mains doivent entreprendre  
D'employer leur Art aujourd'hui,  
Pour un Roy mieux fait qu'Alexandre.  
Nôtre Prince a l'air grand, il a l'air du Dieu Mars.  
Je m'écarte un peu trop, rentrons dans nos limites.  
Les loix que cet Ecrit dès l'abord s'est prescrites,  
M'empêchent de m'étendre ainsi de toutes parts;  
On s'en va me nommer l'Avocat des trois chevers.

*Le fait estoit d'un vol, il citoit des Cefars.*

*Pour un Pâté de trois Canards,*

*Les grands mots comme à lui me naissent sur les levres.*

*Aux Journaux de Hollande il nous fallut passer.*

*Je ne sçay plus sur quoy ; mais on fit leur critique.*

*Bayle est, dit-on, fort vif ; & s'il peut embrasser*

*L'occasion d'un trait piquant & satyrique,*

*Il la saisit. Dieu sçait, en homme adroit & fin,*

*Il tranheroit sur tout comme enfant de Calvin*

*S'il osoit ; car il a le goût avec l'étude.*

*Le Clerc pour la Satyre a bien moins d'habitude,*

*Il paroît circonspect, mais attendons la fin.*

*Tout faiseur de Journaux doit tribut au malin,*

*Le Clerc pretend du sien tirer d'autres usages,*

*Il est sçavant, exact, il voit clair aux Ouvrages.*

*Bayle aussi. Je fais cas de l'une & l'autre main,*

*Tous deux ont un bon stile & le langage sain.*

*Le jugement en gros sur ces deux Personnages,*

*Et ce fut de moy qu'il partit,*

*C'est que l'un cherche à plaire aux sages,*

*L'autre veut plaire aux gens d'esprit.*

*Il leur plaît. Vous aurez peut-être peine à croire,*

*Qu'on ait dans un repas de tels discours tenus,*

*On tint ces discours, on fit plus ;*

*On fut au Sermon après boire.*

Je crains que ce dernier vers ne vous semble pas assez  
serieux. Pardonnez à la nécessité que je m'étois imposée  
de finir tous mes Contes comme le Taffonne les Stances

dans *la Secchia rapita*. Pour rectifier cet endroit, je vous dirai en Langue vulgaire que nous allâmes au Sermon l'après dînée, que nous y portâmes tous le sens froid qu'auroient eu des Philosophes à jeun, & que même nous accourcîmes nostre repas pour ne rien perdre de cette action. C'étoit la seconde de M. L. D. C. J'y trouvay de la pieté & de l'éloquence, des expressions, & un bon tour en beaucoup d'endroits tout-à-fait selon mon goust. J'en ferois un plus long éloge, si je ne craignois de déplaire à M. L. D. C. Ce fera donc la fin de ma Lettre, comme ce fut celle de nostre journée. Je suis, Monsieur, vostre, &c.

---

A M. RACINE.

Du 6. Juin 1686.



POIGNAN, à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avoit assuré que je travaillois sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry, & qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires, je n'avois que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement : mais le loisir qu'elles me laissent, ce n'est pas la Poësie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici



le lendemain de mon arrivée, une lettre & un Couplet d'une fille agée seulement de huit ans; j'y ai répondu : ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le Couplet, avec le billet qui l'accompagne.

SUR L'AIR DE *Joconde*.

*Quand je veux faire une Chanſon  
Au parfait la Fontaine,  
Je ne puis rien tirer de bon  
De ma timide veine.  
Elle eſt tremblante à ce moment,  
Je n'en ſuis pas ſurpriſe.  
Devant lui un foible talent  
Ne peut être de miſe.*

*Je crois en vérité que je ne ſerois jamais parvenue à faire une Chanſon pour vous, Monſieur, ſi je n'avois en vûe de m'en attirer une des vôtres; vous me l'avez promiſe, & vous avez affaire à une perſonne qui eſt vive ſur ſes intérêts; ſongez que je vous aſſaſſineraï juſqu'à ce que vous m'ayez tenu votre parole. De grace, Monſieur, ne négligez point une petite Muſe qui pourroit parvenir, ſi vous lui jettiez un regard favorable.*

Ce couplet & cette Lettre, ſi ce qu'on me mande de Paris eſt bien vrai, n'ont pas coûté une demi-heure à la Demoiſelle, qui quelquefois met de l'amour dans ſes chanſons, ſans ſavoir ce que c'eſt qu'amour. Comme

j'ai vû qu'elle ne me laisseroit point en repos que je n'eusse écrit quelque chose pour elle, je lui ai envoyé les trois Couplets suivans : ils sont sur le même air.

*Paule, vous faites joliment  
Lettres & chansonnettes.  
Quelques grains d'amour seulement.  
Elles seroient parfaites.  
Quand ses soins au cœur sont connus  
Une Muse sait plaire.  
Jeune Paule, trois ans de plus  
Font beaucoup à l'affaire.*



*Vous parlez quelquefois d'amour,  
Paule, sans le connoître,  
Mais j'espère vous voir un jour  
Ce petit Dieu pour maître.  
Le doux langage des soupirs  
Est pour vous lettre close,  
Paule, trois retours de Zéphirs  
Font beaucoup à la chose.*



*Si cet Enfant dans vos chansons  
A des graces naïves,  
Que fera-ce quand ses leçons  
Seront un peu plus vives?*

*Pour aider l'esprit en ces vers  
Le cœur est nécessaire,  
Trois printemps sur autant d'hivers  
Font beaucoup à l'affaire.*

Voyez, Monsieur, s'il y avoit là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choses que je produis. Il est vrai que j'ai promis une lettre au Prince de Conty : elle est à présent sur le métier : les vers suivans y trouveront leur place.

*Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme,  
Je le suirois jusques à Rome ;  
Et j'aimerois mille fois mieux  
Un glaive aux mains d'un furieux  
Que l'étude en certains génies.  
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,  
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son François  
Des Grecs & des Latins les graces infinies.  
Nos ayeux, bonnes gens, lui laissoient tout passer,  
Et d'éruditions ne se pouvoient lasser.  
C'est un vice aujourd'hui : l'on oseroit à peine  
En user seulement une fois la semaine.  
Quand il plaît au hazard de vous en envoyer,  
Il faut les bien choisir, puis les bien employer,  
Très-sûrs qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.  
Cet Auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire.  
On voit bien qu'il a lu : mais ce n'est pas l'affaire :  
Qu'il cache son savoir, & montre son esprit.*

*Racan ne savoit rien : comment a-t'il écrit ?  
 Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.  
 Malherbe de ses traits usoit plus fréquemment :  
 Sous lui la Cour n'osoit encore ouvertement  
 Sacrifier à l'ignorance.*

Puisque je vous envoie ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à personne, car Madame de la Sablière ne les a pas encore vus.

---

A MONSIEUR DE BONREPAUX.

*A Londres le...*

(28 janvier 1687)



LE Roy est parfaitement guéri, vous ne sçauriez vous imaginer combien ses sujets en ont témoigné de joye.

*Ils offriroient leurs jours pour prolonger les siens,  
 Ils font de sa santé le plus cher de leurs biens.  
 Les preuves qu'à l'envi chaque jour ils en donnent,  
 Les vœux & les concerts dont leurs temples résonnent,  
 Forcent le Ciel de l'accorder.*

*On peut juger à cette marque,  
Par la crainte qu'ils ont de perdre un tel Monarque,  
Du bonheur de le posséder.  
De quelle sorte de mérite,  
N'est-il pas aussi revêtu?  
Sa principale favorite,  
Plus que jamais est la vertu.  
Autrefois il a combattu  
Pour la grandeur & pour la gloire :  
Maintenant d'une autre victoire,  
Son cœur devient ambitieux.*

*Les vaines passions chez lui sont étouffées :  
L'Histoire a peu de Rois, la Fable point de Dieux,  
Qui se vantent de ces trophées.*

*Il pourroit se donner tout entier au repos.  
Quelqu'un trouveroit-il étrange,  
Que digne en cent façons du titre de Heros,  
Il en voulût goûter à loisir la louange?  
Les deux mondes sont pleins de ses Actes guerriers  
Cependant il poursuit encor d'autres lauriers.  
Il veut vaincre l'Erreur ; cet ouvrage s'avance,  
Il est fait : & le fruit de ces succez divers,  
Est que la Verité regne en toute la France,  
Et la France en tout l'Univers.*

*Non content que sous lui la Valeur se signale,  
Il met la Pieté sur le Trone à son tour,  
Ses soins la font regner ainsi que sa rivale,  
Au milieu même de la Cour.*

*C'est pour lui plaire aussi qu'Astrée est de retour.*

*Ces trois divinitez font fleurir son Empire,  
Il a sçû les unir pour le bien des humains.  
C'est proprement de lui qu'on a sujet de dire.*

*Que le Sage a tout en ses mains.  
Vient-il pas d'attirer, & par divers chemins,  
La dureté de cœur, & l'Erreur envieux,  
Monstres dont les projets se sont évanouis.  
On voit l'œuvre d'un siecle en un mois accomplie,  
Par la Sageffe de LOUIS.*

*Mais je crains de passer le but de mon Ouvrage,  
Il faut plus de loisir pour louer ce Heros.*

*Une Muse modeste & sage,  
Ne touche qu'en tremblant à des sujets si hauts.  
Je me tais donc, & rentre au fond de mes retraites.*

*J'y trouve des douceurs secretes.  
La fortune, il est vray, m'oubliera dans ces lieux,  
Ce n'est point pour mes vers que ses faveurs sont faites,  
Il ne m'appartient pas d'importuner les Dieux.*

A MONSIEUR DE BONREPAUX

A Londres.

Du 31 Aout 1687.



E ne croyois pas, Monsieur, que les Negotiations & les Traitez vous laissent penser à moy. J'en suis aussi fier que si l'on m'avoit érigé une statue sur le sommet du Mont Parnasse. Pour me revancher de cet honneur, je vous

place en ma memoire auprés de deux Dames qui me feront oublier les Traitez & les Negotiations, & peut-estre les Rois aussi. Je voudrois que vous vissiez presentement Madame Hervart, on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que si ces ennemies du genre humain s'en estoient allées dans un autre monde. Cependant leur regne est encore de celui-cy. Il n'y a que Madame Hervart qui les ait congédiées pour toujours. Au lieu d'hôtesse si mal plaisantes, elle a retenu la gayeré & les graces, & mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la rue Saint Honoré, qui veritablement nous negligent un peu, je n'ay osé dire qu'elles nous negligent un peu trop. M. de Barrillon se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses, qu'elles faisoient passer du vin mediocre, & une aumelette au lard, pour du nectar & de l'ambrosie. Nous pensions nous estre repus d'ambrosie, & nous soutenions que Jupiter avoit mangé l'aumelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les Graces de la rue S. Honoré nous negligent. Ce sont des ingrattes à qui nous presentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foy, Monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer, en écarte tantost un mortel & tantost un autre, & se moque du demeurant, sans considerer ni le Comte, ni le Marquis; aussi peu le Duc.

*Tros Rutuluse fuat, nullo discrimine habebō.*

Voilà la devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premières de la troupe ; mais je ne vois pas que nous en foyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, & par son langage & par ses manières, elle ne relèvera pas le parti. Vous estes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous sçavons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi je n'ay rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continuë d'estre bonne, à un rhume près, que même cette Dame n'est point fâchée d'avoir ; car je tâche de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhumes, & je crois que j'en viendray à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une Lettre qui n'auroit esté pleine que de ses louanges : non qu'elle se souciait d'estre louée ; elle le souffroit seulement, & ce n'étoit pas une chose pour laquelle elle eust un si grand mépris. Cela est changé.

*J'ay veu le temps qu'Iris (c'est étoit l'âge d'or  
Pour nous autres gens du bas monde)  
J'ay veu, dis-je, le temps qu'Iris goûtoit encor,  
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde :  
Il fut toujours, au sentiment d'Iris,  
D'une odeur importune ou plate,  
Mais la louange delicate  
Avoit auprès d'elle son prix.  
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;  
Il vendort, & s'il faut parler de bonne foy,  
L'éloge & les vers sont pour elle,  
Ce que maints Sermons sont pour moy.*



*J'eusse pu m'exprimer de quelque autre maniere,  
Mais puis que me voilà tombé sur la matiere,  
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi?  
Tout homme sage en use ainsi,  
Quarante beaux Esprits certifieront cecy.  
Nous sommes tout autant, qui dormons comme d'autres  
Aux Ouvrages d'autrui; quelquefois même aux nostres.  
Que cela soit dit entre nous.  
Passons sur cet endroit; si j'étendois la chose,  
Je vous endormirois, & ma Lettre pour vous,  
Deviendrait en vers comme en prose,  
Ce que maints Sermons font pour tous.*

J'en demeurerai donc là pour ce qui regarde la Dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à Madame d'Hervart, dont je voudrois bien aussi vous écrire quelque chose en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnasse. Comme j'y suis le Parrain de plusieurs Belles, je veux & entens qu'à l'avenir Madame Hervart s'appelle Silvie dans tous les domaines que je possède sur le double Mont, & pour commencer,

*C'est un plaisir de voir Silvie :  
Mais n'esperez pas que mes vers  
Peignent tant de charmes divers ;  
J'en aurois pour toute ma vie.*

*S'il prenoit à quelqu'un envie  
D'aimer ce chef-d'œuvre des cieux,  
Ce quelqu'un, fust-il Roy des Cieux;  
En auroit pour toute sa vie.*

*Vostre ame en est encor ravie :  
J'en suis seur, & dit quelquefois,  
Jamais cette beauté divine  
N'affranchit un cœur de ses loix.  
Nostre Intendant de la Marine  
A beau courir chez les Anglois ;  
Puisqu'une fois il l'a servie,  
Qu'il aille & vienne à ses Emplois,  
Il en a pour toute sa vie.*

*Que cette ardeur, où nous convie  
Un objet si rare, & si doux,  
Ne soit de nulle autre suivie,  
C'est un sort commun pour nous tous,  
Mais je m'étonne de l'Epoux,  
Il en a pour toute sa vie.*

J'ay tort de dire que je m'en étonne, il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fust pas ainsi. Comment cesseroit-il d'aimer une femme souverainement jolie, complaisante, d'humeur égale, d'un esprit doux, & qui l'aime de tout son cœur ? Vous voyez bien que toutes ces choses, se rencontrant dans un seul sujet, doivent prevaloir à la qualité d'épouse. J'ay tant de

plaisir à en parler que je reprendray une autre fois la matiere. Que Madame d'Hervart ne pretende pas en estre quitte.

Je devrois finir par l'article de ces deux Dames. Il faut pourtant que je vous mande, Monsieur, en quel estat est la Chambre des Philosophes. Ils sont cuits \* & embelissent tous les jours. J'y ay joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, si vous leur faites l'honneur de les venir voir avec ceux de vos amis qui doivent estre de la partie.

*Mes Philosophes cuits, j'ay voulu que Socrate  
Et Saint-Dié, mon fidelle Achate,  
Et de la Gent porte écarlatte,  
D'Hervart tout l'ornement, avec le beau Berger  
Verger,  
Pussent avoir quelque musique  
Dans le séjour Philosophique.  
Vous vous moquez de mon dessein.  
J'ay cependant un Claveffin,  
Un Claveffin chez moi ! ce meuble vous étonne.  
Que direz-vous si je vous donne  
Une Cloris de qui la voix  
Y joindra ses sons quelquefois?  
La Cloris est jolie, & jeune. & sa personne*

\* Nota qu'il avoit fait jetter en moule de terre tous les plus grands Philosophes de l'antiquité, qui faisoient l'ornement de sa Chambre.

*Pourroit bien ramener l'amour  
Au Philosophique séjour.  
Je l'en avois banni ; si Cloris le ramene,  
Elle aura chansons pour chansons.  
Mes vers exprimeront la douceur de ses sons.  
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,  
Je ne m'en plaindray point, n'étant bon désormais  
Qu'à chanter les Cloris, & les laisser en paix.  
Vous autres Chevaliers, tenterez l'aventure,  
Mais de la mettre à fin, fust-ce le beau Berger  
Qu'Oenone eut autrefois le pouvoir d'engager,  
Ce n'est pas chose qui soit feure.*

J'allois fermer cette Lettre quand j'ay receu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; & ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me concerne dans la vostre à Madame de la Sabliere. Si j'eusse veu le témoignage si ample d'un souvenir à quoy je ne m'attendois pas, j'aurois poussé bien plus loin la figure & l'étonnement, ou peut-estre je me serois tenu à une protestation toute simple qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agreable que ce que vous m'avez écrit de Winfor. Il y a plusieurs choses considerables, entre autres vos deux Anacreons, M. de Saint-Evremont, & M. Waler, en qui l'imagination & l'amour ne finissent point. Quoi, estre Amoureux & bon Poëte à quatre-vingt-deux ans ? Je n'espere pas du Ciel tant de faveurs : c'est du Ciel dont il est fait mention au Pays des Fables que je veux parler ; car celui que l'on

prêche à present en France veut que je renonce aux Cloris, à Bachus, & à Apollon, trois Divinitez que vous me recommandez dans la vostre. Je concilierai tout cela le moins mal & le plus long-temps qu'il me sera possible, & peut-estre que vous me donnerez quelque bon expedient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des interests opposez, & qui en sçavez si bien les moyens. J'ay tant entendu dire de bien de Monsieur Waler que son approbation me comble de joye. S'il arrive que ces vers cy ayent le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par consequent) je ne me donneray pas pour un autre ; & continuerai encore quelques années de suivre Cloris, & Bachus, & Apollon, & ce qui s'enfuit, avec la moderation requise, s'entend.

Au reste, Monsieur, n'admirez vous point Madame de Bouillon qui porte la joye par tout ? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais genie qui se mêle de temps en temps des affaires de cette Princeesse ? Sans lui ce climat ne l'auroit point vûë, & c'est un plaisir que de la voir, disputant, grondant, jouant & parlant de tout avec tant d'esprit que l'on ne sçauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit esté du temps des Payens on auroit deisié une quatrième Grace pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, & invoquer pour cela Monsieur Waler. Mais qui est le Philosophe qu'elle a mené en ce Pais-là ? La description que vous me faites de cette Riviere, sur les bords de laquelle on va se promener après qu'on a sacrifié long-temps au sommeil, cette vie mêlée de Philosophie,

d'amour & de vin, font aussi d'un Poëte, & vous ne le pensiez peut-estre pas estre. La fin de la Lettre où vous dites que Monsieur Waler & Monsieur de Saint-Evre-  
mont ne sont contents que parce qu'ils ne connoissent pas nos deux Dames, me charme. Aussi je trouve cela tres galant, & le feray valoir dès que l'occasion s'en presentera. Sur tout je suivrai vôtre conseil, qui m'ex-  
horte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez aussi-tôt que les affaires le permettront. Monsieur Hef-  
sein a la fièvre qui lui a duré continuë pendant trois ou quatre jours, & puis a cessé; puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit esté saigné trois fois jusques au jour d'hier. Je ne sçay pas si depuis on y aura ajoûté une quatriëme saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa maladie. Je ne doute point que les d'Her-  
varts & les Saint-Diez ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des Lettres de bon endroit, & si bon que je n'en sçay qu'un qui se puisse dire meilleur. Je vous le souhaite. Cependant, Monsieur. faites moi toujours l'honneur de m'aimer. & croyez que je suis, &c.

---

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

(Paris, novembre 1687)

Madame,



ous commençons icy de murmurer contre les Anglois, de ce qu'ils vous retiennent si long-temps. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'Automne, & qu'en échange nous leur donnions deux ou trois Illes dans l'Océan. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction je leur cederois tout l'Océan même ; mais peut-estre avons nous plus de sujet de nous plaindre de vostre Sœur que de l'Angleterre. On ne quite pas Madame la Duchesse Mazarin comme l'on voudroit. Vous estes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est à dire d'enchantemens, & de graces de toutes fortes.

*Moins d'Amours, de Ris, & de Jeux,  
Cortège de Venus, sollicitoient pour elle,  
Dans ce differend si fameux,  
Où l'on declara la plus belle  
La Déesse des agrémens.  
Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs.  
Furent au Tribunal par Mercure conduites.  
Chacune étala ses talens.  
Si le même débat renaiſſoit en nos tems,  
Le procez auroit d'autres suites,*

*Et vous & vostre Sœur emporteriez le prix  
Sur les Clientes de Paris.  
Tous les Citoyens d'Amatonte  
Auroient beau parler pour Cypris,  
Car vous avez selon mon compte,  
Plus d'Amours, de Jeux, & de Ris.  
Vous excellez en mille choses.*

*Vous portez en tous lieux la joye & les plaisirs.  
Allez en des climats inconnus aux Zephirs,  
Les champs se vestiront de roses.*

*Mais comme aucun bonheur n'est constant dans son cours.  
Quelques noirs Aquilons troublent de si beaux jours.  
C'est là que vous sçavez témoigner du courage,  
Vous envoyez au vent ce fâcheux souvenir.  
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage,  
Que n'en aviez-vous un qui le scût prévenir?*

On m'a mandé que Vostre Altesse estoit admirée de tous les Anglois, & pour l'esprit, & pour les manieres, & pour mille qualitez qui se sont trouvées de leur goust. Cela vous est d'autant plus glorieux que les Anglois ne sont pas de fort grands admirateurs. Je me suis seulement aperceu qu'ils connoissent le vray merite, & en sont touchez. Vostre Philosophe a esté bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'estoit pas l'inventeur de ce Systeme que nous appellons la Machine des Animaux; & qu'un Espagnol l'avoit prévenu. Cependant quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas de le croire, & ne sçay



que les Espagnols qui pûssent bâtir un Château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainsi quelque opinion de Descartes répandue de costé & d'autre dans les Ouvrages des Anciens, comme celle-cy ; qu'il n'y a point de couleurs au monde. Ce ne sont que de différens effets de la lumière sur de différentes superficies. Adieu les lis, & les roses de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche ni cheveux noirs ; nostre passion n'a pour fondement qu'un corps sans couleur : & après cela. je feray des vers pour la principale beauté des femmes. Ceux qui ne seront pas suffisamment informez de ce que sçait Vostre Altesse, & de ce qu'elle voudroit sçavoir sans se donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiront peu judicieux de vous entretenir ainsi de Philosophie, mais je leur apprens que toutes sortes de sujets vous conviennent, aussi-bien que toutes sortes de Livres, pourveu qu'ils soient bons.

*Nul Auteur de renom n'est ignoré de vous,*

*L'accez leur est permis à tous.*

*Pendant qu'on lit leurs vers vos chiens ont beau se battre.*

*Vous mettez les holas en écoutant l'Auteur.*

*Vous égalez ce Dictateur,*

*Qui dictoit tout d'un temps à quatre.*

C'étoit, ce me semble, Jules Cesar. Il faisoit à la fois quatre dépêches sur quatre matieres différentes. Vous ne lui devez rien de ce costé-là, & il me souvient

qu'un matin vous lisant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture & à trois querelles d'animaux. Il est vray qu'ils estoient sur le point de s'étrangler. Jupiter le Conciliateur n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, jusqu'où vostre imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'ouvrages, & en jugez bien.

*Vous sçavez dispenser à propos vostre estime,  
 Le patetique, le sublime,  
 Le serieux, & le plaisant,  
 Tour à tour vous vont amusant.  
 Tout vous duit, l'Histoire & la Fable,  
 Prose & Vers, Latin & François.  
 Par Jupiter je ne connois  
 Rien pour nous de si souhaitable.  
 Parmi ceux qu'admet à sa Cour,  
 Celle qui des Anglois embelit le séjour,  
 Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour,  
 Anacreon & les gens de sa sorte,  
 Comme Waler, Saint-Evremont, & moy,  
 Ne se feront jamais fermer la porte.  
 Qui n'admettroit Anacreon chez soy ?  
 Qui banniroit Waler & la Fontaine ?  
 Tous deux sont vieux, S. Evremont aussi,  
 Mais verrez-vous aux bords de l'Hipocrene,  
 Gens moins ridez dans leurs vers que ceux-cy ?*

*Le mal est que l'on veut icy  
 De plus severes Moralistes :  
 Anacreon vivoit devant les Jansenistes,  
 Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes,  
 Vous devez priser ces Auteurs  
 Pleins d'esprit, & bons disputeurs.  
 Vous en sçavez goûter de plus d'une maniere :  
 Les Sophocles du temps, & l'illustre Moliere,  
 Vous donnant toujours lieu d'agiter quelque point,  
 Sur quoy ne disputez-vous point?*

A propos d'Anacreon, j'ay presque envie d'évoquer son ombre; mais je pense qu'il vaudroit mieux le resusciter tout-à-fait. Je m'en iray pour cela trouver un Gymnosophe de ceux qu'alla voir Apollonius Thianeus. Il apprit tant de choses d'eux qu'il ressuscita une jeune fille. Je ressusciteray un vieux Poëte. Vous & Madame Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, M. Waler & M. de Saint-Evremond, le vieux Grec, & moy. Croyez-vous Madame, qu'on pût trouver quatre Poëtes mieux assortis ?

*Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens  
 Inspirer le plaisir, la tristesse combattre,  
 Et de fleurs couronner ainsi que le Printemps,  
 Faire trois cens ans à nous quatre.*

Après une entrevûe comme celle-là, & que j'auray

renvoyé Anacreon aux Champs Elifées, je vous demanderay mon Audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou six Anglois, & autant d'Angloïses (les Angloïses font bonnes à voir à ce que l'on dit). Je ferai fouvenir nostre Ambassadeur de la rue Neuve des Petits-Champs, & de la devotion que j'ay toujours eüe pour lui. Je le prierai, & Monsieur de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce sont à peu près toutes les affaires que je puis avoir en Angleterre. J'avois fait aussi dessein de convertir Madame d'Hervart, Madame de Gouvernet, & Madame d'Helang, parce que ce sont des personnes que j'honore; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les sujets encore assez disposez. Or je ne suis bon, non plus que Perrin Dandin, que quand les parties sont lassées de contester. Une chose que je souhaiterois avant toutes, ce seroit que l'on me procuraît l'honneur de faire la reverence au Monarque, mais je ne l'oserois esperer. C'est un Prince qui merite qu'on passe la Mer afin de le voir, tant il a de qualitez convenables à un Souverain, & de veritables passions pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoy que tous le dûssent faire en ces places-là.

*Ce n'est pas un vain phantôme  
Que la gloire & la grandeur;  
Et STUARD en son Royaume  
Y court avec plus d'ardeur,*

*Qu'un Amant à sa Maîtresse.  
Ennemy de la mollesse,  
Il gouverne son Etat  
En habile Potentat.  
De cette haute science  
L'original est en France.  
Jamais on n'a veu de Roy  
Qui sçust mieux se rendre Maître,  
Fort souvent jusques à l'estre  
Encore ailleurs que chez soy.  
L'Art est beau, mais toutes Testes  
N'ont pas droit de l'exercer;  
LOUIS a sçu s'y tracer  
Un chemin par ses Conquestes.  
On trouvera ses leçons,  
Chez ceux qui feront l'Histoire :  
J'en laisse à d'autres la gloire,  
Et reviens à mes moutons.*

Ces moutons, Madame, c'est Vostre Altesse, & Madame Mazarin. Ce seroit icy le lieu de faire aussi son éloge, afin de le joindre au vôtre; comme ces fortes d'éloges font une matiere un peu delicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abstienne. Vous vivez en Sœurs, cependant il faut éviter la comparaison.

*L'or se peut partager, mais non pas la louange,  
Le plus grand Orateur, quand ce seroit un Ange,*

*Ne contenteroit pas, en semblables desseins,  
Deux Belles, deux Heros, deux Auteurs, ni deux Saints*

Je fuis avec un profond respect.

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble, tres-obeïssant,  
& tres-fidele serviteur.

REPONSE DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT

*à la Lettre de Monsieur de la Fontaine,  
écrite à Madame la Duchesse de Bouillon.*

(Londres, Décembre 1687)



Si vous estiez aussi touché du merite de Madame de Bouillon que nous en sommes charmez, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous eussiez trouvé des Dames qui vous connoissent autant par vos Ouvrages, que vous connoist Madame de la Sabliere par vôtre commerce & vôtre entretien. Elles n'ont pas eu le plaisir de vous voir. qu'elles souhaitoient fort; mais elles ont celui de

lire une Lettre assez galante & assez ingenieuse, pour donner de la jalousie à Voiture s'il vivoit encore.

Madame de Bouillon, Madame Mazarin, & Monsieur l'Ambassadeur, ont voulu que j'y fîse une espece de réponse. L'entreprise est difficile ; je ne laisserai pas de me mettre en état de leur obéir.

*Je ne parlerai point des Rois,  
Ce sont des Dieux vivans que j'adore en silence.  
Louez à nostre goust, & non pas à leur choix,  
Ils méprisent nostre éloquence.  
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois  
Du merite passé de quelque autre vaillance,  
Donner un tour antique à de nouveaux exploits,  
C'est des vertus du temps oster la connoissance.  
J'aime à leur plaire en respectant leurs droits.  
Rendant toujours à leur puissance,  
A leurs volontez, à leurs loix,  
Une parfaite obéissance.  
Sans moy leur gloire a sçû passer les mers,  
Sans moy leur juste Renommée  
Par toute la terre est semée ;  
Ils n'ont que faire de mes vers.*

Madame de Bouillon se passeroit bien de ma prose, après avoir leu le bel éloge que vous lui avez envoyé. Je diray pourtant qu'elle a des graces qui se répandent sur tout ce qu'elle fait, & sur tout ce qu'elle dit, qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel, de sçavoir que d'agrément.

En des contestations assez ordinaires elle dispute avec esprit, souvent à ma honte avec raison, mais une raison animée qui paroît de la passion aux connoisseurs mediocres, & que les delicats mêmes auroient de la peine à distinguer de la colere dans une personne moins aimable qu'elle n'est. Je passeray le chapitre de Madame Mazarin comme celui des Rois, dans le silence d'une secrette adoration. Travaillez, Monsieur, tout grand Poëte que vous estes, à vous former une belle idée, & malgré l'effort de vostre esprit, vous ferez honteux de ce que vous aurez imaginé quand vous verrez une personne si admirable.

*Ouvrages de la fantaisie,  
Fictions de la Poëse  
Dans vos chef-d'œuvres inventez,  
Vous n'avez rien d'égal à ses moindres beautez,  
Loin d'icy, figures usées,  
Comparaisons aujourd'hui méprisées,  
Ce seroit embellir la lumiere des Cieux,  
Que de la comparer à l'éclat de ses yeux.  
Et vous, Beautez, qu'on loüe en son absence,  
Attraits nouveaux, doux & tendres appas,  
Qu'on peut aimer où les siens ne sont pas,  
Empêchez-la de revenir en France.  
Par tous moyens traversez son retour,  
Jeunes Beautez, tremblez au nom d'Hortense,  
Si la mort d'un Epoux la rend à vostre Cour,  
Vous ne soutiendrez pas un moment sa présence.*



La solidité de Monsieur l'Ambassadeur l'a rendu assez insensible aux louanges : mais quelque rigueur qu'il tienne à son mérite, il est touché secrètement de celles que vous lui avez données.

Je voudrois que ma Lettre fût assez heureuse pour avoir le même succès auprès de vous.

*Vous possédez tout le bon sens  
Qui sert à consoler des maux de la vieillesse.  
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens,  
Eux, moins que vous, de goût & de justesse.*

Après avoir parlé de votre esprit, il faut dire un mot de votre morale.

*S'accommoder aux ordres du destin,  
Aux plus heureux ne porter point d'envie,  
De ce faux air d'esprit que prend un libertin,  
Connoître avec le temps comme nous la folie,  
Et dans les vers, jeu, musique & bon vin,  
Entretenir son innocente vie,  
C'est le moyen d'en reculer la fin.*

Monsieur Waler dont nous regrettons la perte sensiblement, a poussé la vie & la vigueur de l'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

*Et dans la douleur que m'apporte  
Ce triste & malheureux trépas,*

*Je dirois en pleurant que toute Muse est morte,  
 Si la vôtre ne vivoit pas.  
 O Vous! nouvel Orphée, ô vous, de qui la Veine  
 Peut charmer des Enfers la noire Souveraine,  
 Et le terrible Dieu qu'on appelle Pluton,  
 Daignez tout-puissant la Fontaine,  
 Rendre au jour nôtre Waler, au lieu d'Anacreon.*

Puissiez-vous pousser la vie plus loin que n'a fait  
 Monsieur Waler.

*Que plus long-temps votre Muse agreable  
 Donne au public ses Ouvrages galants;  
 Que tout chez vous puisse être Conte & Fable,  
 Hors le secret de vivre heureux cent ans!*

#### REPONSE DE MONSIEUR DE LA FONTAINE

*à Monsieur de Saint-Evremont.*



*Ni vos leçons, ni celles des neuf Sœurs,  
 N'ont sçu charmer la douleur qui m'accable.  
 Je souffre un mal qui résiste aux douceurs,  
 Et ne sçaurois rien penser d'agreable.  
 Tout Rhumatisme, invention du Diable.  
 Rend impotent & de corps & d'esprit.  
 Il m'a fallu, pour forger cet Ecrit,  
 Aller dormir sur la Tombe d'Orphée;*

*Mais je dors moins que ne fait un Proscrit,  
Moy dont l'Orphée étoit le Dieu Morphée.  
Si me faut-il répondre à vos beaux vers,  
A vostre prose & galante & polie.  
Deux Deitez par leurs charmes divers,  
Ont d'agrémens vostre Lettre remplie :  
Si celle-cy n'est autant accomplie,  
Nul ne s'en doit étonner à mon sens.  
Le mal me tient, Hortense vous amuse.  
Cette Déesse, outre tous vos talens,  
Vous est encore une dixième Muse.  
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au Printemps.*

Voilà, Monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier aussi tost que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je meritois une Lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnoissant. Vous me loüez de mes vers & de ma morale, & cela de si bonne grace que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

*L'Eloge qui vient de vous  
Est glorieux & bien doux,  
Tout le monde vous propose  
Pour modele aux bons Auteurs.  
Vos beaux Ouvrages sont cause,  
Que j'ay sceu plaire aux neuf Sœurs,  
Cause en partie, & non toute ;*

*Car vous voulez bien sans doute,  
Que j'y joigne les Ecrits  
D'aucuns de nos beaux Esprits.  
J'ay profité dans Voiture,  
Et Marot par sa lecture  
M'a fort aidé, j'en conviens.  
Je ne sçay qui fut son Maître;  
Que ce soit qui ce peut estre,  
Vous estes tous trois les miens.*

J'oubliois Maître François, dont je me dis encore le Disciple, aussi-bien que celui de Maître Vincent, & celui de Maître Clement. Voilà bien des Maîtres pour un Ecolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort sçavant en certain art de railleur, où vous excellez, je pretens en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hippocrene; bien entendu qu'il y ait des Bouteilles qui rafraîchissent. Nous ferons entourer de Nimphes & de Nourissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs Tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'icy qui apprennent dans votre Ecole à juger de tout avec penetration & avec finesse.

*Vous possédez cette science,  
Vos jugemens en sont les regles & les loix,  
Outre certains Ecrits que j'adore en silence,  
Comme vous adorez Hortense & les deux Rois.*

Au même endroit où vous dites que vous voulez

rendre un culte secret à ces trois Puissances, aussi-bien à Madame Mazarin qu'aux deux Princes, vous me faites son portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, & en me donnant la liberté de me figurer des beautés & des graces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher, vous défiez en son nom la vérité & la fable, & tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables & propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour si je me laissois rebuter par telles difficultés. Il faut vous représenter votre Héroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendrait mieux qu'à moy, que l'on a crû jusqu'icy ne sçavoir représenter que des Animaux. Toutefois afin de vous plaire, & pour rendre ce Portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ay parcouru le Pays des Muses, & n'y ay trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De-là j'ay passé au Pays des Graces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les Jeux & les Ris sont encore des galanteries rebattuës, que vous connoissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi le mieux que je puis faire est de dire tout simplement que rien ne manque à votre Héroïne de ce qui plaît, & de ce qui plaît un peu trop.

*Que vous diray-je davantage ?*

*Hortense eut du Ciel en partage*

*La grace, la beauté, l'esprit ; ce n'est pas tout,*

*Les qualitez du cœur, ce n'est pas tout encore ;  
Pour mille autres appas le monde entier l'adore ,  
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.  
L'Angleterre en ce point le dispute à la France.  
Vôtre Heroïne rend nos deux Peuples Rivaux.  
O vous, le Chef de ses devots,  
De ses devots à toute outrence,  
Faites-nous l'Eloge d'Hortense.  
Je pourrois en charger le Dieu du double Mont,  
Mais j'aime mieux Saint-Evremont.*

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit ? Puis que vous voulez que la gloire de Madame Mazarin remplisse tout l'univers, & que je voudrois que celle de Madame de Bouillon allast au-delà, ne dormons ni vous ni moy que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous Chevaliers de la Table Ronde ; aussi-bien est-ce en Angleterre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en nostre Equipage, & au haut de ces deux Tentes les deux Portraits des Divinitez que nous adorons.

*Au passage d'un Pont, ou sur le bord d'un Bois,  
Nos Herauts publieront ce Ban à haute voix.  
Marianne sans pair, Hortense sans seconde,  
Veulent les cœurs de tout le monde.  
Si vous en estes crû, le parti le plus fort  
Panchera du costé d'Hortense ;  
Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord*

*Doit faire incliner la balance.*  
*Hortense ou Marianne, il faut y venir tous,*  
*Je n'en sçay point de si profane*  
*Qui d'Hortense évitant les coups,*  
*Ne cede à ceux de Marianne.*  
*Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeur,*  
*Que sans égard à nosre ardeur,*  
*Il fasse le partage, à moins que des deux Belles*  
*Il ne puisse accorder les droits,*  
*Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles*  
*Pour accorder ceux de deux Rois.*

Nous attendrons le retour des feuilles, & celui de ma fanté; autrement il me faudroit chercher en Litier les aventures. On m'appelleroit le Chevalier du Rhumatisme, nom qui, ce me semble, ne convient guere à un Chevalier Errant. Autrefois que toutes saisons m'étoient bonnes, je me ferois embarqué sans raisonner.

*Rien ne m'eust fait souffrir, & je crains toute chose.*  
*En ce point seulement je ressemble à l'Amour.*  
*Vous sçavez qu'à sa Mere il se plaignit un jour*  
*Du ply d'une feuille de Rose.*  
*Ce ply l'avoit blessé; par quels cris forcenez*  
*Auroit-il exprimé sa plainte,*  
*Si de mon Rhumatisme il eust senti l'atteinte?*  
*Il eust esté puni de ceux qu'il a donnez.*

C'est dommage que Monsieur Waler nous ait quittez;

il auroit esté du voyage. Je ne devois peut estre pas le faire entrer dans une Lettre aussi peu sérieuse que celle cy. Je crois toutefois estre obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé au-delà du Fleuve d'Oubly. Vous regarderez cela comme un songe, si c'en peut estre un ; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

*Les beaux Esprits, les Sages, les Amans,  
Sont en débat dans les Champs Elisées;  
Ils veulent tous en leurs Départemens  
Waler pour hôte, Ombre de mœurs aisées.  
Pluton leur dit. J'ay vos raisons pesées,  
Cet homme sçut en quatre Arts exceller :  
Amour, & Vers, Sageffe, & Beauparler.  
Lequel d'eux tous l'aura dans son Domaine?  
Sire Pluton, vous voila bien en peine.  
S'il possédoit ces quatre Arts en effet,  
Celui d'Amour, c'est chose toute claire,  
Doit l'emporter, car quand il est parfait,  
C'est un métier qui les autre fait faire.*

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, & suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

*Rien ne m'engage à faire un Livre,*



*Mais la Raison m'oblige à vivre  
En sage Citoyen de ce vaste Univers,  
Citoyen qui voyant un monde si divers,  
Rend à son Auteur les hommages  
Que meritent de tels Ouvrages.  
Ce devoir acquité, les beaux vers, les doux sons,  
Il est vray font peu necessaires;  
Mais qui dira qu'ils soient contraires  
A ces éternelles leçons ?  
On peut goûter la joye en diverses façons ;  
Au sein de ses Amis répandre mille choses,  
Et recherchant de tout les effets & les causes,  
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,  
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau,  
Pourveu que ce dernier se traite à la legere,  
Et que la Nimphe ou la Bergere  
N'occupe nostre esprit & nos yeux qu'en passant.  
Le chemin du cœur est glissant.  
Sage Saint-Evremont, le mieux est de m'en taire,  
Et sur tout n'estre plus Croniqueur de Cythère,  
Logeant dans mes vers les Cloris,  
Quand on les chasse de Paris.  
On va faire embarquer ces Belles,  
Elles s'en vont peupler l'Amerique d'Amours.  
Que maint Auteur puisse avec elles,  
Passer la Ligne pour toujours ;  
Ce seroit un heureux passage.  
Ah ! si tu les suivois, tourment qu'à mes vieux jours  
L'Hiver de nos climats promet pour appanage !*

*Croy moy, triste tourment, consens à nostre adieu,  
En ma faveur change de lieu,  
Déloge enfin, ou dis que tu veux estre cause  
Que mes vers comme toy deviennent mal plaisans.  
S'il ne tient qu'à ce point bien-tost l'effort des aus  
Fera sans ton secours cette metamorphose;  
De bonne heure il faudra s'y resoudre sans toy.  
Sage Saint-Evremond, vous vous mocquez de moy.  
De bonne heure, est-ce un mot qui me convienne encore,  
A moy qui tant de fois ay vû naistre l'Aurore,  
Et de qui les Soleils se vont précipitant  
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend?*

Madame de la Sabliere se tient extrêmement honorée de ce que vous vous estes souvenu d'elle, & m'a prié de vous en remercier. J'espère que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, & que j'en obtiendray plus aisément l'honneur de vostre amitié. Je vous la demande, Monsieur, & vous prie de croire que personne n'est plus veritablement que moy, Vostre, &c.

A Paris ce 18. Decembre 1687.

---

## AU PERE BOUHOURS.

(Paris, novembre ou décembre 1687)



ON reuerend pere sans vn rumatisme qui m'empesche presque de marcher & d'aller plus loin que la rüe St. honoré, j'aurois esté vous remercier du plaisir que m'ont fait vos dialogues; tout y est bien remarqué & d'un goust exquis; tout y est parfaitement écrit, car vous estes vn de nos maîtres. Madame de la Sabliere est aussi tres satisfaite de cet ouurage. Vostre traduction sur les quietistes est aussi de bonne main; mais j'aurois voulu que vous eussiez employé vostre talent sur vne autre matiere que celle là, & ayant vn autre original. Vne chose qui est tout à fait de mon goust, simplement & élégamment écrite, & avec beaucoup de jugement, c'est l'éloge que vous avez fait du pauvre pere Rapin : cela me plaît fort. Je suis mon réuérend pere Vostre tres humble & tres obeissant seruiteur,

DELAFONTAINE.

A MONSIEUR L'ABBÉ VERGER,

*A Bois-le-Comte,*

'EST pitié, Monsieur, que de nous autres pauvres mortels. Je trouve heureuse Madame d'Hervart, de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaît. Nous ne lui ressemblons guere en cela; & avons beau nous munir de pre-

servatif contre l'attaque des passions; elles nous emportent à la premiere occasion qui se presente, comme si nous n'avions fait resolution aucune de leur resister. Voilà un commencement bien moral; je ne sçay si la suite fera pareille. Qu'avoit affaire Monsieur d'Hervart de s'attirer la visite qu'il eut Dimanche? Que ne m'avertissoit-il? Je lui aurois representé la foiblesse du personnage, & lui aurois dit que son tres-humble serviteur estoit incapable de resister à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau delicate & blanche, les traits de visage d'un agrément infini, une bouche & des regards, je vous en fais Juge; sans parler de quelques autres merveilles sur lesquelles Monsieur d'Hervart m'obligea de jetter la veuë. Que ne me fit-il la description toute entiere de Mademoiselle de Beaulieu? Je ferois parti avant le dîner; je ne me ferois pas détourné de trois lieuës comme je fis, ni n'aurois esté comme un Idiot me jetter dans Louvres, c'est à dire dans un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieuë, plus loin de Paris que n'en est le Bois-le-Vicomte. La pluye me fit arrester près de deux heures à Auney. J'étois encore à cheval qu'il estoit près de dix heures. Un Laquais, le seul homme que je rencontray, m'apprit de combien j'avois quitté la vraye route, & me remit dans la voye en dépit de Mademoiselle de Beaulieu, qui m'occupoit tellement que je ne songeois ni à l'heure ni au chemin, mais cela ne servit de rien. Il fallut gister au village. Vous voyez, Monsieur, que sans la visite qu'elle nous fit, je n'aurois pas eu un giste dont

il plaife à Dieu vous prefervcr. J'eus beau dire l'Oraifon de Saint Julien. Mademoifelle de Beaulieu fut caufe que je couchay dans un malheureux Hameau. Elle m'a fait confumer trois ou quatre jours en diftractions & en rêveries, dont on fait des contes par tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaift, à la Compagnie l'Iliade de mes malheurs; non que je veuille vous attrifter. Quand je le voudrois, on ne plaint guere les gens de mon âge qui retombent dans ces erreurs.

*Ma Lettre vous fera rire.  
Je vous entens déjà dire,  
Cet homme n'est-il pas fou  
Dans l'entreprise qu'il tente?  
Il eft plus près du Perou  
Qu'il n'est du cœur d'Amarante.*

Vous aurez raifon de parler ainfi, j'en conviens.

*Amarante eft jeune & belle,  
Je fuis vieux fans eftre beau,  
Et vais pour quelque rebelle  
M'embarquer tout de nouveau.  
Plus je fonge en mon cerveau,  
De combien peu d'apparence  
Seroit pour moy l'efperance  
De la toucher quelque jour,  
Plus je vois que c'est folie*

*D'aymer fille si jolie,  
Sans estre le Dieu d'Amour.*



*Amarante & le Printemps,  
Ont un air qui se ressemble.  
Voicy comme je pretens  
Que l'on les compare ensemble.  
Par les Lis premierement  
J'entâme ce parallele,  
Soupçonnant aucunement  
Ceux qu'Amarante recelle.  
Je suis trompé si son Sein  
N'en est un plein magazin.  
Le mal est que ce sont choses  
Pour vous & moy lettres closes,  
Nous sommes simples mortels,  
Il faut offrir des Autels  
A ces Lis, nul Diadème  
N'est digne d'en approcher,  
Bien moins encor d'y toucher;  
Et crois que Jupiter même,  
Tout Jupiter qu'il se dit,  
N'en auroit pas le crédit,  
Sans l'himen & son attache.  
Ces endroits délicieux  
Pour nos mains, & pour nos yeux,  
Ne sont pas faits, que je sçache.  
Que ne suis-je de ces Dieux*

*Nommez Rois en ces bas lieux!  
Bien-toſt par moy ces deux titres  
A la Belle dediez,  
Se verroient mis à ſes pieds ;  
Et vous, bien-toſt vous auriez  
Le revenu de deux Mittres.  
L'une eſt Saint Germain des Prez,  
L'autre, Saint Denis en France.  
Voilà voſtre Reverence  
Ayant muſique, où l'on va  
Plus ſouvent qu'à l'Opera.  
L'on n'y reçoit que les bonnes  
Et les honneſtes perſonnes.  
C'eſt à vous ſagement fait.  
Helas! ce n'eſt qu'un ſouhait,  
Voſtre table eſt renverſée ;  
Voſtre marmite eſt caſſée  
Peu chanceux, & vous & moy,  
Nous n'avons eu de nos vies,  
Moy, l'encolure d'un Roy,  
Ni vous celle en bonne foy  
D'un homme à deux Abbayes.  
Pour revenir à nos Lis,  
Ils ſont relevez de Roſes,  
Ceux-là tout nouveaux fleuris,  
Celles-cy fraîches écloſes.  
Icy la comparaifon  
De la nouvelle ſaiſon  
Cloche un peu, je vous l'avouë ;*

*Et la beauté que je louë,  
Par ces tresors éclatans,  
Fait honte à ceux du Printemps.  
Comment pourrois-je décrire  
Des regards si gracieux?  
Il semble à voir son sourire  
Que l'Aurore ouvre les Cieux.  
Il faut aimer Amarante  
D'une ardeur perseverante.  
Adieu volages amours,  
Selon l'objet la constance.  
Celuy-cy, j'en ay croyance,  
M'arrestera pour toujours.  
Si ceci plaiſt à la Belle,  
Dites-lui que les neuf Sœurs  
Me font réserver pour elle  
Encore d'autres douceurs.  
Cette Saison printanniere,  
Ne sera pas la dernière  
Des comparaisons qu'Amour  
Va m'inspirer à la Cour  
De cette jeune Bergere.  
Une autre fois je l'espere,  
Je ferai, moyennant Dieu,  
Quelque Reine de Cythere  
D'Amarante de Beaulieu.*

Je n'ay pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le comporte



mon aventure ; il me semble même que ces vers là ne font nullement tragiques. Vous pouvez vous moquer de moy tant qu'il vous plaira, je vous le permets, & si cette jeune Divinité qui est venuë troubler mon repos, y trouve un sujet de se divertir, je ne lui en sçauray point mauvais gré. A quoy servent les Radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles ? Adieu, Monsieur, je suis tout à vous.

A Paris le 4. Juin 1683.

REPONSE DE MONSIEUR L'ABBÉ VERGER,

*A Monsieur de la Fontaine.*



'EN foyez point en peine, Monsieur, le recit de vos malheurs n'a point fait verser des larmes. On a eu là-dessus toute la fermeté que vous pouviez fouhaiter, & il n'est pas jusqu'à Madame d'Hervart, qui toute bonne qu'elle est n'en ait esté fort divertie. Enfin tout le monde en a ry, & personne n'en a esté surpris.

*Que vous vous trouviez enchanté  
D'une Beauté jeune & charmante,  
L'aventure est peu surprenante,  
Quel âge est à couvert des traits de la beauté?  
Ulisse au beau parler, non moins vieux, non moins sage  
Que vous pouvez l'estre aujourd'hui,*

*Ne se vit-il pas malgré lui  
Arresté par l'Amour sur maint & maint rivage?  
Qu'en quittant cet objet dont vous estes épris,  
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,  
L'accident est encor moins rare.  
Eh ! qui pourroit être surpris  
Lors que la Fontaine s'égare?  
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,  
Mais d'erreurs pleines de sagesse.  
Les plaisirs l'y guident sans cesse  
Par des chemins semez de fleurs.  
Les soins de sa famille ou ceux de sa fortune,  
Ne causent jamais son reveil.  
Il laisse à son gré le Soleil  
Quitter l'Empire de Neptune,  
Et dort tant qu'il plaît au Sommeil.  
Il se leve au matin sans sçavoir pourquoi faire.  
Il se promene, il va, sans dessein, sans sujet,  
Et se couche le soir sans sçavoir d'ordinaire  
Ce que dans le jour il a fait.*

On s'étonne seulement, Monsieur, que vous ne vous foyez égaré que de trois lieuës. Selon l'ordre vous deviez aller sur la même ligne tant que terre & vostre Cheval auroient pû vous porter, & cette presence d'esprit doit vous justifier entierement des distractions dont on vous accuse. En parlant d'Ulysse, je fais reflexion que le titre d'Odissee conviendrait peut être mieux à vos aventures que celui d'Iliade que vous leur donnez. En effet les

Erreurs de ce Heros ne me paroissent pas avoir peu de rapport avec vostre voyage, & je ne trouverois qu'une difference entre Uliſſe & vous.

*Ce Heros s'expoſa mille fois au trepas,  
Il parcourut les Mers preſque d'un bout à l'autre,  
Pour chercher ſon Epouſe & revoir ſes appas.  
Quels perils ne courriez-vous pas,  
Pour vous éloigner de la vôtre?*

Mais la difference eſt petite, & il falloit bien que cette comparaifon euſt la deſtinée de toutes les autres, c'eſt à dire qu'elle clochaſt un peu. Vous eſtes bien plus juſte dans les vôtres. Celle du Printemps eſt charmante, & celle de l'Aurore eſt precieufe, & riante au poſſible. Enfin l'une & l'autre ſont telles qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une Dame & une Demoifelle qui ſont icy, ne les ont point regardées ſans envie. C'eſt choſe étrange dans ce ſexe que l'ambition d'eſtre la plus belle ; mais vous avez bon moyen de vous mettre en grace.

*De voſtre Muſe raviffante  
Les chants, les diſcours ſeducſeurs,  
Appaiſeront par leurs charmes flatteurs  
Cette tempeſte menaçante.  
Un encens bien moins precieux  
Que n'eſt celui que vôtre main preſente,  
A mille fois flechi la colere des Dieux.*

Après tout, Monsieur, c'est bien le moins que je vous doive pour vos presens, que de vous en remercier. Vous estes le premier homme du monde pour les Châteaux en Espagne, & puis que vos rêveries sont si agreables, je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez tant. C'est un mal qui se communique, & je vous avouë qu'en lisant vôtre Lettre je n'ay pû me défendre d'y tomber.

*Tout indigne que je me sens  
Des biens que m'ont donnés vos songes,  
J'ay quelque temps abandonné mes sens  
A de si doux & si plaisans mensonges.  
Déjà mon esprit prévenu,  
De vos riches bienfaits regloit le revenu;  
Déjà, dresseant des Equipages,  
Je me donnois jusqu'à des pages,  
Et digne Nourrison de l'aise & du sommeil,  
Je me trouvois le teint plus frais & plus vermeil.  
Je me trouvois d'autres vertus encore,  
Vertus d'un Abbé seulement,  
Et que tout autre humain ignore;  
Mais enfin en moins d'un moment,  
La raison qui nous sert bien moins à nous conduire  
Qu'à nous persecuter toujours cruellement,  
Est venue à mes yeux détruire  
Du faiste jusqu'au fondement  
Un édifice si charmant.*

Je n'ay pourtant pas tout perdu, & de tout cela il

me reste une chose que j'estime infiniment. C'est le plaisir de sçavoir que vous me voulez du bien, & que vous avez en quelque maniere pour moy les sentimens que j'ay pour vous.

J'ay fait voir vostre Lettre à Mademoiselle de Beaulieu. Sa jeunesse & sa modestie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle en pensoit ; mais je ne doute point que des douceurs si bien apprestées ne l'ayent touchée comme elles doivent. Monsieur & Madame d'Hervart, & Mademoiselle de Gouvernet, m'ont chargé de vous faire leurs complimens. Vostre Lettre leur a fait un plaisir infini, & je pense que la campagne qu'ils aiment déjà tant, les charmeroit bien davantage s'ils y estoient souvent regalez de semblables lectures. Adieu, Monsieur, je suis tout à vous.

---

A MADAME \*\*\*\*\*

(Oâobre 1688)



J'AY receu, Madame, une Lettre de vous du 28. du passé, & vous avois écrit une seconde Lettre où il n'y avoit remontrance aucune. Comme vous n'avez pas resolu de profiter de celles que je vous ay faites, je vous suis fort obligé de ce que vous me dispensez de vous en faire d'autres à l'avenir, c'est là tout à fait mon compte. Je n'ay nullement le caractère de Bastien le Remon-

treur ; c'est un quolibet. Cependant délivrez-moy le plusloft que vous pourrez de l'inquietude où je fuis touchant le retour de vostre Epoux, car je n'en dors point. Cela & mes rhumes me vont jetter dans une infomnie qui durera jufqu'à ce que vous foiez à Paris. Joignez à tous ces ennemis du fommeil, (ceci eft dit poëtiqnement) l'amitié violente que j'ai pour vous, & vous trouverez beaucoup de nuits où j'auray le temps de m'occuper du fouvenir de vos charmes, & de bafir des Chafteaux. J'accepte, Madame, les Perdrix, le Vin de Champagne, & les Poulardes, avec une Chambre chez Monsieur le Marquis de Sablé, pourveu que cette Chambre foit à Paris. J'accepte auffi les honneftetez, la bonne converfation & la politeffe de Monsieur l'Abbé de Servient, & de vostre Amy. En un mot j'accepte tout ce qui donne bien du plaifir, & vous en eftes toute peftrie ; mais j'en viens toujours à ce diable de mary, qui eft pourtant un fort honnefte homme. Ne nous laiffons point furprendre. Je meurs de peur que nous ne le voyions fans nous y attendre, comme le Larron de l'Evangile. Evitons cela, je vous en fupplie, & fi nous pouvons ; car je ne fuis pas un Répondant trop feur de fon fait, non plus que Madame... dont je me fuis porté pour caution envers un Epoux qui eft quelquefois un peu mutin. Vous payerez de carreffes pleines de charmes, mais moy, de quoi payerai-je ? Adieu, Madame, aimez-moy toujours, & me maintenez dans les bonnes graces des deux Freres. Qui a tâté d'eux un moment fans plus, ne s'en peut passer

qu'avec une peine à laquelle je renonce de tout mon cœur.

J'ay veu Mademoiselle Terefe qui m'a semblé d'une beauté & d'un teint au dessus de toutes choses. Il n'y a que la fierté qui m'en choque. Ne vous estes-vous pas apperceuë que vostre Fille étoit une fiere petite peste? Je la verray encore aujourd'hui, s'il plaist à Dieu.

Ne nous laissons pas surprendre, je vous en prie. Je m'informerai, mais qui diantre sçait précisément quand on reviendra? Les jours vous font des momens en la compagnie des deux Freres, & ils me font des semaines en vostre absence. Ne vous étonnez donc pas si je crie si haut, & si je rebats toujours une même note.

---

A LA MESME.

(Novembre 1688)



J'AY receu, Madame, une de vos Lettres qui est sans date. Elle est si pleine de tendresse à mon égard, & de toutes choses qui me doivent estre infiniment agréables, que je voudrois en retenir une que je vous écrivis il y a dix jours, & qui ne vous a été envoyée que de Samedi dernier. J'ay veu Mademoiselle Terefe depuis cela, non pour obéir à vos ordres, mais pour mon plaisir, & très-grand plaisir. Elle avoit le plus beau teint que fille que j'aye vûe de ma vie. Ne vous allez pas imaginer que

nous nous laissons mourir de chagrin pendant vostre absence. C'est une chose qui se dit toujours, & qui n'arrive jamais. Je suis au desespoir de vous avoir fait les remontrances que je vous ay faites, non qu'elles ne soient raisonnables, mais vostre Lettre ne permet pas qu'on écoute la raison en façon du monde, & vous renverferez l'esprit de qui vous voudrez, & quand vous voudrez, fust-ce un Philosophe du temps passé. Il me semble par la vostre que vous ne voulez point de réponse, car vous dites que vous ne me marquez point le lieu où vous estes. Cependant on vous y a envoyé ma Lettre & d'autres encore. On ne sçauroit imaginer une plus agreable compagnie que celle que vous avez. Dieu vous la conserve, & ramenez-la au plutôt, si vous m'en croiez, non que la Campagne doive finir tout à l'heure : mais comme on dit que le Prince d'Orange s'en retourne en Angleterre, nos Princes & nos Grands Seigneurs pouroient bien s'en revenir au plus vifte. Je n'oserois m'étendre sur le chapitre qui vous a fait partir & qui vous pouroit arrêter un peu trop long-temps ; il me paroist par la vostre que vous ne le souhaitez pas. Je verray souvent Mademoiselle vostre Fille, & penseray un peu plus souvent à vous, bien certain que de vostre part vous n'avez garde de m'oublier.

---



A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

(Juillet 1689)

MONSEIGNEUR,



ANS le temps qu'on alloit juger le procès de Mademoiselle de la F... un de mes amis de province me pria de lui mander ce qui en arriveroit. Je crûs que de lui écrire simplement le contenu de l'Arrêt & quelque chose de ce qu'auroient dit les Avocats, ce seroit ne faire que ce qu'ont fait un nombre infini de gens qui ont informé de cette affaire tout le Public. Je jugeai donc à propos de la mettre en vers. Je commence par une espèce de *lamentabile carmen*, à la manière des Anciens; & comme l'aventure est tragi-comique, je me laisse bien-tôt entraîner à ma façon d'écrire ordinaire. Voici la chose telle qu'elle est. Si je l'avois écrite pour Votre Altesse, j'aurois essayé de lui donner une forme un peu différente.

*Pleurez, Citoyens de Paphos,  
Jeux & Ris, & tous leurs suppôts,  
La F.... est enfin condamnée.  
Sur le fait de son hyménée,  
On vient de la timpaniser.  
Elle n'a qu'à se disposer  
A faire une amitié nouvelle.  
Que le Ciel console la belle,*

*Et puisse-t'elle incessamment  
Se pourvoir d'Epoux ou d'Amant,  
Lequel il lui plaira d'élire!  
Elle a de l'esprit, c'est tout dire.  
Mais a-t'elle eu du jugement  
De manquer l'accommodement?  
B... lui promettoit monnoie.  
Dos à dos la Cour les renvoie,  
Après que la chose a long-temps  
Été tout d'un contraire sens.  
L'Arrêt entre autres points ordonne  
Que tous deux païront une aumône :  
Mille francs la Belle, & B... ou  
Mille écus, sans qu'il manque un sou.  
D'intérêt pour l'état de fille  
Violé dans telle famille,  
Un seul dénier ne se païra ;  
Qui plus y mit plus y perdra.  
Pleurez Amours, gens de Cythère,  
Celle que Vénus votre mère  
Gratifioit de maints beaux dons  
V'a passer des jours un peu longs.  
La F.... a sa cause perduë,  
Après s'être bien défenduë  
Par la bouche des Avocats ;  
Et je crois en tout autre cas.  
Ces Messieurs ont dit des merveilles,  
Qu'elle a de ses propres oreilles  
Entendu très-distinctement ;*

*Car elle étoit au Jugement.  
Et que diable alloit-elle y faire ?  
Étoit-ce chose nécessaire ?  
Falloit-il là montrer son nez ?  
Mille brocards se sont donnez,  
Bons & mauvais de toute espèce,  
Quelques-uns emportans la pièce.  
Un des Cicérons de ce temps  
Dit force traits assez plaisans.  
L'Avocat Général lui-même  
Avec son sérieux extrême  
Alléqua devant tout Paris  
L'Ecriture, & les cinq maris  
Que gardoit la Samaritaine.  
L'Orateur de Cour souveraine  
Fit là-dessus claquer son fouët,  
Savant en Amour comme en Droit.  
C'est un Dieu de sa connoissance :  
Hé pourquoi la Jurisprudence  
Banniroit-elle cet Enfant,  
Qui des Catons va triomphant ?  
Voit-on qu'il épargne personne ?  
Il soumet jusqu'à la Couronne,  
J'entens la Couronne des Rois,  
Et non celle de Saint François.  
Pleurez habitans d'Amathonte,  
La F.... non sans quelque honte  
A vu rompre les doux liens  
Qui lui promettoient de grands biens.*

*Doux liens? ma foi non, beau Sire,  
Sur ce sujet c'est assez rire.  
Je soutiens & dis hautement  
Que l'hymen est bon seulement  
Pour les gens de certaines classes.  
Je le souffre en ceux du haut rang,  
Lorsque la noblesse du sang,  
L'esprit, la douceur & les graces  
Sont joints au bien : & lit à part :  
Il me faut plus à mon égard.  
Et quoi ? de l'argent sans affaire ;  
Ne me voir autre chose à faire  
Depuis le matin jusqu'au soir  
Que de fuivre en tout mon vouloir.  
Femme de plus assez prudente  
Pour me servir de confidente.  
Et quand j'aurois tout à mon choix,  
J'y songerois encor deux fois.*

Je vous supplie, Monseigneur, que cet ouvrage qu je vous envoie seulement pour vous divertir, demeure *sub sigillo confessionis*. Je vous en fais part comme je ferois à mon Confesseur, bien que cet emploi ne se donne guère à un Prince du Sang de votre âge. V. A. empêchera, s'il lui plaît, que cet écrit ne passe en d'autres mains que les siennes : car Mademoiselle de La F.... est trop affligée ; il y auroit de l'inhumanité à rire d'une affaire qui la fait pleurer si amèrement. Que si vous voulez que ces vers soient vûs des personnes de

votre Cour, je vous supplie que ce soit de ceux qui auront un peu de discrétion, & qui seront capables d'entrer sérieusement dans les déplaîsirs d'une fille de ce nom-là.

---

AU MESME.

MONSEIGNEUR,



JE n'ai différé d'écrire à V<sup>otre</sup> Altesse Sérénissime, que pour ne pas interrompre une attention qu'apparemment elle donne à ce qui se passe le long du Rhin. Cependant comme v<sup>otre</sup> esprit embrasse un nombre infini de choses tout à la fois, il n'est pas impossible que mon tribut ne soit reçu de vous favorablement, aux endroits du moins qui vous sembleront les plus dignes de vous attacher. Je souhaiterois que ce fussent ceux où je vous entretiendrais de vous-même. Si quelque peu d'amour propre apportoit quelque temperament à v<sup>otre</sup> mérite aussi bien qu'à la délicatesse de v<sup>ostre</sup> goût, on entreprendroit quelquefois de vous louer, mais le trop d'esprit & la modestie vous font tort. Je trouve étrange que cette dernière veuille s'opposer aux éloges dont les autres vertus sont dignes, & qu'elle se fasse toujours valoir au préjudice de ses compagnes. Voilà sans mentir une contrainte qui est trop dure, & qui approche en quelque façon de la tyrannie. Je m'en plaindrai plus au long dans une Lettre qui suivra de près celle-cy, & où j'ay résolu d'examiner en Academicien, le bien

& le mal qu'il y a d'ordinaire dans nos louanges. Un plus habile que moy sçauroit si bien aprêter l'encens que vous auriez honte de le refuser. J'y employerai quelque jour tout ce que j'ay d'art; & en attendant. agréez un échantillon de celui que je destine à la Princesse que vous aimez, & qui vous a continuellement dans son souvenir.

*J'ay rang parmi les Nourrissons  
Qui sont chers aux doctes Pucelles,  
Et souvent j'ose en mes chansons  
Celebrer des Rois & des Belles.*



*Cependant mon art est icy  
Bien au-dessous de la matiere.  
Je n'entreprendray pas aussi  
De louer BOURBON tout entiere.*



*Elle plait, il n'est point de cœurs  
Qui n'en rendent un témoignage.  
De ce don aux charmes vainqueurs,  
Les Graces font leur appanage.*



*BOURBON sçait sur nous exercer  
Une aimable & douce puissance.  
Elle ravit sans y penser,  
Que fait-elle lors qu'elle y pense?*



*En ses yeux un feu luit toujours,  
De qui toute ame est tributaire.  
Celui qui brille en ses discours  
N'est pas moins assuré de plaire.*



*Je me souviens d'avoir écrit,  
Fondé sur des raisons puissantes,  
Que sans les beautés de l'esprit,  
Celles du corps sont languissantes.*



*Celui-cy fait naître l'amour,  
Mais l'autre empêche qu'il ne meure ;  
Sur tout quand au même séjour  
Une belle Ame a sa demeure.*



*J'ay cité BOURBON à propos.  
Joignez tout ce mérite insigne,  
Il n'est Déesse ni Heros,  
Qui de nostre encens soit si digne.*

Je ne devois pas commencer ma Lettre par un sujet auprès duquel tout le reste vous semblera mériter très-peu cette attention que je vous demande. Sans m'arrêter à aucun arrangement, non plus que faisoit Montagne, je passe de l'Hostel de Conty aux affaires de

de-là les Monts, c'est à dire, d'une Princeſſe extrêmement vive, à un Pape qui va mourir.

*Pour nouvelles de l'Italie,  
Le Pape empire tous les jours.  
Expliquez, Seigneur, ce diſcours  
Du coſté de la maladie,  
Car aucun Saint-Pere autrement  
Ne doit empirer nullement.  
Celui-cy veritablement  
N'eſt envers nous ni Saint, ni Pere.  
Nos ſoins de l'erreur triomphans  
Ne font qu'augmenter ſa colere  
Contre l'Ainé de ſes Enfans.  
Sa ſanté toujours diminuë,  
L'avenir m'eſt choſe inconnuë,  
Et je n'en parle qu'à tâtons;  
Mais les gens de delà les Monts  
Auront bien-tôt pleuré cet homme,  
Car il deffend les Jannetons,  
Choſe tres neceſſaire à Rome.*

Comme il ne coûte rien d'appeller les choſes par noms honorables, & que les Nymphes de delà les Monts, les Bergers même pourroient s'offenſer de celui-cy, je leur diray que j'ay voulu d'abord les qualifier de Cloris, mais ma rime m'a fait choiſir l'autre nom que j'avois déjà conſacré à ces ſujets-là. Les Regiſtres du



Parnasse ont un Ceremonial où il y en a pour tous les degrez, & pour tous les âges. Je ne m'arreste point à cela, & ne prens pas garde de si près à la distribution de ces dignitez, que je donne fort fouvent par caprice, ou pour une consideration fort leger.

*Je me contente à moins qu'Horace,  
Quand l'objet en mon cœur a place,  
Et qu'à mes yeux il est joli,  
Do nomen quodlibet illi.*

Horace les avoit ennoblies auparavant, mais ce privilege ne m'appartient pas. Après vous avoir parlé de l'Italie, je viens, Monseigneur, à ce qui concerne l'Angleterre.

*Halifax, Bentin, & Dombi,  
N'ont qu'à chercher quelque alibi,  
Pour justifier leur conduite.  
Quoy qu'en puisse dire la suite  
C'est un tres-mauvais incident.  
Halifax sembloit fort prudent.  
Dombi, je ne le connois guere.  
Bentin à son Maître sceut plaire;  
Jusqu'à quel point, je n'en dis mot,  
S'il n'eust esté qu'un jeune sot,  
Comme sont tous les Ganimesdes,  
On auroit enduré de lui,  
Et dans la piece d'aujourd'hui*

*Bentin feroit peu d'intermedes ;  
Mais prompt, habile, diligent  
A saisir un certain argent,  
Somme aux inspecteurs échapee,  
Il a du costé de l'épée  
Mis, ce dit-on, quelques deniers.  
Aprés tout est-il des premiers  
A qui pareille chose arrive?  
Ne faut-il pas que chacun vive?  
Cependant il a quelque tort,  
Si le gain est un peu trop fort,  
Veu les Anglois & leurs Coûtumes.  
Le Proverbe est bon selon moy,  
Que qui l'Ouë a mangé du Roy,  
Cent ans après en rend les plumes.  
Manger celle du Peuple Anglois  
Est plus dangereux mille fois.  
Bentin nous en sçaura que dire,  
Je n'y vois pour lui point à rire ;  
On va lui barrer bien & beau  
Le chemin aux grandes fortunes.  
Dieu me garde de feu & d'eau,  
De mauvais vin dans un cadeau,  
D'avoir rencontres importunes,  
De liseur de vers sans répit,  
De Maïstresse ayant trop d'esprit,  
Et de la Chambre des Communes.*



*Londondery s'en va se rendre  
Voilà ce qu'on me vient d'apprendre :  
Mais dans deux jours je m'attens bien,  
Qu'un bruit viendra qu'il n'en est rien.  
J'ay même encor certain scrupule,  
Ce Siege est-il un Siege ou non?  
Il ressemble à l'Ascension  
Qui n'avance ni ne recule.  
JACQUE aura monté sa Pendule  
Plus d'une fois avant qu'il ait  
Tous ces rebelles à souhait.  
On leur a mené Peres, Meres,  
Femmes, Enfans, Personnes cheres,  
Qu'on retient par force entassez,  
Comme Moutons dans les fossèz.  
Cette Troupe aux Assiegez crie,  
Rendez-vous, sauvez-nous la vie.  
Point de nouvelle; au diantre l'un  
Qui ne soit sourd. Le bruit commun  
Est qu'ils n'ont plus de quoy repaître.  
A la clemence de leur Maître  
Ils se devoient abandonner.  
Et puis, allez-moi pardonner  
A cette maudite canaille.  
Les gens trop bons & trop devots  
Ne font bien souvent rien qui vaille.  
Faut-il qu'un Prince ait ces défauts?*

C'est envoyer de l'eau à la mer que de vous écrire

des reflexions. Ainſi je les laiſſe pour vous aſſûrer que  
je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble, tres-obéiſſant  
& tres-fidele Serviteur.

A Paris le 18. Aouſt 1689.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE VANDOSME.

(Septembre 1689)



RINCE vaillant, humain, & ſage,  
Avoûez-nous que l'aſſemblage  
De ces trois bonnes qualitez,  
L'aut mieux que trois Principautez.

Force Grands penſent d'autre ſorte,  
S'ils ont raiſon je m'en rapporte,  
Mais je ſoutiens encore un point,  
C'eſt que ſouvent ils ne l'ont point.  
Sans traiter icy cette affaire,  
Comment, Seigneur, pouvez-vous faire?

*Vous plaignez les Peuples du Rhin.  
D'autre côté le Souverain,  
Et l'intérêt de votre gloire,  
Vous font courir à la Victoire.  
Vous n'aimez que guerre & combats,  
Même au sang trouvez des appas.  
Rarement voit-on, ce me semble,  
Guerre & pitié loger ensemble.  
Aurions-nous des Hostes plus doux  
Si l'Allemagne entroit chez nous?  
J'aime mieux les Turcs en campagne,  
Que de voir nos Vins de Champagne  
Profanez par des Allemands.  
Ces gens ont des hanaps trop grands ;  
Nôtre Nectar veut d'autres verres.  
En un mot, gardez qu'en nos Terres  
Le chemin ne leur soit ouvert,  
Ils nous pourroient prendre sans vert.  
Prendre sans vert nôtre Monarque?  
Les Conducteurs de cette Barque  
Y perdroient bien-tôt leur Latin.  
Lorraine eut le nez le plus fin.  
Il faut se lever plus matin  
Que ne font beaucoup de ces Princes,  
Pour penetrer dans nos Provinces.  
Je vois ces Heros retourner  
Chez eux avec un pied de nez,  
Et le Protecteur des Rebelles  
Le cul à terre entre deux selles ;*

*Et tout le parti Protestant  
Du Saint-Pere en vain tres-content.  
J'ay là-dessus un conte à faire.  
L'autre jour touchant cette affaire  
Le Chevalier de Sillery,  
En parlant de ce Pape-cy,  
Souhaitoit pour la paix publique,  
Qu'il se fust rendu Catholique,  
Et le Roy JACQUES Huguenot.  
Je trouve assez bon ce bon mot.  
LOUIS a banni de la France  
L'heretique & tres-fotte engeance.  
Il tenta sans beaucoup d'effort  
Un si grand dessein dans l'abord,  
Les esprits estoient plus dociles.  
Nôtre Roy voyant quelques Villes  
Sans peine à la Foy se rangeant,  
L'appetit lui vint en mangeant.  
Les Quolibets que je hazarde,  
Sentent un peu le Corps-de-garde.  
Ce stile est bon en temps & lieu;  
Une autre fois, moyennant Dieu,  
Vôtre Altesse me verra mettre  
Du François plus fin dans ma Lettre.  
Cependant d'un soin obligeant,  
L'Abbé m'a promis quelque argent.  
Amen, & le Ciel le conserve.  
Apollon, ses chants, & sa verve,  
Bachus, & peut-estre l'Amour,*

*L'occupent souvent tour à tour,  
Sans compter l'hidre creanciere.  
Quelque jour ce fera matiere  
Pour lui donner avec raison,  
Autant de testes qu'à Typhon.  
Il veut acerocher ma chevance,  
Sur cet espoir j'ay par avance  
Quelques Louis au vent jettez,  
Dont je rens grace à vos bonteز.  
Le reste ira sans point de faute,  
(Ou bien je compte sans mon Hoste.  
Le Paillard m'a dit aujourd'hui  
Qu'il faut que je compte avec lui.  
Aimeز-vous cette Parentese?)  
Le reste ira, ne vous déplaie,  
En..... & cætera.  
Ce mot-cy s'interpretera  
Des Jannetons, car les Climenes  
Aux vieilles gens sont inhumaines;  
Je ne vous répons pas qu'encor  
Je n'employe un peu de vôtre or  
A payer la Brune & la Blonde,  
Car tout peut aimer en ce monde.  
Non que j'assemble tous les jours  
Barbesteurie, & les Amours.  
Même dans peu vôtre finance  
Au Sacrement de Penitence,  
A mon égard échapera.  
Pour nouvelles de pardeçà,*

*Nous faisons au Temple merveilles.  
L'autre jour on but vingt bouteilles,  
Renier en fut l'Architriclin.  
La nuit étant sur son declin,  
Lors que j'eus vuide mainte coupe,  
Langeamet, aussi de la Troupe,  
Me remena dans mon Manoir.  
Je lui donnay, non le bon soir,  
Mais le bon jour; la blonde Aurore,  
En quittant le Rivage Maure,  
Nous avoit à table trouvez,  
Nos verres nets, & bien lavez,  
Mais nos yeux étant un peu troubles,  
Sans pourtant voir les objets doubles.  
Jusqu'au point du jour on chanta,  
On bût, on rit, on disputa,  
On raisonna sur les nouvelles,  
Chacun en dit, & des plus belles.  
Le Grand Prieur eut plus d'esprit  
Qu'aucun de nous sans contredit.  
J'admirai son sens, il fit rage,  
Mais malgré tout son beau langage,  
Qu'on estoit ravi d'écouter,  
Nul ne s'abstint de contester.  
Je dois tout respect aux VANDOSMES;  
Mais j'irois en d'autres Royaumes,  
S'il leur falloit en ce moment  
Ceder un ciron seulement.  
Je finis; & je vous souhaite*



*Une Victoire tres-complète,  
Chance à tous jeux, de la santé,  
Non pas pour une éternité ;  
Je suis en mes vœux plus modeste.  
Pourceu que la Bonté celeste,  
A Vous, au Grand-Prieur, à moy,  
Donne cent ans de bon alloy,  
Je serai content du partage.  
Vous en meritez davantage,  
Mais la raison d'un si beau lot  
Ne se dit pas tout en un mot.*

Ainsi je ferai fort bien de remettre la chose à une autre fois, & de finir cet écrit par une protestation solemnelle d'être autant que dureront ces cent ans d vie que la Parque me doit filer,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble, tres-obéissant  
& tres-fidele serviteur.

---

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

(Novembre 1689)

MONSEIGNEUR,



N m'a dit tant de fois que Vostre Altesse Serenissime estoit en chemin, & que mes Lettres ne la trouveroient plus à l'Armée, qu'enfin j'ai manqué l'occasion de faire partir celle-cy. En quelque lieu qu'elle vous soit présentée, je vous diray à mon ordinaire, que les choses nous paroissent suspenduës tant en Flandre, qu'aux bords du Rhin, & rien ne réveillant les esprits, il est arrivé un changement dans la Robe & dans les Finances, qui nous a donné matiere de raisonner.

*On dormoit ici quand le Roy,  
Ayant ses raisons, & tres-sages,  
Parmi les Gens d'un haut Employ  
A fait un vrai remunage,  
Et mis Harlay premierement  
A la teste du Parlement.  
Il en est digne, & j'ose dire  
Que Themis en tout son Empire,  
Trouveroit à peine aujourd'hui  
Un Oracle approchant de lui.  
Ne plaidez qu'ayant bonne cause;  
C'est maintenant la seule chose*

Qui peut faire au gain du procez.  
Vous contestez avec succez  
Pardevant le Dieu des allarmes,  
Appuyé du seul droit des armes.  
Harlay regle d'autres débats,  
Où je crois vous n'excellez pas.  
Ni la grandeur ni la vaillance  
Ne font incliner sa balance.  
Son Eloge entier iroit loin.  
J'aime mieux garder avec soïn  
La loy que l'on se doit prescrire  
D'estre court, & ne pas tout dire.  
Pour éviter donc la longueur  
Qui met les choses en longueur,  
Pontchartrain regle les Finances.  
Si jamais j'ai des Ordonnances,  
Ce qui n'est pas prest d'arriver,  
Il sçaura du moins me sauver  
Le chagrin d'une longue attente,  
Et lira d'abord ma Patente.  
Homme n'est plus expeditif,  
Mieux instruit, ni plus inventif,  
Talens aujourd'hui necessaires.  
La Briffe est chargé des affaires  
Du Public & du Souverain.  
Au gré de tous il sçût enfin  
Débroüiller ce cahos de dettes  
Qu'un maudit Compteur avoit faites.  
Ce n'est pas là le seul essay

*Qui le rend successeur d'Harlay.  
Ce poste avec celui qu'il quitte,  
Demandoit un ample merite  
Au sujet qu'on a placé là.  
Hardy quiconque le suivra :  
Non que LOUIS par sa sagesse  
Ne puisse en conserver l'espece,  
Tout le bien que j'ay dit d'autrui  
Retombe à juste droit sur lui.*

Comme j'étois prest de fermer ma Lettre, on a écrit icy de Versailles que le Roy avoit donné la qualité de Ministre à Monsieur de Seignelay. Je ne vois personne qui n'en témoigne beaucoup de joye.

*Il doit ce nouvel ornement  
A son merite seulement.  
Ses soins dignes que la fortune  
Avec eux veuille concourir  
Sçauront bientôt par tout offrir  
L'abondance en ces lieux commune ;  
Sur les deux Mers nos Matelots,  
Quelque inconstans que soient les flots,  
Sçauront ménager pour nos voiles  
L'aide des Vents, & des Etoiles.  
Ne doutez point qu'en son Employ  
Redoublant ses soins & son zele,  
Sous la conduite de son Roy  
Le nouveau Ministre n'excelle.*

*N'avons-nous pas vu de nos bords  
Une double Flotte reduite,  
Et se renfermer dans ses Ports,  
Mettant son salut dans sa fuite ?  
Le travail y croît, j'en conviens,  
Mais tels maux en Cour sont des biens,  
Et Seignelay peut y suffire.  
On le voit sur le champ écrire  
Touchant des points tres-importans,  
Mieux que moy, Seigneur, c'est peu dire,  
Mieux qu'aucun Ecrivain du temps.  
Pour passer à d'autres matieres,  
Vous sçaurez qu'on m'a dit n'agueres  
Que cet Hiver-cy l'Opera  
A Rome se rétablira.  
Cela me semble un bon augure  
Eu la presente conjoncture,  
Et commence à sentir la Paix.  
Je ne pense pas qu'elle échape  
Aux premiers soins du nouveau Pape.  
Si le Saint Esprit mit jamais  
Quelqu'un au Trône de Saint Pierre  
Pour qui le demon de la guerre  
Eust de la crainte & du respect,  
C'est Alexandre; car sans dire  
Qu'à nul Etat il n'est suspect,  
Il a tout ce que l'on desire,  
Experience, fermeté,  
Justice, & sagesse profonde.*

*L'Olympe interpose au Traité  
La première Teste du monde  
En bon sens comme en dignité.  
Dés-à-présent Sa Sainteté  
S'en va cet ouvrage entreprendre.  
O Paix, ne te fais point attendre.  
Veux-tu que pour toy l'Univers  
Soupire encore deux Hivers?  
Fille du Ciel & d'Alexandre,  
Car je te garde tous ces noms,  
Renvoie au Nord les Aquilons;  
Fais qu'avec eux Mars se retire,  
Faisant place à Flore, à Zephire.  
Citer ces Dieux, me va-t'on dire,  
En parlant du Pape, est-il bien?  
Non, mais l'Art des Poètes n'est rien,  
Leurs discours n'ont beauté ni grace  
Sans ce langage du Parnasse.  
Qu'Apollon s'exprime en Payen,  
Trouve-t'on cela fort étrange?  
Pour bannir pourtant ce mélange,  
Et parler du Pape en Chrétien,  
Souhaitons que Dieu l'illumine,  
Et que la Paix par son moyen  
Vers les Fidèles s'achemine,  
Avec l'assistance Divine  
Qu'un Jubilé procurera.  
Dés que le Poète lui verra  
Réunir la chose publique,*

*D'icy fans peine il partira,  
Et les vers il entonnera  
De Simeon dans son Cantique,  
Mais il veut vivre jusque-là.*

Vous allez me faire encore une autre objection, elle est d'une nature à venir de vous ; c'est que la France ne m'a pas donné charge de faire des vœux pour la Paix avec tant d'empressement. Est-ce l'intérêt de la France qui vous fait aller braver les hazards, ou si c'est celui de votre gloire ? Je ne démêle pas bien la chose. Peut-être même y va-t'il de votre plaisir, ce que je n'ose presque penser, *nec tibi tam dira cupido*. Cependant vous autres Heros seriez bien fâchez qu'on vous laissât vivre tranquillement, comme si la vie n'étoit rien, & que sans elle la gloire fût quelque chose. Vous croiez estre demeurez au coin du feu, à moins que vous ne vous alliez brûler sur le Mont Oeta, de même que fit Hercule. Pour vous répondre sur tous ces points, je diray que non pas la France, mais l'Europe entière ne peut que perdre à une Guerre comme celle-cy ; & à votre égard, Monseigneur, ne vous allarmez pas sîtoit de ce mot de Paix. Elle est tellement difficile à faire, qu'il est mal-aisé qu'Alexandre VIII. nous la donne dès son avènement au Pontificat : *Eia sudabit satis*. Auquel cas j'ay dans l'esprit que plus vous auriez de part au projet, & mieux nous nous trouverions des assistances de la Fortune. Si Jupiter recueillait les voix, (j'en reviens toujours à mon stile Poétique & à quel-

que chose encore de plus chatoüilleux, il n'est pas besoin que je m'explique icy d'avantage, vous voiez déjà où j'en veux venir) vostre esprit & vostre valeur auroient une ample matiere de s'exercer. Nous en parliions il y a deux jours du Vivier & moy. Il me pria de vous assûrer de ses tres-humbles respects. Nous fîmes des vœux tres-particuliers en vostre faveur. Ils n'étoient ouïs que de quelques Idoles Chinoïses, & du Destin qui apparemment les exaucera; car je n'y vois rien que de raisonnable. Pour peu que je vive encore, je pouray vous entendre dire, *Et quorum pars magna fui*. Ce feroit dommage que je mourusse avant l'accomplissement de ma Prophetie, non qu'on eust besoin de moy pour celebrer vostre gloire; mais j'exciterois à le faire les Malherbes & les Voitures. Bonnes gens, je ne vous puis voir, comme dit Maistre François de son Livre. Si je ne répons de beaucoup de capacité pour ma part, je répons au moins de beaucoup de zele, étant avec autant de passion que de profondeur de respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME

Le tres-humble, tres-obéissant  
& tres-fidelle serviteur.

---



POUR MESDAMES D'HERVART, DE VIRVILLE,  
ET DE GOUVERNET.

(1691)

AUX MUSES.



INTENDANTES du Parnasse,  
Si de traits remplis de grace  
Vos faueurs ornent les vers  
Dont j'entretiens l'univers,  
Aujourdhuy je vous implore ;  
Donnez à ma voix encore  
L'éclat & les mesmes sons  
Qu'auoient jadis mes chansons.  
Toute la cour d'Amatonte  
Estant à bois le vicomte,  
Muses j'ay besoin de vous.  
Venez donc de compagnie  
Par vos charmes les plus doux  
Ressusciter mon génie,  
Je sens qu'il va décliner :  
C'est à vous de luy donner  
Des forces toutes nouvelles ;  
Car je veux louer trois belles ;  
Je veux chanter haut & net  
Viruille, heruart, gouuernet.  
J'en feray mes trois déesses,

*Leur donnant à ma façon,  
Et l'Amour pour compagnon,  
Et les graces pour hostesses :  
J'y jcindray les menus Dieux  
Qu'heruar a pour satellites,  
De leurs troupes fauorites  
S'accompagnant dans les lieux  
Où Lully regne & Moliere ;  
Le sermon void rarement  
Une telle fourmilierie ;  
Ce n'est pas leur élément.  
Heruar alors congédie  
Presque moitié de ces gens,  
A Venus sa bonne amie  
Les prestant pour quelque temps.  
Tout en est plein dans l'ombrage  
Qui n'eut jamais son pareil.  
Il n'est forest ny bocage  
Plus ennemis du soleil.  
Dans ses réduits les moins sombres  
Se cache ayfément l'Amour,  
Sous l'épaisseur de leurs ombres  
Je pourrois bien quelque jour  
Laisser mon cœur en ostage :  
Le reste du composé  
Est l'estre le plus volage  
Dont Dieu se soit aisé.*

Comme il y a long-temps que vous vous mêlez de

mes affaires, vous savez aussi bien que moi que ce que je dis est véritable. S'il étoit possible que vous fixassiez le Mercure pour quelques jours, je me hasarderois d'aller trouver les personnes dont il s'agit : mais de demeurer tranquille à Bois-le-Vicomte pendant qu'on répétera à Paris mon opéra, c'est ce qu'il ne faut espérer d'aucun auteur quelque sage qu'il puisse être. Je resterai donc en un lieu où je vas & viens comme bon me semble & où je puis cacher ma marche quand il me plaît : ce fera autant de danger que j'éviterai. Toutes muses que vous êtes, entreprendriez-vous de me préserver du péril à quoi je m'exposerois en m' allant enfermer dans un château où madame d'Hervart & ses nièces n'épargnent ame vivante & me retiendroient par enchantement contre tout droit d'hospitalité ? Que deviendrois-je avec mon humeur volage & qui ne sauroit souffrir nul attachement ? Il me siérait bien de faire là le passionné & le chevalier errant, moi qui ne ferois pas reçu écuyer du moindre des héros de tous les livres d'Amadis.

*O ! si j'avois un empire,  
Si j'étois roi du Pérou !  
Je vois qu'Hervart me va dire :  
Votre souhait est bien fou.  
Si vous aviez des couronnes,  
Eh bien ! qu'est-ce que cela ?  
Feriez-vous de nos personnes  
La conquête à ce prix-là ?*

*Vienne Jupiter lui-même,  
Et le dieu qui fait qu'on aime,  
Ayant pour eux le Destin,  
Ils y perdront leur latin.*

Pour vous récompenser de vos vœux & vous payer de votre monnoie, voici ce qui vient de me venir dans la pensée :

*O! si le dieu du Parnasse  
Avoit inspiré Colasse,  
Comme l'on dit qu'il a fait,  
La chose iroit à souhait.  
Selon toutes les merveilles  
Qu'on en dit présentement,  
Les yeux n'auroient nullement  
A se moquer des oreilles.*

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE SILLERY.

Ce 28. Aoust 1692.



*MAIS nos Combattans n'ont été si hardis ;  
Nos moindres Fantassins sont autant d'Amadis.  
La presence du Roi, ses ordres, son exemple...  
Quel Roi ! c'est aux neuf Sœurs de lui bâtir un Temple :  
Mon Art ne suffit pas pour de si hauts projets.  
Les soins, dis-je, du Prince animant ses Sujets,  
On prend des murs. Quels murs ! vrais remparts de la Flandre,*

*Qu'un autre que LOUIS feroit dix ans à prendre.  
Ah si le Ciel vouloit que nous eussions le tout !  
Quel pays ! vous voyez ses défenseurs à bout.  
Je n'en dirai pas plus ; nôtre Roi n'aime guerres  
Qu'on raisonne sur ces matieres.*

Voilà bien des *Quels* entassez les uns sur les autres, & une figure bien répétée ; si faut-il pourtant l'employer encore sur ce qui regarde Monsieur le Duc.

*Quel Prince ! nous sçavons qu'il s'est trouvé par tout ;  
Que dédaignant le bruit d'une valeur commune,  
Il s'est distingué jusqu'au bout,  
Que Francœur, Jolicœur, Jolibois, la Fortune,  
Grenadiers, gens sans peur, vrais suposts de Césars,  
Avec moins de plaisir s'exposent aux hazards.  
Tel on voit qu'un Lion, Roi de l'ardente plage,  
De sang & de meurtre altéré,  
Porte sur les Chasseurs un regard assuré,  
Et les fait du peril entrer tous en partage.  
Je change en cet endroit de stile & de langage.  
Ne vous semble-t'il pas que je m'en suis tiré  
Ainsi qu'un Voyageur en des bois égaré ?  
Il faut reprendre nos brisées ;  
Les Muses ne sont pas sur ce Prince épuisées.  
Quel plaisir pour celui dont il reçut le jour !  
Le bon sens & l'esprit, conducteurs du courage,  
Sont des CONDEZ enfin l'ordinaire appanage.*

*Moi, j'en tiens cent louïs, chacun m'en fait la cour.*

*Il a deifié ma veine ;*

*Mes soins en valaient-ils la peine ?*

*Il ne s'en faut point étonner.*

*Que ne lui vit-on pas donner*

*Dans le temps qu'il tint cour pleniére*

*Pour une Feste finguliere ?*

*Chantilly fut la Scene, objet delicieux.*

*Sans que tout fust parfait, chacun fit de son mieux.*

*Tous rapporterent de ces lieux*

*De grosses & notables sommes.*

*Il a payé comme les Dieux*

*Ce qu'ils ont fait comme des hommes.*

Il n'est bruit icy que de vôtre Prince. Tout le monde lui attribué l'avantage que nous avons remporté au combat de Steinkerque. C'est là un fort beau sujet de Poëme, le caractère du Heros, l'action, & les circonstances ; il n'y manque rien que le bon Homere ou le bon Virgile, si vous voulez : car pour vôtre Poëte, il ne faut plus vous y attendre ; je suis épuisé, usé, sans nul feu, & ne sçay comme j'ay pû tirer de ma teste ces derniers Vers. Quand je dis que je suis sans feu, c'est de celui qui a fait les Fables & les Contes que je veux parler ; car d'ailleurs je ne suis pas avec moins d'ardeur que j'étois il y a dix ans, Monsieur, vôtre tres-humble & tres-obéissant Serviteur & Poëte.

Ces Vers ont esté commencez incontinent après la prise de Namur, & avant les dernieres actions de Mon-

fieur le Duc. Je les ay continuez sur ce Plan, car que ce Prince me constituë toujourns en de nouveaux frais par de nouveaux témoignages de sa valeur, ni moy à l'âge de vingt-cinq ans, ni teste d'homme n'y suffiroit.

A MONSIEUR DE MAUCROIX,

26 octobre 1694.

J'espère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans, & que j'aurai le temps d'achever mes Hymnes. Je mourrois d'ennui, si je ne composois plus. Donne-moi tes avis sur le *Dies iræ, dies illa*, que je t'ai envoyé. J'ai encore un grand dessein, où tu pourras m'aider. Je ne te dirai pas ce que c'est, que je ne l'aie avancé un peu davantage.

A MONSIEUR DE MAUCROIX,

Chanoine de Reims.



U te trompes assurément, mon cher Ami, s'il est bien vrai, comme Monsieur de Soissons me l'a dit, que tu me croyes plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assûre que le meilleur de tes amis n'a plus

à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne fors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit au milieu de la rue du Chantre une si grande foiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher, mourir n'est rien : mais songes-tu que je vais comparoître devant Dieu ? Tu fais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'Eternité seront peut-être ouvertes pour moi.

10 Février 1695.







## TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

### CONTES.

(CINQUIESME PARTIE.)

	Pages.
La Clochette . . . . .	1
Le Fleuve Scamandre . . . . .	6
La Confidente fans le fçavoir, ou le Stratagème . . . . .	11
Le Remede.. . . .	19
Les Aveus indiscrets . . . . .	24
La Matrone d'Ephese . . . . .	29
Belphegor.. . . .	37
Les Qui pro quo. . . . .	48
Appendice . . . . .	56

### LES AMOURS DE PSICHÉ ET DE CUPIDON.

Epistre. . . . .	69
Preface. . . . .	73
Livre I. . . . .	79
Livre II.. . . .	173

## LETTRES.

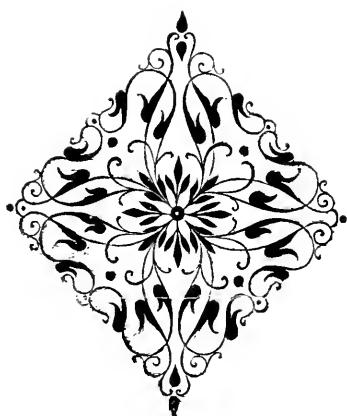
A Monsieur Jannart. . . . .	283
Au même. . . . .	286
Au même. . . . .	288
Au même. . . . .	288
Au même. . . . .	289
Au même. . . . .	291
Au même. . . . .	292
A M <sup>me</sup> . . . . .	295
A M. Fouquet . . . . .	296
Au même. . . . .	302
A M. de Maucroix. . . . .	308
Au même. . . . .	317
A M. Fouquet . . . . .	318
A Madame de La Fontaine. . . . .	320
A la même . . . . .	324
A la même . . . . .	334
A la même . . . . .	343
A la même . . . . .	352
A la même . . . . .	371
A M. Bafoy. . . . .	381
A Madame la duchesse de Bouillon. . . . .	382
A Mademoiselle de Chanmeslay.. . . .	383
A la même . . . . .	385
A M. Simon de Troye. . . . .	386
A M. Racine.. . . .	390
A M. de Bonrepaux. . . . .	394
Au même . . . . .	396
A Madame la duchesse de Bouillon . . . . .	405
Reponse de M. de Saint-Evremont. . . . .	412
Reponse à M. de Saint-Evremont. . . . .	416
Au Pere Bouhours . . . . .	425
A M. l'abbé Verger. . . . .	425

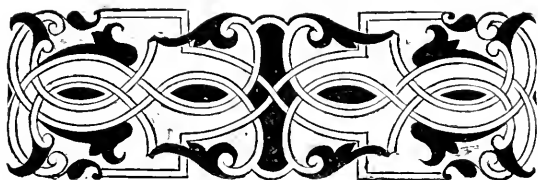
---

Reponse de M. l'abbé Verger . . . . .	431
A Madame . . . . .	435
A la même. . . . .	437
A S. A. S. Mgr. le prince de Conty . . . . .	439
Au même . . . . .	443
A S. A. Mgr le duc de Vandosme. . . . .	450
A. S. A. Mgr le prince de Conty . . . . .	456
Pour Mesdames d'Hervart, de Virville, & de Gouvernet..	463
A M. le chevalier de Sillery . . . . .	466
A M. de Maucroix. . . . .	469
Au même . . . . .	469

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.







## TABLE GÉNÉRALE DES CONTES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

---

A Femme Avare Galant Escroc. I, 140.

Abbesse (l'). I, 311.

Alis malade. I, 180.

Amour (l') mouillé. I, 282.

Anneau (l') d'Hans Carvel. I, 146.

Autre Conte tiré d'Athénée (le Glouton). I, 50.

Autre Imitation d'Anacréon (l'Amour mouillé). I, 282.

Aveus (les) indifcrets. II, 24.

Baïfer (le) rendu. I, 279.

Bast (le). I, 278.

Belphegor. II, 37 et 62.

Berceau (le). I, 83.

Calendrier (le) des Vieillards. I, 130.

Cas (le) de Conscience. I, 324.

Chose (la) impossible. I, 396.

Clochette (la). II, 1.

- Cocu (le), Battu, & Content. I, 39.  
Comment l'esprit vient aux Filles. I, 305.  
Compere Pierre (la Jument du). I, 372.  
Conidente (la) fans le sçavoir ou le Stratagême. II, 11.  
Conte de \*\*\*\* (Sœur Jeanne). I, 51.  
Conte du Juge de Meffe. I, 52.  
Conte d'un Payfan, qui avoit offensé son Seigneur. I, 53.  
Conte d'une chose arrivee à Chasteau-Thierry (le Savetier).  
I, 47.  
Conte tire d'Athenee (les Deux Amis). I, 49.  
Coupe (la) enchantée. I, 228; et II, 56.  
Courtifanne (la) amoureuse. I, 257.  
Cuvier (le). I, 393.
- Deux Amis (les). I, 49.  
Diable (le) de Papefiguiere. I, 330.  
Diable (le) en Enfer. I, 364.
- Epigramme (Alis malade). I, 280.
- Faifeur (le) d'Oreilles, & le Raccommodeur de Moules. I, 65.  
Faucon (le). I, 247.  
Feronde ou le Purgatoire. I, 337.  
Fiancée (la) du Roy de Garbe. I, 153.  
Fleuve (le) Scamandre. II, 6.  
Frere Philippe (les Oyes de). I, 201.  
Freres (les) de Catalogne. I, 73.
- Gageure (la) des trois Commeres. I, 116.  
Gafcon (le) puny. I, 148.  
Glouton (le). I, 50.
- Hans Carvel (l'Anneau d'). I, 146.  
Hermite (l'). I, 182.  
Imitation d'Anacreon (Portrait d'Iris). I, 281.

---

Iris (Portrait d'). I, 281.

Joconde. I, 11.

Juge de Mesle (Conte du). I, 52.

Jument (la) du Compere Pierre. I, 372.

Lunettes (les). I, 385.

Magnifique (le). I, 400.

Maître en droit (le Roy Candaule & le). I, 351.

Mandragore (la). I, 208.

Mary (le) confesseur. I, 45.

Matrone (la) d'Ephefe. II, 29.

Mazet de Lamporechio. I, 190.

Muletier (le). I, 91.

Nicaïfe. I, 268.

On ne s'avise jamais de tout. I, 143.

Oraïfon (l') de S. Julien. I, 97.

Oyes (les) de Frere Philippe. I, 201.

Pañé d'Anguille (le). I, 379.

Petit (le) Chien qui secouë de l'argent & des pierreries. I, 284.

Portrait d'Iris. I, 281.

Pfautier (le). I, 345.

Purgatoire (Feronde ou le). I, 337.

Qui pro quo (les). II, 48.

Remede (le). II, 19.

Remois (les). I, 220.

Richard Minutolo. I, 30.

Roy (le) Candaule, & le Maître en droit. I, 351.

Roy de Garbe (la Fiancée du). I, 153.

Savetier (le). I, 47.

Scamandre (le Fleuve). II, 6.

Servante (la) justifiée. I, 110.

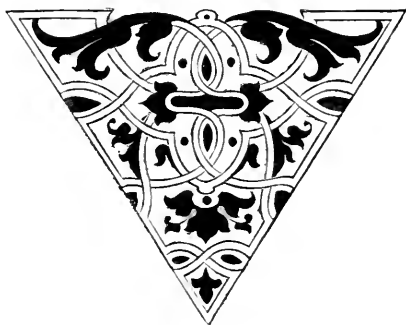
Sœur Jeanne. I, 51.

Stratagème (La Confidente fans le sçavoir ou le). II, 11.

Tableau (le). I, 408.

Troqueurs (les). I, 317.

Villageois (le) qui cherche son Veau. I, 145.





IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

*ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE*

A PARIS





# PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

## (AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elsevir)

imprimés sur papier de Hollande

Chaque volume, 5 fr.

*Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice  
gravé à l'eau-forte.*

- LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes par M. A. PAULY. 2 volumes (épuisés).
- LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes de M. A. PAULY. 2 vol. (épuisés).
- REGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBERT. 1 vol. (épuisé).
- LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 vol. (épuisé).
- MANON LESCAUT. 1 vol. (épuisé).
- BEAUMARCHAIS. *Théâtre (Le Barbier de Séville)*. 1 vol. (épuisé).  
— (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).
- DAPHNIS ET CHLOË, avec notice par L. CHARAVAY. 1 vol. (épuisé).
- ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE, avec notice et notes par M. A. PAULY. 8 vol. Chaque volume. . . . . 5 fr.
- 35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière*. Prix. . . . . 30 fr.
- RACINE. *Œuvres complètes*. Notice de A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume. . . . . 5 fr.
- HORACE, traduction de LACONTE DE LISLE, avec le texte latin. 2 vol. . . . . 10 fr.
- BOILEAU. *Œuvres*, avec notice par M. A. PAULY. 2 vol. 10 fr.
- 7 Eaux-fortes d'après COCHIN, gravées par MONZIÈS, pour illustrer les *Œuvres de Boileau*. . . . . 10 fr.
- HAMILTON. *Mémoires de GRAMMONT*, avec une notice et des notes par M. MOTHÉAU. 1 vol. . . . . 5 fr.
- SHAKEPEARE. *Œuvres complètes* traduites par FRANÇOIS-VICTOR HUGO. 15 vol. (Les cinq premiers volumes sont en vente). Chaque volume. . . . . 5 fr.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec une notice et des notes par ANATOLE FRANCE. 1 vol. 5 fr.

*En préparation :*

Voltaire (*Romans et Contes*).

Corneille. — Paul-Louis Courier. — La Bruyère. — Marivaux.

*Voyages de Gulliver. — Robinson Crusé.*

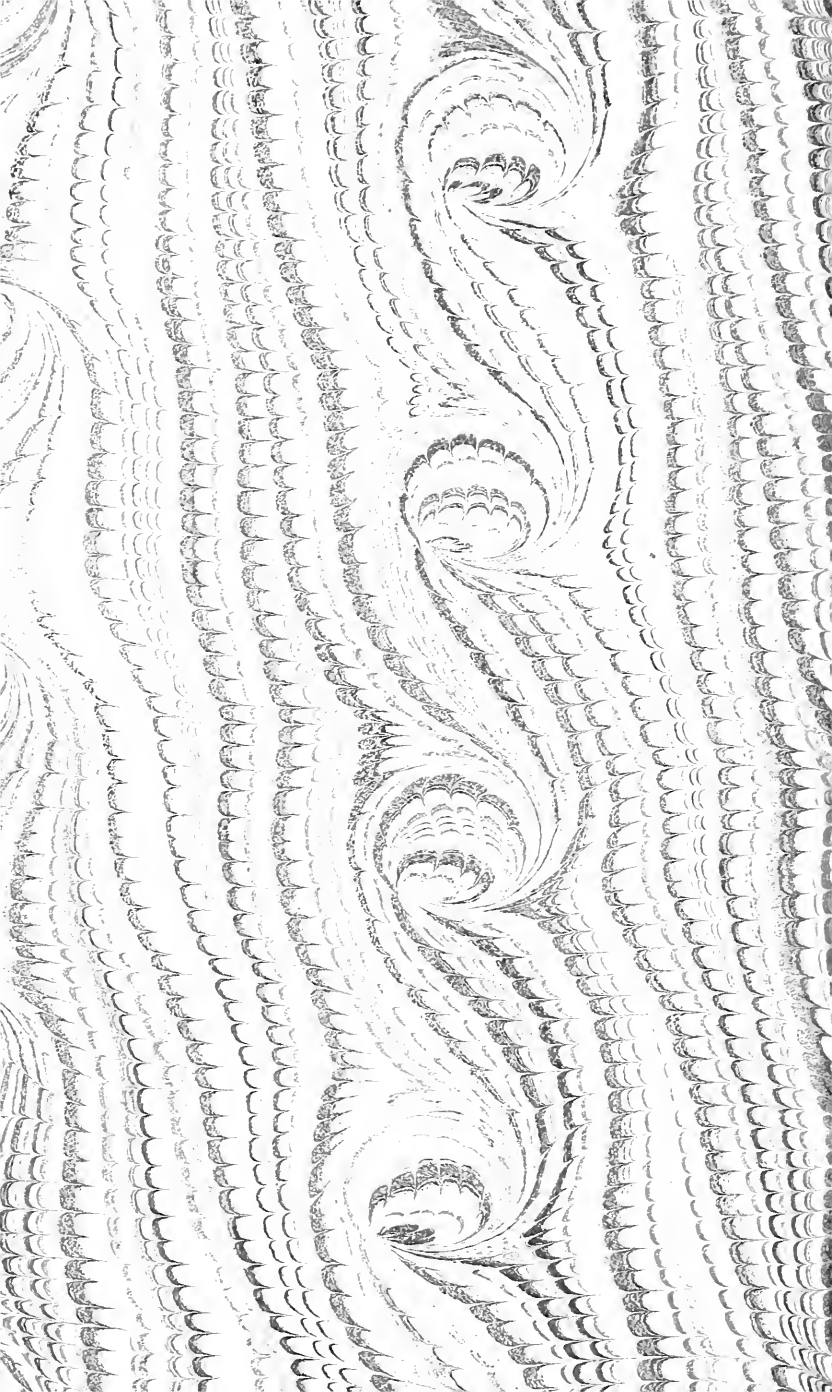
*Don Quichotte. — La Princesse de Clèves. — Marianne — Lili, etc., etc*

Il est fait un tirage sur papier Whatman  
au prix de 20 fr. le vol., et un tirage à 25 fr. le vol.  
sur papier de Chine.











PQ  
1806  
1875  
t.2

La Fontaine, Jean de  
Oeuvres

Robarts

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

